DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

Library Fee
Fund

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lesoeuvresdemons02cyra

LES ŒVVRES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, au sixiéme Pilier de la grand' Salle, vis-à-vis la montée de la Cour des Aydes, à la Bonne-Foy Couronnée.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Utopia 12mo
843.46
C997A
v. 2

A MONSIEVR DE CYRANO DE MAVVIERES.

MONSIEVR,

Tous les plus beaux Esprits de ce Siecle font tant d'estime des Ouvrages de feu Monsieur de Cyrano Bergerac vostre Frere ; & les productions de son Esprit sont en effet si considerables, que je ne pourrois, sans m'attirer des imprécations de leur part, & sans offencer la memoire de cét Illustre Autheur, leur cacher plus long-temps ses Estats & Empires du Soleil, quelques Lettres, & autres

171553

Ouvrages, qui me ſont heureuſement tombez entre les mains, lors qu'une auſſi longue qu'inutile perquiſition m'en avoit oſté l'eſperance. Il eſt vray, MONSIEUR, que je dois avant toutes choſes me mettre en eſtat de vous les reſtituer; & puis que cét inimitable Ecrivain ne vous a pas moins laiſſé le ſucceſſeur des fruits de ſon étude, que l'heritier des biens qu'il avoit receus de la Fortune, je ne puis en faveur du Public diſpoſer d'un Tréſor qui vous appartient à ſi juſte titre, ſans voſtre conſentement, que j'attends cependant avec toute la confiance imaginable. Oüy MONSIEUR, j'oſe croire que vous ne pouvez me dénier cét aveu; vous avez trop de gratitude pour ne me pas accorder cette grace; vous eſtes trop liberal, pour ne pas donner à toute l'Europe ce qu'elle demande avec tant d'empreſſement; & vous aimez trop la gloire de Monſieur voſtre Frere, pour la reſſerrer dans les bornes de voſtre Cabinet. Comme je ſçay, MONSIEUR, que vous n'eſtes pas de ces Riches avares, qui poſſedent de grands biens ſans les vouloir partager avec les autres; que vous n'eſtimez pas les choſes parce qu'elles ſont rares, mais parce qu'elles ſont utiles; & que vous connoiſſez trop bien qu'il n'y a point de diference entre les pierres les plus precieuſes & les plus or-

dinaires, lors qu'on les enferme également; j'aurois tort de soupçonner que vous vouluſſiez retenir pour vous ſeul ce qui peut ſervir à tant de monde. Si le Soleil eſtoit inceſſamment couvert de ces ſombres nuages, qui nous dérobent quelquefois ſa lumiere, nous ne benirions pas ſi ſouvent l'Autheur de la Nature que nous montre tous les jours ce bel Aſtre, que nous apellons la vivante Image de la Divinité; & ſi vous refuſiez au Public cette charmante Piece, dont l'eſperance le flate ſi doucement, vous vous priveriez vous-meſme des remercimens & des acclamations qu'il vous prepare de tous coſtez: Mais, MONSIEUR, il ſembleroit à m'entendre parler, qu'il fût beſoin de ſolliciter voſtre generoſité, & de vous alleguer des raiſons pour vous faire condeſcendre à faire part à l'Univers d'une choſe qui fait toute ſon impatience; Vous, dis-je, que j'ay veu d'abord reſolu de luy faire un preſent du Livre que je vous preſente, & que je vois encore y vouloir mettre voſtre Nom à la teſte pour luy ſervir de rempart contre les traits de l'envie & de la médiſance, qui ont quelquefois ſi cruellement perſecuté ſon Autheur. C'eſt maintenant, MONSIEUR, qu'avec un ſi puiſſant ſecours il ira défier hardiment ces Monſtres, en quelque lieu qu'ils ſe reti-

171352

rent ; & que les Palais & les Cours leur ſeront de foibles aziles, en cas qu'il ſe donne la peine de les pourſuivre ; & qu'il les juge dignes de ſon indignation. Si ce grand Homme durant qu'il eſtoit mortel, & qu'il n'eſtoit appuyé que de ſa ſeule vertu, les a terraſſez avec tant de bonne fortune, il n'y a point de doute qu'à preſent qu'il joüit de l'immortalitié qu'il s'eſt acquiſe par ſes travaux, & qu'il eſt ſecondé d'un Frere en qui l'eſprit & le bon ſens ont fait une alliance tres-étroite, il n'étouffe pour jamais ces Hydres renaiſſantes avec autant de facilité que de promptitude, & qu'il ne leur faſſe avoüer, en expirant pour la derniere fois, qu'on ne peut s'attaquer à deux Freres dont l'amitié malgré l'impoſture de leurs ennemis, triomphe de la mort meſme, ſans éprouver la rigueur de leur vengeance, & ſans porter les peines de leur temerité. Je ne veux point parler icy, MONSIEUR, du ſecours qu'Apollon luy promit, lors qu'il luy permit l'entrée dans ſes Eſtats ; parce qu'outre qu'apres vous il n'a beſoin de perſonne, il recent alors de cét Autheur de la Lumiere, & de ce Maiſtre des Sciences, des lumieres que rien ne peut obſcurcir, des connoiſſances où perſonne ne peut arriver, & une éloquence victorieuſe à laquelle il faut ceder neceſſaire-

ment. Enfin, MONSIEUR, nous pouvons dire pour l'honneur de la France, & pour l'avantage de voſtre Famille, dont il eſt ſorty tant de Perſonnes recommandables dans la Robe & dans l'Epée, & pour la gloire particuliere de Monſieur de Cyrano, qu'il parut comme un Alexandre reproduit dans ce Siecle par un miracle ſurprenant : Il trouva comme ce fameux Conquerant, que la Terre avoit des limites trop étroites pour ſon ambition, & aprés avoir à l'âge de trente ans parcouru les Eſtats & les Empires de la Lune & du Soleil, il alla chercher dans le Palais des Dieux, la ſatisfaction qu'il n'avoit pû rencontrer dans la demeure des Hommes, & dans le ſejour des Aſtres : Mais, MONSIEUR, je ne m'apperçois pas que je m'engage inſenſiblement dans le panegyrique de cét incomparable Genie, moy qui me devrois taire pour le laiſſer parler, & qui n'ay aucune bonne qualité, que la paſſion avec laquelle j'honore ſa memoire, & le deſir que j'ay de vous témoigner que je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & obeïſſant Serviteur,
C. DE SERCY.

A MESSIRE

TANNEGVY REGNAVLT DES BOIS-CLAIRS.

CHEVALIER, CONSEILLER du Roy en ſes Conſeils, & Grand Prevoſt de Bourgogne & Breſſe.

MONSIEVR,

Ie ſatisfais à la derniere volonté d'un Mort que vous obligeaſtes d'un ſignalé bien-fait pendant ſa vie. Comme il eſtoit connu d'une infinité de gens d'eſprit, par le beau feu du ſien, il fut abſolument impoſſible que beaucoup de perſonnes ne ſceuſſent la diſgrace

qu'une dangereuſe bleſſure ſuivie d'une violente fiévre, luy cauſa quelques mois devant ſa mort. Pluſieurs ont ignoré par quel bon Demon il y avoit eſté ſecouru, mais il a crû que le nom n'en devoit pas eſtre moins public, que l'action luy en fut avantageuſe. Vous étiez ſon Amy, vous l'en aviez ſouvent aſſuré, & meſme vous le luy auriez témoigné en pluſieurs rencontres, où vous ſçaviez le beſoin qu'il en avoit; mais qu'eſtoit-ce faire, que quelques autres Hommes n'euſſent fait comme vous? qu'eſtoit-ce paroiſtre envers noſtre Amy, que ce que vous paroiſſiez envers cent autres qui n'eſtoient point de ſa trempe? Il falloit donc le tirer de la preſſe, & que vôtre generoſité le diſtinguant du grand nombre de ceux que vous obligiez, fit voir non-ſeulement, comme parle Ariſtote, qu'elle n'avoit pas dégeneré, mais qu'elle avoit encheri ſur ſoy-meſme en faveur d'un ſi digne ſujet. De ſorte que quand vous euſtes la bonté de luy rendre des preuves de voſtre protection & de voſtre amitié dans ſa maladie, dont vous arreſtates le cours par vos ſoins, & les aſſiſtances genereuſes que vous luy rendiſtes en l'extremité de ſes maux les plus violens; ce fut d'une ſi puiſſante protection pour luy, qu'il eſpera de vous encore celle qu'un peu devant ſa mort il me pria de vous demander

pour cét ouvrage; & ce ſera auſſi de cette grande confiance, & de ce dernier ſentiment que vous jugerez de ceux qu'il doit avoir eus de voſtre amitié; puis que c'eſt dans ce moment fatal que la bouche parle comme le cœur.

Nam veræ voces tum demum pectore ab imo eliciuntur.

Et je me ſuis rendu l'Interprete du ſien d'autant plus volontiers, que je prenois part également à ſes diſgraces, comme au bien qu'on luy faiſoit; & que par cette raiſon, comme par mon inclination particuliere, je ſuis en verité,

MONSIEUR,

Voſtre tres humble & tres-affectionné Serviteur,
LE BRET.

PREFACE.

LEcteur, je te donne l'Ouvrage d'un Mort qui m'a chargé de ce soin, pour te faire connoistre qu'il n'est pas un Mort du commun,

Puis qu'il n'est point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une Ombre desolée emporte des tombeaux,

Qu'il ne s'amuse point à faire de vaines plaintes, à renverser les meubles d'une Chambre, & à traîner des chaînes dans un grenier; qu'il ne souffle point la chandelle dans une cave, qu'il ne bat personne, qu'il ne fait point le Cochemar, ny le Moyne-Bouru, ny enfin aucune des fadaises dont on dit que les autres Morts épouvantent les Sots: & qu'au contraire de tout cela, il est d'aussi belle humeur que jamais. Je croy qu'une façon d'agir si agreable & si extraordinaire dans un Mort, suspendra le chagrin des plus Critiques en faveur de cét Ouvrage, parce qu'il y auroit double lâcheté d'insulter à des Manes si remplies

de bienveillances, & ſi ſoigneuſes du divertiſſement des vivâns ; mais que cela ſoit ou ne ſoit pas, que le Critique le revere ou le morde, je ſuis aſſuré qu'il s'en ſouciera d'autant moins que ſa belle humeur eſt l'unique choſe de ce monde qu'il ait retenuë en l'autre ; de ſorte qu'eſtant impaſſible à tout le reſte, quelque coup que la médiſance luy porte, il ne fera que blanchir. Ce n'eſt pas, (raillerie à part,) que je veüille impoſer à perſonne la neceſſité de n'en juger que par mes yeux : Je ſçay trop bien que la lecture n'eſt agreable qu'à proportion de ce qu'elle eſt libre ; c'eſt pourquoy je trouve bon que chacun en juge ſelon le fort ou le foible de ſon genie ; mais je prie les plus genereux de ſe laiſſer prevenir par cette favorable penſée, qu'il n'a eu pour but que le plaiſant, & c'eſt ce qui luy a pû faire negliger quelques endroits auſquels à cauſe de cela on doit une attention d'autant moins auſtere, que par ce moyen on l'excuſera plus facilement de la circonſpection, qu'autrement on y deſireroit trop grande de ſa part, de la mienne, & de celle des Imprimeurs.

Quid ergo ?
Ut ſcriptor ſi peccat, idem librarius uſque
Quamvis eſt monitus, venia caret.

J'avouë toutefois que ſi j'euſſe eu le temps, ou que je n'y euſſe pas préveu de tres-grandes difficultez, j'aurois volontiers examiné la choſe de telle ſorte qu'elle t'auroit ſemblé peut-eſtre eſtre plus complette: mais j'ay apprehendé d'y mettre ou de la confuſion, ou de la difformité, ſi j'entreprenois d'en changer l'ordre, ou de ſupléer à quelques lacunes, par le mélange de mon ſtile au ſien, dont ma melancolie ne me permet pas d'imiter la gayeté, ny de ſuivre les beaux emportemens de ſon imagination, la mienne à cauſe de ſa froideur eſtant beaucoup plus ſterile. C'eſt une diſgrace qui eſt arrivée à preſque tous les Ouvrages poſthumes, où ceux qui ſe ſont donnés le ſoin de les mettre au jour ont ſouffert de ſemblables lacunes dans la crainte (s'ils en avoient entrepris le ſupplément) de ne pas quadrer à la penſée de l'Autheur. Ceux de Petrone ſont de ce nombre-là; mais on ne laiſſe pas d'en admirer les beaux fragmens, comme on fait les reſtes de l'ancienne Rome.

Peut-eſtre toutefois que ſans mettre ces choſes en conſideration, le Critique qui ne ſe dément jamais, biaiſant au reproche qu'il pourroit encourir s'il attaquoit un Mort, changera ſeulement d'objets, &

pretendra me rendre caution de l'evenement de ce Livre, ſous ombre que je me ſuis donné le ſoin de ſon impreſſion : mais j'appelle dés à preſent de ſon ſentiment à celuy des ſages, qui me diſpenſeront toûjours d'eſtre reſponſables des faits d'autruy, & de rendre raiſon d'un pur effet de l'imagination de mon Amy, qui luy-meſme n'auroit pas entrepris d'en donner de plus ſolides que celles qu'on rend ordinairement des Fables & des Romans.

Je diray ſeulement par forme de Manifeſte en ſa faveur, que ſa chimere n'eſt pas ſi abſolument dépourveuë de vray-ſemblance, qu'entre pluſieurs grands Hommes anciens & modernes, quelques-uns n'ayent crû que la Lune eſtoit une terre habitable; d'autres qu'elle eſtoit habitée; & d'autres plus retenus, qu'elle leur ſembloit telle. Entre les premiers & les ſeconds, Heraclite a ſoûtenu qu'elle eſtoit une terre entourée de broüillards; Xenophones, qu'elle eſtoit habitable; Anagoras, qu'elle avoit des colines, des valées, des foreſts, des maiſons, des rivieres, & des Mers; & Lucien, qu'il y avoit veu des hommes avec leſquels il avoit converſé & fait la guerre contre les habitans du Soleil; ce qu'il conte toutefois avec beaucoup moins de vray-

ſemblance & de gentilleſſe d'imagination ; que Monſieur de Bergerac. En quoy certainement les modernes l'emportent ſur les anciens, puis que les Ganſars qui y porterent l'Eſpagnol, dont le Livre parut icy, il a douze ou quinze ans ; Les bouteilles pleines de roſée, les fuſées volantes, & le Chariot d'acier de Monſieur de Bergerac, ſont des Machines bien plus agreablement imaginées, que le Vaiſſeau dont ſe ſervit Lucien pour y monter. Enfin, entre les derniers, le Pere de Merſenne (dont la grande pieté & la ſcience profonde ont eſté également admirées de ceux qui l'ont connu) a douté ſi la Lune n'eſtoit pas une terre, à cauſe des eaux qu'il y remarquoit, & que celles qui environnent la terre où nous ſommes, en pourroient faire conjecturer la meſme choſe à ceux qui en ſeroient éloignez de ſoixante demy diametres terreſtres, comme nous ſommes de la Lune. Ce qui peut paſſer pour une eſpece d'affirmation, parce que le doute dans un ſi grand Homme, eſt toûjours fondé ſur une bonne raiſon, au moins ſur pluſieurs apparences qui y équipolent. Gilbert ſe declare plus préciſément ſur le meſme ſujet, car il veut que la Lune ſoit une terre, mais plus petite que la noſtre, & il s'efforce de le prou-

ver par les convenances qui ſont entre celle-cy & celle-là. Henry le Roy, & François Patrice, ſont de ce ſentiment, & expliquent fort au long, ſur quelles apparences ils ſe fondent, ſoûtenant enfin que noſtre terre & la Lune ſervent de Lunes reciproquement.

Je ſçay que les Peripateticiens ont eſté d'opinion contraire, & qu'ils ont ſoûtenu que la Lune ne pouvoit eſtre une terre, parce qu'elle ne portoit point d'animaux, qu'ils n'y auroient pû eſtre que par la generation & la corruption, que la Lune eſt incorruptible, qu'elle a toûjours eſté portée d'une ſituation ſtable & conſtante, & qu'on n'y a remarqué aucun changement depuis le commencement du monde juſqu'à preſent : Mais Hevelius leur répond, que noſtre terre, quelque corruptible qu'elle nous paroiſſe, n'a pas laiſſé de durer autant que la Lune, où il s'eſt pû faire des corruptions dont nous ne nous ſommes jamais apperceus, parce qu'elles s'y ſont faites dans ſes moindres parties, & ſur ſa ſimple ſurface ; comme celles qui ſe font ſur la ſurface de noſtre terre, où nous les pourrions découvrir, ſi nous en eſtions auſſi éloignez que de la Lune. Il ajoûte pluſieurs autres raiſonnemens qu'il confirme

par

par un tel eſcope de ſon invention, avec quoy il dit (& l'experience en eſt facile & familiere) qu'il a découvert dans la Lune que les Parties plus luiſantes & plus épaiſſes, les grandes & les petites, ont un juſte rapport avec nos Mers, nos Rivieres, nos Lacs, nos Plaines, nos Montagnes & nos Foreſts.

Enfin, noſtre divin Gaſſendi ſi ſage, ſi modeſte, & ſi ſçavant en toutes ces choſes, ayant voulu ſe divertir, comme je croy qu'ont voulu faire les autres, a écrit ſur ce ſujet de meſme qu'Hevelius, ajoûtant qu'il croit qu'il y a des Montagnes dans la Lune, hautes quatre fois comme le Mont Olympe, à prendre ſa hauteur ſur celle que luy donne Xenagoras, c'eſt à dire de quarante ſtades, qui reviennent environ à cinq milles d'Italie.

Tout cela, Lecteur, te peut faire connoiſtre que Monſieur de Bergerac ayant eu tant de grands Hommes de ſon ſentiment, il eſt d'autant plus à loüer, qu'il a traitté plaiſamment une chimere dont ils ont traitté trop ſerieuſement : Auſſi avoit-il cela de particulier, qu'il croyoit qu'on devoit rire, & douter de tout ce que certaines gens aſſurent bien ſouvent auſſi opiniâtrément que ridiculement : en ſorte que je luy ay

oüy dire beaucoup de fois, qu'il avoit autant de Farceurs qu'il rencontroit de Sidias, (c'eſt le nom d'un Pedant que Theophile dans ſes fragmens comiques fait battre à coup de poing contre un jeune homme à qui le Pedant opiniâtroit qu'*odor in pomo non erat forma ſed accidens*,) parce qu'il croyoit qu'on pouvoit donner ce nom à ceux qui diſputent avec la meſme opiniâtreté de choſes auſſi inutiles.

L'éducation que nous avions euë enſemble chez un bon Preſtre de la Campagne qui tenoit des petits Penſionnaires, nous avoit fait amis dés noſtre plus tendre jeuneſſe, & je me ſouviens de l'averſion qu'il avoit dés ce temps-là pour ce qui luy paroiſſoit l'ombre d'un Sidias, parce que dans la penſée que cét homme en tenoit un peu, il le croyoit incapable de luy enſeigner quelque choſe; de ſorte qu'il faiſoit ſi peu d'eſtat de ſes Leçons & de ſes corrections, que ſon Pere qui eſtoit un bon vieil Gentilhomme aſſez indiferent pour l'education de ſes enfans, & trop credule aux plaintes de celuy-cy, l'en tira un peu trop bruſquement, & ſans s'informer ſi ſon fils ſeroit mieux autre part; il l'envoya en cette Ville, où il le laiſſa juſqu'à dix-neuf ans ſur ſa bonne foy. Cét âge où la Nature ſe cor-

rompt plus aiſément ; & la grande liberté qu'il avoit de ne faire que ce que bon luy ſembloit, le porterent ſur un dangereux penchant, où j'oſe dire que je l'arreſtay ; parce qu'ayant achevé mes études, & mon Pere voulant que je ſerviſſe dans les Gardes, je l'obligeay d'entrer avec moy dans la Compagnie de Monſieur de Carbon Caſtel-jaloux. Les Duels qui ſembloient en ce temps-là l'unique & plus prompt moyen de ſe faire connoiſtre, le rendirent en ſi peu de jours ſi fameux, que les Gaſcons qui compoſoient preſque ſeuls cette Compagnie, le conſideroient comme le démon de la Bravoure, & en comptoient autant de combats que de jours qu'il y eſtoit entré. Tout cela cependant ne le détournoit point de ſes études, & je le vis un jour dans un Corps de Garde travailler à une Elegie avec auſſi peu de diſtraction, que s'il euſt eſté dans un Cabinet fort éloigné du bruit. Il alla quelque temps aprés au Siege de Mouzon, où il receut un coup de Mouſquet au travers du corps, & depuis un coup d'épée dans la gorge au Siege d'Arras en 1640. Mais les incommoditez qu'il ſouffrit pendant ces deux Sieges, celles que luy laiſſerent ces deux grandes playes, les frequens combats que luy atti-

roit la reputation de ſon courage & de ſon adreſſe, qui l'engagerent plus de cent fois à eſtre ſecond (car il n'eut jamais une querelle de ſon Chef,) le peu d'eſperance qu'il avoit d'eſtre conſideré faute d'un Patron, auprés de qui ſon Genie tout libre le rendoit incapable de s'aſſujettir, & enfin le grand amour qu'il avoit pour l'étude, le firent entierement renoncer au mêtier de la guerre, qui veut tout un homme, & qui le rend autant ennemy des Lettres, que les Lettres le font amy de la paix. Je t'en particulariſerois quelques combats qui n'étoient point des duels, comme fut celuy où de cent hommes attroupez pour inſulter en plein jour à un de ſes Amis ſur le foſſé de la porte de Neſle, deux par leur mort; & ſept autres par de grandes bleſſures, payerent la peine de leur mauvais deſſein; Mais outre que cela paſſeroit pour fabuleux, quoy que fait à la veuë de pluſieurs perſonnes de qualité qui l'ont publié aſſez hautement pour empêcher qu'on en puiſſe douter, je croy n'en devoir pas dire davantage, puis qu'auſſi bien en ſuis-je à l'endroit où il quitta Mars pour ſe donner à Minerve; je veux dire qu'il renonça ſi abſolument à toutes ſortes d'emplois depuis ce temps-là, que l'étude fut l'unique au-

quel il s'adonna jusqu'à la mort.

Au reste, il ne bornoit pas sa haine pour la sujettion, à celle qu'exigent les Grands auprés desquels on s'attache; il l'estendoit encore plus loin, & mesme jusqu'aux choses qui luy sembloient contraindre les pensées & les opinions dans lesquelles il vouloit estre aussi libre, que dans les plus indifferentes actions; & il traittoit de ridicules certaines gens, qui avec l'authorité d'un Passage, ou d'Aristote, ou de tel autre, pretendent aussi audacieusement que les Disciples de Pytagore avec leur *Magister dixit*, juger des questions importantes, quoy que des épreuves sensibles & familieres les démentent tous les jours. Ce n'est pas qu'il n'eust toute la veneration qu'on doit avoir pour tant de rares Philosophes, anciens & modernes; mais la grande diversité de leurs sectes, & l'estrange contrarieté de leurs opinions, luy persuadoient qu'on ne devoit estre d'aucun party. *Nullius addictus jurare in verba Magistri.* Democrite & Pirron luy sembloient aprés Socrates, les plus raisonnables de l'antiquité, encore n'estoit-ce qu'à cause que le premier avoit mis la verité dans un lieu si obscur, qu'il estoit impossible de la voir; & que Pirron avoit esté si genereux, qu'au-

cun des Sçavans de son siecle n'avoit pû mettre ses sentimens en servitude, & si modeste qu'il n'avoit jamais voulu rien decider ; ajoûtant à propos de ces Sçavans, que beaucoup de nos modernes ne luy sembloient que les échos d'autres Sçavans, & que beaucoup de gens passent pour tres-doctes, qui auroient passé pour tres-ignorans, si des Sçavans ne les avoient précedez. De sorte que quand je luy demandois pourquoy donc il lisoit les ouvrages d'autruy, il me répondoit, que c'estoit pour connoistre les larcins d'autruy, & que s'il eust esté Juge de ces sortes de crimes, il y auroit estably des peines plus rigoureuses que celles dont on punit les voleurs de grands chemins ; à cause que la gloire estant quelque chose de plus précieux qu'un habit, qu'un cheval, & mesme que de l'or, ceux qui s'en acquierent par des Livres qu'ils composent de ce qu'ils dérobent chez les autres, estoient comme des voleurs de grands chemins qui se parent aux dépens de ceux qu'ils dévalisent ; & que si chacun eust travaillé à ne dire que ce qui n'eust point esté dit, les Bibliotheques eussent esté moins grosses, moins embarassantes, plus utiles, & la vie de l'homme (quoy que tres-courte) eust presque suffy pour

lire & ſçavoir toutes les bonnes choſes; au lieu que pour en trouver une qui ſoit paſſable ; il en faut lire cent mille ou qui ne valent rien, ou qu'on a leuës ailleurs une infinité de fois, & qui font cependant conſommer le temps inutilement & deſagreablement.

Neanmoins il ne blâmoit jamais un ouvrage abſolument, quand il y trouvoit quelque choſe de nouveau ; parce qu'il diſoit que c'eſtoit un accroiſſement de bien auſſi grand pour la Republique des Lettres, que la découverte des Terres nouvelles eſt utile aux anciennes ; & la nation des Critiques luy ſembloit d'autant plus inſuportable, qu'il attribuoit à l'envie & au dépit qu'ils avoient de ſe voir incapable d'aucune entrepriſe (qui eſt toûjours loüable quand bien l'effet n'y répondroit pas entierement) la paſſion qu'ils font paroiſtre à reprendre les autres.

Non ego paucis, diſoit-il,
Offendar maculis quas aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.

En effet, ſi on ſouffre bien des ombres dans un Tableau, pourquoy ne pas ſouffrir dans un Livre quelques endroits moins forts que d'autres, puis que par la regle des contraires le noir ſert quelquefois à

faire davantage briller le blanc?

Cependant comme il n'avoit que des sentimens extraordinaires, aucun de ses ouvrages n'a esté mis entre les communs. Son Agrippine commence, continuë, & finit d'une maniere que d'autres n'avoient point encore pratiquée. L'élocution y est toute Poëtique, le sujet bien choisi, les rolles fort beaux, les sentimens Romains dans une vigueur digne d'un si grand nom, l'intrigue merveilleux, la surprise agreable, le démélé clair, & la regle des vingt-quatre heures si regulierement observée, que cette Piece peut passer pour un modele de Poëme dramatique.

Mais en quoy particulierement il estoit admirable, c'est que du serieux il passoit au plaisant, & y reüssissoit également. Sa Comedie du Pedant Joüé en est une preuve & tres-forte & tres-agreable; de mesme que plusieurs de ses autres ouvrages, un témoignage tres-fidele de l'universalité de son bel esprit. Son Histoire de l'Estincelle & de la Republique du Soleil, où en méme stile qu'il a prouvé la Lune habitable, il prouvoit le sentiment des Pierres, l'instinct des Plantes, & le raisonnement des Brutes estoit encore au dessus de tout cela, & j'avois resolu de la joindre à celle-cy: mais

mais un voleur qui pilla son coffre pendant sa maladie, m'a privé de cette satisfaction, & toy de ce surcroist de divertissement.

Enfin, Lecteur, il passa toûjours pour un homme d'esprit tres-rare : à quoy la Nature joignit tant de bon-heur du costé des sens, qu'il se les soûmit toûjours autant qu'il voulut : de sorte qu'il ne but du vin que rarement, à cause, (disoit-il) que son excés abrutit, & qu'il falloit estre autant sur la precaution à son égard que de l'arsenic (c'estoit à quoy il le comparoit) parce qu'on doit tout apprehender de ce poison, quelque préparation qu'on y apporte ; quand mesme il n'y auroit à en craindre que ce que le vulgaire nomme *qui pro quo*, qui le rend toûjours dangereux. Il n'estoit pas moins moderé dans son manger, dont il banniſſoit les ragousts tant qu'il pouvoit, dans la croyance que le plus simple vivre, & le moins mixtionné, estoit le meilleur: Ce qu'il confirmoit par l'exemple des hommes modernes, qui vivent si peu ; au contraire de ceux des premiers siecles, qui semblent n'avoir vécu si long-temps, qu'à cause de la simplicité de leur repas.

Quippe aliter tunc orbe novo cœloque recenti
Vivebant homines.

Il accompagnoit ces deux qualitez d'une

ſi grande retenuë envers le beau Sexe, qu'on peut dire qu'il n'eſt jamais ſorty du reſpect que le noſtre luy doit ; & il avoit joint à toutcela une ſi grande averſion pour tout ce qui luy ſembloit intereſſé, qu'il ne pût jamais s'imaginer ce que c'eſtoit de poſſeder du bien en particulier, le ſien eſtant bien moins à luy qu'à ceux de ſa connoiſſance qui en avoient beſoin. Auſſi le Ciel, qui n'eſt point ingrat, voulu que d'un grand nombre d'amis qu'il eut pendant ſa vie, pluſieurs l'aimaſſent juſqu'à la mort, & quelques-uns meſme par-de-là.

Je me doute, Lecteur, que ta curioſité, pour ſa gloire & ma ſatisfaction, paſſionne que j'en conſigne les Noms à la Poſterité: & j'y défere d'autant plus volontiers, que je ne t'en nommeray aucun qui ne ſoit d'un merite extraordinaire, tant il les avoit bien ſceu choiſir. Pluſieurs raiſons, & principalement l'ordre du temps, veulent que je commence par Monſieur de Prade, en qui la belle ſcience égale un grand cœur & beaucoup de bonté ; que ſon admirable Hiſtoire de France fait ſi juſtement nommer le Corneille Tacite des François, & qui ſceut tellement eſtimer les belles qualités de Monſieur de Bergerac, qu'il fut aprés moy le plus ancien de ſes Amis, & un de ceux

qui le luy a témoigné plus obligeamment en une infinité de rencontres. L'Illuſtre Cavois, qui fut tué à la bataille de Lens, & le vaillant Briſſailles Enſeigne des Gens-d'armes de ſon Alteſſe Royale, furent non-ſeulement les juſtes eſtimateurs de ſes belles actions, mais encore ſes glorieux témoins, & ſes fideles compagnons en quelques-unes. J'oſe dire que mon frere & Monſieur de Zeddé qui ſe connoiſſent en braves, & qui l'ont ſervy, & en ont eſté ſervis dans quelques occaſions ſouffertes en ce temps-là aux gens de leur meſtier, égaloient ſon courage à celuy des plus vaillans; & ſi ce témoignage eſtoit ſuſpect, à cauſe de la part qu'y a mon Frere, je citerois encore un Brave de la plus haute Claſſe, je veux dire Monſieur Duret de Monchenin, qui l'a trop bien connu & trop eſtimé, pour ne pas confirmer ce que j'en dis. J'y puis ajoûter Monſieur de Bourgogne Meſtre de Camp du Regiment d'Infanterie de Monſeigneur le Prince de Conty, puis qu'il vit le combat ſur-humain dont j'ay parlé, & que le témoignage qu'il en rendit avec le nom d'intrépide, qu'il luy en donna toûjours depuis, ne permet pas qu'il en reſte l'ombre du moindre doute, au moins à ceux qui ont connu Moſ-

ſieur de Bourgogne, qui eſtoit trop ſçavant à bien faire le diſcernement de ce qui merite de l'eſtime d'avec ce qui n'en merite point, & dont le genie eſtoit univerſellement trop beau pour ſe tromper dans une choſe de cette nature. Monſieur de Chavagne, qui court toûjours avec une ſi agreable impetuoſité au devant de ceux qu'il veut obliger; Cét Illuſtre Conſeiller Monſieur de Longeville Gontier, qui a toutes les qualitez d'un homme achevé; Monſieur de S. Gilles, en qui l'effet ſuit toûjours l'envie d'obliger, & qui n'eſt pas un petit témoin de ſon courage & de ſon eſprit; Monſieur de Lignieres, dont les Productions ſont les effets d'un parfaitement beau feu; Monſieur de Chaſteaufort, en qui la memoire & le jugement ſont ſi admirables, & l'application ſi heureuſe d'une infinité de belles choſes qu'il ſçait; Monſieur des Billettes, qui n'ignore rien à vingt-trois ans de ce que les autres font gloire de ſçavoir à cinquante; Monſieur de la Morliere, dont les mœurs ſont ſi belles, & la façon d'obliger ſi charmante; Monſieur le Comte de Brienne, de qui le bel eſprit répond ſi bien à ſa grande naiſſance, eurent pour luy toute l'eſtime qui fait la veritable amitié, dont à l'envy ils

prirent plaiſir de luy donner des marques tres-ſenſibles. Je ne particulariſeray rien de ce fort Eſprit, de ce tout ſçavant, de cét infatigable à produire tant de bonnes & ſi utiles choſes, Monſieur l'Abbé de Villeloin, parce que je n'ay pas eu l'honneur de le hanter; mais je puis aſſurer que Monſieur de Bergerac s'en loüoit extrémement, & qu'il en avoit receu pluſieurs témoignages de beaucoup de bonté.

J'aurois ajoûté que pour complaire à ſes amis qui luy conſeilloient de ſe faire un Patron qui l'appuyât à la Cour, ou ailleurs, il vainquit la grande amour qu'il avoit pour ſa liberté, & que juſqu'au jour qu'il receut à la teſte le coup dont j'ay parlé, il demeura auprés Monſieur le Duc d'Arpajon, à qui meſme il dédia tous ſes Ouvrages; mais parce que dans ſa maladie il ſe plaignit d'en avoir eſté abandonné, j'ay crû ne pas devoir décider, ſi ce fut par un effet du mal-heur general pour tous les petits, & commun à tous les Grands, qui ne ſe ſouviennent des ſervices qu'on leur rend, que dans le temps qu'ils les reçoivent: Ou ſi ce n'eſtoit point un ſecret du Ciel, qui voulant l'oſter ſi-toſt du monde, vouloit auſſi luy inſpirer le peu de regret qu'on doit avoir de quitter ce qui nous y ſemble

de plus beau, & qui pourtant ne l'eſt pas toûjours.

Je ferois tort à Monſieur Roho, ſi je n'ajoûtois ſon Nom ſur une Liſte ſi glorieuſe, puis que cét Illuſtre Mathematicien qui a tant fait de belles épreuves Phyſiques, & qui n'eſt pas moins aimable pour ſa bonté & ſa modeſtie, que relevé au deſſus du commun par ſa ſcience, eut tant d'amitié pour Monſieur de Bergerac, & s'intereſſa de ſorte pour ce qui le touchoit, qu'il fut le premier qui découvrit la veritable cauſe de ſa maladie, & qui rechercha ſoigneuſement, avec tous ſes amis, les moyens de l'en délivrer: Mais Monſieur des Boiſclairs, qui juſques dans ſes moindres actions n'ayant rien que d'heroïque, crût trouver en Monſieur de Bergerac une trop belle occaſion de ſatisfaire ſa generoſité pour en laiſſer la gloire aux autres, qu'il reſolut de prévenir, & qu'il prévint en effet dans une conjoncture d'autant plus utile à ſon amy, que l'ennuy de ſa longue captivité, le menaçoit d'une prompte mort, dont une violente fiévre avoit meſme déja commencé le triſte prélude. Mais cét amy ſans pair l'interrompit par un intervale de quatorze mois qu'il le garda chez luy; & il euſt eu avec la gloire que meri-

tent tant de grands ſoins & tant de bons traittemens qu'il luy fit, celle de luy avoir conſervé la vie, ſi ſes jours n'euſſent eſté comptez & bornez à la trente-cinquiéme année de ſon âge, qu'il finit à la campagne chez Monſieur de Cyrano ſon Couſin, dont il avoit receu de grands témoignages d'amitié, de qui les converſations ſi ſçavantes dans l'Hiſtoire du temps preſent & du paſſé, luy plaiſoient extrémement, & chez qui par une affectation de changer d'air qui précede la mort, & qui en eſt un ſimptome preſque certain dans la pluſpart des malades, il ſe fit porter cinq jours avant que de mourir.

Je croy que c'eſt rendre à Monſieur le Maréchal de Gaſſion une partie de l'honneur qu'on doit à ſa memoire, de dire qu'il aimoit les gens d'eſprit & de cœur, parce qu'il ſe connoiſſoit en tous les deux, & que ſur le recit que Meſſieurs de Cavois & de Cuigy luy firent de Monſieur de Bergerac, il le voulut avoir auprés de luy; mais la liberté dont il eſtoit encore idolâtre (car il ne s'attacha que long-temps aprés à Monſieur d'Arpajon) ne pût jamais luy faire conſiderer un ſi grand Homme, que comme un Maiſtre : de ſorte qu'il aima

mieux n'en eſtre pas connu & eſtre libre, que d'en eſtre aimé & eſtre contraint : & meſme cette humeur ſi peu ſoucieuſe de la Fortune, & ſi peu des gens du temps, luy fit negliger pluſieurs belles connoiſſances que la Reverende Mere Marguerite, qui l'eſtimoit particulierement, voulut luy procurer ; comme s'il euſt preſſenty que ce qui fait le bon-heur de cette vie, luy euſt eſté inutile pour s'aſſurer celuy de l'autre. Ce fut la ſeule penſée qui l'occupa ſur la fin de ſes jours d'autant plus ſerieuſement, que Madame de Neuvillette, cette femme toute pieuſe, toute charitable, toute à ſon prochain, parce qu'elle eſt toute à Dieu, & de qui il avoit l'honneur d'eſtre parent du coſté de la Noble Famille des Berangers, y contribua de ſorte, qu'enfin le libertinage dont les jeunes gens ſont pour la pluſpart ſoupçonnez, luy parut un Monſtre, pour lequel je puis témoigner qu'il eut depuis cela toute l'averſion qu'en doivent avoir ceux qui veulent vivre Chreſtiennement.

J'auguray ce grand changement quelque-temps avant ſa mort, de ce que luy ayant un jour reproché la mélancolie qu'il témoignoit dans les lieux où il avoit accoû-

tumé de dire les meilleures & les plus plaisantes choses, il me répondit, que c'estoit à cause que commençant à connoistre le monde, il s'en desabusoit, & qu'enfin il se trouvoit dans un estat où il prévoyoit que dans peu la fin de sa vie seroit la fin de ses disgraces; mais qu'en verité son plus grand déplaisir estoit de ne l'avoir pas mieux employée.

Iam juvenem vides, me dit-il, *instet cum ferior ætas*
Mœrentem stultos præteriisse dies.

Et en verité, ajoûta-t'il, je croy que Tibulle prophetisoit de moy quand il parloit de la sorte; car personne n'eut jamais tant de regret que j'en ay de tant de beaux jours passez si inutilement.

Tu me dois pardonner cette disgression, Lecteur, & si je me suis si fort estendu sur le merite d'un amy; sa mort m'exempte du blasme que j'aurois encouru de l'avoir voulu flatter, outre que de si belles choses ne sçauroient jamais déplaire. Pour donc reprendre la suite des authoritez sur lesquelles il s'est fondé, je dis que le Démon dont il se fait servir si utilement pendant son sejour dans la Lune, n'est pas une chose inoüye, puis que Thales & Heraclite ont

dit que le Monde en eſtoit remply ; outre ce qu'on a publié de ceux de Socrate, de Dion, de Brutus, & de pluſieurs autres. La pluralité des Mondes dont il a parlé, eſt appuyée ſur le ſentiment de Democrite qui l'a ſoûtenuë, de meſme que l'infiny & les petits corps ou atomes dont il a diſcouru en quelques endroits aprés ce Philoſophe, Epicure, & Lucrece.

Le mouvement qu'il donne à la terre n'eſt pas nouveau, puis que Pytagore, Philolaus, & Ariſtarque, ſouſtinrent autrefois qu'elle tournoit autour du Soleil, qu'ils mettoient le centre du monde. Leucippe, & pluſieurs autres, ont preſque dit la meſme choſe ; mais Copernic dans le dernier ſiecle l'a ſoûtenuë plus hautement que tous, puis qu'il a changé le Siſteme de Ptolomée, auparavant ſuivy de tous les Aſtronomes, dont la pluſpart approuve aujourd'huy celuy de Copernic, d'autant plus ſimple & plus aiſé, qu'il met le Soleil au centre du Monde, la Terre entre les Planettes, à la place que Ptolomée y donne au Soleil, c'eſt à dire qu'il fait mouvoir autour du Soleil, la Sphere de Mercure, puis celle de Venus, puis celle de la Terre, au bord de laquelle il met un

Epicicle, sur lequel il fait tourner la Lune autour de la Terre, & achever sa revolution en vingt-sept jours, outre celle qu'il luy fait faire avec la mesme Terre autour du Soleil en un an.

Je te confesseray toutefois, Lecteur, que ce changement m'est indifferent, parce que je ne professe point ces Sciences qui sont trop abstraites pour moy ; & je te proteste que tout ce que j'en sçay, ne consiste qu'en quelques termes que me fournit la memoire de quelque lecture des Ouvrages qui en traittent. C'est pourquoy je declare, que par ce que j'ay dit de Copernic, je n'ay point pretendu offenser Ptolomée; il me suffit que *Cœli enarrant gloriam Dei*, & que leur admirable structure me prouve qu'ils ne sont point l'ouvrage de la main des hommes, Quoy qu'en ait dit Ptolomée, ils ne sont que ce qu'ils ont toûjours esté ; & quelque changement qu'y ait apporté Copernic, ils sont demeurez dans le mesme lieu & dans la mesme fonction que leur a donné l'Estre Souverain, qui sans changer peut seul changer toutes choses. J'ay dit au commencement de ce discours le sujet qui me l'a fait entreprendre ; & dans la suite on

peut connoiſtre comment & pourquoy j'ay cité tous ces Sçavans. Je te prie, Lecteur, de t'en ſouvenir, afin de juſtifier le peu ou point de déference que j'ay pour tout ce qui peut commettre la verité de ma croyance avec les imaginations d'autruy.

HISTOIRE COMIQVE DES ESTAT ET EMPIRE DE LA LVNE.

LA Lune eſtoit en ſon plein, le Ciel eſtoit découvert, & neuf heures du ſoir eſtoient ſonnées, lors que revenant de Clamard prés Paris (où Monſieur de Guigy le fils, qui en eſt Seigneur, nous avoit regalez pluſieurs de mes Amis & moy,) les diverſes penſées que nous donna cette boule de ſafran, nous défrayerent ſur le chemin: de ſorte que les yeux noyez dans ce grand Aſtre, tantoſt l'un le prenoit pour une

Lucarne du Ciel ; tantoſt un autre aſſuroit que c'eſtoit la platine où Diane dreſſe les rabas d'Apollon ; un autre, que ce pouvoit bien eſtre le Soleil luy-meſme, qui s'eſtant au ſoir dépoüillé de ſes rayons, regardoit par un trou ce qu'on faiſoit au Monde quand il n'y eſtoit pas : Et moy, leur dis-je, qui ſouhaite méler mes antouſiaſmes aux voſtres, je croy, ſans m'amuſer aux imaginations pointuës dont vous chatoüillez le Temps pour le faire marcher plus viſte, que la Lune eſt un Monde comme celuy-cy, à qui le noſtre ſert de Lune. Quelques-uns de la Compagnie me regalerent d'un grand éclat de rire. Ainſi peut-eſtre, leur dis-je, ſe moque-t'on maintenant dans la Lune de quelqu'autre, qui ſoûtient que ce Globe-cy eſt un Monde. Mais j'eus beau leur alleguer que pluſieurs grands Hommes avoient eſté de cette opinion, je ne les obligeay qu'à rire de plus belle.

Cette penſée cependant, dont la hardieſſe biaiſoit à mon humeur, affermie par la contradiction, ſe plongea ſi profondement chez moy, que pendant tout le reſte du chemin je demeuray gros de mille definitions de Lune, dont je ne pouvois accoucher : de ſorte qu'à force d'appuyer cette croyance burleſque par des raiſonnemens

preſque ſerieux, il s'en falloit peu que je n'y déferaſſe déja, quand le miracle ou l'accident, la Providence, la Fortune, ou peut-eſtre ce qu'on nommera viſion, fiction, chimere, ou folie ſi on veut, me fournit l'occaſion qui m'engagea à ce diſcours. Eſtant arrivé chez-moy, je montay dans mon Cabinet, où je trouvay ſur la table un Livre ouvert que je n'y avois point mis. C'eſtoit celuy de Cardan; & quoy que je n'euſſe pas deſſein d'y lire, je tombay de la veuë, comme par force, juſtement ſur une Hiſtoire de ce Philoſophe, qui dit, qu'étudiant un ſoir à la chandelle, il apperceut entrer au travers des portes fermées, deux grands Vieillards, leſquels aprés beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils eſtoient habitans de la Lune, & en meſme temps diſparurent. Je demeuray ſi ſurpris, tant de voir un Livre qui s'eſtoit apporté là tout ſeul, que du temps & de la feüille où il s'eſtoit rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînure d'incidens pour une inſpiration de faire connoiſtre aux hommes que la Lune eſt un Monde. Quoy, diſois-je en moy-meſme, aprés avoir tout aujourd'huy parlé d'une choſe, un Livre qui peut eſtre le ſeul au monde où cette ma-

tiere ſe traitte ſi particulierement, voler de ma Bibliotheque ſur ma table, devenir capable de raiſon, pour s'ouvrir juſtement à l'endroit d'une avanture ſi merveilleuſe; entraîner mes yeux deſſus, comme par force, & fournir en ſuite à ma fantaiſie les reflexions, & à ma volonté les deſſeins que je fais? Sans doute, continuois-je, les deux Vieillards qui apparurent à ce grand Homme, ſont ceux-là meſmes qui ont dérangé mon Livre, & qui l'ont ouvert ſur cette page, pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont fait à Cardan. Mais, ajoûtois-je, je ne ſçaurois m'éclaircir de ce doute, ſi je ne monte juſques-là? Et pourquoy-non? me répondois-je auſſitoſt. Prometée fut bien autrefois au Ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardy que luy? & ay-je lieu de n'en pas eſperer un ſuccés auſſi favorable?

A ces boutades, qu'on nommera peut-eſtre des accés de fiévre chaude, ſucceda l'eſperance de faire reüſſir un ſi beau voyage: de ſorte que je m'enfermay, pour en venir à bout dans une maiſon de campagne aſſez écartée, où aprés avoir flatté mes réveries de quelques moyens proportionnez à mon ſujet, voicy comme je donnay au Ciel.

J'avois

J'avois attaché tout autour de moy quantité de fioles pleines de roſée, ſur leſquelles le Soleil dardoit ſes rayons ſi violemment, que la chaleur qui les attiroit, comme elle fait les plus groſſes nuées, m'éleva ſi haut, qu'enfin je me trouvay au deſſus de la moyenne region. Mais comme cette attraction me faiſoit monter avec trop de rapidité, qu'au lieu de m'approcher de la Lune comme je pretendois, elle me paroiſſoit plus éloignée qu'à mon partement, je caſſay pluſieurs de mes fioles, juſques à ce que je ſentis que ma peſanteur ſurmontoit l'attraction, & que je redeſcendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fauſſe : car j'y retombay quelque temps aprés ; & à compter de l'heure que j'en eſtois party, il devoit eſtre minuit. Cependant je reconnus que le Soleil eſtoit alors au plus haut de l'horiſon, & qu'il eſtoit là midy. Je vous laiſſe à penſer combien je fus eſtonné : certes je le fus de ſi bonne ſorte, que ne ſçachant à quoy attribuer ce miracle, j'eus l'inſolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardieſſe, Dieu avoit encore une fois recloüé le Soleil aux Cieux, afin d'éclairer une ſi genereuſe entrepriſe. Ce qui accrût mon étonnement, ce fut de ne point connoître

le païs où j'eſtois, veu qu'il me ſembloit qu'eſtant monté droit, je devois eſtre deſcendu au meſme lieu d'où j'eſtois party. Equipé pourtant comme j'eſtois, je m'acheminay vers une eſpece de chaumiere, où j'apperceus de la fumée; & j'en étois à peine à une portée de piſtolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'hommes tous nuds. Ils parurent fort ſurpris de ma rencontre; car j'eſtois le premier, à ce que je penſe, qu'ils euſſent jamais veu habillé de bouteilles. Et pour renverſer encore toutes les interpretations qu'ils auroient pû donner à cét équipage, ils voyoient qu'en marchant je ne touchois preſque point à la terre: Auſſi ne ſçavoient-ils pas qu'au moindre branle que je donnois à mon corps, l'ardeur des rayons de Midy me ſoulevoit avec ma roſée; & que ſans que mes fioles n'étoient plus en aſſez grand nombre, j'euſſe eſté poſſible à leur veuë enlevé dans les airs. Je les voulus aborder: Mais comme ſi la frayeur les eut changez en oyſeaux, un moment les vit perdre dans la Foreſt prochaine. J'en attrapay un toutefois, dont les jambes ſans doute avoient trahy le cœur. Je luy demanday avec bien de la peine, (car j'eſtois tout étouffé) combien

l'on comptoit de là à Paris, & depuis quand en France le monde alloit tout nud, & pourquoy ils me fuyoient avec tant d'épouvante. Cét homme à qui je parlois estoit un Vieillard olivastre, qui d'abord se jetta à mes genoux ; & joignant les mains en haut derriere la teste, ouvrit la bouche & ferma les yeux. Il marmotta long-temps entre ses dents, mais je ne discernay point qu'il articulât rien : de façon que je pris son langage pour le gazoüillement enroüé d'un muet.

A quelque temps de là je vis arriver une compagnie de Soldats tambour-battant, & j'en remarquay deux se separer du gros pour me reconnoistre. Quand ils furent assez proche pour estre entendus, je leur demanday où j'estois. Vous estes en France, me répondirent-ils : mais quel Diable vous a mis en cét estat ? & d'où vient que nous ne vous connoissons point? Est-ce que les Vaisseaux sont arrivez ? En allez-vous donner avis à Monsieur le Gouverneur ? & pourquoy avez-vous divisé vostre eauë de vie en tant de bouteilles ? A tout cela je leur repartis, que le Diable ne m'avoit point mis en cét estat : qu'ils ne me connoissoient pas, à cause qu'ils ne pouvoient pas connoistre tous les hommes:

que je ne sçavois point que la Seine portât de Navires à Paris : que je n'avois point d'avis à donner à Monsieur le Maréchal de l'Hospital, & que je n'estois point chargé d'eaue de vie. Ho, ho, me dirent-ils, me prenant les bras, vous faites le gaillard : Monsieur le Gouverneur vous connoistra bien luy. Ils me menerent vers leur gros, où j'appris que j'estois veritablement en France, mais en la nouvelle : de sorte qu'à quelque temps de là je fus presenté au Vice-Roy, qui me demanda mon Païs, mon nom, & ma qualité ; & aprés que je l'eus satisfait, luy contant l'agreable succez de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eût la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand de rencontrer un homme capable de hautes opinions, & qui ne s'étonna point, quand je luy dis qu'il falloit que la Terre eût tourné pendant mon élevation ; puis qu'ayant commencé de monter à deux lieuës de Paris, j'estois tombé par une ligne quasi perpendiculaire en Canada.

Le soir, comme je m'allois coucher, il entra dans ma chambre, & me dit : Je ne serois pas venu interrompre vostre repos, si je n'avois crû qu'une personne qui

a pû trouver le secret de faire tant de chemin en un demy jour, n'ait pas eu aussi celuy de ne se point lasser. Mais vous ne sçavez pas, ajoûta-t'il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos Peres ? Ils veulent absolument que vous soyez Magicien, & la plus grande grace que vous puissiez obtenir d'eux, est de ne passer que pour imposteur : Et en effet, ce mouvement que vous attribuez à la Terre, est un paradoxe assez délicat; & pour moy je vous diray franchement, que ce qui fait que je ne suis pas de vostre opinion, c'est qu'encore qu'hyer vous soyez party de Paris, vous pouvez estre arrivé aujourd'huy en cette contrée, sans que la Terre ait tourné : Car le Soleil vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené icy, puis que selon Ptolomée, & les Philosophes modernes, il chemine du biais que vous faites marcher la Terre ? & puis quelle grande vray-semblance avez-vous, pour vous figurer que le Soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher ? & quelle apparence que la Terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous ? Monsieur, luy repliquay-je, voicy les raisons à peu prés qui nous obli-

gent à le prejuger. Premierement, il eſt du ſens commun de croire que le Soleil a pris place au centre de l'Univers, puis que tous les corps qui ſont dans la Nature ont beſoin de ce feu radical, qu'il habite au cœur du Royaume pour eſtre en eſtat de ſatisfaire promptement à la neceſſité de chaque partie, & que la cauſe des generations ſoit placée au milieu de tous les corps pour y agir également & plus aiſément: de meſme que la ſage Nature a placé les parties genitales dans l'homme, les pepins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit: & de meſme que l'oignon conſerve à l'abry de cent écorces qui l'environnent, le precieux germe, où dix millions d'autres ont à puiſer leur eſſence: Car cette pomme eſt un petit Univers à ſoy-meſme, dont le pepin plus chaud que les autres parties eſt le Soleil, qui répand autour de ſoy la chaleur, conſervatrice de ſon Globe: & ce germe dans cette opinion, eſt le petit Soleil de ce petit Monde, qui réchauffe & nourrit le ſel vegetatif de cette petite maſſe. Cela donc ſuppoſé, je dis que la Terre ayant beſoin de la lumiere, de la chaleur, & de l'influence de ce grand feu, elle ſe tourne autour de luy pour recevoir également

en toutes ſes parties cette vertu qui la conſerve. Car il ſeroit auſſi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournant autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer quand nous voyons une Alloüette roſtie, qu'on a pour la cuire tourné la cheminée à l'entour. Autrement ſi c'étoit au Soleil à faire cette corvée, il ſembleroit que la medecine eût beſoin du malade; que le fort deût plier ſous le foible, le grand ſervir au petit ; & qu'au lieu qu'un Vaiſſeau cingle le long des coſtes d'une Province, la Province tourneroit autour du vaiſſeau. que ſi vous avez peine à comprendre cõme une maſſe ſi lourde ſe peut mouvoir; dites-moy, je vous prie, les Aſtres & les Cieux que vous faites ſi ſolides, ſont-ils plus legers ? Encore eſt-il plus aiſé à nous qui ſommes aſſurez de la rondeur de la Terre, de conclure ſon mouvement par la figure : Mais pourquoy ſupoſer le Ciel rond, puis que vous ne le ſçauriez ſçavoir, & que de toutes les figures, s'il n'a pas celle-cy, il eſt certain qu'il ne ſe peut mouvoir? Je ne vous reproche point vos excenteques, ny vos epicicles ; tous leſquels vous ne ſçauriez expliquer que tres-confuſément & dont je ſauve mon Siſteme. Parlons ſeulement des cauſes naturelles de ce mouve-

ment. Vous eſtes contraints vous autres de recourir aux intelligences qui remuënt & gouvernent vos Globes. Mais moy, ſans interrompre le repos du ſouverain Eſtre, qui ſans doute a creé la Nature toute parfaite, & de la ſageſſe duquel il eſt de l'avoir achevée, de telle ſorte que l'ayant accomplie pour une choſe, il ne l'ait pas renduë défectueuſe pour une autre; je dis que les rayons du Soleil, avec ſes influences, venant à fraper deſſus par leur circulation, la font tourner comme nous faiſons tourner un Globe en le frapant de la main; ou de meſme que les fumées qui s'évaporent continuellement de ſon ſein du coſté que le Soleil la regarde repercutées par le froid de la moyenne region, rejaliſſent deſſus, & de neceſſité ne la pouvant fraper que de biais, la font ainſi piroüeter.

L'explication des deux autres mouvemens eſt encore embroüillée, conſiderez un peu, je vous prie. A ces mots le Vice-Roy m'interrompit; & j'aime mieux, dit-il, vous diſpenſer de cette peine (auſſi bien ay-je leu ſur ce ſujet quelques Livres de Gaſſendi) mais à la charge que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos Peres qui ſoûtenoit voſtre opinion.

En

En effet, disoit-il, je m'imagine que la Terre tourne, non point pour les raisons qu'allegue Copernic, mais pource que le feu d'Enfer estant enclos au centre de la Terre, les damnez qui veulent fuir l'ardeur de sa flâme, gravissent pour s'en éloigner contre la voûte, & font ainsi tourner la Terre, comme un Chien fait tourner une rouë lors qu'il court enfermé dedans.

Nous loüâmes quelque temps cette pensée, comme un pur effet du zele de ce bon Pere: & enfin, le Vice-Roy me dit qu'il s'estonnoit fort, veu que le Sisteme de Ptolomée estoit si peu probable, qu'il eust esté si generalement receu. Monsieur, luy répondis-je, la pluspart des hommes qui ne jugent que par le sens, se sont laissez persuader à leurs yeux; & de mesme que celuy dont le Vaisseau vogue terre à terre, croit demeurer immobile, & que le rivage chemine, ainsi les hommes tournans avec la Terre autour du Ciel, ont crû que c'estoit le Ciel luy mesme qui tournoit autour d'eux. Ajoûtez à cela l'orgueil insuportable des humains, qui se persuadent que la Nature n'a esté faite que pour eux, comme s'il estoit vrayssemblable que le Soleil, un grand corps, quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la Terre, n'eut

eſté allumé que pour meurir ſes neffles, & pommer ſes choux. Quant à moy, bien loin de conſentir à leur inſolence, je croy que les Planettes ſont des Mondes autour du Soleil, & que les Eſtoilles fixes ſont auſſi Soleils qui ont des Planettes autour d'eux, c'eſt à dire, des Mondes que nous ne voyons pas d'icy à cauſe de leur petiteſſe, & parce que leur lumiere emprunteé ne ſçauroit venir juſqu'à nous : Car comment en bonne foy s'imaginer que ces Globes ſi ſpacieux ne ſoient que de grandes campagnes deſertes, & que le noſtre, à cauſe que nous y campons, ait eſté baſty pour une douzaine de petits ſuperbes : Quoy, parce que le Soleil compaſſe nos jours & nos années, eſt-ce à dire pour cela qu'il n'ait eſté conſtruit qu'afin que nous ne frapions pas de la teſte contre les murs? Non, non, ſi ce Dieu viſible éclaire l'homme, c'eſt par accident, comme le flambeau du Roy éclaire par accident au Crocheteur qui paſſe par la ruë : Mais, me dit-il, ſi, comme vous aſſurez, les Eſtoilles fixes ſont autant de Soleils, on pourroit conclure de là, que le Monde ſeroit infiny, puis qu'il eſt vray-ſemblable que les peuples de ce Monde qui ſont autour d'une Eſtoille fixe que vous prenez pour un So-

leil, découvrent encore au dessus d'eux d'autres Estoilles fixes que nous ne sçaurions appercevoir d'icy, & qu'il en va de cette sorte à l'infiny.

N'en doutez point, luy repliquay-je, comme Dieu a pû faire l'Ame immortelle, il a pû faire le Monde infiny, s'il est vray que l'Eternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes, & l'infiny une étenduë sans limites : Et puis Dieu seroit finy luy-mesme, supposé que le Monde ne fut pas infiny, puis qu'il ne pourroit pas estre où il n'y auroit rien, & qu'il ne pourroit accroistre la grandeur du Monde, qu'il n'ajoûtât quelque chose à sa propre étenduë, commençant d'estre où il n'estoit pas auparavant. Il faut donc croire que comme nous voyons d'icy Saturne & Jupiter, si nous estions dans l'un ou dans l'autre, nous découvririons beaucoup de Mondes que nous n'appercevons pas, & que l'Univers est à l'infiny construit de cette sorte. Ma foy, me repliqua-t'il, vous avez beau dire, je ne sçaurois du tout comprendre cét infiny. Hé dites-moy, luy repartis-je, comprenez-vous le rien qui est au de-là ? point du tout. Car quand vous songez à ce neant, vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent ou comme de l'air, & cela c'est

quelque choſe : mais l'infiny, ſi vous ne le comprenez en general, vous le concevez au moins par parties, puis qu'il n'eſt pas difficile de ſe figurer au delà de ce que nous voyons de terre & d'air, du feu, d'autre air & d'autre terre. Or l'infiny n'eſt rien qu'une tiſſure ſans bornes de tout cela. Que ſi vous me demandez de quelle façon ces Mondes ont eſté faits, veu que la ſainte Ecriture parle ſeulement d'un que Dieu créa, je réponds que je ne diſpute plus : Car ſi vous voulez m'obliger à vous rendre raiſon de ce que me fournit mon imagination, c'eſt m'oſter la parole, & m'obliger de vous confeſſer que mon raiſonnement le cedera toûjours en ces ſortes de choſes à la Foy. Il me dit qu'à la verité ſa demande eſtoit blâmable, mais que je repriſſe mon idée : De ſorte, ajoûtay-je, que tous ces autres Mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne croit qu'imparfaitement, ne ſont rien que l'écume des Soleils qui ſe purgent. Car comment ces grands feux pourroient-ils ſubſiſter, s'ils n'eſtoient attachez à quelque matiere qui les nourrit ? Or de meſme que le feu pouſſe loin de chez ſoy la cendre dont il eſt étouffé, de meſme que l'or dans le creuſet ſe détache en s'affinant du marcaſſite qui affoiblit ſon carat, & de

meſme encore que noſtre cœur ſe dégage par le vomiſſement des humeurs indigeſtes qui l'attaquent ; ainſi ces Soleils dégorgent tous les jours & ſe purgent des reſtes de la matiere qui noüoit leur feu : mais lors qu'ils auront tout à fait conſommé cette matiere qui les entretient, vous ne devez point douter qu'ils ne ſe répandent de tous coſtez pour chercher une autre pâture, & qu'ils ne s'attachent à tous les Mondes qu'ils auront conſtruits autrefois, à ceux particulierement qu'ils rencontreront les plus proches ; alors ces grands feux rebroüillans tous les corps, les rechaſſeront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant ; & s'eſtant peu à peu purifiez, ils commenceront de ſervir de Soleils à d'autres petits Mondes qu'ils engendreront en les pouſſant hors de leurs Spheres : Et c'eſt ce qui a fait ſans doute predire aux Pytagoriciens l'embraſement univerſel. Cecy n'eſt pas une imagination ridicule, la nouvelle France où nous ſommes en produit un exemple bien convaincant. Ce vaſte continent de l'Amerique eſt une moitié de la Terre, laquelle en dépit de nos predeceſſeurs qui avoient mille fois cinglé l'Ocean, n'avoit point encore eſté découverte : auſſi n'y eſtoit-elle pas encore non

plus que beaucoup d'Isles, de peninsules, & de montagnes qui se sont soulevées sur nostre Globe, quand les roüillures du Soleil qui se nettoyoit ont esté poussées assez loin, & condensées en pelotons assez pesans pour estre attirez par le centre de nostre Monde, possible peu aprés en particules menuës, peut-estre aussi tout à coup en une masse. Cela n'est pas si déraisonnable, que Saint Augustin n'y eust applaudy, si la découverte de ce pays eust esté faite de son âge : puis que ce grand personnage, dont le genie estoit fort éclairé, assure que de son temps la Terre estoit plate comme un four, & qu'elle nageoit sur l'eauë comme la moitié d'une orange coupée : mais si j'ay jamais l'honneur de vous voir en France, je vous feray observer par le moyen d'une lunette fort excellente, que certaines obscuritez qui d'icy paroissent des taches, sont des Mondes qui se construisent.

Mes yeux qui se fermoient en achevant ce discours, obligerent le Vice-Roy de sortir. Nous eûmes le lendemain, & les jours suivans, des entretiens de pareille nature : mais comme quelque temps aprés l'embarras des affaires de la Province accompagnée accrocha nostre Philosophie, je

retombay de plus belle au dessein de monter à la Lune.

Je m'en allois dés qu'elle estoit levée, révant parmy les bois à la conduite & au reüssit de mon entrepriſe ; & enfin une veille de Saint Jean qu'on tenoit conſeil dans le Fort pour déterminer ſi l'on donneroit ſecours aux Sauvages du païs contre les Iroquois, je m'en allay tout ſeul derriere noſtre habitation au coupeau d'une petite montagne, où voicy ce que j'executay. J'avois fait une machine que je m'imaginois capable de m'élever autant que je voudrois, en ſorte que rien de tout ce que j'y croyois neceſſaire n'y manquant, je m'aſſis dedans, & me precipitay en l'air du haut d'une roche : mais parce que je n'avois pas bien pris mes meſures, je culbutay rudement dans la valée. Tout froiſſé neanmoins que j'eſtois, je m'en retournay dans ma chambre ſans perdre courage, & je pris de la moüelle de Bœuf, dont je m'oignis tout le corps, car j'eſtois tout meurtry depuis la teſte juſqu'aux pieds ; & aprés m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'eſſence cordiale, je m'en retournay chercher ma machine, mais je ne la trouvay point, car certains ſoldats qu'on avoit envoyez dans la foreſt couper du bois pour faire le feu

de la Saint Jean, l'ayant rencontré par hazard, l'avoient apportée au Fort, où aprés plusieurs explications de ce que ce pouvoit estre: quand on eut découvert l'invention du ressort, quelques-uns dirent qu'il y falloit attacher quantité de fusées volantes, pource que leur rapidité les ayant enlevées bien-haut, & le ressort agitant ses grandes aîles, il n'y auroit personne qui ne prist cette machine pour un Dragon de feu: je la cherchay long-temps, cependant, mais enfin je la trouvay au milieu de la place de Kebec, comme on y mettoit le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en un si grand peril, me transporta tellement, que je courus saisir le bras du soldat qui y allumoit le feu, je luy arrachay sa méche, & me jettay tout furieux dans ma machine pour briser l'artifice dont elle estoit environnée; mais j'arrivay trop tard, car à peine y eus-je les deux pieds, que me voila enlevé dans la nuë: l'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultez de mon ame, que je ne me sois souvenu depuis de tout ce qui m'arriva en cét instant. Car dés que la flame eut devoré un rang de fusées, qu'on avoit disposées six à six, par le moyen d'une amorce qui bordoit chaque demy douzaine, un au-

tre étage s'embraſoit, puis un autre; en ſorte que le ſalpeſtre prenant feu, éloignoit le peril en le croiſſant. La matiere toutefois eſtant uſée, fit que l'artifice manqua; & lors que je ne ſongeois plus qu'à laiſſer ma teſte ſur celle de quelque montagne, je ſentis (ſans que je remuaſſe aucunement) mon elevation continuée; & ma machine prenant congé de moy, je la vis retomber vers la terre. Cette avanture extraordinaire me gonfla le cœur d'une joye ſi peu commune, que ravy de me voir delivré du danger aſſuré, j'eus l'impudence de philoſopher là deſſus. Comme donc je cherchois des yeux & de la penſée, ce qui en pouvoit eſtre la cauſe, j'aperceus ma chair bourſouflée & graſſe encore de la moüelle dont je m'eſtois enduit pour les meurtriſſures de mon trébuchement, je connus qu'eſtant alors en decours, & la Lune pendant ce quartier ayant accoûtumé de ſuccer la moüelle des animaux, elle buvoit celle dont je m'eſtois enduit avec d'autant plus de force que ſon globe eſtoit plus proche de moy, & que l'interpoſition des nuées n'en affoibliſſoit point la vigueur.

Quand j'eus percé ſelon le calcul que j'ay fait depuis beaucoup plus de trois quarts du chemin qui ſepare la terre d'avec

la Lune, je me vis tout d'un coup choir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon ; encore ne m'en fus-je pas aperceu, si je n'eusse senty ma teste chargée du poids de mon corps : je connus bien à la verité que je ne retombois pas vers nostre Monde ; car encore que je me trouvasse entre deux Lunes, & que je remarquasse fort bien que je m'éloignois de l'une à mesure que je m'approchois de l'autre, j'estois asseuré que la plus grande estoit nostre globe ; pource qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les refractions éloignées du Soleil venant à confondre la diversité des corps & des climats, il ne m'avoit plus paru que comme une grande plaque d'or : cela me fit imaginer que je baissois vers la Lune ; & je me confirmay dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avois commencé de choir qu'aprés les trois quarts du chemin. Car, disois-je en moy-mesme, cette masse estant moindre que la nostre, il faut que la sphere de son activité ait aussi moins d'étenduë, & que par consequent j'aye senty plus tard la force de son centre.

Enfin, aprés avoir esté fort long-temps à tomber, à ce que je prejugé, car la violence du precipice m'empêcha de le remar-

quer : Le plus loin dont je me ſouviens, c'eſt que je me trouvay ſous un arbre embarraſſé avec trois ou quatre branches aſſez groſſes que j'avois éclatées par ma cheute, & le viſage moüillé d'une pomme qui s'étoit écachée contre.

Par bon-heur ce lieu-là eſtoit comme vous le ſçaurez bien-toſt ..... Ainſi vous pouvez bien juger que ſans ce hazard je ſerois mille fois mort. J'ay ſouvent fait depuis reflexion ſur ce que le vulgaire aſſure, qu'en ſe precipitant d'un lieu fort haut, on eſt étouffé auparavant de toucher la terre; & j'ay conclu de mon avanture qu'il en avoit menty, ou bien qu'il falloit que le jus energique de ce fruit qui m'avoit coulé dans la bouche euſt rapellé mon ame qui n'eſtoit pas loin de mon cadavre, encore tout tiede, & encore diſpoſé aux fonctions de la vie. En effet, ſi-toſt que je fus à terre, ma douleur s'en alla avant meſme que de ſe peindre en ma memoire; & la faim dont pendant mon voyage j'avois eſté beaucoup travaillé, ne me fit trouver en ſa place qu'un leger ſouvenir de l'avoir perduë.

A peine quand je fus relevé, eus-je obſervé la plus large de quatre grandes rivieres qui forment un lac en la bouchant, que l'eſprit ou l'ame inviſible des ſimples qui

s'exhalent sur cette contrée, me vint réjoüir l'odorat ; & je connus que les cailloux n'y estoient ny durs ny raboteux , & qu'ils avoient soin de s'amollir quand on marchoit dessus. Je rencontray d'abord une forest de cinq avenuës , dont les arbres par leur excessive hauteur sembloient porter au Ciel un parterre de haute fustaye : en promenant mes yeux de la racine au sommet, puis les precipitant du faiste jusqu'au pied, je doutois si la terre les portoit, ou si eux-mesmes ne portoient point la terre penduë à leurs racines ; leur front superbement élevé , sembloit aussi plier comme par force sous la pesanteur des Globes celestes , dont on diroit qu'ils ne soûtiennent la charge qu'en gemissant, leurs bras étendus vers le Ciel, témoignoient en l'embrassant demander aux Astres la benignité toute pure de leurs influences , & les recevoir auparavant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence , au lit des Elemens. Là de tous costez les fleurs sans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature , respirent une haleine si douce , quoy que sauvage, qu'elle réveille & satisfait l'odorat; là l'incarnat d'une Rose sur l'églantier , & l'azur éclatante d'une Violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le

choix, font juger qu'elles ſont toutes deux plus belles l'une que l'autre ; là le Printemps compoſe toutes les Saiſons ; là ne germe point de plante veneneuſe, que ſa naiſſance ne trahiſſe ſa converſation ; là les ruiſſeaux par un agreable murmure racontent leurs voyages aux cailloux ; là mille petits goſiers emplumez font retentir la foreſt au bruit de leurs melodieuſes chanſons ; & la tremouſſante aſſemblée de ces divins muſiciens eſt ſi generale, qu'il ſemble que chaque feüille dans le bois ait pris la langue & la figure d'un Roſſignol ; & meſme Echo prend tant de plaiſir à leurs airs, qu'on diroit à les luy entendre repeter, qu'elle ait envie de les apprendre : à coſté de ce bois ſe voyent deux prairies, dont le verger continu fait une émeraude à perte de veuë. Le mélange confus des peintures que le Printemps attache à cent petites fleurs, en égare les nuances l'une dans l'autre avec une ſi agreable confuſion, qu'on ne ſçait ſi ces fleurs agitées par un doux Zephire, courent plutoſt aprés elles-meſmes, qu'elles ne fuyent pour échapper aux careſſes de ce vent folaſtre ; on prendroit meſme cette prairie pour un Ocean, à cauſe qu'elle eſt comme une mer qui n'offre point de rivage, en ſorte que

mon œil épouvanté d'avoir couru ſi loin ſans découvrir le bord, y envoyoit vîtement ma penſée ; & ma penſée doutant que ce fut l'extremité du monde, ſe vouloit perſuader que des lieux ſi charmans avoient peut-eſtre forcé le Ciel de ſe joindre à la terre : au milieu d'un tapis ſi vaſte & ſi plaiſant, court à boüillons d'argent une fontaine ruſtique qui couronne ſes bords d'un gazon émaillé de baſſinets de violettes, & de cent autres petites fleurs qui ſemblent ſe preſſer à qui s'y mirera la premiere ; elle eſt encore au berceau, car elle ne vient que de naiſtre, & ſa face jeune & polie ne montre pas ſeulement une ride: les grands cercles qu'elle promene en revenant mille fois ſur ſoy-meſme, montrent que c'eſt bien à regret qu'elle ſort de ſon païs natal ; & comme ſi elle euſt eſté honteuſe de ſe voir careſſée auprés de ſa mere, elle repouſſa en murmurant ma main qui la vouloit toucher : les animaux qui s'y venoient deſalterer, plus raiſonnables que ceux de noſtre Monde, témoignoient eſtre ſurpris de voir qu'il faiſoit grand jour vers l'horiſon, pendant qu'ils regardoient le Soleil aux Antipodes, & n'oſoient ſe pancher ſur le bord, de crainte qu'ils avoient de tomber au Firmament.

Il faut que je vous avoüe qu'à la veuë de tant de belles choſes, je me ſentis chatoüillé de ces agreables douleurs, qu'on dit que ſent l'embrion à l'infuſion de ſon ame: Le vieil poil me tomba pour faire place à d'autres cheveux plus épais & plus déliez: je ſentis ma jeuneſſe ſe rallumer, mon viſage devenir vermeil, ma chaleur naturelle ſe reméler doucement à mon humide radical: enfin je reculay ſur mon âge environ quatorze ans.

J'avois cheminé une demy lieuë à travers une foreſt de jaſmins & de myrthes, quand j'apperceus couché à l'ombre je ne ſçay quoy qui remüoit: c'eſtoit un jeune adoleſcent dont la majeſtueuſe beauté me força preſque à l'adoration: Il ſe leva pour m'en empêcher; & ce n'eſt pas à moy, s'écria-t'il, c'eſt à Dieu que tu dois ces humilitez. Vous voyez une perſonne, luy répondis-je, conſterné de tant de miracles, que je ne ſçay par lequel débuter mes admirations; car venant d'un Monde que vous prenez ſans doute icy pour une Lune, je penſois eſtre abordé dans une autre, que ceux de mon païs appellent la Lune auſſi; & voila que je me trouve en Paradis aux pieds d'un Dieu qui ne veut pas eſtre adoré. Hormis la qualité de Dieu, me repli-

qua-t'il, dont je ne ſuis que la creature, ce que vous dites eſt veritable : cette terre-cy eſt la Lune que vous voyez de voſtre Globe ; & ce lieu-cy où vous marchez eſt ..... Or en ce temps-là l'imagination chez l'homme eſtoit ſi forte pour n'avoir point encore eſté corrompuë, ni par les débauches, ny par la crudité des alimens, ny par l'alteration des maladies, qu'eſtant alors excité au violent deſir d'aborder cét azile, & que ſa maſſe eſtant devenuë legere par le feu de cét entouſiaſme, il y fut enlevé de la meſme ſorte qu'il s'eſt veu des Philoſophes, leur imagination fortement tenduë à quelque choſe, eſtre emportez en l'air par des raviſſemens que vous appellez extatiques ..... que l'infirmité de ſon ſexe rendoit plus foible & moins chaude, n'auroit pas eu ſans doute l'imaginative aſſez vigoureuſe pour vaincre par la contention de ſa volonté le poids de la matiere, mais parce qu'il y avoit tres-peu ..... La ſimpathie dont cette moitié eſtoit encore liée à ſon tout, la porta vers luy à meſure qu'il montoit, comme l'ambre ſe fait ſuivre de la paille, comme l'aimant ſe tourne au Septentrion d'où il a eſté arraché, & attira cette partie de luy-meſme, comme la mer attire les

fleuves

fleuves qui ſont ſortis d'elle. Arrivez qu'ils furent en voſtre terre, ils s'habituerent entre la Meſopotanie, & l'Arabie, certains peuples l'ont connu ſous le nom..... & d'autres ſous celuy de Promethée, que les Poëtes feignirent avoir dérobé le feu du Ciel, à cauſe de ſes deſcendans qu'il engendra pourveus d'une ame auſſi parfaite que celle dont il eſtoit remply: ainſi pour habiter voſtre Monde, cét homme laiſſa celuy-cy deſert, mais le tout ſage ne voulut pas qu'une demeure ſi heureuſe reſtât ſans habitans, il permit peu de ſiecles aprés... ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence ſe corrompoit, il eut envie de les abandonner.. Ce perſonnage toutefois ne jugea point de retraite aſſurée contre l'ambition de ſes parens, qui s'égorgeoient déja pour le partage de voſtre Monde, ſinon la terre bien-heureuſe, dont ſon ayeul luy avoit tant parlé, & dont perſonne n'avoit encore obſervé le chemin: mais ſon imagination y ſuppléa; car comme il eut obſervé ..... il remplit deux grands vaſes qu'il luta hermetiquement, & ſe les attacha ſous les aîles: la fumée, auſſitoſt qu'il tendoit à s'elever, & qui ne pouvoit penetrer le metail, pouſſa les vaſes en haut, & de la ſorte enleverent avec eux

ce grand homme. Quand il fut monté juſques à la Lune, & qu'il eut jetté les yeux ſur ce beau jardin, un épanoüiſſement de joye preſque ſurnaturelle, luy fit connoître que c'eſtoit le lieu où ſon ayeul avoit autrefois demeuré. Il délia promptement les vaiſſeaux qu'il avoit ceints comme des aîles autour de ſes épaules, & le fit avec tant de bon-heur, qu'à peine eſtoit-il en l'air quatre toiſes au deſſus de la Lune, qu'il prit congé de ſes nageoires : L'élevation cependant eſtoit aſſez grande pour le beaucoup bleſſer, ſans le grand tour de ſa robe, où le vent s'engouffra, & le ſoûtint doucement, juſques à ce qu'il euſt mis pied à terre. Pour les deux vaſes, ils monterent juſques à un certain eſpace où ils ſont demeurez : & c'eſt ce qu'aujourd'huy vous appellez les balances .....

Il faut maintenant que je vous raconte la façon dont j'y ſuis venu : Je croy que vous n'aurez pas oublié mon nom ; car je vous l'ay dit n'agueres. Vous ſçaurez donc que j'habitois ſur les agreables bords d'un des plus renommez fleuves de voſtre Monde, où je menois parmy les Livres une vie aſſez douce pour ne la pas regretter, encore qu'elle s'écoulât : Cependant plus les lumieres de mon eſprit croiſſoient, plus

croiſſoit auſſi la connoiſſance de celles que je n'avois point. Jamais nos Sçavans ne me ramentevoient l'illuſtre Mada que le ſouvenir de ſa Philoſophie parfaite ne me fit ſoûpirer. Je deſeſperois de la pouvoir acquerir, quand un jour aprés avoir long-temps révé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau ; puis lors qu'il fut bien purgé, precipité, & diſſout, j'en tiré l'attractif calciné, & le reduiſis à la groſſeur d'environ une balle mediocre.

Enſuite de ces preparations, je fis conſtruire une machine de fer fort legere, dans laquelle j'entray..... & lors que je fus bien ferme & bien appuyé ſur le ſiege, je ruay fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer que j'avois forgée tout exprés plus maſſive au milieu qu'aux extrémitez, fut enlevée auſſi-toſt, & dans un parfait équilibre, à cauſe qu'elle ſe pouſſoit toûjours plus viſte par cét endroit. Ainſi donc à meſure que j'arrivois où l'aimant m'avoit attiré, je rejettois auſſi-toſt ma boule en l'air au deſſus de moy. Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous voſtre bale ſi droit au deſſus de voſtre chariot, qu'il ne ſe trouvât jamais à coſté ? Je ne voy point de merveille en

cette avanture, me dit-il : car l'aimant pouſſé qu'il eſtoit en l'air, attiroit le fer droit à ſoy ; & par conſequent il eſtoit impoſſible que je montaſſe jamais à coſté. Je vous diray meſme que tenant ma boule en ma main, je ne laiſſois pas de monter, parce que le chariot couroit toûjours à l'aimant que je tenois au deſſus de luy : Mais la ſaillie de ce fer pour s'unir à ma boule, eſtoit ſi violente, qu'elle me faiſoit plier le corps en double, de ſorte que je n'oſé tenter qu'une fois cette nouvelle experience. A la verité c'eſtoit un ſpectacle à voir bien étonnant, car l'acier de cette maiſon volante que j'avois poly avec beaucoup de ſoin, reflechiſſoit de tous coſtez la lumiere du Soleil ſi vive & ſi brillante, que je croyois moy-meſme eſtre tout en feu. Enfin aprés avoir beaucoup rué & volé aprés mon coup, j'arrivay comme vous avez fait en un terme où je tombois vers ce Monde-cy ; & pource qu'en cét inſtant je tenois ma boule bien ſerrée entre mes mains, ma machine dont le ſiege me preſſoit pour approcher de ſon attractif, ne me quitta point ; tout ce qui me reſtoit à craindre, c'eſtoit de me rompre le col ; mais pour m'en garantir, je rejettois ma boule de temps en temps,

afin que la violence de la machine retenuë par son attractif se rallentit, & qu'ainsi ma cheute fut moins rude, comme en effet il arriva ; car quand je me vis à deux ou trois cens toises prés de terre, je lançay ma bale de tous costez à fleur du chariot, tantost deça, tantost delà, jusques à ce que je m'en visse à une certaine distance ; & aussi-tost je la jettay au dessus de moy, & ma machine l'ayant suivie, je la quittay, & me laissay tomber d'un autre costé le plus doucement que je pûs sur le sable : de sorte que ma cheute ne fut pas plus violente que si je fusse tombé de ma hauteur. Je ne vous representeray point l'étonnement qui me saisit à la veuë des merveilles qui sont ceans, parce qu'il fut à peu prés semblable à celuy dont je vous viens de voir consterné.....

J'en avois à peine goûté, qu'une épaisse nuée tomba sur mon ame : je ne vis plus personne auprés de moy, & mes yeux ne reconnurent en toute l'emisphere une seule trace du chemin que j'avois fait ; & avec tout cela je ne laissois pas de me souvenir de tout ce qui m'estoit arrivé. Quand depuis j'ay fait reflexion sur ce miracle, je me suis figuré que l'écorce du fruit où j'avois mordu ne m'avoit pas tout à fait

abruty, à cauſe que mes dents la traverſant, ſe ſentirent un peu du jus qu'elle couvroit, dont l'energie avoit diſſipé les malignitez de l'écorce. Je reſtay bien ſurpris de me voir tout ſeul au milieu d'un païs que je ne connoiſſois point. J'avois beau promener mes yeux, & les jetter par la campagne, aucune creature ne s'offroit pour les conſoler. Enfin je reſolus de marcher, juſques à ce que la fortune me fit rencontrer la compagnie de quelques beſtes, ou de la mort.

Elle m'exauça, car au bout d'un demy quart de lieuë, je rencontray deux forts grands animaux, dont l'un s'arreſta devant moy, l'autre s'enfuit legerement au giſte (au moins je le penſay ainſi) à cauſe qu'à quelque temps de là je le vis revenir accompagné de plus de ſept ou huit cent de meſme eſpece qui m'environnerent. Quand je les pûs diſcerner de prés, je connus qu'ils avoient la taille & la figure comme nous. Cette avanture me fit ſouvenir de ce que jadis j'avois oüy conter à ma Nourrice, des Syrenes, des Faunes, & des Satyres: de temps en temps ils élevoient des huées ſi furieuſes, cauſées ſans doute par l'admiration de me voir, que je croyois quaſi eſtre devenu Monſtre. Enfin une de ces

beſtes hommes m'ayant pris par le col, de meſme que font les Loups quand il enlevent des Brebis, me jetta ſur ſon dos & me mena dans leur Ville, où je fus plus eſtonné que devant, quand je reconnus en effet que c'eſtoient des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lors que ce peuple me vit ſi petit, car la pluſpart d'entr'eux ont douze coudées de longueur ; & mon corps ſoûtenu de deux pieds ſeulement, ils ne pûrent croire que je fuſſe un homme : car ils tenoient que la Nature ayant donné aux hommes comme aux beſtes deux jambes & deux bras, elles s'en devoient ſervir comme eux. Et en effet, révant depuis là-deſſus, j'ay ſongé que cette ſcituation de corps n'eſtoit point trop extravagante, quand je me ſuis ſouvenu que les enfans lors qu'ils ne ſont encore inſtruits que de nature, marchent à quatre pieds, & qu'ils ne ſe levent ſur deux que par le ſoin de leurs Nourrices qui les dreſſent dans de petits chariots, & leur attachent des lânieres pour les empêcher de choir ſur les quatre, comme la ſeule aſſiette ou la figure de noſtre maſſe encline de ſe repoſer.

Ils diſoient donc (à ce que je me ſuis

fait depuis interpreter) qu'infailliblement j'estois la femelle du petit animal de la Reyne. Ainsi je fus en qualité de telle ou d'autre chose mené droit à l'Hostel de Ville, où je remarquay selon le bourdonnement & les postures que faisoient & le peuple & les Magistrats, qu'ils consultoient ensemble ce que je pouvois estre. Quand ils eurent long-temps conferé, un certain Bourgeois qui gardoit les bestes rares, supplia les Echevins de me commettre à sa garde, en attendant que la Reyne m'envoyât querir pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, & ce Bâteleur me porta à son logis, où il m'instruisit à faire le godenot, à passer des cullebutes, à figurer des grimaces; & les apresdinées il faisoit prendre à la porte un certain prix de ceux qui me vouloient voir: Mais le Ciel flechy de mes douleurs, & fâché de voir prophaner le Temple de son maistre, voulut qu'un jour comme j'estois attaché au bout d'une corde, avec laquelle le Charlatan me faisoit sauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme qui me demanda en Grec qui j'estois. Je fus bien estonné d'entendre parler en ce païs-là comme en nostre Monde. Il m'interrogea quelque temps : je luy répondis, & luy

& luy contay en ſuite generalement toute l'entrepriſe & le ſuccés de mon voyage : il me conſola, & je me ſouviens qu'il me dit : Hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des foibleſſes de voſtre Monde : Il y a du vulgaire icy comme là qui ne peut ſouffrir la penſée des choſes où il n'eſt point accoûtumé : mais ſçachez qu'on ne vous traitte qu'à la pareille ; & que ſi quelqu'un de cette terre avoit monté dans la voſtre, avec la hardieſſe de ſe dire homme, vos ſçavans le feroient étouffer comme un Monſtre. Il me promit en ſuite qu'il avertiroit la Cour de mon deſaſtre ; & il ajoûta qu'auſſi-toſt qu'il avoit ſceu la nouvelle qui couroit de moy, il eſtoit venu pour me voir, & m'avoit reconnu pour un homme du Monde dont je me diſois, parce qu'il y avoit autrefois voyagé, & qu'il avoit demeuré en Grece, où on l'appelloit le Demon de Socrate, qu'il avoit depuis la mort de ce Philoſophe gouverné & inſtruit à Thebes Epaminondas ; qu'en ſuite eſtant paſſé chez les Romains, la Juſtice l'avoit attaché au party du jeune Caton ; qu'apres ſa mort il s'eſtoit donné à Brutus. Que tous ces grands perſonnages n'ayant laiſſé en ce Monde à leurs places que le phantôme de leurs vertus, il s'eſtoit retiré avec

ſes compagnons dans les Temples & dans les Solitudes. Enfin, ajoûta-t'il, le peuple de voſtre Terre devint ſi ſtupide & ſi groſſier, que mes compagnons & moy perdîmes tout le plaiſir que nous avions autrefois pris à l'inſtruire : il n'eſt pas que vous n'ayez entendu parler de nous, car on nous appelloit Oracles, Nymphes, Genies, Fées, Dieux Foyers, Lemures, Larves, Lamiers, Farfadets, Naïades, Incubes, Ombres, Manes, Spectres, & Phantômes, & nous abandonnâmes voſtre Monde ſous le Regne d'Auguſte, un peu aprés que je me fus apparu à Druſus, fils de Livia, qui portoit la guerre en Allemagne, & que je luy eus défendu de paſſer outre: il n'y a pas long-temps que j'en ſuis arrivé pour la ſeconde fois ; depuis cent ans en ça j'ay eu commiſſion d'y faire un voyage, j'ay rodé beaucoup en Europe, & converſé avec des perſonnes que poſſible vous aurez connus : Un jour entr'autres j'apparus à Cardan comme il étudioit, je l'inſtruiſis de quantité de choſes, & en recompenſe il me promit qu'il témoigneroit à la poſterité de qui il tenoit les miracles qu'il s'attendoit d'écrire. J'y vis Agrippa, l'Abbé Triteme, le Docteur Fauſte, la Broſſe, Çeſar, & une certaine caballe de

jeunes gens que le vulgaire a connus sous le nom de Chevalier de la Roze-Croix, à qui j'ay enseigné quantité de soupleſſes & de secrets naturels, qui sans doute les auront fait passer pour de grands Magiciens: je connus aussi Campanelle; ce fut moy qui luy conseillay pendant qu'il estoit à l'Inquisition dans Rome, de stiler son visage & son corps aux postures ordinaires de ceux dont il avoit besoin de connoistre l'interieur, afin d'exciter chez soy par une mesme assiette les pensées que cette mesme scituation avoit appellées dans ses adversaires, parce qu'ainsi il ménageroit mieux leur ame quand il la connoistroit, & il commença à ma priere un Livre, que nous intitulâmes, *de Sensu rerum.* J'ay frequenté pareillement en France la Mothe le Vayer & Gassendi; ce second est un homme qui écrit autant en Philosophe que ce premier y vit: j'y ay connu quantité d'autres gens, que vostre siecle traitte de divins, mais je n'ay trouvé en eux que beaucoup de babil & beaucoup d'orgueil. Enfin comme je traversois de vostre païs en Angleterre pour étudier les mœurs de ses habitans, je rencontray un homme, la honte de son païs; car certes c'est une honte aux grands de vostre Estat de reconnoistre en luy, sans

l'adorer, la vertu dont il eſt le thrône; pour abreger ſon Panegyrique, il eſt tout eſprit, il eſt tout cœur, & il a toutes ces qualitez dont une jadis ſuffiſoit à marquer un Heros: C'eſtoit Triſtan l'Hermite, veritablement, il faut que je vous avoüe que quand je vis une vertu ſi haute, j'apprehenday qu'elle ne fût pas reconnuë, c'eſt pourquoy je tâchay de luy faire accepter trois phioles, la premiere eſtoit pleine d'huile de Talk, l'autre de poudre de projection, & la derniere d'or potable; mais il les refuſa avec un dédain plus genereux que Diogene ne receut les complimens d'Alexandre: Enfin je ne puis rien ajoûter à l'Eloge de ce grand homme, ſinon que c'eſt le ſeul Poëte, le ſeul Philoſophe, & le ſeul homme libre que vous ayez: Voila les perſonnes conſiderables que j'ay converſées; tous les autres, au moins de ceux que j'ay connus, ſont ſi fort au deſſous de l'homme, que j'ay veu des beſtes un peu au deſſus.

Au reſte je ne ſuis point originaire de voſtre terre ny de celle-cy, je ſuis né dans le Soleil: mais parce que quelquefois noſtre Monde ſe trouve trop peuplé, à cauſe de la longue vie de ſes habitans, & qu'il eſt preſque exempt de guerres & de ma-

ladies ; de temps en temps nos Magiſtrats envoyent des colonies dans les Mondes des environs : quant à moy je fus commandé pour aller au voſtre, & declaré chef de la peuplade qu'on y envoyoit avec moy. J'ay paſſé depuis en celuy-cy pour les raiſons que je vous ay dites ; & ce qui fait que j'y demeure actuellement, c'eſt que les hommes y ſont amateurs de la verité, qu'on n'y voit point de Pedans, que les Philoſophes ne ſe laiſſent perſuader qu'à la raiſon, & que l'authorité d'un ſçavant, ny le plus grand nombre, ne l'emportent point ſur l'opinion d'un bateur en grange, quand il raiſonne auſſi fortement. Bref en ce païs on ne conte pour inſenſez que les Sophiſtes & les Orateurs : je luy demanday combien de temps ils vivoient, il me répondit trois ou quatre mille ans, & continua de cette ſorte.

Encore que les habitans du Soleil ne ſoient pas en auſſi grand nombre que ceux de ce Monde, le Soleil en regorge bien ſouvent, à cauſe que le peuple pour eſtre d'un temperament fort chaud, eſt remuant & ambitieux, & digere beaucoup.

Ce que je vous dis ne vous doit pas ſembler une choſe étonnante ; car quoy que noſtre Globe ſoit tres-vaſte, & le voſtre

petit, quoy que nous ne mourions qu'aprés quatre mille ans, & vous aprés un demy siecle ; aprenez que tout de meſme qu'il n'y a pas tant de cailloux que de terre, ny tant de plantes que de cailloux, ny tant d'animaux que de plantes, ny tant d'hommes que d'animaux : ainſi il n'y doit pas avoir tant de demons que d'hommes, à cauſe des difficultez qui ſe rencontrent à la generation d'un compoſé parfait.

Je luy demanday s'ils eſtoient des corps comme nous, il me répondoit qu'oüy, qu'ils eſtoient des corps, mais non pas comme nous, ny comme aucune choſe que nous eſtimions telle : parce que nous n'apellons vulgairement corps que ce que nous pouvons toucher : qu'au reſte il n'y avoit rien en la nature qui ne fût materiel, & que quoy qu'ils le fuſſent eux-meſmes, ils eſtoient contraints quand ils vouloient ſe faire voir à nous, de prendre des corps proportionnez à ce que nos ſens ſont capables de connoiſtre, & que c'eſtoit ſans doute ce qui avoit fait penſer à beaucoup de monde, que les hiſtoires qui ſe contoient d'eux n'eſtoient qu'un effet de la réverie des foibles, à cauſe qu'ils n'apparoiſſent que de nuit : & il ajoûta, que comme ils eſtoient contraints de bâtir eux-

meſmes à la hâte le corps dont il falloit qu'ils ſe ſerviſſent, ils n'avoient pas le temps bien ſouvent de les rendre propres qu'à choiſir ſeulement deſſous un ſens, tantoſt l'oüye comme les voix des Oracles, tantoſt la veuë comme les Ardans & les Spectres, tantoſt le toucher comme les Incubes, & que cette maſſe n'eſtant qu'un air épaiſſy de telle ou telle façon, la lumiere par ſa chaleur les détruiſoit, ainſi qu'on voit qu'elle diſſipe un broüillard en le dilatant.

Tant de belles choſes qu'il m'expliquoit me donnerent la curioſité de l'interroger ſur ſa naiſſance, & ſur ſa mort, ſi au païs du Soleil l'individu venoit au jour par les voyes de generation, & s'il mouroit par le deſordre de ſon temperament, ou la rupture de ſes organes: Il y a trop peu de raport, dit-il, entre vos ſens & l'explication de ces Myſteres: Vous vous imaginez vous autres que ce que vous ne ſçauriez comprendre eſt ſpirituel, ou qu'il n'eſt point; mais cette conſequence eſt tres-fauſſe, & c'eſt un témoignage qu'il y a dans l'Univers un million peut eſtre de choſes, qui pour eſtre connuës demanderoient en vous un million d'organes tous differens. Moy, par exemple, je connois

par mes ſens la cauſe de la ſimpathie de l'ayman avec le pôle, celle du reflux de la mer, & ce que l'animal devient aprés ſa mort; vous autres ne ſçauriez donner juſques à ces hautes conceptions que par la foy, à cauſe que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne ſçauroit s'imaginer ce que c'eſt que la beauté d'un païſage, le coloris d'un tableau, & les nuances de l'iris, ou bien il ſe les figurera tantoſt comme quelque choſe de palpable, comme le manger, comme un ſon, ou comme une odeur: tout de meſme ſi je voulois vous expliquer ce que j'apperçois par les ſens qui vous manquent, vous vous le repreſenteriez comme quelque choſe qui peut eſtre oüy, veu, touché, fleuré, ou ſavouré, & ce n'eſt rien cependant de tout cela.

Il en eſtoit là de ſon diſcours, quand mon bâteleur s'apperceut que la chambrée commençoit à s'ennuyer de mon jargon qu'ils n'entendoient point & qu'ils prenoient pour un grongnement non articulé: il ſe remit de plus belle à tirer ma corde pour me faire ſauter juſques à ce que les ſpectateurs eſtant ſaouls de rire & d'aſſurer que j'avois preſque autant d'eſprit que

les beſtes de leur païs, ils ſe retirerent chacun chez ſoy.

J'adouciſſois ainſi la dureté des mauvais traittemens de mon maiſtre par les viſites que me rendoit cét officieux Demon; car de m'entretenir avec ceux qui me venoient voir, outre qu'ils me prenoient pour un animal des mieux enracinez dans la categorie des Brutes, ny je ne ſçavois leur langue, ny eux n'entendoient pas la mienne, & jugez ainſi quelle proportion: car vous ſçaurez que deux Idiomes ſeulement ſont uſitez en ce païs, l'un qui ſert aux grands, & l'autre qui eſt particulier pour le peuple.

Celuy des grands n'eſt autre choſe qu'une difference de tons non articulez à peu prés ſemblables à noſtre muſique, quand on n'a pas ajoûté les paroles à l'air, & certes c'eſt une invention tout enſemble & bien utile & bien agreable; car quand ils ſont las de parler, ou quand ils dédaignent de proſtituer leur gorge à cét uſage, ils prennent ou un Luth, ou un autre inſtrument, dont ils ſe ſervent auſſi bien que de la voix à ſe communiquer leurs penſées: de ſorte que quelquefois ils ſe rencontreront juſques à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de

Theologie, ou les difficultez d'un procez, par un concert le plus harmonieux dont on puisse chatoüiller l'oreille.

Le second qui est en usage chez le peuple, s'execute par le tremoussement des membres, mais non pas peut-estre comme on se le figure, car certaines parties du corps signifient un discours tout entier: l'agitation par exemple d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lévre, d'un bras, d'un œil, d'une jouë, feront chacun en particulier une oraison ou une periode, avec tous ses membres: d'autres ne servent qu'à designer des mots, comme un plis sur le front, les divers frissonnemens des muscles, les renversemens des mains, les battemens de pied, les contorsions de bras; de sorte que quand ils parlent, avec la coûtume qu'ils ont prise d'aller tous nuds, leurs membres accoûtumez à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru, qu'il ne semble pas d'un homme qui parle, mais d'un corps qui tremble.

Presque tous les jours le Demon me venoit visiter, & ses merveilleux entretiens me faisoient passer sans ennuy les violences de ma captivité. Enfin un matin je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connoissois point, & qui m'ayant fort

long-temps léché me gueula doucement par l'eſſelle, & de l'une des pattes dont il me ſoûtenoit de peur que je ne me bleſſaſſe, me jetta ſur ſon dos, où je me trouvay ſi mollement & ſi à mon aiſe, qu'avec l'affliction que me faiſoit ſentir un traitement de beſte, il ne me prit aucune envie de me ſauver, & puis ces hommes qui marchent à quatre pieds vont bien d'une autre viteſſe que nous, puis que les plus peſans attrapent les Cerfs à la courſe.

Je m'affligeois cependant outre meſure de n'avoir point de nouvelle de mon courtois Demon, & le ſoir de la premiere traitte arrivé que je fus au giſte, je me promenois dans la cour de l'hoſtellerie attendant que le manger fuſt preſt, lors qu'un homme fort jeune & aſſez beau me vint rire au nez, & jetter à mon col ſes deux pieds de devant. Aprés que je l'eus quelque temps conſideré : quoy, me dit-il en François, vous ne connoiſſez plus voſtre amy ; Je vous laiſſe à penſer ce que je devins alors ; certes ma ſurpriſe fut ſi grande que deſlors je m'imaginay que tout le globe de la Lune, tout ce qui m'y eſtoit arrivé, & tout ce que j'y voyois, n'eſtoit qu'enchantement ; & cét homme beſte eſtant le meſme qui m'avoit ſervy de mon-

ture, continua de me parler ainſi; vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrois ne vous ſortiroient jamais de la memoire, & cependant il ſemble que vous ne m'ayez jamais veu : mais voyant que je demeurois dans mon étonnement; enfin, ajoûta-t'il, je ſuis ce Demon de Socrate. Ce diſcours augmenta mon étonnement ; mais pour m'en tirer, il me dit, je ſuis le Demon de Socrate, qui vous ay diverty pendant voſtre priſon, & qui pour vous continuer mes ſervices me ſuis revêtu du corps avec lequel je vous porté hier : mais, l'interrompis-je, comment tout cela ſe peut-il faire, veu qu'hier vous eſtiez d'une taille extrémement longue, & qu'aujourd'huy vous eſtes tres-court, qu'hier vous aviez une voix foible & caſſée, & qu'aujourd'huy vous en avez une claire & vigoureuſe ; qu'hier enfin vous eſtiez un vieillard tout chenu, & que vous n'eſtes aujourd'huy qu'un jeune homme : quoy donc au lieu qu'en mon pays on chemine de la naiſſance à la mort, les animaux de celuy-cy vont de la mort à la naiſſance, & rajeuniſſent à force de vieillir.

Si-toſt que j'eus parlé au Prince, me dit-il, aprés avoir receu l'ordre de vous conduire à la Cour, je vous allay trouver où

vous eſtiez, & vous ayant apporté icy, j'ay ſenty le corps que j'informois ſi fort attenué de laſſitude, que tous les organes me refuſoient leurs fonctions ordinaires, en ſorte que je me ſuis enquis du chemin de l'hoſpital, où entrant j'ay trouvé le corps d'un jeune homme qui venoit d'expirer par un accident fort bizarre, & pourtant fort commun en ce païs..... Je m'en ſuis approché feignant d'y connoiſtre encore du mouvement, & proteſtant à ceux qui eſtoient preſens qu'il n'eſtoit point mort, & que ce qu'on croyoit luy avoir fait perdre la vie, n'eſtoit qu'une ſimple letargie; de ſorte que ſans eſtre apperceu j'ay approché ma bouche de la ſienne, où je ſuis entré comme par un ſouffle: lors mon vieil cadavre eſt tombé, & comme ſi j'euſſe eſté ce jeune homme, je me ſuis levé, & m'en ſuis venu vous chercher, laiſſant là les aſſiſtans crier miracle. On nous vint querir là deſſus pour nous mettre à table, & je ſuivis mon conducteur dans une ſalle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de preparé pour manger. Une ſi grande ſolitude de viande lors que je periſſois de faim, m'obligea de luy demander où l'on avoit mis le couvert: je n'écoutay point ce qu'il me

répondit, car trois ou quatre jeunes garçons enfans de l'Hoſte s'approcherent de moy dans cét inſtant, & avec beaucoup de civilité me dépoüillerent juſques à la chemiſe : cette nouvelle ceremonie m'étonna ſi fort que je n'en oſé pas ſeulement demander la cauſe à mes beaux valets de chambre, & je ne ſçay comment mon guide qui me demanda par où je voulois commencer, put tirer de moy ces deux mots, *un potage*; mais je les eus à peine proferez, que je ſentis l'odeur du plus ſuculent mitonné qui frapa le nez du mauvais riche : je voulus me lever de ma place pour chercher à la piſte la ſource de cette agreable fumée, mais mon porteur m'en empêcha : où voulez-vous aller, me dit-il, nous irons tantoſt à la promenade, mais maintenant il eſt ſaiſon de manger, achevez voſtre potage, & puis nous ferons venir autre choſe; & où diable eſt ce potage (luy répondis-je preſque en colere) avez-vous fait gajure de vous moquer de moy tout aujourd'huy; Je penſois, me repliqua-t'il, que vous euſſiez veu à la ville d'où nous venons voſtre maiſtre, ou quelqu'autre, prendre ſes repas; c'eſt pourquoy je ne vous avois point dit de quelle façon on ſe nourrit icy. Puis donc que

vous l'ignorez encore, ſçachez que l'on n'y vit que de fumée. L'art de cuiſinerie eſt de renfermer dans de grands vaiſſeaux moulez exprés l'exhalaiſon qui ſort des viandes en les cuiſant ; & quand on en a ramaſſé de pluſieurs ſortes & de differens goûts, ſelon l'appetit de ceux que l'on traitte, on débouche le vaiſſeau où cette odeur eſt aſſemblée, on en découvre aprés cela un autre ; & ainſi juſques à ce que toute la compagnie ſoit repuë.

A moins que vous ayez déja vécu de cette ſorte, vous ne croirez jamais que le nez ſans dents & ſans goſier, faſſe pour nourrir l'homme l'office de la bouche ; mais je vous le veux faire par experience. Il n'euſt pas plûtoſt achevé, que je ſentis entrer ſucceſſivement dans la ſalle tant d'agreables vapeurs, & ſi nourriſſantes, qu'en moins de demy quart d'heure je me ſentis tout à fait raſſaſié, quand nous fûmes levez : cecy n'eſt pas, dit-il, une choſe qui doive cauſer beaucoup d'admiration, puis que vous ne pouvez pas avoir tant vécu ſans avoir obſervé qu'en voſtre Monde les Cuiſiniers, les Patiſſiers, & les Rotiſſeurs, qui mangent moins que les perſonnes d'une autre vacation, ſont pourtant beaucoup plus gras. D'où pro-

cede leur embonpoint, à voſtre avis, ſi ce n'eſt de la fumée dont ils ſont ſans ceſſe environnez, & laquelle penetre leurs corps & les nourrit : Auſſi les perſonnes de ce Monde joüiſſent d'une ſanté bien moins interrompuë & plus vigoureuſe, à cauſe que la nourriture n'engendre preſque point d'excremens, qui ſont l'origine de preſque toutes les maladies. Vous avez poſſible eſté ſurpris lors qu'avant le repas on vous a deshabillé, parce que cette coûtume n'eſt pas uſitée en voſtre païs ; mais c'eſt la mode de celuy-cy, & l'on en uſe ainſi, afin que l'animal ſoit plus tranſpirable à la fumée. Monſieur, luy repartis-je, il y a tres-grande apparence à ce que vous dites, & je viens moy-meſme d'en experimenter quelque choſe ; mais je vous avoüeray que ne pouvant pas me débrutaliſer ſi promptement, je ſerois bien aiſe de ſentir un morceau palpable ſous mes dents : il me le promit, & toutefois ce fut pour le lendemain, à cauſe, dit-il, que de manger ſitoſt aprés le repas, cela me produiroit une indigeſtion. Nous diſcourûmes encore quelque temps, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme au haut de l'eſcalier ſe preſenta à nous & nous ayant enviſagez attentivement, me

mena

mena dans un cabinet, dont le plancher estoit couvert de fleurs d'Orange à la hauteur de trois pieds, & mon Demon dans un autre remply d'œillets & de jassemin: il me dit, voyant que je paroissois étonné de cette magnificence, que c'estoient les lits du païs. Enfin nous nous couchâmes chacun dans nostre cellule; & dés que je fus étendu sur mes fleurs, j'apperceus à la lueur d'une trentaine de gros vers luisans enfermez dans un cristal (car on ne se sert point d'autres chandelles) ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avoient deshabillé à souper, dont l'un se mit à me chatoüiller les pieds, l'autre les cuisses, l'autre les flancs, l'autre les bras, & tous avec tant de mignoteries & de delicatesse, qu'en moins d'un moment je me sentis assoupy.

Je vis entrer le lendemain mon Démon avec le Soleil, & je vous veux tenir parole, me dit-il; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. A ces mots je me levay, & il me conduisit par la main derriere le jardin du logis, où l'un des enfans de l'Hoste nous attendoit avec une arme à la main presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide si je voulois une douzaine d'alloüettes, parce que les

Magots (il croyoit que j'en fuſſe un) ſe nourriſſoient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'ouy, que le Chaſſeur déchargea un coup de feu, & vingt ou trente alloüettes tomberent à nos pieds toutes roſties. Voila, m'imaginay-je auſſi-toſt, ce qu'on dit par proverbe en noſtre Monde d'un païs où les alloüettes tombent toutes roſties, ſans doute que quelqu'un eſtoit revenu d'icy. Vous n'avez qu'à manger, me dit mon Demon, ils ont l'induſtrie de méler parmy leur poudre & leur plomb une certaine compoſition qui tuë, plume, roſtit, & aſſaiſonne le gibier. J'en ramaſſay quelques-unes, dont je mangeay ſur ſa parole, & en verité je n'ay jamais en ma vie rien goûtay de ſi delicieux. Aprés ce déjeuné nous nous mîmes en eſtat de partir, & avec mille grimaces dont ils ſe ſervent quand ils veulent témoigner de l'affection, l'Hoſte receut un papier de mon Demon. Je luy demandé ſi c'eſtoit une obligation pour la valeur de l'écot. Il me repartit que non, qu'il ne luy devoit plus rien, & que c'eſtoit des Vers : Comment des Vers, luy repliquay-je, les Taverniers ſont donc icy curieux de rimes ? C'eſt, me dit-il, la monnoye du païs, & la dépenſe que nous

venons de faire ceans s'eſt trouvé monter à un Sixain que je luy viens de donner. Je ne craignois pas de demeurer court; car quand nous ferions icy ripaille pendant huit jours, nous ne ſçaurions dépenſer un Sonnet, & j'en ay quatre ſur moy, avec deux Epigrammes, deux Odes, & une Eglogue : & pleuſt à Dieu, luy dis-je, que cela fut de meſme en noſtre Monde, j'y connois beaucoup d'honneſtes Poëtes qui meurent de faim, & qui feroient bonne chere, ſi on payoit les traitteurs en cette monnoye. Je luy demanday ſi ces Vers ſervoient toûjours, pourveu qu'on les tranſcrivit : il me répondit que non, & continua ainſi. Quand on en a compoſé, l'Autheur les porte à la Cour des Monnoyes, où les Poëtes Jurez du Royaume tiennent leur ſeance : Là ces verſificateurs Officiers mettent les pieces à l'épreuve ; & ſi elles ſont jugées de bon aloy, on les taxe non pas ſelon leur prix, c'eſt à dire qu'un Sonnet ne vaut pas toûjours un Sonnet, mais ſelon le merite de la piece ; & ainſi quand quelqu'un meurt de faim ; ce n'eſt jamais qu'un buffle, & les perſonnes d'eſprit font toûjours grande chere. J'admirois tout extaſié la police judicieuſe de ce païs-là, & il pourſuivit

de cette façon. Il y a encore d'autres personnes qui tiennent cabaret d'un maniere bien differente : lors qu'on sort de chez eux, ils demandent à proportion des frais un acquit pour l'autre Monde ; & dés qu'on leur a donné, ils écrivent dans un grand Regiſtre qu'ils appellent les comptes du grand Jour, à peu prés en ces termes. Item, la valeur de tant de Vers delivrez un tel jour, à un tel, qu'on m'y doit rembourſer auſſi toſt l'acquit receu du premier fonds qui s'y trouvera ; & lors qu'ils ſe ſentent en danger de mourir, ils font hacher ces regiſtres en morceaux, & les avalent, parce qu'ils croyent que s'ils n'eſtoient ainſi digerez, cela ne leur profiteroit de rien.

Cét entretien n'empêchoit pas que nous ne continuaſſions de marcher, c'eſt à dire mon porteur à quatre pattes ſous moy, & moy à califourchon ſur luy. Je ne particuliſeray point davantage les avantures qui nous arreſterent ſur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la Ville où le Roy fait ſa reſidence. Je n'y fus pas plûtoſt arrivé, qu'on me conduiſit au Palais, où les Grands me receurent avec des admirations plus moderées que n'avoit fait le peuple, quand j'eſtois paſſé dans les

ruës : mais la conclusion que j'estois sans doute la femelle du petit animal de la Reyne, fut celle des Grands comme du peuple. Mon guide me l'interpretoit ainsi; & cependant luy-mesme n'entendoit point cette Enigme, & ne sçavoit qui estoit ce petit animal de la Reyne ; mais nous en fûmes bien-tost éclaircis, le Roy quelque-temps aprés m'avoir consideré, commanda qu'on l'amenast, & à une demie heure de là je vis entrer au milieu d'une trouppe de singes qui portoient la fraize & le haut de chausse, un petit homme basty presque tout comme moy, car il marchoit à deux pieds ; si-tost qu'il m'apperceut, il m'aborda par un *Criado de vou estra merced*, je luy ripostè sa reverence à peu prés en mesmes termes : Mais helas ! ils ne nous eurent pas plustost veu parler ensemble, qu'ils creurent tous le préjugé veritable ; & cette conjecture n'avoit garde de produire un autre succez, car celuy des assistans qui opinoit pour nous avec plus de faveur, protestoit que nostre entretien estoit un grongnement que la joye d'estre rejoints par un instinct naturel nous faisoit bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il estoit European, natif de la vieille Castille,

qu'il avoit trouvé moyen avec des oyseaux de se faire porter jusques au monde de la Lune où nous estions lors, qu'étant tombé entre les mains de la Reyne elle l'avoit pris pour un Singe, à cause qu'ils habillent par hazard en ce pays-là les Singes à l'Espagnolle, & que l'ayant à son arrivée trouvé vestu de cette façon, elle n'avoit point douté qu'il ne fût de l'espece. Il faut bien dire, luy repliquay-je, qu'aprés leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en ayent point rencontré de plus ridicules, & que ce n'est qu'à cause de cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaisir : ce n'est pas connoistre, reprit-il, la dignité de nostre nation en faveur de qui l'Univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, & pour qui la Nature ne sçauroit engendrer que des matieres de rire. Il me supplia ensuite de luy apprendre comme je m'estois osé hazarder de gravir à la Lune avec la machine dont je luy avois parlé : je luy répondis que c'étoit à cause qu'il avoit emmené les oyseaux sur lesquels j'y pensois aller : il sourit de cette raillerie, & environ un quart d'heure aprés, le Roy commanda aux

gardeurs de Singes de nous ramener, avec ordre exprés de nous faire coucher enſemble l'Eſpagnol & moy, pour faire en ſon Royaume multiplier noſtre eſpece. On executa de poinct en poinct la volonté du Prince, de quoy je fus tres-aiſe pour le plaiſir que je recevois d'avoir quelqu'un qui m'entretint pendant la ſolitude de ma brutification. Un jour mon mâle (car on me tenoit pour ſa femelle) me conta que ce qui l'avoit veritablement obligé de courir toute la terre, & enfin de l'abandonner pour la Lune, eſtoit qu'il n'avoit pû trouver un ſeul païs où l'imagination meſme fût en liberté. Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet, quoy que vous puiſſiez dire de beau, s'il eſt contre les principes des Docteurs de drap, vous eſtes un idiot, un fou, & quelque choſe de pis. On m'a voulu mettre en mon pays à l'Inquiſition, pource qu'à la barbe des Pedans j'avois ſoûtenu qu'il y avoit du vuide, & que je ne connoiſſois point de matiere au monde plus peſante l'une que l'autre. Je luy demanday de quelles probabilitez il appuyoit une opinion ſi peu receuë : il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, ſuppoſer qu'il n'y a qu'un Element : car encore que nous

voyons de l'eau, de la terre, de l'air & du feu separez, on ne les trouve jamais pourtant si parfaitement purs, qu'ils ne soient encore engagez les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous regardez du feu, ce n'est pas du feu, ce n'est que de l'air beaucoup étendu, l'air n'est que de l'eau fort dilatée, l'eau n'est que de la terre qui se fond, & la terre elle-mesme n'est autre chose que de l'eau beaucoup resserrée; & ainsi à penetrer serieusement la matiere, vous connoistrez qu'elle n'est qu'une, qui comme excellente Comedienne joüe icy-bas toutes sortes de personnages, sous toutes sortes d'habits: autrement il faudroit admettre autant d'elemens qu'il y a de sortes de corps: & si vous me demandez pourquoy le feu brûle, & l'eau refroidit, veu que ce n'est qu'une seule matiere, je vous réponds que cette matiere agit par simpathie, selon la disposition où elle se trouve dans le temps qu'elle agit. Le feu qui n'est rien que de la terre encore plus répanduë qu'elle ne l'est pour constituer l'air, tâche de changer en elle par simpathie ce qu'elle rencontre: ainsi la chaleur du charbon estant le feu le plus subtile & le plus propre à penetrer un corps, se glisse entre les pores de nostre

masse au commencement, parce que c'est une nouvelle matiere qui nous remplit & nous fait exhaler en sueur; cette sueur étenduë par le feu se convertit en fumée & devient air; cét air encore davantage fondu par la chaleur de l'antiperistase, ou des astres qui l'avoisinent, s'appelle feu, & la terre abandonnée par le froid & partie tombe en terre; l'eau d'autre-part, quoy qu'elle ne differe de la matiere du feu qu'en ce qu'elle est plus serrée, ne nous brûle pas, à cause qu'estant serrée elle demande par simpathie à resserrer les corps qu'elle rencontre, & le froid que nous sentons n'est autre chose que l'effet de nostre chair qui se replie sur elle-mesme par le voisinage de la terre ou de l'eau qui la contraint de luy ressembler. De là vient que les hydropiques remplis d'eau changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent; de là vient que les bilieux change en bile tout le sang que forme leur foye: supposé donc qu'il n'y ait qu'un seul element, il est certissime que tous les corps, chacun selon sa qualité, inclinent également au centre de la terre.

Mais vous me demanderez pourquoy donc le fer, les metaux, la terre, le bois, descendent plus viste à ce centre qu'une

éponge, si ce n'est à cause qu'elle est pleine d'air, qui tend naturellement en haut. Ce n'en est point du tout là la raison, & voicy comme je vous réponds : quoy qu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'un & l'autre ont mesme inclination pour ce voyage ; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvoit la terre percée à jour se precipiteroit plus viste à son centre qu'une vessie grosse de vent ; & la raison est que cette masse de metail est beaucoup de terre recognée en un petit canton, & que ce vent est fort peu de terre en beaucoup d'espace : car toutes les parties de la matiere qui loge dans ce fer, jointes qu'elles sont les unes aux autres, augmentent leur force par l'union, à cause que s'estant resserrées elles se trouvent à la fin beaucoup à combatre contre peu, veu qu'une parcelle d'air égale en grosseur au boulet, n'est pas égale en quantité.

Sans prouver cecy par une enfilure de raisons, comment par vostre foy une pique, une épée, un poignard, nous blessent-ils? Si ce n'est à cause que l'acier étant une matiere où les parties sont plus proches & enfoncées les unes dans les autres, que non pas vostre chair dont les pores & la molesse montrent qu'elle contient fort peu

de matiere répanduë en un grand lieu, & que la pointe de fer qui nous pique eſtant une quantité preſque innombrable de matiere contre fort peu de chair, il la contraint de ceder au plus fort, de meſme qu'un eſcadron bien preſſé entame aiſément un bataillon moins ſerré & plus étendu; car pourquoy une loupe d'acier embraſée eſt-elle plus chaude qu'un tronc de bois allumé? ſi ce n'eſt qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'eſpace, y en ayant d'attaché à toutes les parties du metail, que dans le bâton, qui pour eſtre fort ſpongieux enferme par conſequent beaucoup de vuide, & que le vuide n'eſtant qu'une privation de l'eſtre, ne peut eſtre ſuſceptible de la forme du feu: mais, m'objecterez-vous, vous ſuppoſez du vuide comme ſi vous l'aviez prouvé, & c'eſt cela dont nous ſommes en diſpute; & bien je vais vous le prouver, & quoy que cette difficulté ſoit la ſœur du nœud gordien, j'ay les bras aſſez forts pour en devenir l'Alexandre.

Qu'elle me reponde donc, je l'en ſupplie, cette beſte vulgaire qui ne croit eſtre homme, que parce qu'on le luy a dit, ſuppoſé qu'il n'y ait qu'une matiere comme je penſe l'avoir aſſez prouvé; d'où

vient qu'elle se relâche & se restaint selon son appetit ? d'où vient qu'un morceau de terre à force de se condenser s'est fait caillou ? est-ce que les parties de ce caillou se sont placées les unes dans les autres, en telle sorte que là où s'est fiché ce grain de sablon, là mesme, ou dans le mesme point loge un autre grain de sablon. Tout cela ne se peut, & selon leur principe mesme, puis que les corps ne se penetrent point : mais il faut que cette matiere se soit raprochée, & si vous voulez, se soit racourcie, en sorte qu'elle ait remply quelque lieu qui ne l'estoit pas.

De dire que cela n'est point comprehensible qu'il y eust du rien dans le Monde, que nous fussions en partie composez de rien : hé pourquoy non ? le Monde entier n'est-il pas envelopé de rien : puis que vous m'avoüez cét article, confessez donc qu'il est aussi aisé que le Monde ait du rien dedans soy qu'autour de soy.

Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoy donc l'eau restrainte par la gelée dans un vase le fait crever, si ce n'est pour empêcher qu'il ne se fasse du vuide : mais je réponds que cela n'arrive qu'à cause que l'air de dessus qui tend aussi bien que la terre & l'eau au centre, ren-

contrant sur le droit chemin de ce païs une hostellerie vacante, y va loger s'il trouve les pores de ce vaisseau, c'est à dire les chemins qui conduisent à cette chambre de vuide, trop étroits, trop longs & trop tortus, il satisfait en le brisant à son impatience pour arriver plûtost au giste.

Mais sans m'amuser à répondre à toutes leurs objections, j'ose bien dire que s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de mouvement, ou il faut admettre la penetration des corps ; car il seroit trop ridicule de croire que quand une mouche pousse de l'aîle une parcelle de l'air, cette parcelle en fait reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, & qu'ainsi l'agitation du petit orteil d'une puce allât faire une bosse derriere le Monde. Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la rarefaction : mais en bonne foy comment se peut-il faire quand un corps se rarefie, qu'une particule de la masse s'éloigne d'une autre particule, sans laisser ce milieu vuide ; n'auroit-il pas fallu qne ces deux corps qui se viennent de separer, eussent esté en mesme temps au mesme lieu où estoit celuy-cy, & que de la sorte ils se fussent penetrez tous trois ; je m'attends bien que vous me demanderez pourquoy

donc par un chalumeau, une seringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre son inclination: à quoy je vous répondray qu'elle est violentée, & que ce n'est pas la peur qu'elle a du vuide qui l'oblige à se détourner de son chemin; mais qu'estant jointe avec l'air d'une nuance imperceptible, elle s'éleve quand on éleve en haut l'air qui la tient embarassée.

Cela n'est pas fort épineux à comprendre, quand on connoist le cercle parfait & la delicate enchaînure des Elemens: car si vous considerez attentivement ce limon qui fait le mariage de la terre & de l'eau, vous trouverez qu'il n'est plus terre, qu'il n'est plus eau, mais qu'il est l'entremetteur du contract de ces deux ennemis; l'eau tout de mesme avec l'air s'envoyent reciproquement un broüillard qui penetre aux humeurs de l'un & de l'autre pour moyenner leur paix, & l'air se reconcilie avec le feu par le moyen d'une exhalaison mediatrice qui les unit.

Je pense qu'il vouloit encore parler; mais on nous apporta nostre mangeaille; & parce que nous avions faim, je fermay les oreilles à ses discours, pour ouvrir l'estomach aux viandes qu'on nous donna.

Il me souvient qu'une autre fois comme

nous philoſophions, car nous n'aimions guere ny l'un ny l'autre à nous entretenir de choſes baſſes : je ſuis bien fâché, dit-il, de voir un eſprit de la trempe du voſtre infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous ſçachiez malgré le pedantiſme d'Ariſtote, dont retentiſſent aujourd'huy toutes les Claſſes de voſtre France, que tout eſt en tout : c'eſt à dire que dans l'eau par exemple il y a du feu, dedans le feu de l'eau, dedans l'air de la terre, & dedans la terre de l'air : quoy que cette opinion faſſe ouvrir aux Scolares les yeux grands comme des ſaliers, elle eſt plus aiſée à prouver qu'à perſuader. Car je leur demande premierement ſi l'eau n'engendre pas du poiſſon, quand ils me le nieront : creuſer un foſſé, le remplir du ſirop de l'éguiere, & qu'ils paſſeront encore s'ils veulent à travers un bluteau pour échapper aux objections des aveugles, je veux en cas qu'ils n'y trouvent du poiſſon dans quelque-temps, avaler toute l'eau qu'ils y auront verſée : mais s'ils y en trouvent, comme je n'en doute point, c'eſt une preuve convaincante qu'il y a du ſel & du feu : par conſequent de trouver enſuite de l'eau dans le feu, ce n'eſt pas une entrepriſe fort difficile. Car qu'ils

choiſiſſent le feu meſme le plus détaché de la matiere, comme lès Cometes, il y en a toûjours beaucoup, puis que ſi cette humeur onctueuſe dont ils ſont engendrez reduite en ſoufle par la chaleur de l'antiperiſtaſe qui les allument, ne trouvoit un obſtacle à ſa violence dans l'humide froideur qui la tempere & la combat, elle ſe conſommeroit bruſquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas, ou bien ils n'ont jamais entendu parler des friſſons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont eſté ſi ſouvent agitées : outre cela nous voyons la terre toute poreuſe, juſques aux grains de ſablon qui la compoſent. Cependant perſonne n'a dit encore que ces creux fuſſent remplis de vuide : on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y faſſe ſon domicile. Il me reſte à prouver que dans l'air il y a de la terre; mais je ne daigne quaſi pas prendre la peine, puis que vous en eſtes convaincu autant de fois que vous voyez tomber ſur vos teſtes ces legions d'atomes ſi nombreuſes, qu'elles étouffent l'Arithmetique.

Mais paſſons des corps ſimples aux compoſez, ils me fourniront de ſujets beaucoup plus frequens; & pour montrer que tou-

tes choſes ſont en toutes choſes, non point qu'elles ſe changent les unes aux autres, comme le gazoüillent vos Peripateticiens; car je veux ſoûtenir à leur barbe que les principes ſe mélent, ſe ſeparent & ſe remélent derechef en telle ſorte que ce qui a eſté fait eau par le ſage Createur du monde le ſera toûjours : je ne ſuppoſe point à leur mode de maxime que je ne prouve.

C'eſt pourquoy prenez je vous prie une bûche ou quelqu'autre matiere combuſtible, & y mettez le feu, ils diront quand elle ſera embraſée que ce qui eſtoit bois eſt devenu feu, mais je leur ſoûtiens que non, & qu'il n'y a point davantage de feu quand elle eſt tout enflammée, qu'auparavant qu'on en euſt approché l'allumette; mais celuy qui eſtoit caché dans la bûche que le froid & l'humide empêchoient de s'eſtendre & d'agir, ſecouru par l'étranger, a ralié ſes forces contre le flegme qui l'étouffoit, & s'eſt emparé du champ qu'occupoit ſon ennemy, auſſi le montre-t'il ſans obſtacles en triomphant de ſon geolier : ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon, chaude & fumante encore du combat qu'elle a rendu. Cette flame que vous voyez en

haut eſt le feu le plus ſubtile, le plus degagé de la matiere, & le plûtoſt preſt par conſequent à retourner chez ſoy : il s'unit pourtant en pyramide juſques à certaine hauteur pour enfoncer l'épaiſſe humidité de l'air qui luy reſiſte : mais comme il vient en montant à ſe degager peu à peu de la violente compagnie de ſes hoſtes, alors il prend le large, parce qu'il ne rencontre plus rien d'antipatique à ſon paſſage, & cette negligence eſt bien ſouvent cauſe d'une ſeconde priſon : car cheminant ſeparé il s'égarera quelquefois dans un nuage, s'il s'y rencontre : d'autrefois en aſſez grande quantité pour faire teſte à la vapeur, ils ſe joignent, ils grondent, ils tonnent, ils foudroyent, & la mort des innocens eſt bien ſouvent l'effet de la colere animée de ces choſes mortes. Si quand il ſe trouve embaraſſé dans ces cruditez importunes de la moyenne region, il n'eſt pas aſſez fort pour ſe défendre, il s'abandonne à la diſcretion de ſon ennemy qui le contraint par ſa peſanteur de retomber en terre ; & ce mal-heureux enfermé dans une goutte d'eau, ſe rencontrera peut-eſtre au pied d'un chêne, de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de ſe loger avec luy; ainſi le voila qui revient au meſme eſtat

dont il eſtoit ſorty quelques jours auparavant.

Mais voyons la fortune des autres Elemens qui compoſoient cette bûche. L'air ſe retire à ſon quartier encore pourtant mélé de vapeurs, à cauſe que le feu tout en colere les a bruſquement chaſſez pêle-mêle. Le voila donc qui ſert de balon aux vents, fournit aux animaux de reſpiration, remplit le vuide que la Nature fait, & poſſible encore que s'eſtant enveloppé dans une goutte de roſée, il ſera ſuccé & digeré par les feüilles alterées de cét arbre, où s'eſt retiré noſtre feu: l'eau que la flame avoit chaſſé de ce troſne, élevée par la chaleur juſques au berceau des Meteores, retombera en pluye ſur noſtre chêne auſſi-toſt que ſur un autre; & la terre devenuë cendre, & puis guerie de ſa ſterilité, ou par la chaleur nourriſſante d'un fumier, où on l'aura jettée, ou par le ſel vegetatif de quelques plantes voiſines, ou par l'eau feconde des rivieres, ſe rencontrera peut-eſtre prés de ce chêne, qui par la chaleur de ſon germe l'attirera, & en fera une partie de ſon tout.

De cette façon voila ces quatre Elemens qui reçoivent le meſme ſort, & rentrent en meſme eſtat d'où ils eſtoient ſortis

quelques jours auparavant : ainſi on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui eſt neceſſaire pour compoſer un arbre, & dans un arbre tout ce qui eſt neceſſaire pour compoſer un homme. Enfin de cette façon toutes choſes ſe rencontreront en toutes choſes, mais il nous manque un Promethée, qui nous tire du ſein de la Nature, & nous rende ſenſible ; ce que je veux bien appeller matiere premiere.

Voila les choſes à peu prés dont nous amuſions le temps : car ce petit Eſpagnol avoit l'eſprit joly. Noſtre entretien toutefois n'eſtoit que de nuit, à cauſe que depuis ſix heures du matin juſques au ſoir la grande foule du monde qui nous venoit contempler à noſtre logis nous euſt détourné ; car quelques-uns nous jettoient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe : il n'eſtoit bruit que des beſtes du Roy, on nous ſervoit tous les jours à manger à nos heures, & la Reyne & le Roy prenoient eux-meſmes aſſez ſouvent la peine de me taſter le ventre pour connoiſtre ſi je n'empliſſois point, car ils bruloient d'une envie extraordinaire d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne ſçay ſi ce fut pour avoir eſté plus attentif que mon mâle à leurs ſimagrées & à leurs

tons : mais j'appris plûtoſt que luy à entendre leur langue, & à l'écorcher un peu : ce qui fit qu'on nous conſidera d'une autre façon qu'on n'avoit fait, & les nouvelles coururent auſſi-toſt par tout le Royaume qu'on avoit trouvé deux hommes ſauvages plus petits que les autres, à cauſe des mauvaiſes nourritures que la ſolitude nous avoit fournis, & qui par un defaut de la ſemence de leurs peres n'avoient pas eu les jambes de devant aſſez fortes pour s'appuyer deſſus.

Cette créance alloit prendre racine à force de cheminer, ſans les doctes du païs qui s'y oppoſerent, diſant que c'eſtoit une impieté épouventable de croire que non ſeulement des beſtes, mais des monſtres, fuſſent de leur eſpece. Il y auroit bien plus d'apparence (ajoûtoient les moins paſſionnez) que nos animaux domeſtiques participaſſent au privilege de l'humanité & de l'immortalité, par conſequent à cauſe qu'ils ſont nez dans noſtre païs, qu'une beſte monſtrueuſe qui ſe dit née je ne ſçay où dans la Lune ; & puis conſiderez la difference qui ſe remarque entre nous & eux. Nous autres marchons à quatre pieds, parce que Dieu ne ſe voulut pas fier d'une choſe ſi precieuſe à une

moins ferme assiette, & il eut peur qu'allant autrement il n'arrivât fortune de l'homme, c'est pourquoy il prit la peine de l'asseoir sur quatre piliers, afin qu'il ne pût tomber : mais dédaignant de se méler de la construction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la Nature, laquelle ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

Ces oyseaux mesme, disoient-ils, n'ont pas esté si maltraittez qu'elles, car au moins ils ont receu des plumes pour subvenir à la foiblesse de leurs pieds, & se jetter en l'air quand nous les éconduirons de chez nous, au lieu que la nature en ostant les deux pieds à ces monstres les a mis en estat de ne pouvoir échaper à nostre Justice.

Voyez un peu outre cela comme ils ont la teste tournée vers le Ciel : c'est la disette où Dieu les a mis de toutes choses qui les a scituées de la sorte ; car cette posture suppliante témoigne qu'ils se plaignent au Ciel de celuy qui les a créez, & qu'ils luy demandent permission de s'accommoder de nos restes. Mais nous autres nous avons la teste panchée en bas pour contempler les biens dont nous sommes

ſeigneurs, & comme n'y ayant rien au Ciel à qui noſtre heureuſe condition puiſſe porter envie.

J'entendois tous les jours à ma loge faire ces contes, ou d'autres ſemblables ; & enfin ils briderent ſi bien l'eſprit des peuples ſur cét article, qu'il fut arreſté que je ne paſſerois tout au plus que pour un Perroquet ſans plumes, car ils confirmoient les perſuadez, ſur ce que non plus qu'un oyſeau je n'avois que deux pieds : Cela fit qu'on me mit en cage par ordre exprés du Conſeil d'enhaut.

Là tous les jours l'oyſeleur de la Reyne prenant le ſoin de me venir ſiffler la langue comme on fait icy aux Sanſonnets, j'eſtois heureux à la verité en ce que je ne manquois point de mangeaille : cependant parmy les ſornettes dont les regardans me rompoient les aureilles, j'appris à parler comme eux ; en ſorte que quand je fus aſſez rompu dans l'Idiome pour exprimer la pluſpart de mes conceptions, j'en contay des plus belles ; déja les compagnies ne s'entretenoient plus que de la gentilleſſe de mes bons mots, & de l'eſtime que l'on faiſoit de mon eſprit : on vint juſques-là, que le Conſeil fut contraint de faire publier un Arreſt, par lequel on défendoit

de croire que j'euſſe de la raiſon, avec un commandement tres-exprés à toutes perſonnes de quelque qualité ou condition qu'elles fuſſent, de s'imaginer, quoy que je puſſe faire de ſpirituel, que c'eſtoit l'inſtinct qui me le faiſoit faire.

Cependant la definition de ce que j'étois, partagea la ville en deux factions. Le party qui ſoûtenoit en ma faveur groſſiſſoit de jour en jour; & enfin en dépit de l'anatheme par lequel on tâchoit d'épouvanter le peuple, ceux qui tenoient pour moy demanderent une aſſemblée des Eſtats pour reſoudre cette controverſe. On fut long-temps à s'accorder ſur le choix de ceux qui opineroient; mais les arbitres pacifierent l'animoſité par le nombre des intereſſez qu'ils égalerent, & qui ordonnerent qu'on me porteroit dans l'aſſemblée, comme on fit, mais j'y fus traité autant ſeverement qu'on ſe le peut imaginer. Les Examinateurs m'interrogerent entr'autres choſes de Philoſophie; je leur expoſay tout à la bonne foy ce que jadis mon Regent m'en avoit appris, mais ils ne mirent guere à me le refuter par beaucoup de raiſons convaincantes: de ſorte que n'y pouvant répondre, j'alleguay pour dernier refuge les principes d'Ariſtote, qui ne me ſervirent

ſervir entpas davantage que les Sophiſmes, car en deux mots ils m'en découvrirent la fauſſeté. Cét Ariſtote, me dirent-ils, dont vous vantez ſi fort la ſcience, accommodoit ſans doute les principes à ſa Philoſophie, au lieu d'accommoder ſa Philoſophie aux principes, & encore devoit-il les prouver au moins plus raiſonnables que ceux des autres Sectes dont vous nous avez parlé ; c'eſt pourquoy le bon Seigneur ne trouvera pas mauvais ſi nous luy baiſons les mains. Enfin comme ils virent que je ne leur clabaudois autre choſe, ſinon qu'ils n'eſtoient pas plus ſçavans qu'Ariſtote, & qu'on m'avoit défendu de diſputer contre ceux qui nioient les principes. Ils conclurent tous d'une commune voix, que je n'eſtois pas un homme, mais poſſible quelque eſpece d'Auſtruche, veu que je portois comme elle la teſte droite, que je marchois ſur deux pieds, & qu'enfin horſmis un peu de duvet, je luy eſtois tout ſemblable, ſi bien qu'on ordonna à l'Oyſeleur de me reporter en cage. J'y paſſois mon temps avec aſſez de plaiſir, car à cauſe de leur langue que je poſſedois correctement, toute la Cour ſe divertiſſoit à me faire jaſer. Les Filles de la Reyne entr'autres fouroient toûjours quelque bribe dans

mon panier ; & la plus gentille de toutes ayant conceu quelque amitié pour moy, elle eſtoit ſi tranſportée de joye, lors qu'étant en ſecret, je l'entretenois des mœurs & des divertiſſemens des gens de noſtre Monde, & principalement de nos cloches, & de nos autres inſtruments de muſique, qu'elle me proteſtoit les larmes aux yeux que ſi jamais je me trouvois en eſtat de revoler en noſtre Monde, elle me ſuivroit de bon cœur.

Un jour de grand matin, m'eſtant éveillé en ſurſaut, je la vis qui tabourinoit contre les bâtons de ma cage : Réjoüiſſez-vous, me dit-elle, hier dans le Conſeil on conclud la guerre contre le Roy. J'eſpere parmy l'embaras des preparatifs, pendant que noſtre Monarque & ſes ſujets ſeront éloignez, faire naiſtre l'occaſion de vous ſauver. Comment la guerre, l'interrompis-je, arrive-t'il des querelles entre les Princes de ce Monde icy comme entre ceux du noſtre ? Hé je vous prie, parlez-moy de leur façon de combattre.

Quand les arbitres, reprit-elle, éleus au gré des deux parties, ont déſigné le temps accordé pour l'armement, celuy de la marche, le nombre des combatans, le

jour & le lieu de la bataille, & tout cela avec tant d'égalité, qu'il n'y a pas dans une armée un seul homme plus que dans l'autre : les soldats estropiez d'un costé sont tous enrollez dans une compagnie : & lors qu'on en vient aux mains, les Marêchaux de Camp ont soin de les exposer aux estropiez : de l'autre costé, les Geans ont en teste les Colosses, les escrimeurs, les adroits, les vaillans, les courageux, les debiles, les foibles ; les indisposez, les malades, les robustes, les forts ; & si quelqu'un entreprenoit de fraper un autre que son ennemy designé, à moins qu'il pût justifier que c'estoit par mespriſe, il est condamné de coüard. Aprés la bataille donnée on conte les blessez, les morts, les prisonniers, car pour les fuyards il ne s'en trouve point ; si les pertes se trouvent égales de part & d'autre, ils tirent à la courte paille à qui se proclamera victorieux.

Mais encore qu'un Royaume eust défait son ennemy de bonne guerre, ce n'est presque rien avancé, car il y a d'autres armées peu nombreuses de sçavans & d'hommes d'esprit, des disputes desquelles dépend entierement le triomphe ou la servitude des Estats.

Un ſçavant eſt oppoſé à un autre ſçavant, un eſprité à un autre eſprité, & un judicieux à un autre judicieux : au reſte le triomphe que remporte un Eſtat en cette façon eſt compté pour trois victoires à force ouverte. Aprés la proclamation de la victoire on rompt l'aſſemblée, & le peuple vainqueur choiſit pour eſtre ſon Roy, ou celuy des ennemis, ou le ſien.

Je ne pûs m'empêcher de rire de cette façon ſcrupuleuſe de donner des batailles; & j'alleguois pour exemple d'une bien plus forte Politique les coûtumes de noſtre Europe, où le Monarque n'avoit garde d'obmettre aucun de ſes avantages pour vaincre ; & voicy comme elle me parla.

Apprenez-moy, me dit-elle, ſi vos Princes ne pretextent pas leurs armemens du droict : ſi font, luy repliquay-je, & de la juſtice de leur cauſe. Pourquoy donc, continua-t'elle, ne choiſiſſent-ils des arbitres non ſuſpects pour eſtre accordez ? & s'il ſe trouve qu'ils ayent autant de droict l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils eſtoient, ou qu'ils joüent en un coup de piquet la Ville ou la Province dont ils ſont en diſpute.

Mais vous, luy repartis-je, pourquoy toutes ces circonſtances en voſtre façon de

combatre ? ne ſuffit-il pas que les armées ſoient en pareil nombre d'hommes ? Vous n'avez guere de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par voſtre foy, ayant vaincu ſur le pré voſtre ennemy ſeul à ſeul, l'avoir vaincu de bonne guerre, ſi vous eſtiez maillé, & luy non ; s'il n'avoit qu'un poignard, & vous une eſtocade ; enfin s'il eſtoit manchot, & que vous euſſiez deux bras ? Cependant avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne ſe battent jamais pareils ; car l'un ſera de grand, l'autre de petite taille : l'un ſera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée : l'un ſera robuſte, l'autre foible : & quand meſme ces diſproportions ſeroient égales, qu'ils ſeroient auſſi adroits & auſſi forts l'un que l'autre, encore ne ſeroient-ils pas pareils, car l'un des deux aura peut-eſtre plus de courage que l'autre ; & ſous ombre que cét emporté ne conſiderera pas le peril, qu'il ſera bilieux, qu'il aura plus de ſang, qu'il avoit le cœur plus ſerré, avec toutes ces qualitez qui font le courage, comme ſi ce n'eſtoit pas auſſi bien qu'une épée, une arme que ſon ennemy n'a point, il s'ingere de ſe ruer éperduëment ſur luy, de l'effrayer, & d'oſter la vie à ce pauvre homme qui prevoit le dan-

ger, dont la chaleur eſt étouffée dans la pituite, & duquel le cœur eſt trop vaſte pour unir les eſprits neceſſaires à diſſiper cette glace qu'on appelle poltronnerie. Ainſi vous loüez cét homme d'avoir tué ſon ennemy avec avantage, & le loüant de hardieſſe, vous le loüez d'un peché contre nature, puis que ſa hardieſſe tend à la deſtruction. Et à propos de cela, je vous diray qu'il y a quelques annnées qu'on fit une Remontrance au Conſeil de guerre, pour apporter un Reglement plus circonſpect & plus conſcientieux dans les combats. Et le Philoſophe qui donnoit l'avis parla ainſi.

Vous vous imaginez, Meſſieurs, avoir bien égalé les avantages de deux ennemis, quand vous les avez choiſis tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins de courage: mais ce n'eſt pas encore aſſez, puis qu'il faut qu'enfin le vainqueur ſurmonte par adreſſe, par force, & par fortune. Si ç'a eſté par adreſſe, il a frappé ſans doute ſon adverſaire par un endroit où il ne l'attendoit pas, ou plus viſte qu'il n'eſtoit vray-ſemblable, ou feignant de l'attraper d'un coſté, il l'a aſſailly de l'autre: cependant tout cela, c'eſt affiner, c'eſt tromper, c'eſt trahir,

& la tromperie & la trahiſon ne doivent pas faire l'eſtime d'un veritable genereux, s'il a triomphé par force, eſtimerez-vous ſon ennemy vaincu, puis qu'il a eſté violenté ? Non ſans doute ; non plus que vous ne direz pas qu'un homme ait perdu la victoire, encore qu'il ſoit accablé de la cheute d'une montagne, parce qu'il n'a pas eſté en puiſſance de la gagner. Tout de meſme celuy-là n'a point eſté ſurmonté, à cauſe qu'il ne s'eſt point trouvé dans ce moment diſpoſé à pouvoir reſiſter aux violences de ſon adverſaire. Si ç'a eſté par hazard qu'il a terraſſé ſon ennemy, c'eſt la Fortune qu'on doit couronner, il n'y a rien contribué : & enfin le vaincu n'eſt non plus blâmable que le joüeur de dez, qui ſur dix-ſept point en voit faire dix-huit.

On luy confeſſa qu'il avoit raiſon, mais qu'il eſtoit impoſſible, ſelon les apparences humaines, d'y mettre ordre, & qu'il valoit mieux ſubir un petit inconvenient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance.

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignoit d'eſtre trouvée toute ſeule avec moy ſi matin : ce n'eſt pas qu'en ce païs l'impudicité ſoit

un crime, au contraire hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir sur toute femme, & une femme tout de mesme pouroit appeller un homme en Justice qui l'auroit refusée, mais elle ne m'osoit pas frequenter publiquement, à cause que les gens du Conseil avoient dit dans la derniere assemblée, que c'estoit les femmes principalement qui publioient que j'estois homme, afin de couvrir sous pretexte le desir qui les brûloit de se mêler aux bestes, & de commettre avec moy sans vergogne des pechez contre nature: cela fut cause que je demeuray long-temps sans la voir, ny pas une du sexe.

Cependant il falloit bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la definition de mon estre; car comme je ne songeois plus qu'à mourir en ma cage, on me vint querir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé en presence d'un grand nombre de Courtisans sur quelque point de Physique; & mes réponses, à ce que je croy, satisfirent aucunement, car celuy qui presidoit m'exposa fort au long ses opinions sur la structure du Monde; elles me semblerent ingenieuses, & sans qu'il passa jusqu'à son origine qu'il soûtenoit eternelle, j'eusse trouvé

trouvé ſa Philoſophie beaucoup plus raiſonnable que la noſtre : mais ſi-toſt que je l'entendis ſoûtenir une rêverie ſi contraire à ce que la foy nous apprend, je briſay avec luy, dont il ne fit que rire; ce qui m'obligea de luy dire que puis qu'ils en venoient là, je recommençois à croire que leur Monde n'eſtoit qu'une Lune. Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivieres, des mers, que ſeroit-ce donc tout cela? N'importe, repartis-je, Ariſtote aſſûre que ce n'eſt que la Lune; & ſi vous aviez dit le contraire dans les Claſſes où j'ay fait mes eſtudes, on vous auroit ſifflé. Il ſe fit ſur cela un grand éclat de rire, il ne faut pas demander ſi ce fut de leur ignorance: mais cependant on me conduiſit dans ma cage.

Mais d'autres ſçavans plus emportez que les premiers, avertis que j'avois oſé dire que la Lune d'où je venois eſtoit un Monde, & que leur Monde n'eſtoit qu'une Lune, crurent que cela leur fourniſſoit un pretexte aſſez juſte pour me faire condamner à l'eau : c'eſt la façon d'exterminer les impies. Pour cét effet ils furent en corps faire leur plainte au Roy, qui leur promit juſtice, & ordonna que

je ſerois remis ſur la ſellette.

Me voila donc décagé pour la troiſiéme fois ; & lors le plus ancien prit la parole, & plaida contre moy. Je ne me ſouviens pas de ſa harangue, à cauſe que j'eſtois trop épouvanté pour recevoir les eſpeces de ſa voix ſans deſordre, & parce auſſi qu'il s'eſtoit ſervy pour declamer d'un inſtrument dont le bruit m'étourdiſſoit ; c'eſtoit une trompette qu'il avoit tout exprés choiſie, afin que la violence de ce ſon martial échauffât leurs eſprits à ma mort, & afin d'empêcher par cette émotion que le raiſonnement ne pût faire ſon office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes & des tambours empêche le ſoldat de reflechir ſur l'importance de ſa vie. Quand il eût dit, je me levay pour défendre ma cauſe, mais j'en fus delivré par une avanture qui vous va ſurprendre. Comme j'avois la bouche ouverte, un homme qui avoit eu grande difficulté à traverſer la foule, vint choir aux pieds du Roy, & ſe traîna long-temps ſur le dos en ſa preſence. Cette façon de faire ne me ſurprit pas, car je ſçavois que c'eſtoit la poſture où ils ſe mettoient quand ils vouloient diſcourir en public. Je renguaîné ſeulement ma haran-

gue, & voicy celle que nous eûmes de luy.

Juſtes, écoutez-moy, vous ne ſçauriez condamner cét Homme, ce Singe, ou ce Perroquet, pour avoir dit que la Lune eſt un Monde d'où il venoit; car s'il eſt homme, quand meſme il ne ſeroit pas venu de la Lune, puis que tout homme eſt libre, ne luy eſt-il pas libre auſſi de s'imaginer ce qu'il voudra? Quoy, pouvez-vous le contraindre à n'avoir pas vos viſions? Vous le forcerez bien à dire que la Lune n'eſt pas un Monde, mais il ne le croira pas pourtant; car pour croire quelque choſe, il faut qu'il ſe preſente à ſon imagination certaines poſſibilitez plus grandes au oüy qu'au non: à moins que vous luy fourniſſiez ce vray-ſemblable, ou qu'il ne vienne de ſoy-meſme s'offrir à ſon eſprit, il vous dira bien qu'il croit, mais ne le croira pas pour cela.

J'ay maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas eſtre condamné, ſi vous le poſez dans la cathegorie des beſtes.

Car ſuppoſé qu'il ſoit animal ſans raiſon, en auriez-vous vous-meſme de l'accuſer d'avoir peché contre elle: il a dit que la Lune eſtoit un Monde. Or les bêtes n'agiſſent que par inſtinct de Nature:

donc c'eſt la Nature qui le dit, & non pas luy ; de croire que cette ſçavante Nature qui a fait le Monde & la Lune, ne ſçache ce que c'eſt elle-meſme, & que vous autres qui n'avez de connoiſſance que ce que vous en tenez d'elle, le ſçachiez plus certainement, cela ſeroit bien ridicule : Mais quand meſme la paſſion vous feroit renoncer à vos principes, & que vous ſuppoſeriez que la Nature ne guidât pas les beſtes, rougiſſez à tout le moins des inquietudes que vous cauſent les caprices d'une beſte. En verité, Meſſieurs, ſi vous rencontriez un homme d'âge meur, qui veillât à la police d'une fourmiliere pour tantoſt donner un ſoufflet à la fourmy qui auroit fait choir ſa compagne, tantoſt en empriſonner une qui auroit dérobé à ſa voiſine un grain de bled, tantoſt mettre en juſtice une autre qui auroit abandonné ſes œufs, ne l'eſtimeriez-vous pas inſenſé de vaquer à des choſes trop au deſſous de luy, & de pretendre aſſujettir à la raiſon des animaux qui n'en ont pas l'uſage ? Comment donc, venerable aſſemblée, défendrez-vous l'intereſt que vous prenez aux caprices de ce petit animal ? Juſtes, j'ay dit.

Dés qu'il euſt achevé, une ſorte de mu-

ſique d'applaudiſſemens fit retentir toute la ſalle ; & aprés que toutes les opinions eurent eſté debatuës un gros quart d'heure, le Roy prononça.

Que dorénavant je ſerois cenſé homme, comme tel, mis en liberté, & que la punition d'eſtre noyé ſeroit modifiée en une amende honteuſe, car il n'en eſt point en ce pays-là d'honorable, dans laquelle amende je me dédirois publiquement d'avoir ſoûtenu que la Lune eſtoit un Monde, à cauſe du ſcandale que la nouveauté de cette opinion auroit pû apporter dans l'ame des foibles.

Cét Arreſt prononcé on m'enleve hors du Palais, on m'habille par ignominie fort magnifiquement, on me porte ſur la tribune d'un magnifique Chariot, & traîné que je fus par quatre Princes qu'on avoit attachez au joug, voicy ce qu'ils m'obligerent de prononcer aux carrefours de la Ville.

Peuple, je vous declare que cette Lune-cy n'eſt pas une Lune, mais un Monde ; & que ce Monde de la bas n'eſt pas un Monde, mais une Lune. Tel eſt ce que le Conſeil trouve bon que vous croyez.

Aprés que j'eus crié la meſme choſe aux cinq grandes places de la Cité ; j'apperceus

mon Avocat qui me tendoit la main pour m'aider à descendre. Je fus bien étonné de reconnoistre, quand je l'eus envisagé, que c'estoit mon Demon, nous fûmes une heure à nous embrasser: & venez vous en chez-moy, me dit-il, car de retourner en Cour aprés une amende honteuse, vous n'y seriez pas veu de bon œil: au reste il faut que je vous dise que vous seriez encore parmy les Singes aussi bien que l'Espagnol vostre compagnon, si je n'eusse publié dans les compagnies la vigueur & la force de vostre esprit, & brigué contre vos ennemis en vostre faveur la protection des Grands. La fin de mes remercimens nous vit entrer chez luy; il m'entretint jusques au repas des ressorts qu'il avoit fait joüer pour obliger mes ennemis, malgré tous les plus specieux scrupules dons ils avoient embaboüiné le peuple, à se déporter d'une poursuite si injuste: mais comme on nous eut averty qu'on avoit servy, il me dit qu'il avoit pour me tenir compagnie ce soir là prié deux Professeurs d'Academie de cette Ville de venir manger avec nous: je les feray tomber, ajoûta-t'il, sur la Philosophie qu'ils enseignent en ce Monde icy, & par mesme moyen vous verrez le fils de mon hoste: c'est un

jeune homme autant plein d'esprit que j'en aye jamais rencontré ; ce seroit un second Socrate, s'il pouvoit regler ses lumieres, & ne point étouffer dans le vice les graces dont Dieu continuellement le visite, & ne plus affecter le libertinage comme il fait par une chimerique ostentation & une affectation de s'acquerir la reputation d'homme d'esprit. Je me suis logé ceans pour épier les occasions de l'instruire : il se tent comme pour me laisser à mon tour la liberté de discourir ; puis il fit signe qu'on me devêtît des honteux ornemens dont j'estois encore tout brillant.

Les deux Professeurs que nous attendions entrerent presque aussi-tost, & nous allâmes nous mettre à table où elle estoit dressée, & où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avoit parlé qui mangeoit déja : ils luy firent grande saliüade, & le traitterent d'un respect aussi profond que d'esclave à Seigneur : j'en demanday la cause à mon Demon, qui me répondit que c'estoit à cause de son âge, parce qu'en ce Monde là les vieux rendoient toute sorte de respect & de déference aux jeunes ; bien plus, que les peres obeïssent à leurs enfans aussi-tost que par l'avis du Senat des Philosophes ils avoient atteint

l'âge de raiſon. Vous vous étonnez, continua-il, d'une coûtume ſi contraire à celle de voſtre pays, mais elle ne repugne point à la droite raiſon : Car en conſcience, dites-moy, quand un homme jeune & chaud eſt en force d'imaginer, de juger & d'executer, n'eſt-il pas plus capable de gouverner une famille qu'un infirme ſexagenaire, pauvre hebeté, dont la neige de ſoixante hyvers a glacé l'imagination, qui ne ſe conduit que par ce que vous appellez experience des heureux ſuccez, qui ne ſont cependant que de ſimples effets du hazard contre toutes les regles de l'œconomie de la prudence humaine ? pour du jugement il en a auſſi peu, quoy que le vulgaire de voſtre Monde en faſſe un appanage de la vieilleſſe, mais pour le deſabuſer il faut qu'il ſçache que ce qu'on appelle prudence en un vieillard, n'eſt autre choſe qu'une apprehenſion panique, une peur enragée de rien entreprendre qui l'obſede : ainſi quand il n'a pas riſqué un danger où un jeune homme s'eſt perdu, ce n'eſt pas qu'il en préjugeât la cataſtrophe, mais il n'avoit pas aſſez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font ozer : au lieu que l'audace en ce jeune homme, eſtoit comme un gage de la reüſſite de ſon

deſſein, parce que cette ardeur qui fait la promptitude & la facilité d'une execution, eſtoit celle qui le pouſſoit à l'entreprendre. Pour ce qui eſt d'executer, je ferois tort à voſtre eſprit de m'efforcer à le convaincre de preuves : Vous ſçavez que la jeuneſſe ſeule eſt propre à l'action; & ſi vous n'en eſtiez pas tout à fait perſuadé, dites-moy je vous prie quand vous reſpectez un homme courageux, n'eſt-ce pas à cauſe qu'il vous peut vanger de vos ennemis, ou de vos oppreſſeurs ; & eſt-ce par autre conſideration que par pure habitude que vous le conſiderez, lors qu'un bataillon de ſeptante Janviers a gelé ſon ſang, & tué de froid toutes les nobles antouſiaſmes dont les jeunes perſonnes ſont échauffées ? Lors que vous déferez au plus fort, n'eſt-ce pas afin qu'il vous ſoit obligé d'une victoire que vous ne luy ſçauriez diſputer? Pourquoy donc vous ſoûmettre à luy, quand la pareſſe a fondu ſes muſcles, debilité ſes arteres, évaporé ſes eſprits, & ſuccé la moëlle de ſes os ? Si vous adoriez une femme, n'eſtoit-ce pas à cauſe de ſa beauté ? Pourquoy donc continuer vos genuflexions aprés que la vieilleſſe en a fait un fantôme qui ne repreſente plus qu'une hideuſe image de la mort ? enfin

lors que vous aimiez un homme ſpirituel, c'eſtoit à cauſe que par la vivacité de ſon genie il penetroit une affaire mélée & la débroüilloit, qu'il défrayoit par ſon bien dire l'aſſemblée du plus haut carat, qu'il digeroit les ſciences d'une ſeule penſée ; & cependant vous luy continuez vos honneurs, quand ſes organes uſez rendent ſa teſte imbecile, peſante & importune aux compagnies, & lors qu'il reſſemble plûtoſt à la figure d'un Dieu Foyer, qu'à un homme de raiſon : Concluez donc par là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens ſoient pourveus du gouvernement des familles que les vieillards. D'autant plus meſme que ſelon vos maximes, Hercule, Achille, Epaminondas, Alexandre & Ceſar qui ſont preſque tous morts au deça de quarante ans, n'auroient merité aucuns honneurs, parce qu'à voſtre conte ils auroient eſté trop jeunes, bien que leur ſeule jeuneſſe fut ſeule la cauſe de leurs belles actions, qu'un âge plus avancé euſt renduës ſans effet, parce qu'il euſt manqué de l'ardeur & de la promptitude qui leur ont donné ces grands ſuccés : mais, direz-vous, toutes les Loix de noſtre Monde font retentir avec ſoin ce reſpect qu'on doit aux vieillards : il eſt vray, mais auſſi

tous ceux qui ont introduit des loix ont eſté des vieillards qui craignoient que les jeunes ne les dépoſſedaſſent juſtement de l'authorité qu'ils avoient extorquée..... Vous ne tenez de voſtre Architecte mortel que voſtre corps ſeulement ; voſtre ame vient des Cieux, il n'a tenu qu'au hazard que voſtre pere n'ait eſté voſtre fils, comme vous eſtes le ſien. Sçavez-vous meſme s'il ne vous a point empêché d'heriter d'un Diadéme ? Voſtre eſprit peut-eſtre eſtoit party du Ciel à deſſein d'animer le Roy des Romains au ventre de l'Imperatrice ; en chemin par hazard il rencontra voſtre ambrion, & peut-eſtre que pour abbreger ſa courſe l s'y logea : Non, non, Dieu ne vous euſt point rayé du calcul qu'il avoit des hommes, quand voſtre pere fut mort petit garçon. Mais qui ſçait ſi vous ne ſeriez point aujourd'huy l'ouvrage de quelque vaillant Capitaine, qui vous auroit aſſocié à ſa gloire comme à ſes biens. Ainſi peut-eſtre vous n'eſtes non plus redevable à voſtre Pere de la vie qu'il vous a donnée, que vous la ſeriez au Pirate qui vous auroit mis à la chaîne, parce qu'il vous nourriroit: & je veux meſme qu'il vous eût engendré Prince, qu'il vous euſt engendré Roy : un preſent perd ſon merite, lors qu'il

eſt fait ſans le choix de celuy qui le reçoit. On donna la mort à Ceſar, on la donna à Caſſius : cependant Caſſius en eſt obligé à l'Eſclave dont il l'impetra, & non pas Ceſar à des meurtriers, parce qu'ils le forcerent de la prendre. Voſtre Pere conſulta-t'il voſtre volonté, lors qu'il embraſſa voſtre Mere ? vous demanda-t'il ſi vous trouviez bon de voir ce ſiecle-là, ou d'en attendre un autre, ſi vous vous contenteriez d'eſtre fils d'un ſot, ou ſi vous auriez l'ambition de ſortir d'un brave homme. Helas ! vous que l'affaire concernoit tout ſeul, vous eſtiez le ſeul dont on ne prenoit point l'avis. Peut-eſtre qu'alors ſi vous euſſiez eſté enfermé autre part que dans la matrice des idées de la Nature, & que voſtre naiſſance euſt eſté à voſtre opinion, vous auriez dit à la Parque, ma chere Demoiſelle, prens le fuſeau d'un autre : il y a fort long-temps que je ſuis dans le rien, & j'ayme encore mieux demeurer cent ans à n'eſtre pas, que d'eſtre aujourd'huy pour m'en repentir demain : cependant il vous fallut paſſer par-là, vous eûtes beau pialler pour retourner à la longue & noire maiſon dont on vous arrachoit, on faiſoit ſemblant de croire que vous demandiez à teter.

Voila, ô mon fils, les raiſons à peu prés, qui ſont cauſe du reſpect que les peres portent à leurs enfans : je ſçay bien que j'ay panché du coſté des enfans plus que la juſtice ne le demande, & que j'ay en leur faveur un peu parlé contre ma conſcience : mais voulant corriger cét orgueil dont certains peres bravent la foibleſſe de leurs petits, j'ay eſté obligé de faire comme ceux qui pour redreſſer un arbre tortu le tirent de l'autre coſté, afin qu'il redevienne également droit entre les deux contorſions : ainſi j'ay fait reſtituer aux peres ce qu'ils oſtent à leurs enfans, leur en oſtant beaucoup qui leur appartenoit, afin qu'une autre fois ils ſe contentaſſent du leur. Je ſçay-bien encore que j'ay choqué par cette apologie tous les vieillards : mais qu'ils ſe ſouviennent qu'ils ont eſté enfans avant que d'être peres, & qu'il eſt impoſſible que je n'aye parlé fort à leur avantage, puis qu'ils n'ont pas eſté trouvez ſous une pomme de choux : mais enfin quoy qu'il en puiſſe arriver, quand mes ennemis ſe mettroient en bataille contre mes amis, je n'auray que du bon, car j'ay ſervy tous les hommes, & je n'en ay deſſervy que la moitié.

A ces mots il se teut, & le fils de nostre Hoste prit ainsi la parole. Promettez-moy, luy dit-il, puis que je suis informé par vostre soin, de l'Origine de l'Histoire, des Coustumes, & de la Philosophie du Monde de ce petit Homme, que j'ajoûte quelque chose à ce que vous avez dit, & que je prouve que les enfans ne sont point obligez à leurs peres de leur generation, parce que leurs peres estoient obligez en conscience de les engendrer.

La Philosophie de leur Monde la plus étroite confesse qu'il est plus avantageux de mourir, à cause que pour mourir il faut avoir vêcu, que de n'estre point. Or puis qu'en ne donnant pas l'estre à ce rien, je le mets en un estat pire que la mort, je suis plus coupable de ne le pas produire que de le tuer. Tu croirois cependant, ô mon petit homme, avoir fait un parricide indigne de pardon, si tu avois égorgé ton fils; il seroit énorme à la verité, mais il est bien plus execrable de ne pas donner l'estre à qui le peut recevoir: car cét enfant à qui tu ostes la lumiere pour toûjours, eût eu la satisfaction d'en joüir quelque temps. Encore nous sçavons qu'il n'en est privé que

pour quelque ſiecle ; mais ces pauvres quarante petits rien, dont tu pouvois faire quarante bons Soldats à ton Roy, tu les empêche malicieuſement de venir au jour, & les laiſſes corrompre dans les reins au hazard d'une apoplexie qui t'étouffera .....

Cette réponce ne ſatisfit pas à ce que je croy le petit hoſte, car il en hocha trois ou quatre fois la teſte ; mais nôtre commun Precepteur ſe teut, parce que le repas eſtoit en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes donc ſur des matelats fort molets, couverts de grands tapis ; & un jeune ſerviteur ayant pris le plus vieil de nos Philoſophes, le conduiſit dans une petite ſalle ſeparée, d'où mon Demon luy cria de nous venir retrouver ſi-toſt qu'il auroit mangé.

Cette fantaiſie de manger à part me donna la curioſité d'en demander la cauſe : il ne gouſte point, me dit-il, d'odeur de viande, ny meſme des herbes, ſi elles ne ſont mortes d'elles-meſmes, à cauſe qu'il les penſe capables de douleur. Je ne m'étonne pas tant, repliquay-je, qu'il s'abſtienne de la chair & de toutes choſes qui ont eu vie ſenſitive ; car en

noſtre Monde les Pytagoriciens, & meſme quelques ſaints Anacorettes, ont uſé de ce regime; mais de n'oſer par exemple couper un Choux de peur de le bleſſer, cela me ſemble tout à fait ridicule. Et moy, répondit mon Démon, je trouve beaucoup d'aparence en ſon opinion.

Car dites-moy, ce choux dont vous parlez n'eſt-il pas comme vous un eſtre exiſtant de la Nature; Ne l'avez-vous pas tous deux pour mere également; encore ſemble-t'il qu'elle ait pourveu plus neceſſairement à celle du vegetant que du raiſonnable, puis qu'elle a remis la generation d'un homme aux caprices de ſon pere, qui peut ſelon ſon plaiſir l'engendrer ou ne l'engendrer pas: rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traitter avec le Choux; car au lieu de remettre à la diſcretion du pere de germer le fils, comme ſi elle eût apprehendé davantage que la race du Choux perit, que celle des hommes, elle contraint bongré malgré de ſe donner l'eſtre les uns aux autres, & non pas ainſi que les hommes, qui ne les engendrent que ſelon leurs caprices, & qui en leur vie n'en peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine, au lieu que les Choux en peuvent produire

quatre

quatre cent mille par teſte. De dire que la Nature a pourtant plus aimé l'homme que le Choux, c'eſt que nous nous chatoüillons pour nous faire rire : eſtant incapable de paſſion, elle ne ſçauroit ny haïr, ny aimer perſonne ; & ſi elle eſtoit ſuſceptible d'amour, elle auroit plûtoſt des tendreſſes pour ce Choux que vous tenez qui ne ſçauroit l'offencer, que pour cét homme qui voudroit la détruire s'il le pouvoit. Ajoûtez à cela que l'homme ne ſçauroit naiſtre ſans crime, eſtant une partie du premier criminel : mais nous ſçavons fort bien que le premier Choux n'offença pas ſon Createur. Si on dit que nous ſommes faits à l'image du premier eſtre, & non pas le Choux ; quand il ſeroit vray, nous avons en ſoüillant nôtre ame pour où nous luy reſſemblons effacé cette reſſemblance, puis qu'il n'y a rien de plus contraire à Dieu, que le peché. Si donc noſtre ame n'eſt plus ſon portrait, nous ne luy reſſemblons pas plus par les pieds, par les mains, par la bouche, par le front, & par les oreilles, que le Choux par ſes feüilles, par ſes fleurs, par ſa tyge, par ſon trognon, & par ſa teſte. Ne croyez-vous pas en verité ſi cette pauvre plante pouvoit par-

ler quand on la couppe, qu'elle ne dît, Homme, mon cher frere, que t'ay-je fait qui merite la mort ? je ne crois que dans les jardins, & l'on ne me trouve jamais en lieu sauvage, où je vivrois en seureté : je dédaigne toutes les autres societez, hormis la tienne ; & à peine suis-je semé dans ton jardin, que pour te témoigner ma complaisance, je m'épanoüis, je te tends les bras, je t'offre mes enfans en graine & pour récompence de ma courtoisie, tu me fais trancher la teste. Voila le discours que tiendroit ce Choux, s'il pouvoit s'exprimer : hé quoy à cause qu'il ne sçauroit se plaindre, est-ce à dire que nous pouvons justement luy faire tout le mal qu'il ne sçauroit empêcher : si je trouve un miserable lié, puis-je sans crime le tuer, à cause qu'il ne peut se défendre ; au contraire sa foiblesse agraveroit ma cruauté : car combien que cette miserable creature soit pauvre & dénuée de tous nos avantages, elle ne merite pas la mort ; quoy de tous les biens de l'estre, elle n'a que celuy de rejetter, & nous le luy arrachons. Le peché de massacrer un homme n'est pas si grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un Choux & luy oster la vie,

à luy qui n'en a point d'autre à eſperer : vous aneantiſſez le Choux en le faiſant mourir : mais en tuant un homme vous ne faites que changer ſon domicile ; & je dis bien plus, puis que Dieu cherit également ſes ouvrages, & qu'il a partagé ſes biens-faits également entre nous & les plantes, qu'il eſt tres-juſte de les conſiderer également comme nous. Il eſt vray que nous naquîmes les premiers ; mais dans la famille de Dieu, il n'y a point de droit d'aineſſe : ſi donc les Choux n'eurent point de part avec nous du fief de l'immortalité, ils furent ſans doute avantagez de quelqu'autre qui par ſa grandeur recompenſa ſa briéveté ; c'eſt peut-eſtre un intellect univerſel, une connoiſſance parfaite de toutes les choſes dans leurs cauſes ; & c'eſt auſſi pour cela que ce ſage Moteur ne leur a point taillé d'organes ſemblables aux noſtres, qui n'ont qu'un ſimple raiſonnement foible, & ſouvent trompeur, mais d'autres plus ingenieuſement travaillez, plus forts, & plus nombreux, qui ſervent à l'operation de leurs ſpeculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-eſtre ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes penſées. Mais, dites-moy, que nous ont jamais enſeigné cer-

tains eſtres que nous admettons au deſſus de nous, avec leſquels nous n'avons aucun rapport ny proportion, & dont nous comprenons l'exiſtence auſſi difficilement que l'intelligence & les façons avec leſquelles un Choux eſt capable de s'exprimer à ſes ſemblables, & non pas à nous, à cauſe que nos ſens ſont trop foibles pour penetrer juſques-là.

Moïſe, le plus grand de tous les Philoſophes, & qui puiſoit la connoiſſance de la Nature dans la ſource de la nature meſme, ſignifioit cette verité, lors qu'il qu'il parloit de l'arbre de ſcience, & il vouloit ſans doute nous enſeigner ſous cette Enigme, que les plantes poſſedent privativement à nous la Philoſophie parfaite. Souvenez-vous donc, ô de tous les animaux le plus ſuperbe, qu'encore qu'un Choux que vous coupez ne diſe mot, il n'en penſe pas moins; mais le pauvre vegetant n'a pas des organes propres à hurler comme vous, il n'en a pas pour fretiller ny pour pleurer; il en a toutefois par leſquels il ſe plaint du tort que vous luy faites, & par leſquels il attire ſur vous la vengeance du Ciel. Que ſi enfin vous inſiſtez à me demander comment je ſçay que les Choux ont ces belles penſées, je vous

demande comme vous ſçavez qu'ils ne les ont point, & que tel d'entr'eux à voſtre imitation ne diſe pas le ſoir en s'enfermant. Je ſuis, Monſieur le Chou frizé, voſtre tres-humble ſerviteur, Chou cabus.

Il en eſtoit là de ſon diſcours, quand ce jeune garçon qui avoit emmené noſtre Philoſophe le ramena, Hé quoy déja dîné, luy cria mon Demon, il répondit qu'oüy, à l'iſſuë prés, dautant que le Phiſionome luy avoit permis de tâter de la noſtre. Le jeune hoſte n'attendit pas que je luy demandaſſe l'explication de ce myſtere; je voy bien, dit-il, que cette façon de vivre vous étonne. Sçachez donc, quoy qu'en voſtre Monde on gouverne la ſanté plus negligemment, que le regime de celuy-cy n'eſt pas à mépriſer.

Dans toutes les maiſons il y a un Phiſionome entretenu du public, qui eſt à peu prés ce qu'on appelleroit chez vous nn Medecin, horſmis qu'il n'y gouverne que les ſains, & qu'il ne juge des diverſes façons dont il nous fait traitter, que par la proportion, figure & cimetrie de nos membres, par les lineamens du viſage, le coloris de la chair, la delicateſſe du cuir, l'agilité de la maſſe, le ſon de la voix, la teinture, la force & la dureté du poil. N'a-

vez-vous pas tantoſt pris garde à un homme de taille aſſez courte qui vous a conſideré, c'eſtoit le Philoſophe de ceans : aſſurez-vous que ſelon qu'il a reconnu voſtre complexion, il a diverſifié l'exalaiſon de voſtre dîné : regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher eſt éloigné de nos lits, ſans doute qu'il vous a jugé d'un temperament bien éloigné du noſtre, puis qu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets ſous noſtre nez ne s'épandit juſques à vous, ou que la voſtre ne fumât juſques à nous, vous le verrez ce ſoir qui choiſira les fleurs pour voſtre lit avec la meſme circonſpection. Pendant tout ce diſcours je faiſois ſigne à mon hoſte qu'il tâchât d'obliger les Philoſophes à tomber ſur quelque chapitre de la ſcience qu'ils profeſſoient, il m'eſtoit trop amy pour n'en pas faire naiſtre auſſitoſt l'occaſion ; c'eſt pourquoy je ne vous diray point ny les diſcours ny les prieres qui firent l'ambaſſade de ce traitté, auſſi bien la nuance du ridicule au ſerieux fut trop imperceptible pour pouvoir eſtre imitée. Tant y a, Lecteur, que le dernier venu de ces Docteurs, aprés pluſieurs autres choſes, continua ainſi.

Il me reſte à prouver qu'il y a des

Mondes infinis dans un Monde infiny. Repreſentez-vous donc l'Univers comme un grand animal, que les eſtoiles qui ſont des Mondes ſont dans ce grand animal comme d'autres grands animaux qui ſervent reciproquement de Mondes à d'autres peuples tels que nous, nos chevaux, &c. & que nous à noſtre tour ſommes auſſi des Mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits ſans comparaiſon que nous, comme ſont certains vers, des poux, des cirons, que ceux-cy ſont la terre, d'autres plus imperceptibles, qu'ainſi de meſme que nous paroiſſons chacun en particulier un grand Monde à ce petit peuple. Peut-eſtre que noſtre chair, noſtre ſang, nos eſprits, ne ſont autre choſe qu'une tiſſure de petits animaux qui s'entretiennent, nous preſtent mouvement par le leur, & ſe laiſſent aveuglement conduire à noſtre volonté qui leur ſert de Cocher, nous conduiſent nous-meſmes, & produiſent tout enſemble cette action que nous appellons la vie. Car, dites-moy, je vous prie, eſt-il mal aiſé à croire qu'un poux prenne voſtre corps pour un Monde, & que quand quelqu'un d'eux voyage depuis l'une de vos oreilles juſques à l'autre,

ſes compagnons diſent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre, ou qu'il a couru de l'un à l'autre Pôle : oüy ſans doute ce petit peuple prend voſtre poil pour les foreſts de ſon pays, les pores pleins de pituite pour des fontaines, les bubes pour des lacs & des eſtangs, les apoſtumes pour des mers, les defluxions pour des deluges : & quand vous vous peignez en devant & en arriere, ils prennent cette agitation pour le flux & le reflux de l'Ocean. La demangeaiſon ne prouve-t'elle pas mon dire ? le ciron qui la produit, eſt-ce autre choſe qu'un de ces petits animaux qui s'eſt dépris de la ſocieté civile pour s'établir tyran de ſon pays ? ſi vous me demandez d'où vient qu'ils ſont plus grands que ces autres imperceptibles ; je vous demande pourquoy les Elephans ſont plus grands que nous, & les Hybernois que les Eſpagnols : Quant à cette ampoule & cette croûte dont vous ignorez la cauſe, il faut qu'elles arrivent, ou par la corruption de leurs ennemis que ces petits geans ont maſſacrez, ou que la peſte produite par la neceſſité des alimens dont les ſeditieux ſe ſont gorgez, & ont laiſſé pourrir dans la campagne des monceaux de cadavres,

ou

ou que ce tyran aprés avoir tout autour de ſoy chaſſé ſes compagnons qui de leurs corps bouchoient les pores du noſtre, ait donné paſſage à la pituite, laquelle étant extravaſée hors la Sphere de la circulation de noſtre ſang s'eſt corrompuë. On me demandera peut-eſtre pourquoy un ciron en produit tant d'autres, ce n'eſt pas choſe mal aiſée à concevoir; car de meſme qu'une revolte en produit une autre, auſſi ces petits peuples pouſſez du mauvais exemple de leurs compagnons ſeditieux, aſpirent chacun au commandement, allumant par tout la guerre, le maſſacre & la faim. Mais, me direz-vous, certaines perſonnes ſont bien moins ſujettes à la demangeaiſon que d'autres: cependant chacun eſt remply également de ces petits animaux, puis que ce ſont eux, dites-vous, qui font la vie. Il eſt vray, auſſi le remarquons-nous, que les flegmatiques ſont moins en proye à la gratelle que les bilieux, à cauſe que le peuple ſimpatiſant au climat qu'il habite, eſt plus lent en un corps froid, qu'un autre échauffé par la temperature de ſa region, qui petille, ſe remuë, & ne ſçauroit demeurer en une place: ainſi le bilieux eſt bien plus delicat que le flegmatique, parce

qu'eſtant animé de bien plus de parties, & l'ame eſtant l'action de ces petites beſtes, il eſt capable de ſentir en tous les endroits où ce beſtail ſe remuë : là où le phlegmatique n'eſtant pas aſſez chaud pour faire agir qu'en peu d'endroits cette remuante populace, il n'eſt ſenſible qu'en peu d'endroits ; & pour prouver encore cette cironalité univerſelle, vous n'avez qu'à conſiderer quand vous eſtes bleſſé comme le ſang accourt à la playe. Vos Docteurs diſent qu'il eſt guidé par la prevoyante nature qui veut ſecourir les parties debilitées: ce qui feroit conclure qu'outre l'ame & l'eſprit il y auroit encore en nous une troiſiéme ſubſtance intellectuelle qui auroit ſes fonctions & ſes organes à part ; c'eſt pourquoy je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux ſe ſentant attaquez envoyent chez leurs voiſins demander du ſecours, & qu'eſtant arrivez de tous coſtez, & le pays ſe trouvant incapable de tant de gens, ils meurent ou de faim, ou étouffent dans la preſſe. Cette mortalité arrive quand l'apoſthume eſt mure ; car pour témoigner qu'alors ces animaux ſont étouffez, c'eſt que la chair pourie devient inſenſible ; que ſi bien ſouvent la ſaignée qu'on ordonne pour divertir la fluxion, profite, c'eſt à

cauſe que s'en eſtant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchoient de boucher, ils refuſent d'aſſiſter leurs alliez, n'ayant que mediocrement la puiſſance de ſe défendre chacun chez ſoy.

Il acheva ainſi, quand le ſecond Philoſophe s'apperceut que nos yeux aſſemblez ſur les ſiens l'exortoient de parler à ſon tour.

Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal noſtre ſemblable, quelque choſe de la ſcience que nous profeſſons, je dicte maintenant un traitté que je ſerois bien aiſe de luy produire à cauſe des lumieres qu'il donne à l'intelligence de noſtre Phyſique, c'eſt l'explication de l'origine eternelle du monde: mais comme je ſuis empreſſé de faire travailler à mes ſoufflets, car demain ſans remiſe la Ville part; vous pardonnerez au temps, avec promeſſe toutefois qu'auſſitoſt qu'elle ſera arrivée où elle doit aller, je vous ſatisferay.

A ces mots le fils de l'hoſte appella ſon pere pour ſçavoir quelle heure il eſtoit; mais ayant répondu qu'il eſtoit huit heures ſonnées, il luy demanda tout en colere pourquoy il ne les avoit pas avertis à ſept, comme il le luy avoit commandé, qu'il

ſçavoit bien que les maiſons partoient le lendemain, & que les murailles de la Ville l'étoient déja. Mon fils, repliqua le bon homme, on a publié depuis que vous eſtes à table une défenſe expreſſe de partir avant aprés demain : n'importe, repartit le jeune homme, vous devez obeïr aveuglement, ne point penetrer dans mes ordres, & vous ſouvenir ſeulement de ce que je vous ay commandé. Viſte, allez querir voſtre effigie : lors qu'elle fut apportée, il la ſaiſit par le bras, & la foüetta un gros quart d'heure : or ſus, vaut rien, continua-t'il, en punition de voſtre deſobeïſſance, je veux que vous ſerviez aujourd'huy de riſée à tout le monde, & pour cét effet je vous commande de ne marcher que ſur deux pieds le reſte de la journée, le pauvre homme ſortit fort éploré, & ſon fils nous fit des excuſes de ſon emportement.

J'avois bien de la peine, quoy que je me mordiſſe les lévres, à m'empêcher de rire d'une ſi plaiſante punition, & cela fut cauſe que pour rompre cette burleſque pedagogie qui m'auroit ſans doute fait éclater, je le ſuppliay de me dire ce qu'il entendoit par ce voyage de la Ville dont tantoſt il avoit parlé, & ſi les maiſons & les murailles cheminoient : il me répondit, entre

nos Villes, cher étranger, il y en a de mobiles & de ſedentaires, les mobiles, comme par exemple celles où nous ſommes maintenant, ſont faites comme je vais vous dire. L'Architecte conſtruit chaque Palais, ainſi que vous voyez, d'un bois fort leger; il pratique deſſous quatre rouës dans l'épaiſſeur de l'un des murs, il place dix gros ſoufflets dont les tuyaux paſſent d'une ligne oriſontale à travers le dernier étage de l'un à l'autre pignon, en ſorte que quand on veut traîner les Villes autre part (car on les change d'air à toutes les ſaiſons) chacun deplie ſur l'un des coſtez de ſon logis quantité de larges voiles au devant des ſoufflets; puis ayant bandé un reſſort pour les faire joüer, leurs maiſons en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomiſſent ces monſtres à vent, ſont emportées ſi on veut à plus de cent lieuës. Quant à celles que nous appellons ſedentaires, les logis en ſont preſque ſemblables à vos Tours, horſmis qu'ils ſont de bois, & qu'ils ſont percez au centre d'une groſſe & forte viſſe, qui regne de la cave juſques au toict, pour les pouvoir hauſſer & baiſſer à diſcretion. Or la terre eſt creuſée auſſi profonde que l'edifice eſt élevé, & le tout eſt conſtruit de

cette sorte, afin qu'aussi-tost que les gelées commencent à morfondre le Ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abry des intemperies de l'air ; mais si-tost que les douces haleines du Printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour par le moyen de leur grosse visse dont je vous ay parlé. Je le priay, puis qu'il avoit déja eu tant de bonté pour moy, & que la ville ne partoit que le lendemain, de me dire quelque chose de cette origine eternelle du monde, dont il m'avoit parlé quelque-temps auparavant ; & je vous promets, luy dis-je qu'en recompense si-tost que je seray de retour dans la Lune, dont mon Gouverneur (je luy montray mon Demon) vous témoignera que je suis venu, j'y semeray vostre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites : je voy bien que vous riez de cette promesse, parce que vous ne croyez pas que la Lune dont je vous parle soit un monde, & que j'en sois un habitant ; mais je vous puis assurer aussi que les peuples de ce monde là qui ne prennent celuy-cy que pour une Lune, se moqueront de moy, quand je diray que vostre Lune est un monde, & qu'il y a des campagnes, avec des habi-

tans : il ne me répondit que par un soûris, & parla ainsi.

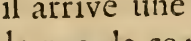
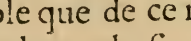
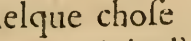
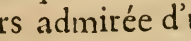
Puis que nous sommes contraints quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand Tout, d'encourir trois ou quatre absurditez, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arreste, c'est l'Eternité du monde, & l'esprit des hommes n'estant pas assez fort pour la concevoir, & ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand Univers, si beau, si bien reglé, pust s'estre fait soy-mesme, ils ont eu recours à la Creation ; mais semblable à celuy qui s'enfonceroit dans la riviere de peur d'être moüillé de la pluye, ils se sauvent des bras nains, à la misericorde d'un geant, encore ne s'en sauvent-ils pas ; car cette Eternité qu'ils ostent au monde pour ne l'avoir pû comprendre, ils la donnent à Dieu, comme s'il avoit besoin de ce present, & comme s'il estoit plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre : car, dites-moy, je vous prie, a-t'on jamais conceu comme de rien il se peut faire quelque chose ? helas ! entre rien & un Atome seulement il y a des proportions tellement infinies, que la cervelle la plus aiguë n'y sçauroit penetrer, il fau-

dra pour échaper à ce labyrinthe inexplicable, que vous admettiez une matiere eternelle avec Dieu : mais, me direz-vous, quand je vous accorderois la matiere eternelle, comment ce chaos s'eſt-il arangé de ſoy-meſme ? ah je vous le vais expliquer.

Il faut, ô mon petit Animal, aprés avoir ſeparé mentalement chaque petit corps viſible en une infinité de petits corps inviſibles, s'imaginer que l'Univers infiny n'eſt compoſé d'autre choſe que des Atomes infinis tres-ſolides, tres-incorruptibles, & tres-ſimples, dont les uns ſont cubiques, les autres parallelogrames, d'autres angulaires, d'autres ronds, d'autres pointus, d'autres piramidaux, d'autres exagons, d'autres ovales, qui tous agiſſent diverſement chacun ſelon ſa figure : & qu'ainſi ne ſoit, poſez une boule d'yvoire fort ronde ſur un lieu fort uny, à la moindre impreſſion que vous luy donnerez, elle ſera un demy quart d'heure ſans s'arreſter: or j'adjoûte que ſi elle eſtoit auſſi parfaitement ronde que le ſont quelques-uns de ces Atomes dont je parle, & la ſurface où elle ſeroit poſée parfaitement unie, elle ne s'arreſteroit jamais. Si donc l'art eſt capable d'incliner un corps au mouvement per-

petuel, pourquoy ne croirons-nous pas que la nature ne le puiſſe faire? il en eſt de meſme des autres figures, deſquelles l'une comme carrée demande le repos perpetuel, d'autres un mouvement de coſté, d'autres un demy mouvement comme de trepidation; & la ronde dont l'eſtre eſt de ſe remuer, venant à ſe joindre à la pyramidale, fait peut-eſtre ce que nous appellons feu, parce que non ſeulement le feu s'agite ſans ſe repoſer, mais perce & penetre facilement: le feu a outre cela des effets differens ſelon l'ouverture & la qualité des angles, où la figure ronde ſe joint, comme par exemple le feu du poivre eſt autre choſe que le feu du ſucre, le feu du ſucre que celuy de la canelle, celuy de la canelle que celuy du clou de girofle, & celuy-cy que le feu d'un fagot. Or le feu qui eſt le conſtructeur des parties & du tout de l'Univers, a pouſſé & ramaſſé dans un Chêne, la quantité des figures neceſſaires à compoſer ce Chêne: mais, me direz-vous, comment le hazard peut-il avoir ramaſſé en un lieu toutes les choſes neceſſaires à produire ce Chêne? je vous réponds, que ce n'eſt pas merveille que la matiere ainſi diſpoſée ait formé un Chêne; mais que la merveille euſt eſté plus grande, ſi la matiere ainſi

disposée, le Chêne n'eust pas esté produit; un peu moins de certaines figures, c'eust esté un Orme, un Peuplier, un Saule; un peu moins de certaines figures, c'eust esté la plante sensitive, une Huistre à l'écaille, un Ver, une Mouche, une Grenoüille, un Moineau, un Singe, un Homme. Quand ayant jetté trois dez sur une table, il arrive rafle de deux, ou bien de trois, quatre & cinq, ou bien deux six & un, direz-vous, ô le grand miracle! à chaque dé il est arrivé le mesme point, tant d'autres points pouvant arriver: ô le grand miracle! il est arrivé trois points qui se suivent: ô le grand miracle! il est arrivé justement deux six, & le dessous de l'autre six. Je suis assuré qu'estant homme d'esprit, vous ne ferez jamais ces exclamations; car puis qu'il n'y a sur les dez qu'une certaine quantité de nombres, il est impossible qu'il n'en arrive quelqu'un; & aprés cela vous vous étonnez comme cette matiere broüillée pêle-mêle au gré du hazard, peut avoir constitué un homme, veu qu'il y avoit tant de choses necessaires à la construction de son estre. Vous ne sçavez donc pas qu'un milion de fois cette matiere s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrestée à former tantost une pierre, tantost du plomb,

tantoſt du corail, tantoſt une fleur, tantoſt une Comete, & tout cela à cauſe du plus ou du moins de certaines figures qu'il falloit, ou qu'il ne falloit pas à deſigner un homme : Si bien que ce n'eſt pas merveille qu'entre une infinité de matieres qui changent & ſe remüent inceſſamment, elles aient rencontré à faire le peu d'animaux, de vegetaux, de mineraux que nous voyons, non plus que ce n'eſt pas merveille qu'en cent coups de dez il arrive une rafle, auſſi bien eſt-il impoſſible que de ce remuëment il ne ſe faſſe quelque choſe, & cette choſe ſera toûjours admirée d'un étourdy qui ne ſçaura pas combien s'en eſt fallu qu'elle n'ait pas eſté faite. Quand la grande Riviere de  fait moudre un moulin,  conduit les reſſorts d'une Horloge, & que le petit Ruiſſeau de  ne fait que couler & ſe déro  ber quelquefois, vous ne direz pas que cette riviere a bien de l'eſprit, parce que vous ſçavez qu'elle a rencontré les choſes diſpoſées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvres ; car ſi ſon moulin ne ſe fut pas trouvé dans ſon cours, elle n'auroit pas pulveriſé le froment ; ſi elle n'euſt point rencontré l'Horloge, elle n'auroit pas marqué les heures ; & ſi le

petit ruiſſeau dont j'ay parlé avoit eu la meſme rencontre, il auroit fait les meſmes miracles. Il en va tout ainſi de ce feu qui ſe meut de ſoy-meſme, car ayant trouvé les organes propres à l'agitation neceſſaire pour raiſonner, il a raiſonné; quand il en a trouvé de propres ſeulement à ſentir, il a ſenty, quand il en a trouvé de propres à vegeter, il a vegeté; & qu'ainſi ne ſoit, qu'on creve les yeux de cét homme que le feu de cette ame fait voir, il ceſſera de voir de meſme que noſtre grande Horloge ceſſera de marquer les heures, ſi l'on en briſe le mouvement.

Enfin, ces premiers & indiviſibles Atomes font un cercle ſur qui roule ſans difficulté les difficultez les plus embaraſſantes de la Phyſique; il n'eſt pas juſques à l'operation des ſens que perſonne n'a pû encore bien concevoir, que je n'explique fort aiſément par les petits corps: commençons par la veuë, elle merite, comme la plus incomprehenſible, noſtre premier début.

Elle ſe fait donc, à ce que je m'imagine, quand les tuniques de l'œil dont les pertuis ſont ſemblables à ceux du verre, tranſmettent cette pouſſiere de feu, qu'on appelle rayons viſuels, & qu'elle eſt arreſtée

par quelque matiere opaqueé qui la fait réjallir chez-ſoy ; car alors rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repouſſée, & cette image n'eſtant qu'un nombre infiny de petits corps qui s'exhalent continuellement en égale ſuperficie du ſujet regardé , elle la pouſſe juſques à noſtre œil : vous ne manquerez pas de m'objecter que le verre eſt un corps opaque, & fort ſerré, & que cependant au lieu de rechaſſer ces autres petits corps, il s'en laiſſe penetrer : mais je vous réponds que ces pores du verre ſont taillez de meſme figure que ces Atomes de feu qui le traverſent , & que comme un crible à froment n'eſt pas propre à cribler l'avoine, ny un crible à avoine à cribler du froment ; ainſi une boëte de ſapin, quoy que mince, & qu'elle laiſſe penetrer les ſons , n'eſt pas penetrable à la veuë, & une piece de criſtal, quoy que tranſparante, qui ſe laiſſe percer à la veuë, n'eſt pas penetrable au toucher : je ne pûs là m'empêcher de l'interrompre. Un grand Poëte & Philoſophe de noſtre monde, luy dis-je , a parlé aprés Epicure , & luy aprés Democrite , de ces petits corps preſque comme vous ; c'eſt pourquoy vous ne me ſurprenez point par ce diſcours : & je vous prie en le continuant , de me dire comment

par ces principes vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir. Il eſt fort aiſé, me repliqua-t'il : car figurez-vous que ces feux de voſtre œil ayant traverſé la glace, & rencontrant derriere un corps non diaphane qui les rejette, ils repaſſent par où ils eſtoient venus ; & trouvant ces petits corps cheminans en ſuperficies égales ſur le miroir, ils les rappellent à nos yeux ; & noſtre imagination plus chaude que les autres facultez de noſtre ame, en attire le plus ſubtil, dont elle fait chez-ſoy un portrait en racourcy.

L'operation de l'oüye n'eſt pas plus malaiſée à concevoir ; & pour eſtre plus ſuccint, conſiderons la ſeulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un Maiſtre de l'art. Vous me demanderez comment il ſe peut faire que j'aperçoive ſi loin de moy une choſe que je ne vois point? Eſt-ce qu'il ſort de mes oreilles une éponge qui boit cette muſique pour me la rapporter ? ou ce joüeur engendre-t'il dans ma teſte un autre petit joüeur avec un petit luth, qui ait ordré de me chanter comme un Echo les meſmes airs ? Non : mais ce miracle procede de ce que la corde tirée venant à frapper des petits corps dont l'air eſt compoſé, elle le chaſſe dans mon cer-

veau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels ; & selon que la corde est bandée, le son est haut, à cause qu'elle pousse les Atomes plus vigoureusement, & l'organe ainsi penetrée, en fournit à la fantaisie dequoy faire son tableau : si trop peu, il arrive que nostre memoire n'ayant pas encore achevé son image, nous sommes contraints de luy repeter le mesme son, afin que des matereaux que luy fournissent, par exemple, les mesures d'une Sarabande, elles en prennent assez pour achever le portrait de cette Sarabande ; mais cette operation n'a rien de si merveilleux que les autres, par lesquelles à l'aide du mesme organe nous sommes émus tantost à la joye, tantost à la colere ..... & cela se fait lors que dans ce mouvement ces petits corps en rencontrent d'autres en nous remuez de mesme façon, ou que leur propre figure rend susceptibles du mesme ébranlement ; car alors les nouveaux venus excitent leurs Hostes à se remuer comme eux : & de cette façon lors qu'un air violent rencontre le feu de nostre sang, il le fait encliner au mesme branle, & il l'anime à se pousser dehors, c'est ce que nous appellons ardeur de courage. Si le son est plus doux, & qu'il n'ait la force de sou-

lever qu'une moindre flame plus ébranlée, en la promenant le long des nerfs, des membranes, & des pertuits de noſtre chair, elle excite ce chatoüillement qu'on appelle joye, il en arrive ainſi de l'ebullition des autres paſſions, ſelon que ces petits corps ſont jettez plus ou moins violemment ſur nous, ſelon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, & ſelon qu'ils trouvent à remuer chez nous: c'eſt quant à loüye.

La demonſtration du toucher n'eſt pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matiere palpable, il ſe fait une emiſſion perpetuelle de petits corps; & qu'à meſure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épraignons du ſujet meſme, comme l'eau d'une éponge quand nous la preſſons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur ſolidité, les ſouples de leur moleſſe, les raboteux, &c. Et qu'ainſi ne ſoit, nous ne ſommes plus ſi fins à diſcerner par l'attouchement avec des mains uſées de travail, à cauſe de l'épaiſſeur du cal, qui pour n'eſtre ny poreux, ny animé, ne tranſmet que fort malaiſément ces fumées de la matiere. Quelqu'un deſirera d'apprendre où l'organe de toucher tient ſon ſiege:

pour

pour moy je penſe qu'il eſt répandu dans toutes les ſuperficies de la maſſe, veu qu'il ſent dans toutes ſes parties. Je m'imagine toutefois que plus nous taſtons par un membre proche de la teſte, & plus viſte nous diſtinguons ce qui ſe peut experimenter, quand les yeux clos nous patinons quelque choſe, car nous la devinons plus facilement; & ſi au contraire nous la tâtions du pied, nous aurions plus de peine à la connoiſtre : cela provient de ce que noſtre peau eſtant par tout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matiere n'eſt pas plus ſerrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits Atomes par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivez juſques au cerveau, qui eſt le terme de leur voyage. Il me reſte à parler de l'odorat & du goût.

Dites-moy, lors que je goûte un fruit, n'eſt-ce pas à cauſe de la chaleur de la bouche qui le fond? Avoüez-moy donc qu'y ayant dans une poire des ſels, & que la diſſolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui compoſent la ſaveur d'une pomme, il faut qu'ils percent noſtre palais d'une maniere bien diferente; tout ainſi que l'écare enfoncée par le fer d'une pique qui me traverſe, n'eſt pas ſem-

blable à ce que me fait ſouffrir en ſurſaut la bale d'un piſtolet, & de meſme que la bale de ce piſtolet m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau d'acier.

De l'odorat je n'ay rien à dire, puis que les Philoſophes meſme confeſſent qu'il ſe fait par une emiſſion continuelle de petits corps.

Je m'en vais ſur ce principe vous expliquer la creation, l'harmonie, & l'influence des globes celeſtes, avec l'immuable varieté des meteores.

Il alloit continuer; mais le vieil Hoſte entra là-deſſus, qui fit ſonger noſtre Philoſophe à la retraitte : il apportoit des criſtaux pleins de verres luiſans pour éclairer la ſalle : mais comme ces petits feux inſectes perdent beaucoup de leur éclat, quand ils ne ſont pas nouvellement amaſſez, ceux-cy vieux de dix jours n'éclairoient preſque point. Mon Demon n'attendit pas que la compagnie en fut incommodée, il monta dans ſon cabinet, & en redeſcendit auſſitoſt avec deux boules de feu ſi brillantes, que chacun s'eſtonna comme il ne ſe bruloit point les doigts : ces flambeaux incombuſtibles, dit-il, nous ſervirons mieux que vos pelotons de verres. Ce ſont des rayons du Soleil que j'ay purgez de leur chaleur,

autrement les qualitez corrosives de son feu auroient blessé vostre veuë en l'ébloüissant, j'en ay fixé la lumiere, & l'ay renfermée dans ces boules transparantes que je tiens : cela ne vous doit pas fournir un grand sujet d'admiration, car il ne m'est pas plus difficile à moy qui suis né dans le Soleil, de condenser ses rayons qui sont la poussiere de ce Monde-là, qu'à vous d'amasser de la poussiere ou des Atomes qui sont de la terre pulverisée de celuy-cy. Là dessus nostre Hoste envoya un valet conduire les Philosophes, parce qu'il estoit nuit, avec une douzaine de globes à verres pendus à ses quatre pieds. Pour nous autres, sçavoir mon Precepteur & moy, nous nous couchâmes par l'ordre du Phisionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violette & de lys, m'envoya chatoüiller à l'ordinaire ; & le lendemain sur les neuf heures, je vis entrer mon Demon, qui me dit qu'il venoit du Palais, où..... l'une des Demoiselles de la Reine l'avoit prié de l'aller trouver, & qu'elle s'estoit enquise de moy, témoignant qu'elle persistoit toûjours dans le dessein de me tenir parole, c'est à dire que de bon cœur elle me suivroit, si je la voulois mener avec moy dans l'autre monde. Ce qui m'a

fort edifié, continua-t'il, c'eſt quand j'ay reconnu que le motif principal de ſon voyage eſtoit de ce faire Chreſtienne: ainſi je luy ay promis d'aider ſon deſſein de toutes mes forces, & d'inventer pour cét effet une machine capable de tenir trois ou quatre perſonnes, dans laquelle vous y pourez monter enſemble dés aujourd'huy. Je vais m'appliquer ſerieuſement à l'execution de cette entrepriſe: c'eſt pourquoy afin de vous divertir cependant que je ne ſeray point avec vous, voicy un Livre que je vous laiſſe, je l'apportay jadis de mon païs natal; il eſt intitulé, *Les Eſtats & Empires de la Lune, avec une Addition de l'Hiſtoire de l'Eſtincelle.* Je vous donne encore celuy-cy, que j'eſtime beaucoup davantage, c'eſt le grand œuvre des Philoſophes, qu'un des plus forts eſprits du Soleil a compoſé: il prouve là-dedans que toutes choſes ſont vrayes, & declare la façon d'unir phyſiquement les veritez de chaque contradictoire, comme par exemple, que le blanceſt noir, & que le noir eſt blanc, qu'on peut eſtre & n'eſtre pas en meſme temps, qu'il peut y avoir une montagne ſans valée, que le neant eſt quelque choſe, & que toutes les choſes qui ſont, ne ſont point: mais remarquez qu'il prouve

tous ces inoüys paradoxes, ſans aucune raiſon captieuſe ou ſophiſtique : quand vous ſerez ennuyé de lire, vous pourez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de noſtre Hoſte, ſon eſprit a beaucoup de charmes ; ce qui me déplaiſt en luy, c'eſt qu'il eſt impie : s'il luy arrive de vous ſcandaliſer, ou de faire par quelque raiſonnement chanceler voſtre foy, ne manquez-pas auſſi-toſt de me le venir propoſer : je vous en reſoudray les difficultez, un autre vous ordonneroit de rompre compagnie : mais comme il eſt extrémement vain, je ſuis aſſuré qu'il prendroit cette fuite pour une défaite, & il ſe figureroit que noſtre croyance ſeroit ſans raiſon, ſi vous refuſiez d'entendre les ſiennes. Il me quitta en achevant ce mot ; mais il fut à peine ſorty, que je me mis à conſiderer attentivement mes Livres, & leurs boëtes, c'eſt à dire leurs couvertures, qui me ſembloient admirables pour leurs richeſſes ; l'une eſtoit taillée d'un ſeul diamant, ſans comparaiſon plus brillant que les noſtres ; la ſeconde ne paroiſſoit qu'une monſtrueuſe perle fenduë en deux. Mon Demon avoit traduit ces Livres en langage de ce monde ; mais, parce que je n'ay point de leur Imprimerie, je m'en vais expliquer

la façon de ces deux Volumes.

A l'ouverture de la boëte, je trouvay dedans un je ne sçay quoy de metail presque semblable à nos Horloges, plein de je ne sçay quels petits ressorts & de machines imperceptibles : c'est un Livre à la verité, mais c'est un Livre miraculeux, qui n'a ny feüillets ny caracteres : enfin c'est un Livre, où pour apprendre, les yeux sont inutiles ; on n'a besoin que d'oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs cette machine, puis il tourne l'éguille sur le chapitre qu'il desire écouter, & au mesme-temps il en sort comme de la bouche d'un homme, ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts & diferents qui servent entre les grands Lunaires à l'expression du langage.

Quatre d'entre-eux portoient sur leurs épaules une espece de cercueil envelopé de noir : je m'informay d'un regardant ce que vouloit dire ce convoy semblable aux pompes funebres de mon païs ; il me répondit que ce méchant..... & nommé du peuple par une chiquenaude sur le genoüil droit, qui avoit esté convaincu d'envie & d'ingratitude, estoit decedé le jour precedent, & que le Parlement l'avoit condamné

il y avoit plus de vingt ans à mourir dans son lit, & puis d'estre enterré aprés sa mort. Je me pris à rire de cette réponse: & luy m'interrogeant pourquoy ? Vous m'estonnez, dis-je, de dire que ce qui est une marque de benediction dans nostre Monde, comme la longue vie, une mort paisible, une sepulture honorable, serve en celuy-cy d'une punition exemplaire. Quoy, vous prenez la sepulture pour quelque chose de précieux, me repartit cét homme? Et par vostre foy, pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge à la merci des crapaux qui luy mangent les jouës, enfin la peste revêtuë du corps d'un homme ? Bon Dieu! la seule imagination d'avoir quoy que mort, le visage embarassé d'un drap, & sur la bouche une picque de terre, me donne de la peine à respirer. Ce miserable que vous voyez porter, outre l'infamie d'estre assisté dans une fosse, a esté condamné d'estre assisté dans son convoy de cent cinquante de ses amis, & commandement à eux, en punition d'avoir aimé un envieux & un ingrat, de paroistre à ses funerailles avec un visage triste; & sans que les Juges en ont eu pitié, imputans en partie ses crimes

à ſon peu d'eſprit, ils auroient ordonné d'y pleurer. Horſmis les criminels, on brûle icy tout le monde : auſſi eſt-ce une coûtume tres-décente & tres-raiſonnable : car nous croyons que le feu ayant ſeparé le pur d'avec l'impur, la chaleur raſſemble par ſimpathie cette chaleur naturelle qui faiſoit l'ame, & luy donne la force de s'élever toûjours, & montant juſques à quelque aſtre, la terre de certains peuples plus immateriels que nous & plus intellectuels, parce que leur temperament doit répondre & participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

Ce n'eſt pas encore noſtre façon d'inhumer la plus belle. Quand un de nos Philoſophes vient à un âge où il ſent ramollir ſon eſprit, & la glace de ſes ans engourdir les mouvemens de ſon ame, il aſſemble ſes amis par un banquet ſomptueux ; puis ayant expoſé les motifs qui le font reſoudre à prendre congé de la Nature, & le peu d'eſperance qu'il a d'ajoûter quelque choſe à ſes belles actions, on luy fait ou grace, c'eſt à dire qu'on luy permet de mourir, ou qu'on luy fait un ſevere commandement de vivre. Quand donc à la pluralité des voix on luy a mis ſon ſouffle entre les mains, il avertit ſes plus chers & du

jour

jour & du lieu : ceux-cy se purgent, & s'abstiennent de manger pendant vingt-quatre heures ; puis arrivez qu'ils sont au logis du Sage, & sacrifié qu'ils ont au Soleil, ils entrent dans la chambre, où le genereux les attend sur un lit de parade : chacun le veut embrasser ; & quand c'est au rang de celuy qu'il aime le mieux, aprés l'avoir baisé tendrement, il l'appuye sur son estomach, & joignant sa bouche sur sa bouche, de la main droite il se baigne un poignard dans le cœur. L'Amant ne détache point ses levres de celles de son Amant qu'il ne le sente expirer ; & lors il retire le fer de son sein, & fermant de sa bouche la playe, il avale son sang, qu'il suçe jusqu'à ce qu'un second luy succede, puis un troisiéme, un quatriéme, & enfin toute la compagnie ; & quatre ou cinq heures aprés on introduit à chacun une fille de seize ou dix-sept ans ; & pendant trois ou quatre jours qu'ils sont à goûter les plaisirs de l'amour, ils ne sont nourris que de la chair du mort qu'on leur fait manger toute cruë, afin que si de cent embrasemens il peut naistre quelque chose, ils soient assurez que c'est leur amy qui revit.

J'interrompis ce discours, en disant à

celuy qui me le faiſoit, que ces façons de faire avoient beaucoup de reſſemblance avec celles de quelque peuple de noſtre Monde; & continuay ma promenade, qui fut ſi longue, que quand je revins il y avoit deux heures que le dîné eſtoit preſt. On me demanda pourquoy j'eſtois arrivé ſi tard; ce n'a pas eſté ma faute, répondis-je au Cuiſinier qui s'en plaignoit: j'ay demandé pluſieurs fois parmy les ruës quelle heure il eſtoit, mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, ſerrant les dents, & tournant le viſage de travers.

Quoy, s'écria toute la compagnie, vous ne ſçavez pas que par là ils vous montroient l'heure. Par ma foy, repartis-je, ils avoient beau expoſer leur grand nez au Soleil, avant que je l'appriſſe. C'eſt une commodité, me dirent-ils, qui leur ſert à ſe paſſer d'horloge; car ils font un cadran ſi juſte de leurs dents, qu'alors qu'ils veulent inſtruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les levres; & l'ombre de ce nez qui vient tomber deſſus leurs dents, marque comme un Cadran celle dont le Curieux eſt en peine. Maintenant afin que vous ſçachiez pourquoy en ce pays tout le monde à le nez grand; apprenez qu'auſſi-toſt que la femme eſt accouchée, la Matrone

porte l'enfant au Maistre du Seminaire ; & justement au bout de l'an les Experts estant assemblez, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le Sindic, il est sensé Camus, & mis entre les mains des gens qui le châtrent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, & comme il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissions des continences par force : mais sçachez que nous le faisons aprés avoir observé depuis trente siecles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, genereux, liberal ; & que le petit est un signe du contraire : C'est pourquoy de Camus on bâtit les Eunuques, parce que la Republique aime mieux ne point avoir d'enfans, que d'en avoir qui leur fussent semblables. Il parloit encore, lors que je vis entrer un homme tout nud : je m'assis aussi-tost, & me couvris pour luy faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse en ce païs là témoigner à quelqu'un. Le Royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en vostre Monde, vous en avertissiez les Magistrats, à cause qu'un Mathematicien vient tout à l'heure de promettre au Conseil, que pourveu qu'estant de retour chez vous, vous

vouliez construire une certaine machine, qu'il vous enseignera, il attirera vostre globe, & le joindra à celuy-cy : à quoy je promis de ne pas manquer. Hé ! je vous prie (dis-je à mon Hoste, quand l'autre fut party) de me dire pourquoy cét envoyé portoit à la ceinture des parties honteuses de bronze ; ce que j'avois veu plusieurs fois pendant que j'estois en cage, sans l'avoir osé demander, parce que j'étois toûjours environné de Filles de la Reyne que je craignois d'offenser, si j'eusse en leur presence attiré l'entretien d'une matiere si grasse : de sorte qu'il me répondit ; les femelles icy, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrates pour rougir à la veuë de celuy qui les a forgées, & les Vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous en memoire de leur mere Nature, la seule chose qui porte son nom. Sçachez donc que l'écharpe dont cét homme est honoré, & où pend pour medaille la figure d'un membre viril, est le symbole du Gentilhomme, & la marque qui distingue le Noble d'avec le Roturier. Ce paradoxe me sembla si extravagant, que je ne pûs m'empêcher de rire. Cette coûtume me semble bien extraordinaire, repartis-je, car en nostre Monde la marque de noblesse est de

porter une Epée. Mais l'Hoſte ſans s'émouvoir : ô mon petit homme, s'écria-t'il, quoy les grands de voſtre Monde ſont enragez de faire parade d'un inſtrument qui déſigne un boureau, & qui n'eſt forgé que pour nous détruire ; enfin l'ennemy juré de tout ce qui vit ? & de cacher au contraire un membre ſans qui nous ſerions au rang de ce qui n'eſt pas, le Promethée de chaque animal, & le réparateur infatigable des foibleſſes de la Nature ? Malheureuſe contrée, où les marques de generation ſont ignominieuſes, & où celles d'aneantiſſement ſont honorables ! cependant vous appellez ce membre là des parties honteuſes, comme s'il y avoit quelque choſe de plus glorieux que de donner la vie, & rien de plus honteux que de l'ôter. Pendant tout ce diſcours nous ne laiſſions pas de dîner ; & ſi-toſt que nous fûmes levez, nous allâmes au jardin prendre l'air ; & là prenant occaſion de parler de la generation & conception des choſes, il me dit. Vous devez ſçavoir que la terre ſe faiſant un arbre, d'un arbre un pourceau, & d'un pourceau un homme, nous devons, puiſque tous les eſtres dans la nature tendent au plus parfait qu'ils aſpirent à devenir hommes ; cette eſſence eſtant l'achevement du plus

beau mixte, & le mieux imaginé qui ſoit au monde, parce que c'eſt le ſeul qui faſſe le lien de la vie animale avec la raiſonnable. C'eſt ce qu'on ne peut nier ſans eſtre Pedant, puis que nous voyons qu'un Prunier par la chaleur de ſon germe, comme par une bouche, ſuçe & digere le gaſon qui l'environne; qu'un pourceau devore ce fruit, & le fait devenir une partie de ſoy-meſme; & qu'un homme mangeant le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à ſoy, & fait revivre cét animal ſous une plus noble eſpece. Ainſi cét homme que vous voyez eſtoit peut-eſtre il y a ſoixante ans une touffe d'herbe dans mon jardin; ce qui eſt d'autant plus probable, que l'opinion de la Metempſicoſe Pytagorique, ſoûtenuë par tant de grands hommes, n'eſt vray-ſemblablement parvenuë juſques à nous, qu'afin de nous engager à en rechercher la verité. Comme en effet nous avons trouvé que tout ce qui eſt, ſent & vegete, & qu'enfin aprés que toute la matiere eſt parvenuë à ce periode qui eſt ſa perfection, elle deſcend & retourne dans ſon inanité pour revenir & joüer derechef les meſmes rolles. Je deſcendis tres-ſatisfait au jardin; & je commençois à reciter à mon compagnon ce que noſtre Maî-

tre m'avoit appris, quand le Phiſionome arriva pour nous conduire à la refection & au dortoir.

Le lendemain dés que je fus éveillé, je m'en allay faire lever mon Antagoniſte. C'eſt un auſſi grand miracle (luy dis-je en l'abordant) de trouver un fort eſprit comme le voſtre enſevely dans le ſommeil, que de voir du feu ſans action : il ſouffrit ce mauvais compliment ; mais (s'écria-t'il avec une colere paſſionnée d'amour) ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux ? ſçachez que ces noms-là diffament le nom de Philoſophe, & que comme le Sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive & qu'il ne juge pouvoir eſtre conceu, il doit abhorrer toutes ces expreſſions de prodiges & d'evenement de nature qu'ont inventé les ſtupides pour excuſer les foibleſſes de leur entendement.

Je crûs alors eſtre obligé en conſcience de prendre la parole pour le détromper. Encore, luy repliquay-je, que vous ſoyez fort obſtiné dans vos ſentimens, j'ay veu tout plein de choſes arrivées ſurnaturellement : vous le dites, continua-t'il ; mais vous ne ſçavez pas que la force de l'imagination eſt capable de guerir toutes les maladies que vous attribuez au ſurnaturel,

à cauſe d'un certain baume naturel contenant toutes les qualitez contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque: ce qui ſe fait quand noſtre imagination avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remede ſpecifique qu'elle apporte au venin. C'eſt là d'où vient qu'un habile Medecin de voſtre Monde conſeille au malade de prendre plutoſt un Medecin ignorant qu'on eſtimera pourtant fort habile, qu'un fort habile qu'on eſtimera ignorant, parce qu'il ſe figure que noſtre imagination travaillant à noſtre ſanté, pourveu qu'elle ſoit aidée de remedes, eſt capable de nous guerir; mais que les plus puiſſans eſtoient trop foibles, quand l'imagination ne les appliquoit pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de voſtre Monde vivoient tant de ſiecles ſans avoir aucune connoiſſance de la Medecine? non. Et qu'eſt-ce à voſtre avis qui en pouvoit eſtre la cauſe, ſinon leur nature encore dans ſa force, & ce baume univerſel, qui n'eſt pas encore diſſipé par les drogues dont vos Medecins vous conſomment? n'ayant lors pour rentrer en convaleſcence qu'à le ſouhaiter fortement, & s'imaginer d'eſtre gueris. Auſſi leur fantaiſie vigoureuſe ſe plongeant dans cette huile vitale, en attiroit l'e-

fixir, & appliquant l'actif au passif, ils se trouvoient presque dans un clin d'œil aussi sains qu'auparavant : ce qui malgré la dépravation de la Nature, ne laisse pas de se faire encore aujourd'huy, quoy qu'un peu rarement à la verité ; mais le populaire l'attribuë à miracle. Pour moy je n'en crois rien du tout, & je me fonde sur ce qu'il est plus facile que tous ces Docteurs se trompent, que cela n'est facile à faire : car je leur demande, le fievreux qui vient d'être guery, a souhaité bien fort pendant sa maladie, comme il est vray-semblable, d'estre guery, & mesme il a fait des vœux pour cela ; de sorte qu'il falloit necessairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans son mal, ou qu'il guerît : s'il fut mort, on eust dit que le Ciel l'avoit recompensé de ses peines, & mesme on eust dit que selon la priere du malade il a esté guery de tous ses maux : s'il fut demeuré dans son infirmité, on auroit dit qu'il n'avoit pas la foy: mais parce qu'il est guery, c'est un miracle tout visible. N'est-il pas bien plus vray-semblable que sa fantaisie excitée par les violens desirs de la santé, a fait son operation ? car je veux qu'il soit réchappé, pourquoy crier miracle, puis que nous voyons beaucoup de personnes qui s'ê-

toient voüées, perir miserablement avec leurs vœux ?

Mais à tout le moins, luy repartis-je, si ce que vous dites de ce baume est veritable, c'est une marque de la raisonnabilité de nostre ame, puis que sans se servir des instrumens de nostre raison, sans s'appuyer du concours de nostre volonté, elle fait elle-mesme comme si estant hors de nous elle appliquoit l'actif au passif. Or si estant separée de nous elle est raisonnable, il faut necessairement qu'elle soit spirituelle; & si vous la confessez spirituelle, je conclus qu'elle est immortelle, puisque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes dont la matiere seule est capable. Ce jeune homme alors s'estant mis en son seant sur son lit, & m'ayant fait asseoir, discourut à peu prés de cette sorte. Pour l'ame des bestes qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, veu qu'elle n'est possible qu'une harmonie des quatre qualitez, une force de sang, une proportion d'organes bien concertez; mais je m'étonne bien fort que la nostre intellectuelle, incorporelle, & immortelle, soit contrainte de sortir de chez-nous par la mesme cause qui fait perir celle d'un Bœuf. A-t'elle fait pacte avec nostre corps,

que quand il auroit un coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussi-tost sa maison..... & si cette ame estoit spirituelle & par soy-même si raisonnable, qu'elle fut aussi capable d'intelligence quand elle est separée de nostre masse, que quand elle en est revêtuë, pourquoy les Aveugles nez, avec tous les beaux avantages de cette ame intellectuelle, ne sçauroient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privez par le trépas de tous leurs sens? Quoy je ne pourray donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ay une gauche?..... Et enfin pour faire une comparaison juste, & qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenteray de vous apporter l'exemple d'un Peintre qui ne peut travailler sans pinceau; & je vous diray que l'ame est tout de mesme, quand elle n'a pas l'usage des sens. Oüy, mais, ajoûta-t'il..... Cependant ils veulent que cette ame qui ne peut agir qu'imparfaitement, à cause de la perte d'un de ses outils dans le cours de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand aprés nostre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas be-

ſoin de ces inſtrumens pour faire ſes fonctions, je leur rechanteray qu'il faut foüetter les Quinze-vingts, qui font ſemblant de ne voir goutte. Il vouloit continuer dans de ſi impertinens raiſonnemens ; mais je luy fermay la bouche, en le priant de les ceſſer, comme il fit, de peur de querelle : car il connoiſſoit que je commençois à m'échauffer. Il s'en alla enſuite, & me laiſſa dans l'admiration des gens de ce Monde-là, dans leſquels, juſqu'au ſimple peuple, il ſe trouve naturellement tant d'eſprit, au lieu que ceux du noſtre en ont ſi peu, & qu'il leur coûte ſi cher. Enfin l'amour de mon païs me détacha petit à petit de l'affection, & meſme de la penſée que j'avois euë de demeurer en celuy-là, je ne ſongeay plus qu'à mon départ ; mais j'y vis tant d'impoſſibilité, que j'en devins tout chagrin. Mon Demon s'en apperceut ; & m'ayant demandé à quoy il tenoit que je ne paruſſe pas le meſme que toûjours, je luy dis franchement le ſujet de ma melancolie ; mais il me fit de ſi belles promeſſes pour mon retour, que je m'en repoſay ſur luy entierement. J'en donnay avis au Conſeil, qui m'envoya querir, & qui me fit prêter ſerment que je raconterois dans nôtre Monde les choſes que j'avois veuës en

celuy-là. Enſuite on me fit expedier des paſſeports ; & mon Demon s'eſtant muny des choſes neceſſaires pour un ſi grand voyage, me demanda en quel endroit de mon païs je voulois deſcendre. Je luy dis, que la pluſpart des riches enfans de Paris ſe propoſant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas aprés cela qu'il y euſt rien de beau ny à faire, ny à voir, je le priois de trouver bon que je les imitaſſe : mais, ajoûtay-je, dans quelle machine ferons-nous ce voyage, & quel ordre penſez-vous que me veüille donner le Mathematicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-cy au noſtre ? Quant au Mathematicien, me dit-il, ne vous y arreſtez point, car c'eſt un homme qui promet beaucoup, & qui ne tient rien. Et quant à la machine qui vous reportera, ce ſera la meſme qui vous voitura à la Cour. Comment, dis-je, l'air deviendra pour ſoûtenir vos pas auſſi ſolide que la terre ? C'eſt ce que je ne croy point ; & c'eſt une choſe étrange, reprit-il, que vous croyez & ne croyez pas. Hé ! pourquoy les Sorciers de voſtre Monde qui marchent en l'air, & conduiſent des armées, des grêles, des neiges, des pluyes, & d'autres tels meteores, d'une Province en une au-

tre, auroient-ils plus de pouvoir que nous? Soyez, soyez, je vous prie, plus credule en ma faveur. Il eſt vray, luy dis-je, que j'ay receu de vous tant de bons offices, de même que Socrate & les autres pour qui vous avez tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous, comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. Je n'eus pas plûtoſt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ſes bras, il me fit paſſer ſans incommodité tout ce grand eſpace que nos Aſtronomes mettent entre nous & la Lune, en un jour & demy; ce qui me fit connoiſtre le menſonge de ceux qui diſent qu'une meule de moulin ſeroit trois cens ſoixante & tant d'années à tomber du Ciel, puiſque je fus ſi peu de temps à tomber du globe de la Lune en celuy-cy. Enfin au commencement de la ſeconde journée, je m'apperceus que j'approchois de noſtre Monde. Déja je diſtinguois l'Europe d'avec l'Affrique, & ces deux d'avec l'Aſie, lors que je ſentis le ſoulfre que je vis ſortir d'une fort haute montagne: cela m'incommodoit de ſorte que je m'évanoüis. Je ne puis pas dire ce qui m'arriva enſuite; mais je me trouvay, ayant repris mes ſens, dans des bruyeres ſur la pente d'une coline, au milieu de quelques Paſtres qui parloient Ita-

lien. Je ne ſçavois ce qu'eſtoit devenu mon Demon,& je demanday à ces Paſtres s'ils ne l'avoient point veu. A ce mot ils firent le ſigne de la Croix, & me regarderent comme ſi j'en euſſe eſté un moy-meſme : mais leur diſant que j'eſtois Chreſtien, & que je les priois par charité de me conduire en quelque lieu où je puſſe me repoſer, ils me menerent dans un Village à un mille de là, où je fus à peine arrivé, que tous les Chiens du lieu depuis les Bichons juſques aux Dogues, ſe vinrent jetter ſur moy, & m'euſſent devoré, ſi je n'euſſe trouvé une maiſon où je me ſauvay: mais cela ne les empêcha pas de continuer leur ſabat, en ſorte que le Maître du logis m'en regardoit de mauvais œil; & je croy que dans le ſcrupule où le peuple augure de ces ſortes d'accidens, cét homme eſtoit capable de m'abandonner en proye à ces animaux, ſi je ne me fuſſe aviſé que ce qui les acharnoit ainſi aprés moy, eſtoit le Monde d'où je venois, à cauſe qa'ayant accoûtumé d'aboyer à la Lune, ils ſentoient que j'en venois, & que j'en avois l'odeur, comme ceux qui conſervent une eſpece de relan ou air marin, quelque temps aprés étre deſcẽdus de deſſus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'expoſay ſur une terraſſe, durant trois ou quatre heures au Soleil: aprés quoy je deſcendis, & les Chiens

qui ne ſentoient plus l'influence qui m'avoit fait leur ennemy, ne m'aboyerent plus, & s'en retournerent chacun chez ſoy. Le lendemain je partis pour Rome, où je vis les reſtes des triomphes de quelques Grands Hommes, de-meſme que ceux des ſiecles: j'en admiré les belles ruines, & les belles reparations qu'y ont fait les Modernes. Enfin aprés y eſtre demeuré quinze jours en la compagnie de Monſieur de Cyrano mon Couſin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allay à Civitavechia, & me mis ſur une Gallere qui m'amena juſqu'à Marſeille. Pendant tout ce voyage je n'eus l'eſprit tendu qu'aux merveilles de celuy que je venois de faire. J'en commençay les memoires dés ce temps-là; & quand j'ay eſté de retour, je les ay mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pû permettre. Mais prévoyant qu'elle ſera la fin de mes études & de mes travaux, pour tenir parole au Conſeil de ce Monde-là, j'ay prié Monſieur le Bret, mon plus cher & plus inviolable Amy, de les donner au public, avec l'Hiſtoire de la Republique du Soleil, celle de l'Eſtincelle, & quelques autres Ouvrages de-meſme façon, ſi ceux qui nous les ont dérobez les luy rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

FIN.

HISTOIRE COMIQVE DES ETATS ET EMPIRES DU SOLEIL,

PLVSIEVRS LETTRES,
& autres Pieces
Divertiſſantes.

HISTOIRE COMIQVE DES ETATS ET EMPIRES DV SOLEIL.

ENfin noſtre Vaiſſeau ſurgit au Havre de Toulon ; & d'abord aprés avoir rendu graces aux Vents & aux Etoilles, pour la felicité du Voyage, chacun s'embraſſa ſur le Port, & ſe dit adieu. Pour moy, parce qu'au Monde de la Lune, d'où j'arrivois, l'argent ſe met au nombre des contes faits à plaiſir, & que j'en avois comme perdu la memoire, le Pilote ſe contenta pour le Naulage, de l'honneur d'avoir porté dans ſon Navire un Homme tombé

du Ciel. Rien ne nous empêcha donc d'aller jusques auprés de Toulouse chez un de mes Amis. Je brûlois de le voir, pour la joye que j'esperois luy causer, au recit de mes avantures. Je ne seray point ennuyeux à vous reciter tout ce qui m'arriva sur le chemin; je me lassay, je me reposay, j'eus soif, j'eus faim, je bûs, je mangeay au milieu de vingt ou trente Chiens qui composoient sa Meute. Quoy que je fusse en fort mauvais ordre, maigre, & rôty du hâle, il ne laissa pas de me reconnoistre. Transporté de ravissement, il me sauta au col, & aprés m'avoir baisé plus de cent fois, tout tremblant d'aise, il m'entraîna dans son Château, où si-tost que les larmes eurent fait place à la voix: Enfin, s'écria-t'il, nous vivons, & nous vivrons, malgré tous les accidens dont la Fortune a baloté nostre vie. Mais bons Dieux! il n'est donc pas vray le bruit qui courut que vous aviez esté brûlé en Canada, dans ce grand feu d'artifice duquel vous fûtes l'inventeur? Et cependant deux ou trois personnes de créance, parmy ceux qui m'en apporterent les tristes nouvelles, m'ont juré avoir veu & touché cét Oiseau de bois dans lequel vous fûtes ravy. Ils me conterent, que par mal-heur vous étiez entré

dedans au moment qu'on y mit le feu, & que la rapidité des fusées qui brûloient tout à l'entour, vous enleverent si haut, que l'assistance vous perdit de veuë. Et vous fûtes, à ce qu'ils protestent, consommé de telle sorte, que la machine étant retombée, on n'y trouva que fort peu de vos cendres ? Ces cendres, luy répondis-je, Monsieur, étoient donc celles de l'artifice mesme, car le feu ne m'endommagea en façon quelconque. L'artifice étoit attaché en dehors, & sa chaleur par consequent ne pouvoit pas m'incommoder.

Or vous sçaurez qu'aussi-tost que le salpêtre fut à bout, l'impetueuse ascension des fusées ne soûtenant plus la machine, elle tomba en terre. Je la vis choir ; & lors que je pensois culbuter avec elle, je fus bien étonné de sentir que je montois vers la Lune. Mais il faut vous expliquer la cause d'un effet que vous prendriez pour un miracle.

Je m'estois le jour de cét accident, à cause de certaines meurtrissures, froté de moëlle tout le corps : Mais parce que nous étions en decours, & que la Lune pour lors attire la moëlle, elle absorba si goulument celle dont ma chair étoit imbuë, principalement quand ma boëte fut arrivée

au deſſus de la moyenne region où il n'y avoit point de nuages interpoſez pour en affoiblir l'influence, que mon corps ſuivit cette attraction : Et je vous proteſte qu'elle continua de me ſuçer ſi long-temps, qu'à la fin j'aborday ce Monde, qu'on appelle icy la Lune.

Je luy racontay enſuite fort au long, toutes les particularitez de mon Voyage ; & Monſieur de Colignac ravy d'entendre des choſes ſi extraordinaires, me conjura de les rediger par écrit. Moy qui aime le repos, je reſiſtay long-temps, à cauſe des viſites qu'il étoit vray-ſemblable que cette publication m'attiroit : toutefois honteux du reproche dont il me rebatoit, de ne pas faire aſſez de conte de ſes prieres, je me reſolus enfin de le ſatisfaire. Je mis donc la plume à la main ; & à meſure que j'achevois un cahier, impatient de ma gloire, qui luy demangeoit plus que la ſienne, il alloit à Toulouſe le prôner dans les plus belles aſſemblées : comme on l'avoit en reputation d'un des plus fort Génies de ſon ſiecle, mes loüanges dont il ſembloit l'infatigable Echo, me firent connoiſtre de tout le monde. Déja les Graveurs, ſans m'avoir veu, avoient buriné mon image ; & la Ville retentiſſoit dans chaque Carre-

four, du gosier enroüé des Colleporteurs, qui crioient à tuë teste, *Voila le Portrait de l'Autheur des Estats & Empires de la Lune.* Parmy les gens qui lûrent mon Livre, il se rencontra beaucoup d'ignorans qui le feüilleterent. Pour contrefaire les Esprits de la grande volée, ils aplaudirent comme les autres jusqu'à battre des mains à chaque mot, de peur de se méprendre, & tous joyeux s'écrierent, qu'il est bon! aux endroits qu'ils n'entendoient point; Mais la superstition travestie en remors, de qui les dents sont bien aiguës, sous la chemise d'un sot, leur rongea tant le cœur, qu'ils aimerent mieux renoncer à la reputation de Philosophe, laquelle aussi bien leur étoit un habit mal fait, que d'en répondre au jour du Jugement.

Voila donc la medaille renversée, c'est à qui chantera la Palinodie. L'ouvrage dont ils avoient fait tant de cas, n'est plus qu'un pot pourry de contes ridicules, un amas de lambeaux décousus, un repertoire de peau d'Asnes propre à bercer les enfans; & tel n'en connoist pas seulement la sintaxe, qui condamne l'Autheur à porter une bougie à S. Mathurin.

Ce contraste d'opinions entre les habiles & les idiots, augmenta son credit. Peu

aprés les copies en manuscrit se vendirent sous le manteau ; tout le monde, & ce qui est hors du monde, c'est à dire depuis le Gentilhomme jusqu'au Moine, acheta cette Piece : Les Femmes mesme prirent party. Chaque Famille se divisa, & les interests de cette querelle allerent si loin, que la Ville fut partagée en deux factions, la Lunaire, & l'Antilunaire.

On étoit aux escarmouches de la Bataille, quand un matin je vis entrer dans la chambre de Colignac, neuf ou dix Barbes à longue robe, qui d'abord luy parlerent ainsi. Monsieur, vous sçavez qu'il n'y a pas-un de nous en cette compagnie qui ne soit vostre Allié, vostre Parent, ou vostre Amy, & que par consequent il ne vous peut rien arriver de honteux qui ne nous rejaillisse sur le front ? Cependant nous sommes informez de bonne part que vous retirez un Sorcier dans vostre Château ? Un Sorcier, s'écria Colignac ; ô Dieux ! nommez-le moy, je vous le mets entre les mains : mais il faut prendre garde que ce ne soit une calomnie. Hé quoy, Monsieur, interrompit l'un des plus venerables, y a-t'il aucun Parlement qui se connoisse en Sorciers comme le nostre ? Enfin, mon cher Neveu, pour ne vous pas davantage tenir

en

en ſuſpens; le Sorcier que nous acuſons, eſt l'Autheur des Etats & Empires de la Lune; il ne ſçauroit pas nier qu'il ne ſoit le plus grand Magicien de l'Europe, aprés ce qu'il avouë luy-meſme. Comment, avoir monté à la Lune, cela ſe peut-il ſans l'entremiſe de..... Je n'oſerois nommer la bête; car enfin, dites-moy, qu'alloit-il faire chez la Lune? Belle demande, interrompit un autre; il alloit aſſiſter au Sabat qui s'y tenoit poſſible ce jour là: Et en effet vous voyez qu'il eut accointance avec le Démon de Socrate. Aprés cela vous étonnez-vous que le Diable l'ait, comme il dit, rapporté en ce monde? mais quoy qu'il en ſoit, voyez-vous, tant de Lunes, tant de cheminées, tant de voyages par l'air ne valent rien, je dis rien du tout; & entre vous & moy, (à ces mots il approcha ſa bouche de ſon oreille) je n'ay jamais veu de Sorcier qui n'euſt commerce avec la Lune. Ils ſe tûrent aprés ces bons avis; & Colignac demeura tellement étõné de leur commune extravagance, qu'il ne pût jamais dire un mot. Ce que voyant un venerable Butor, qui n'avoit point encore parlé: Voyez-vous, dit-il, noſtre Parent, nous connoiſſons où vous tient l'encloüeure; Le Magicien eſt une Perſonne que

vous aimez, mais n'apprehendez rien ; à vostre consideration, les choses iront à la douceur: vous n'avez seulement qu'à nous le mettre entre les mains ; & pour l'amour de vous, nous engageons nostre honneur, de le faire brûler sans scandale.

A ces mots, Colignac, quoy que ses poings dans ses côtez, ne pût se contenir; un éclat de rire le prit, qui n'offençât pas peu Messieurs ses Parens ; de sorte qu'il ne fut pas en son pouvoir de répondre à aucun point de leur Harangue, que par des haaaa, ou des hoooo: si bien que nos Messieurs tres-scandalisez s'en allerent, je dirois avec leur courte honte, si elle n'avoit duré jusqu'à Toulouse. Quand ils furent partis, je tiray Colignac dans son Cabinet, où si-tost que j'eus fermé la porte dessus nous: Comte, luy dis-je, ces Ambassadeurs à long poil me semblent des Cometes chevelus ; j'apprehende que le bruit dont ils ont éclaté, ne soit le tonnerre de la foudre qui s'ébranle pour choir. Quoy que leur accusation soit ridicule, & possible un effet de leur stupidité, je ne serois pas moins mort, quand une douzaine d'habiles gens qui m'auroient veu griller, diroient que mes Juges sont des sots. Tous les argumens dont ils prouveroient mon-

innocence, ne me reſſuſciteroient pas ; & mes cendres demeureroient tout auſſi froides dans un tombeau, qu'à la voirie : c'eſt pourquoy ſauf voſtre meilleur avis, je ſerois fort joyeux de conſentir à la tentation qui me ſuggere, de ne leur laiſſer en cette Province que mon Portrait ; car j'enrageroís au double, de mourir pour une choſe à laquelle je ne crois gueres. Colignac n'eut quaſi pas la patience d'attendre que j'euſſe achevé pour répondre : D'abord toutefois il me railla ; mais quand il vit que je le prenois ſerieuſement : Ah ! par la mort, s'écria-t'il d'un viſage alarmé, on ne vous touchera point au bord du manteau que moy, mes Amis, mes Vaſſaux, & tous ceux qui me conſiderent, ne periſſent auparavant. Ma maiſon eſt telle, qu'on ne la peut forcer ſans canon ; elle eſt tres-avantageuſe d'aſſiette, & bien flanquée. Mais je ſuis fou, de me précautionner contre des tonnerres de parchemin ; ils ſont, luy repliquay-je, quelquefois plus à craindre que ceux de la moyenne region.

De là en avant nous ne parlâmes que de nous réjoüir. Un jour nous chaſſions, un autre nous allions à la promenade, quelquefois nous recevions viſite, & quelque-

fois nous en rendions ; enfin nous quittions toûjours chaque divertiſſement, avant que ce divertiſſement euſt pû nous ennuier.

Le Marquis de Cuſſan, voiſin de Colignac, Homme qui ſe connoiſt aux bonnes choſes, étoit ordinairement avec nous, & nous avec luy ; & pour rendre les lieux de noſtre ſejour encore plus agreables par ce changement, nous allions de Colignac à Cuſſan, & revenions de Cuſſan à Colignac : Les plaiſirs innocens dont le corps eſt capable, ne faiſoient que la moindre partie. De tous ceux que l'Eſprit peut trouver dans l'étude & la converſation, aucun ne nous manquoit ; & nos Biblioteques unies comme nos Eſprits, appelloient tous les Doctes dans noſtre Societé. Nous mêlions la lecture à l'entretien ; l'entretien à la bonne chere, celle-là à la Pêche ou à la Chaſſe, aux promenades ; & en un mot, nous joüiſſions pour ainſi dire & de nous-meſmes, & de tout ce que la Nature a produit de plus doux pour noſtre uſage, & ne mêlions que la Raiſon pour bornes à nos deſirs. Cependant ma reputation contraire à mon repos, couroit les Villages circonvoiſins, & les Villes meſmes de la Province : Tout le monde attiré par ce

bruit, prenoit pretexte de venir voir le Seigneur pour voir le Sorcier. Quand je sortois du Château, non seulement les Enfans & les Femmes, mais aussi les Hommes, me regardoient comme la Bête : sur tout le Pasteur de Colignac, qui par malice ou par ignorance, étoit en secret le plus grand de mes ennemis. Cét Homme simple en apparence, & dont l'esprit bas & naïf étoit infiniment plaisant en ses naïvetez, étoit en effet tres-mêchant : Il étoit vindicatif jusqu'à la rage ; calomniateur, comme quelque chose de plus qu'un Normand ; & si chicaneur, que l'amour de la chicane étoit sa passion dominante. Ayant long-temps plaidé contre son Seigneur, qu'il haissoit d'autant plus qu'il l'avoit trouvé ferme contre ses attaques, il en craignoit le ressentiment, & pour l'éviter avoit voulu permuter son Benefice : mais soit qu'il eust changé de dessein, ou seulement qu'il eust diferé pour se vanger de Colignac, en ma personne, pendant le sejour qu'il feroit en ses terres, il s'efforçoit de persuader le contraire, bien que des voyages qu'il faisoit bien souvent à Toulouse en donnassent quelque soupçon : Il y faisoit mille contes ridicules de mes enchantemens ; & la voix de cét Homme

malin se joignant à celle des simples & des ignorans, y mettoit mon nom en execration : on n'y parloit plus de moy que comme d'un nouvel Agripa ; & nous sceûmes qu'on y avoit mesmes informé contre moy à la poursuite du Curé, lequel avoit esté Precepteur de ses enfans. Nous en eûmes avis par plusieurs personnes qui étoient dans les interests de Colignac & du Marquis ; & bien que l'humeur grossiere de tout un Païs, nous fut un sujet d'étonnement & de risée, je ne laissay pas de m'en effrayer en secret, lors que je considerois de plus prés les suites fâcheuses que pourroit avoir cét erreur ; mon bon génie sans doute m'inspiroit cette frayeur, il éclairoit ma raison de toutes ces lumieres pour me faire voir le précipice où j'allois tomber ; & non content de me conseiller ainsi tacitement, se voulut declarer plus expressément en ma faveur. Une nuit des plus fâcheuses qui fut jamais, ayant succedé à un des jours les plus agreables que nous eussions eus à Colignac, je me levay aussitost que l'Aurore : & pour dissiper les inquietudes & les nuages dont mon esprit étoit encore offusqué, j'entray dans le jardin, où la verdure, les fleurs & les fruits, l'artifice & la nature, enchantoient l'ame

par les yeux ; lors qu'en meſme inſtant j'apperceus le Marquis qui s'y promenoit ſeul dans une grande allée, laquelle coupoit le parterre en deux : il avoit le marcher lent, & le viſage penſif. Je reſtay fort ſurpris de le voir contre ſa coûtume ſi matineux ; cela me fit hâter mon abord pour luy en demander la cauſe : Il me répondit, que quelques fâcheux ſonges dont il avoit eſté travaillé, l'avoient contraint de venir plus matin qu'à ſon ordinaire, guerir un mal au jour, que luy avoit cauſé l'ombre. Je luy confeſſay qu'une ſemblable peine m'avoit empêché de dormir, & je luy en allois conter le détail ; mais comme j'ouvrois la bouche, nous apperceûmes au coin d'une paliſſade qui croiſoit dans la noſtre, Colignac qui marchoit à grands pas. De loin qu'il nous apperceut: Vous voyez, s'écria-t'il, un Homme qui vient d'échaper aux plus affreuſes viſions dont le ſpectacle ſoit capable de faire tourner le cerveau. A peine ay-je eu le loiſir de mettre mon pourpoint, que je ſuis deſcendu pour vous le conter ; mais vous n'eſtiez plus ny l'un, ny l'autre, dans vos chambres: c'eſt pourquoy je ſuis acouru au jardin, me doutant que vous y ſeriez. En effet, le pauvre Gentilhomme étoit preſque hors d'haleine. Si-

toſt qu'il l'eut repriſe nous l'exhortâmes de ſe décharger d'une choſe, qui pour étre ſouvent fort legere, ne laiſſe pas de peſer beaucoup. C'eſt mon deſſein, nous repliqua-t'il; mais auparavant aſſoiyons-nous. Un Cabinet de jaſmins nous preſenta tout à propos de la fraîcheur & des ſieges; nous nous y retirâmes, & chacun s'étant mis à ſon aiſe, Colignac pourſuivit ainſi. Vous ſçaurez qu'aprés deux ou trois ſommes, durant leſquels je me ſuis trouvé parmy beaucoup d'embarras, dans celuy que j'ay fait environ le crepuſcule de l'Aurore, il m'a ſemblé que mon cher Hoſte que voila, étoit entre le Marquis & moy, & que nous le tenions étroitement embraſſé, quand un grand Monſtre noir qui n'étoit que de têtes nous l'eſt venu tout d'un coup arracher. Je penſe meſme qu'il l'alloit précipiter dans un bûcher allumé proche de là, car il le balançoit déja ſur les flâmes: mais une Fille ſemblable à celle des Muſes, qu'on nomme Euterpe, s'eſt jettée aux genoux d'une Dame, qu'elle a conjuré de le ſauver, (cette Dame avoit le port & les marques dont ſe ſervent nos Peintres pour repreſenter la Nature.) A peine a-t'elle eu le loiſir d'écouter les prieres de ſa Suivante, que toute étonnée: Helas! a-t'elle

crié, c'eſt un de mes Amis. Auſſi-toſt elle a porté à ſa bouche une eſpece de Sarbatane, & a tant ſoufflé par le canal ſous les pieds de mon cher Hoſte, qu'elle l'a fait monter dans le Ciel, & l'a garanty des cruautez du Monſtre à cent têtes. J'ay crié aprés luy fort long-temps, ce me ſemble, & l'ay conjuré de ne pas s'en aller ſans moy; quand une infinité de petits Anges tout ronds qui ſe diſoient enfans de l'Aurore, m'ont enlevé au meſme Païs, vers lequel il paroiſſoit voler, & m'ont fait voir des choſes que je ne vous raconteray point, parce que je les tiens trop ridicules. Nous le ſuppliâmes de ne pas laiſſer de nous les dire. Je me ſuis imaginé, continua-t'il, étre dans le Soleil, & que le Soleil étoit un Monde. Je n'en ſerois pas meſme encore deſabuſé, ſans le haniſſement de mon Barbe, qui me réveillant, m'a fait voir que j'étois dans mon lit. Quand le Marquis connut que Colignac avoit achevé: Et vous, dit-il, Monſieur Dyrcona, quel a eſté le voſtre? Pour le mien, répondis-je, encore qu'il ne ſoit pas des vulgaires, je le mets en conte de rien. Je ſuis bilieux, mélancolique, c'eſt la cauſe pourquoy depuis que je ſuis au monde, mes ſonges m'ont ſans ceſſe repreſenté des cavernes &

du feu. Dans mon plus bel âge il me sembloit en dormãt, que devenu leger, je m'enlevois jusqu'aux nuës, pour éviter la rage d'une troupe d'assassins qui me poursuivoient; mais qu'au bout d'un effort fort long & fort vigoureux, il se rencontroit toûjours quelque muraille, aprés avoir volé par dessus beaucoup d'autres, au pied de laquelle accablé de travail, je ne manquois point d'étre arrêté: ou bien si je m'imaginois prendre ma volée droit en haut, encore que j'eusse avec les bras nagé fort long-temps dans le Ciel, je ne laissois pas de me rencontrer toûjours proche de terre; & contre toute raison, sans qu'il me semblât étre devenu ny las ny lourd, mes ennemis ne faisoient qu'étendre la main, pour me saisir par le pied, & m'attirer à eux. Je n'ay guere eu que des songes semblables à celuy-là, depuis que je me connois; horsinis que cette nuit, aprés avoir long-temps volé comme de coûtume, & m'étre plusieurs fois échapé de mes persecuteurs, il m'a semblé qu'à la fin je les ay perdu de veuë, & que dans un Ciel libre & fort éclairé, mon corps soulagé de toute pesanteur, j'ay poursuivy mon voyage jusques dans un Palais, où se composent la chaleur & la lumiere. J'y aurois sans

doute remarqué bien d'autres choſes ; mais mon agitation pour voler m'avoit tellement approché du bord du lit, que je ſuis tombé dans la ruelle, le ventre tout nud ſur le plâtre, & les yeux fort ouverts. Voila, Meſſieurs, mon ſonge tout au long, que je n'eſtime qu'un pur effet de ces deux qualitez qui prédominent à mon tempérament : car encore que celuy-cy difere un peu de ceux qui m'arrivent toûjours, en ce que j'ay volé juſqu'au Ciel ſans rechoir, j'attribuë ce changement au ſang qui s'eſt répandu par la joye de nos plaiſirs d'hier, plus au large qu'à ſon ordinaire, a penetré la mélancolie, & luy a oſté en la ſoulevant cette peſanteur qui me faiſoit retomber : mais aprés tout c'eſt une ſcience où il y a fort à deviner. Ma foy, continua Cuſſan, vous avez raiſon, c'eſt un pot pourry de toutes les choſes à quoy nous avons penſé en veillant, une monſtrueuſe chimere, un aſſemblage d'eſpeces confuſes, que la fantaiſie qui dans le ſommeil n'eſt plus guidée par la Raiſon, nous preſente ſans ordre, & dont toutefois en les tordant nous croyons épreindre le vray ſens, & tirer des ſonges comme des Oracles une ſcience de l'avenir ; mais par ma foy je n'y trouvois aucune autre conformité, ſinon que les

ſonges comme les Oracles ne peuvent étre entendus : Toutefois jugez par le mien qui n'eſt point extraordinaire, de la valeur de tous les autres. J'ay ſongé que j'étois fort triſte, que je rencontrois par tout Dyrcona qui nous reclamoit. Mais ſans davantage m'alambiquer le cerveau à l'explication de ces noires Enigmes, je vous développeray en deux mots leur ſens myſtique : C'eſt par ma foy qu'à Colignac on fait de fort mauvais ſonges, & que ſi j'en ſuis crû, nous irons eſſayer d'en faire de meilleurs à Cuſſan. Allons-y donc, me dit le Comte, puiſque ce trouble-feſte en a tant d'envie. Nous déliberâmes de partir le jour meſme. Je les ſuppliay de ſe mettre donc en chemin devant, parce que j'étois bien aiſe (ayant comme ils venoient de conclure) à y ſejourner un mois, d'y faire porter quelques Livres : Ils en tomberent d'accord, & auſſi-toſt aprés déjeuner, mirent le cu ſur la ſelle. Ma foy cependant je fis un balot des Volumes que je m'imaginay n'étre pas à la Biblioteque de Cuſſan, dont je chargeay un Mulet ; & je ſortis environ ſur les trois heures monté ſur un tres-bon Coureur. Je n'allois pourtant qu'au pas, afin d'accompagner ma petite Biblioteque, & pour enrichir mon ame avec plus de loiſir

des liberalitez de ma veuë. Mais écoutez une avanture qui vous surprendra.

J'avois avancé plus de quatre lieuës, quand je me trouvay dans une Contrée que je pensois indubitablement avoir veuë autrepart : En effet je sollicitay tant ma memoire, de me dire d'où je connoissois ce Païsage, que la presence des objets excitant les images, je me souvins que c'estoit justement le lieu que j'avois veu en songe la nuit passée. Ce rencontre bizare eut occupé mon intention plus de temps qu'il ne l'occupa, sans une étrange apparition par qui j'en fus réveillé. Un Spectre (au moins je le pris pour tel) se presentant à moy au milieu du chemin, saisit mon cheval par la bride. La taille de ce Phantôme étoit énorme, & par le peu qui paroissoit de ses yeux, il avoit le regard triste & rude. Je ne sçaurois pourtant dire s'il étoit beau ou laid, car une longue robe tissuë des feüillets d'un Livre de plainchant, le couvroit jusqu'aux ongles, & son visage étoit caché d'une Carte où l'on avoit écrit l'*Inprincipio*. Les premieres paroles que le Phantôme profera *Satanus Diabolas*, cria-t'il tout épouvanté, je te conjure par le grand Dieu vivant... A ces mots il hesita ; mais repetant toûjours le grand Dieu vivant, &

cherchant d'un visage effaré son Pasteur pour luy souffler le reste, quand il vit que de quelque côté qu'il allongeât la veuë, son Pasteur ne paroissoit point, un si effroyable tremblement le saisit, qu'à force de claquer, la moitié de ses dents en tomberent, & les deux tiers de la game sous lesquels il étoit gisant, s'écarterent en papillottes. Il se retourna pourtant vers moy, & d'un regard ny doux ny rude, où je voyois son esprit floter pour resoudre lequel seroit plus à propos de s'irriter ou s'adoucir. Ho bien, dit-il, *Satanus Diabolas*, par le sangué je te conjure au nom de Dieu, & de Monsieur S. Jean, de me laisser faire; car si tu groüilles ny pied ny pate, Diable emporte je t'étriperay. Je tiraillois contre luy la bride de mon cheval; mais les éclats de rire qui me suffoquoient, m'ôterent toute force: Ajoûtez à cela qu'une cinquantaine de Villageois sortirent de derriere une haye, marchans sur leurs genoux, & s'égosillans à chanter *Kyrie Eleison*. Quand ils furent assez proche, quatre des plus robustes, aprés avoir trempé leurs mains dans un Benitier que tenoit tout exprés le Serviteur du Presbytere, me prirent au colet. J'étois à peine arrêté, que je vis paroître Messire Jean, lequel

tira devotement son Etole dont il me garota ; & ensuite une cohuë de Femmes & d'enfans, qui malgré toute ma resistance me cousirent dans une grande nape : Au reste j'en fus si bien entortillé, qu'on ne me voyoit que la tête. En cét équipage ils me porterent à Toulouse comme s'ils m'eussent porté au monument : Tantost l'un s'écrioit, que sans cela il y auroit eu famine, parce que lors qu'ils m'avoient rencontré, j'allois assurément jetter le sort sur les bleds ; & puis j'en entendois un autre qui se plaignoit que le claveau n'avoit commencé dans sa Bergerie, que d'un Dimanche, qu'au sortir de Vespres je luy avois frapé sur l'épaule. Mais ce qui malgré tous mes desastres me chatoüilla de quelque émotion pour rire, fut le cry plein d'effroy d'une jeune Païsane aprés son Fiancé, autrement le Phantôme qui m'avoit pris mon Cheval, (car vous sçaurez que le Rustre s'étoit a calsourchoné dessus, & déja comme sien le talonoit de bonne guerre.) Miserable, glapissoit son Amoureuse, es-tu donc borgne ? ne vois-tu pas que le Cheval du Magicien est plus noir que charbon, & que c'est le Diable en personne qui t'emporte au Sabat. Nostre pitaut d'épouvante en culbuta par dessus la croupe ; ainsi mon

Cheval eut la clef des champs. Ils conſulterent s'ils ſe ſaiſiroient du Mulet, & délibererent qu'oüy; mais ayant découſu le paquet, & au premier Volume qu'ils ouvrirent s'étant rencontré la Phyſique de Monſieur des Cartes, quand ils apperceurent tous les cercles par leſquels ce Philoſophe a diſtingué le mouvement de chaque Planette, tous d'une voix heurlerent que c'étoit les cernes que je traçois pour appeller Belzebut. Celuy qui le tenoit le laiſſa choir d'apprehenſion, & par malheur en tombant il s'ouvrit dans une page où ſont expliquées les vertus de l'ayman; je dis par malheur, pource qu'à l'endroit dont je parle il y a une figure de cette pierre métalique, où les petits corps qui ſe déprennent de ſa maſſe pour acrocher le fer ſont repreſentez comme des bras. A peine un de ces marauts l'apperceut, que je l'entendis s'égoſiller que c'étoit là le Crapaut qu'on avoit trouvé dans l'auge de l'Ecurie de ſon Couſin Fiacre, quand ſes Chevaux moururent. A ce mot ceux qui avoient paru les plus échaufez, renguaînerent leurs mains dans leur ſein, ou ſe reganterent de leurs pochettes. Meſſire Jean de ſon côté crioit à gorge déployée, qu'on ſe gardât de toucher à rien; que tous ces Livres-là étoient

étoient de francs grimoires, & le Mulet un Satan. La canaille ainſi épouvantée, laiſſa partir le Mulet en paix. Je vis pourtant Mathurine la Servante de Monſieur le Curé, qui le chaſſoit vers l'étable du Preſbytere, de peur qu'il n'allât dans le Cimetiere polluer l'herbe des Trépaſſez.

Il étoit bien ſept heures du ſoir, quand nous arrivâmes à un Bourg, où pour me rafraîchir on me traîna dans la Geole ; car le Lecteur ne me croiroit pas, ſi je diſois qu'on m'enterra dans un trou : Et cependant il eſt ſi vray, qu'avec une piroüette j'en viſitay toute l'étenduë : Enfin il n'y a perſonne qui me voyant en ce lieu, ne m'eut pris pour une bougie allumée ſous une vantouſe. D'abord que mon Geolier me précipita dans cette Caverne : Si vous me donnez, luy dis-je, ce vêtement de pierre pour un habit, il eſt trop large ; mais ſi c'eſt pour un tombeau il eſt trop étroit. On ne peut icy compter les jours que par nuits ; des cinq ſens il ne me reſte l'uſage que de deux, l'odorat, & le toucher ; l'un pour me faire ſentir les puanteurs de ma priſon ; l'autre, pour me la rendre palpable. En verité je vous l'avouë ; je croirois être damné, ſi je ne ſçavois qu'il n'entre point d'innocens en Enfer.

A ce mot d'innocent, mon Geolier s'éclata de rire: Et par ma foy, dit-il, vous étes donc de nos gens, car je n'en ay jamais tenu sous ma clef que de ceux-là. Aprés d'autres complimens de cette nature, le bon homme prit la peine de me foüiller, je ne sçay pas à quelle intention; mais par la diligence qu'il employa, je conjecture que c'étoit pour mon bien. Ses recherches étant demeureés inutiles, à cause que durant la bataille de *Diabolas*, j'avois glissé mon or dans mes chausses, quand au bout d'une tres-exacte anatomie, il se trouva les mains aussi vuides qu'auparavant, peu s'en falut que je ne mourusse de crainte, comme il pensa mourir de douleur. Ho vertubleu, s'écria-t'il l'écume dans la bouche, je l'ay bien veu d'abord que c'étoit un Sorcier, il est gueux comme le Diable. Va, va, continua-t'il, mon Camarade, songe de bonne heure à ta conscience. Il avoit à peine achevé ces paroles, que j'entendis le carillon d'un trousseau de clefs, où il choisissoit celles de mon Cachot. Il avoit le dos tourné; c'est pourquoy de peur qu'il ne se vengeât du malheur de sa visite, je tiray dextrement de leur cache trois pistoles, & je luy dis: Monsieur le Concierge, voila une pistole, je vous supplie de me

faire apporter un morceau, je n'ay pas mangé depuis unze heures. Il la receut fort gracieuſement, & me proteſta que mon deſaſtre le touchoit. Quand je connus ſon cœur adoucy: En voila encore une, continuay-je, pour reconnoître la peine que je ſuis honteux de vous donner. Il ouvrit l'oreille, le cœur, & la main; & j'ajoûtay, luy en comptant trois, au lieu de deux, que par cette troiſiéme je le ſuppliois de mettre auprés de moy l'un de ſes Garçons pour me tenir compagnie, parce que les malheureux doivent craindre la ſolitude.

Ravy de ma prodigalité, il me promit toutes choſes, m'embraſſa les genoux, declama contre la Juſtice, me dit qu'il voyoit bien que j'avois des ennemis, mais que j'en viendrois à mon honneur, que j'euſſe bon courage, & qu'au reſte il s'engageoit auparavant qu'il fut trois jours de faire blanchir mes manchettes. Je le remerciay tres-ſerieuſement de ſa courtoiſie; & aprés mille acolades dont il penſa m'étrangler, ce cher Amy verroüilla & reverroüilla la porte.

Je demeuray tout ſeul, & fort mélancolique, le corps arrondy ſur un boteau de paille en poudre: elle n'étoit pas pourtant ſi menuë, que plus de cinquante Rats ne

la broyaſſent encore. La voûte, les murailles, & le plancher, étoient compoſez de ſix pierres de tombe, afin qu'ayant la mort deſſus, deſſous, & à l'entour de moy, je ne pûſſe douter de mon enterrement. La froide bave des Limas, & le gluant venin des Crapauts, me couloit ſur le viſage: Les Poux y avoient les dents plus longues que le corps: Je me voyois travaillé de la pierre, qui ne me faiſoit pas moins de mal pour étre externe: Enfin je penſe que pour étre Job, il ne me manquoit plus qu'une Femme & un pot caſſé.

Je vainquis là pourtant toute la dureté de deux heures tres-difficiles, quand le bruit d'une groſſe de clefs, jointe à celuy des verroux de ma porte, me réveilla de l'attention que je prétois à mes douleurs. Enſuite du tintamarre, j'apperceus à la clarté d'une Lampe, un puiſſant Ruſtaut. Il ſe déchargea d'une terrine entre mes jambes: Et la, la, dit-il, ne vous affligez point, Voila du potage aux choux, que quand ce ſeroit.... tant y a c'eſt de la propre ſoupe de noſtre Maîtreſſe; & ſi par ma foy, comme dit l'autre, on n'en a pas ôté une goute de graiſſe. Diſant cela il trempe ſes cinq doigts juſqu'au fonds, pour m'inviter d'en faire autant. Je travaillay aprés

l'original, de peur de le décourager; & luy d'un œil de jubilation: Morguienne, s'écria-t'il, vous êtes bon frere. On dit qu'ous avez des envieux, jerniguay ſont des traîtres; oüy têtiguay ſont des traîtres: hé qu'ils y viennent donc pour voir. O bien, bien, tant y a, toûjours va qui danſe. Cette naïveté m'enfla deux ou trois fois la gorge pour en rire. Je fus pourtant ſi heureux que de m'en empêcher: Je voyois que la Fortune ſembloit m'offrir en ce maraut une occaſion pour ma liberté, c'eſt pourquoy il m'étoit tres-important de choyer ſes bonnes graces; car d'échaper par d'autres voyes, l'Architecte qui bâtit ma priſon, y ayant fait pluſieurs entrées, ne s'étoit pas ſouvenu d'y faire une ſortie. Toutes ces conſiderations furent cauſe que pour le ſonder, je luy parlay ainſi: Tu es pauvre, mon grand Amy, n'eſt-il pas vray! Helas! Monſieur, répondit le Ruſtre, quand vous arriveriez de chez le Devin, vous n'auriez pas mieux frappé au but, Tiens donc, continuay-je, prens cette piſtole.

Je trouvay ſa main ſi tremblante, lors que je la mis dedans, qu'à peine la pût-il fermer. Ce commencement me ſembla de mauvais augure; toutefois je connus bientoſt par la ferveur de ſes remercimens,

qu'il n'avoit tremblé que de joye : cela fut cauſe que je pourſuivis. Mais ſi tu étois Homme à vouloir participer à l'accompliſſement d'un vœu que j'ay fait, vingt piſtoles (outre le ſalut de ton ame) ſeroient à toy comme ton chapeau ; car tu ſçauras qu'il n'y a pas un bon quart-d'heure, enfin un moment auparavant ton arrivée, qu'un Ange m'eſt aparu, & m'a promis de faire connoiſtre la juſtice de ma cauſe, pourveu que j'aille demain faire dire une Meſſe à Noſtre-Dame de ce Bourg au grand Autel. J'ay voulu m'excuſer ſur ce que j'étois enfermé trop étroitement : mais il m'a répondu, qu'il viendroit un Homme envoyé du Geolier pour me tenir compagnie, auquel je n'aurois qu'à commander de ſa part de me conduire à l'Egliſe, & me reconduire en priſon ; que je luy recommandaſſe le ſecret, & d'obeïr ſans replique, ſur peine de mourir dans l'an : & s'il doutoit de ma parole, je luy dirois, aux enſeignes qu'il eſt Confrere du Scapulaire. Or le Lecteur ſçaura qu'auparavant j'avois entreveu par la fente de ſa chemiſe un Scapulaire qui me ſuggera toute la tiſſure de cette apparition : Et oüy dea, dit-il, mon bon Seigneur, je ferons ce que l'Ange nous a commandé : mais il

faut donc que ce ſoit à neuf heures, parce que noſtre Maître ſera pour lors à Toulouſe aux accordailles de ſon Fils avec la Fille du Maiſtre des hautes œuvres : dame écoutez, le Bouriau a un nom auſſi bien qu'un ciron : on dit qu'elle aura de ſon Pere en mariage, autant d'écus comme il faut pour la rançon d'un Roy. Enfin elle eſt belle & riche, mais ces morceaux là n'ont garde d'arriver à un pauvre garçon. Helas ! mon bon Monſieur, faut que vous ſçachiez .... Je ne manquay pas à cét endroit de l'interrompre ; car je preſſentois par ce commencement de digreſſion une longue enchaînure de coc-à-l'aſnes. Or aprés que nous eûmes bien digeré noſtre complot, le Ruſtaut prit congé de moy. Il ne manqua pas le lendemain de me venir déterrer juſtement à l'heure promiſe. Je laiſſay mes habits dans la priſon, & je m'équipay de guenilles ; car afin de n'étre pas reconnu, nous l'avions ainſi concerté la veille. Si-toſt que nous fûmes à l'air, je n'oubliay point de luy compter ſes vingt piſtoles. Il les regarda fort, & meſme avec de grands yeux. Elles ſont d'or & de poids, luy dis-je, ſur ma parole. Hé, Monſieur, me repliqua-t'il, ce n'eſt pas à cela que je ſonge ; mais je ſonge que la

maiſon du grand Macé eſt à vendre, avec ſon clos, & ſa vigne. Je l'auray bien pour deux cent francs, il faut huit jours à bâtir le marché; & je voudrois vous prier, mon bon Monſieur, ſi c'étoit voſtre plaiſir, de faire que juſqu'à tant que le grand Macé tienne bien comptées vos piſtoles dans ſon coffre, elles ne deviennent point feüilles de Chêne. La naïveté de ce coquin me fit rire. Cependant nous continuâmes de marcher vers l'Egliſe, où nous arrivâmes. Quelque temps aprés on y commença la grande Meſſe: mais ſi-toſt que je vis mon Garde qui ſe levoit à ſon rang pour aller à l'offrande, j'arpentay la nef de trois ſauts, & en autant d'autres je m'égaray preſtement dans une Ruelle détournée. De toutes les diverſes penſées qui m'agiterent en cét inſtant; celle que je ſuivis, fut de gagner Toulouſe, dont ce Bourg-là n'étoit diſtant que d'une demy lieuë, à deſſein d'y prendre la poſte. J'arrivay aux Fauxbourgs d'aſſez bonne heure; mais je reſtay ſi honteux, de voir tout le monde qui me regardoit, que j'en perdis contenance: La cauſe de leur étonnement procedoit de mon équipage; car comme en matiere de gueuſerie j'étois aſſez nouveau, j'avois arrangé ſur moy mes haillons ſi bizarement, qu'avec

vec une démarche qui ne convenoit point à l'habit, je paroiſſois moins un pauvre qu'un maſcarade ; outre que je paſſois viſte, la veuë baſſe, & ſans demander. A la fin conſiderant qu'une attention ſi univerſelle me menaçoit d'une ſuite dangereuſe, je ſurmontay ma honte. Auſſi-toſt que j'appercevois quelqu'un me regarder, je luy tendois la main. Je conjurois meſme la charité de ceux qui ne me regardoient point : mais admirez comme bien ſouvent pour vouloir accompagner de trop de circonſpections les deſſeins où la Fortune veut avoir quelque part, nous les ruinons en irritant cette orgueilleuſe. Je fais cette reflexion au ſujet de mon avanture ; car ayant apperceu un Homme vêtu en Bourgeois mediocre, de qui le dos étoit tourné vers moy: Monſieur, luy dis-je, le tirant par ſon manteau, ſi la compaſſion peut toucher... Je n'avois pas entamé le mot qui devoit ſuivre, que cét Homme tourna la tête. O Dieux ! que devint-il ? mais ô Dieux ! que devins-je moy-meſme ? Cét Homme étoit mon Geolier. Nous reſtâmes tous deux conſternez d'admiration, de nous voir où nous nous voyions. J'étois tout dans ſes yeux, il employoit toute ma veuë. Enfin le commun intereſt, quoy que bien diffe-

rent, nous tira l'un & l'autre, de l'extaſe où nous étions plongez. Ah ! miſerable que je ſuis, s'écria le Geolier, faut-il donc que je ſois attrapé ? Cette parole à double ſens m'inſpira auſſi-toſt le ſtratagéme que vous allez entendre. Hé main forte, Meſſieurs, main forte à la Juſtice, criay-je tant que je pûs glapir : Ce voleur a derobé les pierreries de la Comteſſe des Mouſſeaux ; je le cherche depuis un an. Meſſieurs, continuay-je tout échauffé, cent piſtoles pour qui l'arrêtera. J'avois à peine lâché ces mots, qu'une tourbe de canaille éboula ſur le pauvre ébahy. L'étonnement où mon extraordinaire impudence l'avoit jetté, joint à l'imagination qu'il avoit, que ſans avoir comme un corps glorieux penetré ſans fraction les murailles de mon cachot je ne pouvois m'être ſauvé, le tranſit tellement, qu'il fut long-temps hors de luy-meſme. A la fin toutefois il ſe reconnut, & les premieres paroles qu'il employa pour détromper le petit peuple, furent, qu'on ſe gardât de ſe méprendre, qu'il étoit fort Homme d'honneur. Indubitablement il alloit découvrir tout le myſtere : mais une douzaine de Fruitieres, de Laquais, & de Porte-chaiſes, deſireux de me ſervir pour mon argent, luy fermerent la bouche à

coups de poing, Et dautant qu'ils se figuroient que leur récompense seroit mesurée aux outrages dont ils insulteroient à la foiblesse de ce pauvre dupé, chacun accouroit y toucher du pied ou de la main. Voyez l'Homme d'honneur, clabaudoit cette racaille ? Il n'a pourtant pas pû s'empêcher de dire, dés qu'il a reconnu Monsieur, qu'il étoit attrapé. Le bon de la Comedie, c'est que mon Geolier étant en ses habits de fête, il avoit honte de s'avoüer Marguillier du Boureau, & craignoit mesme se découvrant d'étre encore mieux batu. Moy de mon côté, je pris l'essor durant le plus chaud de la bagare. J'abandonnay mon salut à mes jambes ; elles m'eurent bien-tost mis en franchise : Mais pour mon malheur, la veuë que tout le monde recommençoit à jetter sur moy, me rejetta tout de nouveau dans mes premieres alarmes. Si le spectacle de cent guenilles, qui comme un branle de petits gueux dansoient à l'entour de moy, excitoit un bayeur à me regarder, je craignois qu'il ne leût sur mon front, que j'étois un prisonnier échapé. Si un passant sortoit la main de dessous son manteau, je me le figurois un Sergent qui allongeoit le bras pour m'arrêter. Si j'en remarquois un autre, arpentant le pavé sans

me rencontrer des yeux, je me perſuadois qu'il feignoit de ne m'avoir pas veu, afin de me ſaiſir par derriere. Si j'appercevois un Marchand entrer dans ſa boutique, je diſois, il va décrocher ſa hallebarde. Si je rencontrois un quartier plus chargé de peuple qu'à l'ordinaire, tant de monde, penſois-je, ne s'eſt point aſſemblé-là ſans deſſein. Si un autre étoit vuide, on eſt icy prés à me guetter. Un embarras s'oppoſoit-il à ma fuite, on a barricadé les ruës pour m'enclore. Enfin ma peur ſubornant ma raiſon, chaque Homme me ſembloit un Archer; chaque parole, *arrêtez*, & chaque bruit, l'inſuportable croaſſement des verroux de ma priſon paſſée. Ainſi travaillé de cette terreur panique, je reſolus de gueuſer encore, afin de traverſer ſans ſoupçon le reſte de la Ville juſqu'à la Poſte: Mais de peur qu'on ne me reconnût à la voix, j'ajoûtay à l'exercice de Quaiſman, l'adreſſe de contrefaire le Muet. Je m'avance donc vers ceux que j'apperçois qui me regardent: je pointe un doigt deſſous le menton, puis deſſus la bouche, & je l'ouvre en bâillant, avec un cry non articulé, pour faire entendre par ma grimace, qu'un pauvre Muet demande l'aumoſne. Tantoſt par charité on me donnoit un com-

pâtiſſement d'épaule ; tantoſt je me ſentois fourer une bride au poing ; & tantoſt j'entendois des Femmes murmurer, que je pourois bien en Turquie avoir été de cette façon martyriſé pour la Foy. Enfin j'appris que la gueuſerie eſt un grand Livre, qui nous enſeigne les mœurs des peuples, à meilleur marché, que tous ces grands Voyages de Colomb & de Magellan.

Ce ſtratagéme pourtant ne pût encore laſſer l'opiniâtreté de ma deſtinée, ny gagner ſon mauvais naturel : Mais à quelle autre invention pouvois-je recourir ? Car de traverſer une grande Ville comme Toulouſe, où mon Eſtampe m'avoit fait connoître meſme aux Harangeres, bariolé de guenilles auſſi bouruës que celles d'un Harlequin, n'étoit-il pas vray-ſemblable que je ſerois obſervé & reconnu incontinent ? & que le contrecharme de ce danger étoit le perſonnage de Gueux dont le rolle ſe jouë ſous toute ſorte de viſages ? Et puis, quand cette ruſe n'auroit pas eſté projettée, avec toutes les circonſpections qui la devoient accompagner, je penſe que parmy tant de funeſtes conjonctures, c'étoit avoir le jugement bien fort, de ne pas devenir inſenſé.

J'avançois donc chemin, quand tout à

coup je me ſentis obligé de rebrouſſer arriere ; car mon venerable Geolier, & quelque douzaine d'Archers de ſa connoiſſance, qui l'avoient tiré des mains de la racaille, s'étant ameutez, & patroüillans toute la Ville pour me trouver, ſe rencontrerent malheureuſement ſur mes voyes. D'abord qu'ils m'apperceurent avec leurs yeux de Linx ; voler de toute leur force, & moy voler de toute la mienne, fut une meſme choſe. J'étois ſi legerement pourſuivy, que quelquefois ma liberté ſentoit deſſus mon col l'haleine des Tyrans qui la vouloient opprimer : mais il ſembloit que l'air qu'ils pouſſoient en courant derriere moy, me pouſſât devant eux. Enfin le Ciel ou la peur me donnerent quatre ou cinq ruelles d'avance. Ce fut pour lors que mes Chaſſeurs perdirent le vent & les traces, moy la veuë & le charivary de cette importune Venerie. Certes qui n'a franchy, je dis en original, des agonies ſemblables, peut difficilement meſurer la joye dont je treſſaillis, quand je me vis échappé. Toutefois parce que mon ſalut me demandoit tout entier, je reſolus de ménager bien avaricieuſement le temps qu'ils conſommoient pour m'atteindre. Je me barboüillay le viſage, frotay mes cheveux de pouſſiere, dépoüillay mon pour-

point, devalay mon haut-de-chauſſe, jettay mon chapeau dans un ſoûpirail; puis ayant étendu mon mouchoir deſſus le pavé, & diſpoſé aux coins quatre petits cailloux, comme les malades de la contagion, je me couchay vis-à-vis, le ventre contre terre, & d'une voix piteuſe me mis à geindre fort langoureuſement. A peine étois-je-là, que j'entendis les cris de cette enroüée populace long-temps avant le bruit de leurs pieds; mais j'eus encore aſſez de jugement pour me tenir en la meſme poſture, dans l'eſperance de n'en étre point reconnu, & je ne fus point trompé, car me prenant tous pour un peſtiferé, ils paſſerent fort vîte, en ſe bouchant le nez, & jetterent la plûpart un double ſur mon mouchoir.

L'orage ainſi diſſipé, j'entre ſous une allée, je reprens mes habits, & m'abandonne encore à la Fortune; mais j'avois tant couru, qu'elle s'étoit laſſée de me ſuivre. Il le faut bien croire ainſi; car à force de traverſer des places & des carrefours, d'enfiler & couper des ruës, cette glorieuſe Déeſſe n'étant pas accoûtumée de marcher ſi vîte, pour mieux dérober ma route, me laiſſa choir aveuglément aux mains des Archers qui me pourſuivoient. A ma rencontre ils foudroyerent une huée ſi furieu-

ſe, que j'en demeuray ſourd. Ils crûrent n'avoir pas aſſez de bras pour m'arrêter, ils y employerent les dents, & ne s'aſſuroient pas encore de me tenir; l'un me traînoit par les cheveux, un autre par le collet, pendant que les moins paſſionnez me foüilloient. La quête fut plus heureuſe que celle de la priſon, ils trouverent le reſte de mon or.

Comme ces charitables Medecins s'occupoient à guerir l'hydropiſie de ma bourſe, un grand bruit s'éleva: Toute la place retentit de ces mots, *tuë*, *tuë*, & en même temps je vis briller des épées. Ces Meſſieurs qui me traînoient, crierent, que c'étoient les Archers du Grand Prevoſt qui leur vouloient dérober cette capture. Mais prenez garde, me dirent-ils, me tirant plus fort qu'à l'ordinaire, de choir entre leurs mains, car vous ſeriez condamné en vingt-quatre heures, & le Roy ne vous ſauveroit pas. A la fin pourtant effrayez eux-meſmes du chamaillis qui commençoit à les atteindre, ils m'abandonnerent ſi univerſellement, que je demeuray tout ſeul au milieu de la ruë, pendant que les agreſſeurs faiſoient boucherie de tout ce qu'ils rencontroient. Je vous laiſſe à penſer ſi je pris la fuite, moy qui avoit également à

craindre l'un & l'autre party. En peu de temps je m'éloignay de la bagarre ; mais comme déja je demandois le chemin de la Poſte, un torrent de peuple qui fuyoit la mélée, dégorgea dans ma ruë ; ne pouvant reſiſter à la foule, je la ſuivis ; & me fâchant de courir ſi long-temps, je gagnay à la fin une petite porte fort ſombre, où je me jettay pêle-mêle avec d'autres fuyards. Nous la baclâmes deſſus nous ; puis quand tout le monde eut repris haleine : Camarades, dit-un de la troupe, ſi vous m'en croyez, paſſons les deux guichets, & tenions fort dans le preau. Ces épouvantables paroles fraperent mes oreilles d'une douleur ſi ſurprenante, que je penſay tomber mort ſur la place. Helas ! tout auſſi-toſt, mais trop tard, je m'aperceus qu'au lieu de me ſauver dans un azile comme je croyois, j'étois venu me jetter moy-meſme en priſon, tant il eſt impoſſible d'échaper à la vigilance de ſon étoille. Je conſideray cét Homme plus attentivement, & je le reconnus pour un des Archers qui m'avoient ſi long-temps couru : La ſueur froide m'en monta au front, & je devins pâle preſt à m'evanoüir. Ceux qui me virent ſi foible, émeus de compaſſion, demanderent de l'eau ; chacun s'approcha pour me ſecourir, &

par malheur ce maudit Archer fut des plus hâtez ; il n'eût pas jetté les yeux sur moy, qu'aussi-tost il me reconnut. Il fit signe à ses compagnons, & en mesme temps on me salüa d'un *je vous fais prisonnier de par le Roy*. Il ne falut pas aller loin pour m'écroüer.

Je demeuray dans la morgue jusqu'au soir, où chaque Guichetier l'un aprés l'autre, par une exacte dissection des parties de mon visage, venoit tirer mon tableau sur la toile de sa memoire.

A sept heures sonantes, le bruit d'un trousseau de clefs donna le signal de la retraite. On me demanda si je voulois étre conduit à la chambre d'une pistole ; je répondis d'un baissement de tête. De l'argent donc ? me repliqua ce Guide. Je connus bien que j'étois en lieu où il m'en faudroit avaler bien d'autres : C'est pourquoy je le priay, en cas que sa courtoisie ne pût se resoudre à me faire credit jusqu'au lendemain, qu'il dit de ma part au Geolier de me rendre la monnoye qu'on m'avoit prise. Ho par ma foy, répondit ce maraut, nostre Maître a bon cœur, il ne rend rien. Est-ce donc que pour vostre beau nez .... Hé allons, allons aux cachots noirs. En achevant ces paroles, il me montra le chemin

par un grand coup de ſon trouſſeau de clefs, la peſanteur duquel me fit culbuter & griller du haut en bas d'une montée obſcure, juſqu'au pied d'une porte qui m'arrêta ; encore n'aurois-je pas reconnu que c'en étoit une, ſans l'éclat du choc dont je la heurtay, car je n'avois plus mes yeux, ils étoient demeurez au haut de l'eſcalier ſous la figure d'une chandelle que tenoit à quatre-vingts marches au deſſus de moy mon boureau de conducteur. Enfin cét homme tigre *pian piano* deſcendu, déméla trente groſſes ſerrures, décrocha autant de barres, & le guichet ſeulement entrebaillé, d'une ſecouſſe de genoüil il m'engouffra dans cette foſſe dont je n'eus pas le temps de remarquer toute l'horreur, tant il retira vîte aprés luy la porte. Je demeuray dans la bourbe juſqu'aux genoux. Si je penſois gagner le bord, j'enfonçois juſqu'à la ceinture : Le glouſſement terrible des Crapaux qui patogeoient dans la vaſe, me faiſoit ſouhaiter d'étre ſourd ; je ſentois des Lezards monter le long de mes cuiſſes, des Couleuvres m'entortiller le col ; & j'en entrevis une à la ſombre clarté de ſes prunelles étincelantes, qui de ſa gueule toute noire de venin dardoit une langue à trois pointes, dont la bruſque agitation paroiſ-

soit une foudre, où ses regards mettoient le feu.

D'exprimer le reste, je ne puis, il surpasse toute créance; & puis je n'ose tâcher à m'en ressouvenir, tant je crains que la certitude où je pense être d'avoir franchy ma prison, ne soit un songe duquel je me vais éveiller. L'éguille avoit marqué dix heures au Cadran de la grosse Tour, avant que personne eut frappé à mon tombeau: mais environ ce temps-là, comme déja la douleur d'une amere tristesse commençoit à me serrer le cœur, & desordonner ce juste accord qui fait la vie, j'entendis une voix laquelle m'avertissoit de saisir la perche qu'on me presentoit. Aprés avoir parmy l'obscurité tâtoné l'air assez long-temps pour la trouver, j'en rencontray un bout, je le pris tout émeu, & mon Geolier tirant l'autre à soy, me pêcha du milieu de ce marécage. Je me doutay que mes affaires avoient pris une autre face, car il me fit de profondes civilitez, ne me parla que la tête nuë, & me dit que cinq ou six personnes de condition attendoient dans la court pour me voir: Il n'est pas jusqu'à cette bête sauvage qui m'avoit enfermé dans la cave que je vous ay décrite, lequel eut l'impudence de m'aborder: Avec un

genoüil en terre m'ayant baisé les mains, de l'une de ses pates il m'ôta quantité de Limats qui s'étoient colez à mes cheveux, & de l'autre il fit choir un gros tas de Sangsuës dont j'avois le visage masqué.

Aprés cette admirable courtoisie ; Au moins, me dit-il, mon bon Seigneur, vous vous souviendrez de la peine & du soin qu'a pris auprés de vous le gros Nicolas : Pardy écoutez, quand c'eût été pour le Roy, ce n'est pas pour vous le reprocher dea. Outré de l'effronterie du maraut, je luy fis signe que je m'en souviendrois. Par mille détours effroyables j'arrivay enfin à la lumiere, & puis dans la court, où sitost que je fus entré, deux hommes me saisirent, que d'abord je ne pûs connoître, à cause qu'ils s'étoient jettez sur moy en mesme temps, & me tenoient l'un & l'autre la face attachée contre la mienne. Je fus long-temps sans les deviner ; mais les transports de leur amitié prenant un peu de tréve, je reconnus mon cher Colignac, & le brave Marquis. Colignac avoit le bras en écharpe, & Cussan fut le premier qui sortit de son extase. Helas ! dit-il, nous n'aurions jamais soupçonné un tel desastre, sans vostre Coureur & le Mulet qui sont arrivez cette nuit aux portes de mon Châ-

teau : Leur poitrail, leurs sangles, leur croupiere, tout étoit rompu, & cela nous à fait préſager quelque choſe de voſtre malheur. Nous ſommes montez auſſi-toſt à cheval, & n'avons pas cheminé deux ou trois lieuës vers Colignac, que tout le Païs émeu de cét accident, nous en a particulariſé les circonſtances. Au galop en meſme temps nous avons donné juſqu'au Bourg où vous étiez en priſon; mais y ayant appris voſtre évaſion, ſur le bruit qui couroit que vous aviez tourné du côté de Toulouſe; avec ce que nous avions de nos gens, nous y ſommes venus à toute bride. Le premier à qui nous avons demandé de vos nouvelles, nous a dit qu'on vous avoit repris. En meſme temps nous avons pouſſé nos Chevaux vers cette priſon; mais d'autres gens nous ont aſſuré que vous vous étiez évanoüy de la main des Sergens: Et comme nous avancions toûjours chemin, des Bourgeois ſe contoient l'un à l'autre que vous étiez devenu inviſible. Enfin à force de prendre langue, nous avons ſceu qu'aprés vous avoir pris, perdu, & repris je ne ſçay combien de fois, on vous menoit à la priſon de la groſſe Tour. Nous avons coupé chemin à vos Archers, & d'un bonheur plus apparent que veritable, nous

les avons rencontrez en tête, attaquez, combatus, & mis en fuite; mais nous n'avons pû apprendre des bleſſez meſme que nous avons pris, ce que vous étiez devenu, juſqu'à ce matin qu'on nous eſt venu dire que vous étiez aveuglément venu vous-meſme vous ſauver en priſon. Colignac eſt bleſſé en pluſieurs endroits, mais fort legerement. Au reſte nous venons de mettre ordre que vous fuſſiez logé dans la plus belle chambre d'icy. Comme vous aimez le grand air, nous avons fait meubler un petit appartement pour vous ſeul tout au haut de la groſſe Tour, dont la terraſſe vous ſervira de Balcon; vos yeux du moins ſeront en liberté malgré le corps qui les attache. Ah! mon cher Dyrcona, s'écria le Comte prenant alors la parole, nous fûmes bien malheureux de ne pas t'emmener, quand nous partîmes de Colignac. Mon cœur par une triſteſſe aveugle dont j'ignorois la cauſe, me prediſoit je ne ſçay quoy d'épouvantable: mais n'importe, j'ay des Amis, tu es innocent, & en tout cas je ſçay fort bien comme on meurt glorieuſement. Une ſeule choſe me deſeſpere. Le maraut ſur lequel je voulois eſſayer les premiers coups de ma vengeance (tu conçois bien que je parle de mon Curé) n'eſt plus

en état de la reſſentir ; ce miſerable a rendu l'ame. Voicy le dérail de ſa mort. Il couroit avec ſon Serviteur pour chaſſer ton Coureur dans ſon Ecurie, quand ce Cheval, d'une fidelité par qui peut-étre les ſecrettes lumieres de ſon inſtinct ont redoublé, tout fougueux ſe mit à ruer, mais avec tant de furie, & de ſuccés, qu'en trois coups de pied contre qui la tête de ce bufle échoüa, il fit vaquer ſon Benefice. Tu ne comprens pas ſans doute les cauſes de la haine de cét inſenſé, mais je te les veux découvrir. Sçache donc, pour prendre l'affaire de plus haut, que ce ſaint Homme, Norman de Nation, & Chicaneur de ſon mêtier, qui déſervoit ſelon l'argent des Pelerins, une Chapelle abandonnée, jetta un dévolut ſur la Cure de Colignac ; & que malgré tous mes efforts, pour maintenir le poſſeſſeur dans ſon bon droit, le drôle patelina ſi bien ſes Juges, qu'à la fin malgré nous il fut noſtre Paſteur.

Au bout d'un an il me plaida auſſi, ſur ce qu'il entendoit que je payaſſe la dîme. On eut beau luy repreſenter, que de temps immemorial ma terre étoit franche, il ne laiſſa pas d'intenter ſon procez qu'il perdit ; mais dans les procedures il fit

il fit naître tant d'incidens, qu'à force de pulluler, plus de vingt autres procez ont germé de celuy-là, qui demeureront au croc, grace au Cheval dont le pied s'eſt trouvé plus dur que la cervelle de M. Jean. Voila tout ce que je puis conjecturer du vertigo de noſtre Paſteur. Mais admirez avec quelle prévoyance il conduiſoit ſa rage. On me vient d'aſſurer que s'étant mis en tête le malheureux deſſein de ta priſon, il avoit ſecretement permuté la Cure de Colignac contre une autre Cure en ſon Païs, où il s'attendoit de ſe retirer auſſi-toſt que tu ſerois pris. Son Serviteur meſme a dit, que voyant ton Cheval prés de ſon Ecurie, il luy avoit entendu murmurer que c'étoit dequoy le mener en lieu où on ne l'atteindroit pas.

Enſuite de ce diſcours, Colignac m'avertit de me défier des offres & des viſites que me rendroit peut-étre une perſonne tres-puiſſante qu'il me nomma; que c'étoit par ſon credit que Meſſire Jean avoit gagné le procez du dévolut; & que cette perſonne de qualité avoit ſollicité l'affaire pour luy, en payement des ſervices que ce bon Prêtre, du temps qu'il étoit Cuiſtre, avoit rendu au College à ſon Fils. Or, continua Colignac, comme il

eſt bien mal-aiſé de plaider ſans aigreur, & ſans qu'il reſte à l'ame un caractere d'inimitié qui ne s'efface plus, encore qu'on nous ait rapatriez, il a toûjours depuis cherché ſecretement les occaſions de me traverſer : Mais il n'importe, j'ay plus de parens que luy dans la robe, & ay beaucoup d'Amis, ou tout au pis nous ſçaurons y interpoſer l'authorité Royale.

Aprés que Colignac eut dit, ils tâcherent l'un & l'autre de me conſoler; mais ce fut par les témoignages d'une douleur ſi tendre, que la mienne s'en augmenta.

Sur ces entrefaites, mon Geolier nous vint retrouver, pour nous avertir que la chambre étoit prête. Allons-la voir, répondit Cuſſan; il marcha, & nous le ſuivîmes. Je la trouvé fort ajuſtée. Il ne me manque rien, leur dis-je, ſinon des Livres. Colignac me promit de m'envoyer dés le lendemain tous ceux dont je luy donnerois la liſte. Quand nous eûmes bien conſideré & bien reconnu par la hauteur de ma Tour, par les foſſez à fonds de cuve, qui l'environnoient, & par toutes les diſpoſitions de mon appartement, que de me ſauver étoit une entrepriſe hors du pouvoir humain; mes Amis ſe regardans l'un l'autre, & puis jettans les yeux ſur

moy, ſe mirent à pleurer : Mais comme ſi tout à coup noſtre douleur eut flechi la colere du Ciel, une ſoudaine joye s'empara de mon ame ; la joye attira l'eſperance, & l'eſperance de ſecrettes lumieres, dont ma raiſon ſe trouva tellement ébloüye, que d'un emportement contre ma volonté qui me ſembloit ridicule à moy-meſme : Allez, leur dis-je, allez m'attendre à Colignac, j'y ſeray dans trois jours ; & envoyez moy tous les inſtrumens de Mathematique, dont je travaille ordinairement. Au reſte vous trouverez dans une grande boëte force cryſtaux taillez de diverſe façon, ne les oubliez pas ; toutefois j'auray pluſtoſt fait de ſpecifier dans un memoire les choſes dont j'ay beſoin.

Ils ſe chargerent du billet que je leur donnay, ſans pouvoir penetrer mon intention : Aprés quoy je les congediay.

Depuis leur départ je ne fis que ruminer à l'execution des choſes que j'avois prémeditées, & j'y ruminois encore le lendemain, quand on m'apporta de leur part tout ce que j'avois marqué au catalogue. Un Valet de chambre de Colignac me dit, qu'on n'avoit point veu ſon Maître depuis le jour precedent, &

qu'on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu. Cét accident ne me troubla point, parce qu'auſſi-toſt il me vint à la penſée qu'il ſeroit poſſible allé en Cour ſolliciter ma ſortie : c'eſt pourquoy ſans m'étonner, je mis la main à l'œuvre. Huit jours durant je charpentay, je rabotay, je colay, enfin je conſtruiſis la machine que je vous vais décrire.

Ce fut une grande boëte fort legere, & qui fermoit fort juſte : Elle étoit haute de ſix pieds ou environ, & large de trois en quarré. Cette boëte étoit troüée par en bas ; & par deſſus la voûte qui l'étoit auſſi, je poſay un vaiſſeau de cryſtal troüé de meſme, fait en globe, mais fort ample, dont le goulot aboutiſſoit juſtement, & s'enchaſſoit dans le pertuis que j'avois pratiqué au chapiteau.

Le vaſe étoit conſtruit exprés à pluſieurs angles, & en forme d'icoſaëdre, afin que chaque facete étant convexe & concave, ma boule produiſit l'effet d'un miroir ardent.

Le Geolier, ny ſes Guichetiers, ne montoient jamais à ma chambre, qu'ils ne me rencontraſſent occupé à ce travail : mais ils ne s'en étonnoient point, à cauſe de toutes les gentilleſſes de mecanique

qu'ils voyoient dans ma chambre, dont je me disois l'inventeur. Il y avoit entr'autres un horloge à vent, un œil artificiel avec lequel on voit la nuit, une Sphere où les Astres suivent le mouvement qu'ils ont dans le Ciel : Tout cela leur persuadoit que la machine où je travaillois, étoit une curiosité semblable ; & puis l'argent dont Colignac leur graissoit les mains, les faisoit marcher doux en beaucoup de pas difficiles. Or il étoit neuf heures du matin ; mon Geolier étoit descendu, & le Ciel étoit obscurcy, quand j'exposay cette machine au sommet de ma Tour, c'est à dire au lieu le plus découvert de ma terrasse : Elle fermoit si close qu'un seul grain d'air, hormis par les deux ouvertures, ne s'y pouvoit glisser ; & j'avois emboëté par dedans un petit ais fort leger qui servoit à m'asseoir.

Tout cela disposé de la sorte, je m'enfermay dedans, & j'y demeuray prés d'une heure, attendant ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de moy.

Quand le Soleil débarassé de nuages commença d'éclairer ma machine, cét icosaëdre transparent qui recevoit à travers ses facetes les tresors du Soleil, en répandoit par le bocal la lumiere dans ma cellule;

& comme cette ſplendeur s'affoibliſſoit à cauſe des rayons qui ne pouvoient ſe replier juſqu'à moy ſans ſe rompre beaucoup de fois, cette vigueur de clarté temperée convertiſſoit ma Chaſſe en un petit Ciel de pourpre émaillé d'or.

J'admirois avec extaſe la beauté d'un coloris ſi mélangé; & voicy que tout à coup je ſens mes entrailles émeuës de la meſme façon que les ſentiroit treſſaillir quelqu'un enlevé par une poulie.

J'allois ouvrir mon guichet, pour connoître la cauſe de cette émotion: mais comme j'avançois la main, j'apperceus par le trou du plancher de ma boëte, ma Tour déja fort baſſe au deſſous de moy; & mon petit Château en l'air, pouſſant mes pieds contremont, me fit voir en un tournemain Toulouſe qui s'enfonçoit en terre. Ce prodige m'étonna, non point à cauſe d'un eſſor ſi ſubit, mais à cauſe de cét épouvantable emportement de la raiſon humaine au ſuccés d'un deſſein qui m'avoit meſme effrayé en l'imaginant. Le reſte ne me ſurprit pas; car j'avois bien préveu que le vuide qui ſurviendroit dans l'icoſaëdre à cauſe des rayons unis du Soleil par les verres concaves, attireroit pour le remplir une furieuſe abondance d'air, dont ma boëte

ſeroit enlevée ; & qu'à meſure que je monterois, l'horrible vent qui s'engouffreroit par le trou, ne pouroit s'élever juſqu'à la voûte, qu'en penetrant cette machine avec furie il ne la pouſſât en haut. Quoy que mon deſſein fût digeré avec beaucoup de précaution, une circonſtance toutefois me trompa, pour n'avoir pas aſſez eſperé de la vertu de mes miroirs. J'avois diſpoſé autour de ma boëte une petite voile facile à contourner, avec une ficelle dont je tenois le bout, qui paſſoit par le bocal du vaſe ; car je m'étois imaginé qu'ainſi quand je ſerois en l'air, je pourois prendre autant de vent qu'il m'en faudroit pour arriver à Colignac ; mais en un clin d'œil le Soleil qui batoit à plomb & obliquement ſur les miroirs ardens de l'icoſaedre, me guinda ſi haut, que je perdis Toulouſe de veuë. Cela me fit abandonner ma ficelle, & fort peu de temps aprés j'apperceus par une des vitres que j'avois pratiquées aux quatre côtez de la machine, ma petite voile arrachée qui s'envoloit au gré d'un tourbillon entonné dedans.

Il me ſouvient qu'en moins d'un e heure je me trouvay au deſſus de la moyenne region : Je m'en apperceus bien-toſt, parce que je voyois grêler & pleuvoir plus

bas que moy. On me demandera peut-étre d'où venoit alors le vent (ſans lequel ma boëte ne pouvoit monter) dans un étage du Ciel exempt de metheores : Mais pourveu qu'on m'écoute, je ſatisferay à cette objection. Je vous ay dit que le Soleil qui batoit vigoureuſement ſur mes miroirs concaves, uniſſant les rais dans le milieu du vaſe, chaſſoit avec ſon ardeur par le tuyau d'enhaut l'air dont il étoit plein ; & qu'ainſi le vaſe demeurant vuide, la nature qui l'abhorre luy faiſoit rehumer par l'ouverture baſſe d'autre air pour ſe remplir : S'il en perdoit beaucoup, il en recouvroit autant ; & de cette ſorte on ne doit pas s'étonner que dans une region au deſſus de la moyenne, où ſont les vents, je continuaſſe de monter, parce que Lethar devenoit vent, par la furieuſe vîteſſe avec laquelle il s'engouffroit pour empêcher le vuide, & devoit par conſequent pouſſer ſans ceſſe ma machine.

Je ne fus quaſi pas travaillé de la faim, hormis lors que je traverſay cette moyenne region ; car veritablement la froideur du climat me la fit voir de loin ; je dis de loin, à cauſe qu'une bouteille d'eſſence que je portois toûjours, dont j'avalay quelques gorgées, luy défendit d'approcher.

Pendant

Pendant tout le reſte de mon voyage, je n'en ſentis aucune atteinte ; au contraire, plus j'avançois vers ce monde enflamé, plus je me trouvois robuſte : Je ſentois mon viſage un peu chaud, & plus guay qu'à l'ordinaire ; mes mains paroiſſoient colorées d'un vermeil agreable, & je ne ſçay quelle joye couloit parmy mon ſang qui me faiſoit être au delà de moy.

Il me ſouvient que reflechiſſant ſur cette avanture, je raiſonnay une fois ainſi. La faim ſans doute ne me ſçauroit atteindre, à cauſe que cette douleur n'étant qu'un inſtinct de nature, avec lequel elle oblige les animaux à reparer par l'aliment ce qui ſe perd de leur ſubſtance : Aujourd'huy qu'elle ſent que le Soleil par ſa pure, continuelle, & voiſine irradiation, me fait plus reparer de chaleur radicale, que je n'en perds, elle ne me donne plus cette envie qui me ſeroit inutile. J'objectois pourtant à ces raiſons, que puis que le temperament qui fait la vie, conſiſtoit non ſeulement en chaleur naturelle, mais en humide radical, où ce feu ſe doit attacher comme la flame à l'huile d'une lampe : Les rayons ſeuls de ce braſier vital ne pouvoient faire l'ame, à moins que de rencontrer quelque matiere onctueuſe qui les

fixât. Mais tout auſſi-toſt je vainquis cette difficulté, aprés avoir pris garde que dans nos corps l'humide radical, & la chaleur naturelle, ne ſont rien qu'une meſme choſe; car ce que l'on appelle humide, ſoit dans les Animaux, ſoit dans le Soleil, cette grande ame du Monde n'eſt qu'une fluxion d'étincelles plus continuës, à cauſe de leur mobilité, & ce que l'on nomme chaleur, eſt une broüine d'atômes de feu qui paroiſſent moins déliées, à cauſe de leur interruption: mais quand l'humide & la chaleur radicale ſeroient deux choſes diſtinctes, il eſt conſtant que l'humide ne ſeroit pas neceſſaire pour vivre ſi proche du Soleil; car puis que cét humide ne ſert dans les vivans que pour arrêter la chaleur qui s'exhaleroit trop vîte, & ne ſeroit pas reparée aſſez toſt; je n'avois garde d'en manquer dans une region où de ces petits corps de flame qui font la vie, il s'en reüniſſoit davantage à mon être, qu'il ne s'en détachoit.

Une autre choſe peut cauſer de l'étonnement, à ſçavoir, pourquoy les approches de ce globe ardent ne me conſommoient pas, puis que j'avois preſque atteint la pleine activité de ſa Sphere; mais en voicy la raiſon. Ce n'eſt point, à pro-

prement parler, le feu meſme qui brûle, mais une matiere plus groſſe que le feu pouſſe çà & là par les élans de ſa nature mobile; & cette poudre de bluettes que je nomme feu, par elle-meſme mouvante, tient poſſible toute ſon action de la rondeur de ſes atômes; car ils chatoüillent, échauffent, ou brûlent, ſelon la figure des corps qu'ils traînent avec eux. Ainſi la paille ne jette pas une flame ſi ardente que le bois; le bois brûle avec moins de violence que le fer; & cela procede de ce que le feu de fer, de bois, & de paille, quoy qu'en ſoy le meſme feu agit toutefois diverſement ſelon la diverſité des corps qu'il remuë: c'eſt pourquoy dans la paille, le feu (cette pouſſiere quaſi ſpirituelle) n'étant embaraſſé qu'avec un corps mol; il eſt moins corroſif: Dans le bois, dont la ſubſtance eſt plus compacte, il entre plus durement; & dans le fer, dont la maſſe eſt preſque tout à fait ſolide, & liée de parties angulaires, il penetre & conſomme ce qu'on y jette en un tournemain. Toutes ces obſervations étant ſi familieres, on ne s'étonnera point que j'approchaſſe du Soleil ſans étre brûlé, puis que ce qui brûle n'eſt pas le feu, mais la matiere où elle eſt attachée; & que le feu

du Soleil ne peut étre mêlé d'aucune matiere. N'experimentons-nous pas meſme que la joye qui eſt un feu, pource qu'il ne remuë qu'un ſang aërien dont les particules fort deliées gliſſent doucement contre les membranes de noſtre chair, chatoüille & fait naître je ne ſçay quelle aveugle volupté; & que cette volupté, ou pour mieux dire ce premier progrés de douleur, n'arrivant pas juſqu'à menacer l'animal de mort, mais juſqu'à luy faire ſentir que l'envie cauſe un mouvement à nos eſprits que nous appellons joye. Ce n'eſt pas que la fiévre, encore qu'elle ait des accidens tout contraires, ne ſoit un feu envelopé dans un corps, dont les grains ſont cornus, tel qu'eſt la bile atre, ou la mélancolie, qui venant à darder ſes pointes crochuës par tout où ſa nature mobile le promene, perce, coupe, écorche, & produit par cette agitation violente, ce qu'on appelle ardeur de fiévre: Mais cette enchaînure de preuves eſt fort inutile; les experiences les plus vulgaires ſuffiſent pour convaincre les aheurtez. Je n'ay pas de temps à perdre, il faut penſer à moy: Je ſuis à l'exemple de Phaëton, au milieu d'une carriere où je ne ſçaurois rebrouſſer, & dans laquelle ſi je fais un faux

pas, toute la Nature enſemble n'eſt point capable de me ſecourir.

Je reconnus tres-diſtinctement, comme autrefois j'avois ſoupçonné en montant à la Lune, qu'en effet c'eſt la terre qui tourne d'Orient en Occident à l'entour du Soleil, & non pas le Soleil autour d'elle; car je voyois enſuite de la France, le pied de la bote d'Italie, puis la Mer Mediterranée, puis la Grece, puis le Boſphore, le Pont-Euxin, la Perſe, les Indes, la Chine, & enfin le Japon, paſſer ſucceſſivement vis-à-vis du trou de ma loge; & quelques heures aprés mon élevation, toute la Mer du Sud ayant tourné, laiſſa mettre à ſa place le continent de l'Amerique.

Je diſtinguay clairement toutes ces revolutions; & je me ſouviens meſme que long-temps aprés je vis encore l'Europe remonter une fois ſur la Scene, mais je n'y pouvois plus remarquer ſeparément les Etats, à cauſe de mon exaltation qui devint trop haute. Je laiſſay ſur ma route, tantoſt à gauche, tantoſt à droite, pluſieurs Terres comme la noſtre, où pour peu que j'attaigniſſe les Spheres de leur activité, je me ſentois flechir: Toutefois la rapide vigueur de mon eſſor ſurmon-

toit celle de ces attractions.

Je coſtoyay la Lune qui pour lors ſe trouvoit entre le Soleil & la Terre, & je laiſſay Venus à main droite. Mais à propos de cette Etoille, la vieille Aſtronomie a tant prêché, que les Planetes ſont des Aſtres qui tournent à l'entour de la Terre, que la moderne n'oſeroit en douter : & je remarquay toutefois, que durant tout le temps que Venus parut au deça du Soleil, à l'entour duquel elle tourne, je la vis toûjours en croiſſant ; mais achevant ſon tour, j'obſervay qu'à meſure qu'elle paſſa derriere, les cornes ſe raprocherent, & ſon ventre noir ſe redora. Or cette viciſſitude de lumieres & de tenebres, montrent bien évidemment que les Planetes ſont comme la Lune & la Terre, des globes ſans clarté qui ne ſont capables que de reflechir celle qu'ils empruntent.

En effet, à force de monter, je fis encore la meſme obſervation de Mercure. Je remarquay de plus, que tous ces Mondes ont encore d'autres petits Mondes qui ſe meuvent à l'entour d'eux. Rêvant depuis aux cauſes de la conſtruction de ce grand Univers, je me ſuis imaginé qu'au débroüillement du Cahos, aprés que

Dieu eut creé la matiere, les corps semblables se joignirent par ce principe d'amour inconnu, avec lequel nous experimentons que toute chose cherche son pareil. Des particules formées de certaine façon s'assemblerent, & cela fit l'air : d'autres, à qui la figure donna possible un mouvement circulaire, composerent en se liant les globes qu'on appelle Astres, qui non seulement à cause de cette inclination de piroüeter sur leurs Poles, à laquelle leur figure les necessite, ont dû s'amasser en rond comme nous les voyons, mais ont dû mesme s'évaporant de la masse, & cheminant dans leur fuite d'une allure semblable, faire tourner les orbes moindres qui se rencoutroient dans la Sphere de leur activité: C'est pourquoy Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne, ont esté contraints de piroüeter & rouler tout ensemble à l'entour du Soleil. Ce n'est pas qu'on ne se puisse imaginer qu'autrefois tous ces autres globes n'ayent été des Soleils, puis qu'il reste encore à la Terre, malgré son extinction presente, assez de chaleur pour faire tourner la Lune autour d'elle, par le mouvement circulaire des corps qui se déprennent de sa masse, & qu'il en reste assez à Jupiter pour en faire

tourner quatre : Mais ces Soleils, à la longueur du temps, ont fait une perte de lumiere & de feu ſi conſiderable par l'emiſſion continuelle des petits corps qui font l'ardeur & la clarté, qu'ils ſont demeurez un marc froid, tenebreux, & preſque impuiſſant. Nous découvrons meſme que ces taches qui ſont au Soleil, dont les Anciens ne s'étoient point apperceus, croiſſent de jour en jour : Or que ſçait-on ſi ce n'eſt point une croûte qui ſe forme en ſa ſuperficie, ſa maſſe qui s'éteint à meſure que la lumiere s'en déprend ; & s'il ne deviendra point, quand tous ces corps mobiles l'auront abandonné, un globe opaque comme la Terre ? Il y a des ſiecles fort éloignez, au delà deſquels il ne paroiſt aucun veſtige du genre humain: peut-eſtre qu'auparavant la Terre eſtoit un Soleil peuplé d'animaux proportionnez au climat qui les avoit produits, & peut-étre que ces animaux là étoient les Démons de qui l'Antiquité raconte tant d'éxemples. Pourquoy non ? ne ſe peut-il pas faire que ces animaux depuis l'extinction de la Terre, y ont encore habité quelque temps, & que l'alteration de leur globe n'en avoit pas détruit encore toute la race ? En effet, leur vie a duré juſqu'à

celle d'Auguſte, au témoignage de Plutarque. Il ſemble meſme que le Teſtament prophetique & ſacré de nos premiers Patriarches, nous ait voulu conduire à cette verité par la main; car on y lit auparavant qu'il ſoit parlé de l'Homme, la revolte des Anges. Cette ſuite de temps que l'Ecriture obſerve, n'eſt-elle pas comme une demy preuve que les Anges ont habité la Terre auparavant nous; & que ces orgueilleux qui avoient habité noſtre Monde, du temps qu'il eſtoit Soleil, dédaignans peut-étre depuis qu'il fut éteint, d'y continuer leur demeure, & ſçachant que Dieu avoit poſé ſon Trône dans le Soleil, oſerent entreprendre de l'occuper? Mais Dieu qui voulut punir leur audace, les chaſſa meſme de la Terre, & créa l'Homme moins parfait, mais par conſequent moins ſuperbe, pour occuper leurs places vuides.

Environ au bout de quatre mois de voyage, du moins autant qu'on ſçauroit ſiputer, quand il n'arrive point de nuit pour diſtinguer le jour, j'aborday une de ces petites Terres qui voltigent à l'entour du Soleil, que les Mathematiciens appellent des Macules, où à cauſe des nuages interpoſez, mes miroirs ne reüniſſant plus tant

de chaleur, & l'air par conſequent ne pouſſant plus ma Cabane avec tant de vigueur, ce qui reſta de vent ne fut capable que de ſoutenir ma chute, & me deſcendre ſur la pointe d'une fort haute Montagne où je baiſſay doucement.

Je vous laiſſe à penſer la joye que je ſentis de voir mes pieds ſur un plancher ſolide, aprés avoir ſi long-temps joüé le perſonnage d'Oiſeau. En verité des paroles ſont foibles, pour exprimer l'épanoüiſſement dont je treſſaillis, lors qu'enfin j'apperceus ma tête couronnée de la clarté des Cieux. Cét extaſe pourtant ne me tranſporta pas ſi fort, que je ne ſongeaſſe au ſortir de ma boëte, de couvrir ſon chapiteau avec ma chemiſe auparavant que de m'éloigner, parce que j'apprehendois, ſi l'air devenant ſerain, le Soleil eut ralumé mes miroirs, comme il étoit vray-ſemblable, de ne plus retrouver ma maiſon.

Par des crevaſſes que des ruines d'eau témoignoient avoir creuſées, je devalay dans la Plaine, où pour l'épaiſſeur du limon dont la terre étoit graſſe, je ne pouvois quaſi marcher: toutefois au bout de quelque eſpace de chemin, j'arrivay dans une fondriere où je rencontray un petit Homme tout nud aſſis ſur une pierre qui

ſe repoſoit. Je ne me ſouviens pas ſi je luy parlay le premier, ou ſi ce fut luy qui m'interrogea: mais j'ay la memoire toute fraîche comme ſi je l'écoutois encore, qu'il me diſcourut pendant trois groſſes heures en une Langue que je ſçay bien n'avoir jamais oüye, & qui n'a aucun rapport avec pas-une de ce Monde-cy, laquelle toutefois je compris plus vîte & plus intelligiblement que celle de ma Nourice. Il m'expliqua quand je me fus enquis d'une choſe ſi merveilleuſe, que dans les Sciences il y avoit un vray, hors lequel on étoit toûjours éloigné du facile; que plus un idiôme s'éloignoit de ce vray, plus il ſe rencontroit au deſſous de la conception & de moins facile intelligence: De meſme, continuoit-il, dans la Muſique ce vray ne ſe rencontre jamais, que l'ame auſſi-toſt ſoulevée ne s'y porte aveuglément. Nous ne le voyons pas, mais nous ſentons que Nature le voit; & ſans pouvoir comprendre en quelle ſorte nous en ſommes abſorbez, il ne laiſſe pas de nous ravir, & ſi nous ne ſçaurions remarquer où il eſt. Il en va des Langues tout de meſme; qui rencontre cette verité de lettres, de mots, & de ſuite, ne peut jamais en s'exprimant tomber au deſſous de ſa conception, il parle toûjours

égal à sa pensée ; & c'est pour n'avoir pas la connoissance de ce parfait idiôme, que vous demeurez court, ne connoissant pas l'ordre ny les paroles qui puissent expliquer ce que vous imaginez. Je luy dis, que le premier Homme de nostre Monde, s'étoit indubitablement servy de cette Langue, parce que chaque nom qu'il avoit imposé à chaque chose, declaroit son essence. Il m'interrompit, & continua. Elle n'est pas simplement necessaire pour exprimer tout ce que l'esprit conçoit, mais sans elle on ne peut pas étre entendu de tous. Comme cét idiôme est l'instinct ou la voix de la Nature, il doit étre intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la Nature : c'est pourquoy si vous en aviez l'intelligence, vous pourriez communiquer & discourir de toutes vos pensées aux bêtes, & les bêtes à vous de toutes les leurs, à cause que c'est le langage mesme de la Nature, par qui elle se fait entendre à tous les animaux.

Que la facilité donc avec laquelle vous entendez le sens d'une Langue qui ne sonna jamais à vostre oüye, ne vous étonne plus. Quand je parle, vostre ame rencontre dans chacun de mes mots, ce vray qu'elle cherche à tâtons; & quoy que sa raison ne l'entende pas, elle a chez soy Nature qui ne

ſçauroit manquer de l'entendre.

Ah ! c'eſt ſans doute, m'écriay-je, par l'entremiſe de cét energique idiôme, qu'autrefois noſtre premier Pere converſoit avec les animaux, & qu'il étoit entendu d'eux; car comme la domination ſur toutes les eſpeces luy avoit été donnée, elles luy obeïſſoient, parce qu'il les faiſoit en une Langue qui leur étoit connuë ; & c'eſt auſſi pour cela (cette Langue matrice étant perduë) qu'elles ne viennent point aujourd'huy comme jadis, quand nous les appellons, à cauſe qu'elles ne nous entendent plus.

Le petit Homme ne fit pas ſemblant de me vouloir répondre ; mais reprenant le fil de ſon diſcours, il alloit continuer, ſi je ne l'euſſe interrompu encore une fois. Je luy demanday donc en quel Monde nous reſpirions, s'il étoit beaucoup habité, & quelle ſorte de gouvernement maintenoit leur police. Je vais, repliqua-t'il, vous étaler des ſecrets qui ne ſont point connus en voſtre climat.

Regardez bien la terre où nous marchons, elle étoit il n'y a gueres une maſſe indigeſte & broüillée, un cahos de matiere confuſe, une craſſe noire & gluante dont le Soleil s'étoit purgé. Or aprés que par la vigueur des rais qu'il dardoit contre, il

a eu, mêlé, preſſé, & rendu compactes ces nombreux nuages d'atômes ; aprés, dis-je, que par une longue & puiſſante coction, il a eu ſeparé dans cette boule les corps les plus contraires, & reüny les plus ſemblables, cette maſſe outrée de chaleur a tellement ſué, qu'elle a fait un deluge qui l'a couverte plus de quarante jours ; car il faloit bien à tant d'eau cét eſpace de temps pour s'écouler aux regions les plus penchantes & les plus baſſes de noſtre globe.

De ces torrens d'humeur aſſemblez, il s'eſt formé la Mer, qui témoigne encore par ſon ſel que ce doit étre un amas de ſueur, toute ſueur étant ſalée. Enſuite de la retraite des eaux, il eſt demeuré ſur la terre une bourbe graſſe & feconde, où quand le Soleil eut rayonné, il s'éleva comme une ampoulle, qui ne pût à cauſe du froid pouſſer ſon germe dehors. Elle receut donc une autre coction ; & cette coction la rectifiant encore, & la perfectionnant par un mélange plus exact, elle rendit ce germe qui n'étoit en puiſſance que de vegeter, capable de ſentir : Mais parce que les eaux qui avoient ſi long-temps croupy ſur le limon, l'avoient trop morfondu, la bube ne ſe creva point ; de ſorte que le Soleil la recuiſit encore une fois ; & aprés

une troiſiéme digeſtion, cette matrice étant ſi fort échauffée, que le froid n'aportoit plus d'obſtacle à ſon accouchement, elle s'ouvrit, & enfanta un Homme lequel a retenu dans le foye, qui eſt le ſiege de l'ame vegetative, & l'endroit de la premiere coction, la puiſſance de croître; dans le cœur, qui eſt le ſiege de l'activité, & la place de la ſeconde coction, la puiſſance vitale; & dans le cerveau, qui eſt le ſiege de l'intellectuelle, & le lieu de la troiſiéme coction, la puiſſance de raiſonner. Sans cela, pourquoy ſerions-nous plus long-temps dans le ventre de nos meres, que tout le reſte des animaux, ſi ce n'étoit qu'il faut que noſtre embrion reçoive trois coctions diſtinctes, pour former les trois facultez diſtinctes de noſtre ame; & les bêtes ſeulement deux, pour former ſes deux puiſſances? Je ſçay bien que le Cheval ne s'acheve qu'en dix, douze, ou quatorze mois, au ventre de la Jument: mais comme il eſt d'un tempérament ſi contraire à celuy qui nous fait Hommes, que jamais il n'a vie qu'aux mois, remarquez tout à fait antipatiques à la noſtre, quand nous reſtons dans la matrice, outre le cours naturel; ce n'eſt pas merveille que le periode du temps, dont Nature a beſoin pour de-

livrer une Jument, ſoit autre que celuy qui fait accoucher une Femme. Oüy, mais enfin, dira quelqu'un, le Cheval demeure plus de temps que nous au ventre de ſa mere; & par conſequent il y reçoit des coctions ou plus parfaites, ou plus nombreuſes: Je répons qu'il ne s'enſuit pas; car ſans m'appuyer des obſervations que tant de Doctes ont fait ſur l'energie des nombres, quand ils prouvent que toute matiere étant en mouvement, certains étres s'achevent dans une certaine revolution de jours qui ſe détruiſent dans une autre; ny ſans me faire fort des preuves qu'ils tirent, aprés avoir expliqué la cauſe de tous ces mouvemens, que le nombre de neuf eſt le plus parfait; je me contenteray de répondre, que le germe de l'Homme étant plus chaud, le Soleil y travaille, & fournit plus d'organes en neuf mois, qu'il n'en ébauche en un an dans celuy du Poulain. Or qu'un Cheval ne ſoit beaucoup plus froid qu'un Homme, on n'en ſçauroit douter, puis que cette bête ne meurt que d'enflure de rate, ou d'autres maux qui procedent de melancolie. Cependant, me direz-vous, on ne voit point dans noſtre Monde aucun Homme engendré de bouë, & produit de cette façon. Je le croy bien, voſtre Monde eſt aujourd'huy trop

trop échauffé ; car ſi-toſt que le Soleil attire un germe de la terre, ne rencontrant point ce froid humide, ou pour mieux dire ce periode certain d'un mouvement achevé qui le contraigne à pluſieurs coctions, il en forme auſſi-toſt un vegetant ; ou s'il ſe fait deux coctions, comme la ſeconde n'a pas le loiſir de s'achever parfaitement, elle n'engendre qu'un inſecte : Auſſi j'ay remarqué que le Singe, qui porte comme nous ſes petits prés de neuf mois, nous reſſemble par tant de biais, que beaucoup de Naturaliſtes ne nous ont point diſtingué d'eſpece ; & la raiſon c'eſt que leur ſemence à peu prés temperée comme la noſtre, pendant ce temps a preſque eu le loiſir d'achever les trois digeſtions.

Vous me demanderez indubitablement de qui je tiens l'Hiſtoire que je vous ay contée ; vous me direz que je ne ſçaurois l'avoir appriſe de ceux qui n'y étoient pas : Il eſt vray que je ſuis le ſeul qui s'y ſoit rencontré, & que par conſequent je n'en puis rendre témoignage, à cauſe qu'elle étoit arrivée auparavant que je nâquiſſe ; cela eſt encore vray : mais apprenez auſſi, que dans une region voiſine du Soleil comme la noſtre, les ames pleines de feu ſont plus claires, plus ſubtiles, & plus pene-

trantes, que celles des autres animaux aux Spheres plus éloignées. Or puis que dans voſtre Monde meſme il s'eſt jadis rencontré des Prophetes, de qui l'eſprit échauffé par un vigoureux antouſiaſme ont eu des preſſentimens du futur, il n'eſt pas impoſſible que dans celuy-cy beaucoup plus proche du Soleil, & par conſequent beaucoup plus lumineux que le noſtre, il ne vienne à un fort génie quelque odeur du paſſé; que ſa raiſon mobile ne ſe remuë auſſi bien en arriere qu'en avant, & qu'elle ne ſoit capable d'atteindre la cauſe par les effets, veu qu'elle peut arriver aux effets par la cauſe.

Il acheva ſon recit de cette ſorte; mais aprés une conference encore plus particuliere de ſecrets fort cachez qu'il me revela, dont je veux taire une partie, & dont l'autre m'eſt échapée de la memoire, il me dit qu'il n'y avoit pas encore trois ſemaines qu'une mote de terre engroſſée par le Soleil, avoit accouché de luy. Regardez bien cette tumeur. Alors il me fit remarquer ſur de la bourbe je ne ſçay quoy d'enflé comme une taupiniere: c'eſt, dit-il, une apoſtume, ou pour mieux parler, une matrice qui recelle depuis neuf mois l'embrion d'un de mes freres. J'attens icy à deſſein de luy

ſervir de ſage Femme.

Il auroit continué, s'il n'eut apperceu à l'entour de ce gazon d'argile le terrain qui palpitoit. Cela luy fit juger, avec la groſſeur du bubon, que la Terre étoit en travail, & que cette ſecouſſe étoit déja l'effort des tranchées de l'accouchement. Il me quitta auſſi-toſt pour y courir; & moy j'allay rechercher ma Cabane.

Je regrimpay donc la Montagne que j'avois deſcenduë, au ſommet de laquelle je parvins avec beaucoup de laſſitude. Vous pouvez croire combien je fus en peine, quand je ne la trouvay plus où je l'avois laiſſée. J'en ſoûpirois déja la perte, comme je l'apperceus fort loin qui voltigeoit. Autant que mes jambes pûrent fournir, j'y courus à perte d'haleine; & certes c'étoit un paſſe-temps agreable, de contempler cette nouvelle façon d'aller à la Chaſſe; car quelquefois que j'avois preſque la main deſſus, il ſurvenoit dans la boule de verre une legere augmentation de chaleur, qui tirant l'air avec plus de force, & cét air devenu plus roide enlevant ma boëte au deſſus de moy, me faiſoit ſauter aprés comme un Chat au croc où il voit pendre un Lievre. Sans que ma chemiſe étoit demeurée ſur le chapiteau pour s'opoſer à la force

des miroirs, elle eut fait le voyage toute seule.

Mais à quoy bon me rafraîchir la memoire d'une avanture dont je ne sçaurois me souvenir qu'avec la mesme douleur que je ressentis alors? Il suffira de sçavoir qu'elle bondit, courut, & vola tant, & que je sautay, je marchay, & j'arpentay tant, qu'enfin je la vis choir au pied d'une fort haute montagne. Elle m'eut mené possible encore plus loin, si de cette orgueilleuse enflure de la Terre, les ombres qui noirciſſoient le Ciel bien avant sur la Plaine, n'eussent répandu tout autour une nuit de demy lieuë; car se rencontrant parmy ces tenebres, son verre n'en eut pas plûtost senty la fraîcheur, qu'il ne s'y engendra plus de vuide, plus de vent par le trou, & consequemment plus d'impulsion qui la soûtint; de sorte qu'elle chut, & se fut brisée en mille éclats, si par bon-heur une mare où elle tomba, n'eut plié sous le faix. Je la tiray de l'eau, remis en état ce qui étoit froiſſé; puis aprés l'avoir embrassée de toute ma force, je la portay sur le sommet d'un côteau qui se rencontra tout proche. Là je developay ma chemise d'alentour du vase, mais je ne la pûs vêtir, parce que mes miroirs commençant leur effet,

j'apperceus ma Cabane qui fretilloit déja pour voler. Je n'eus le loisir que d'entrer vîtement dedans, où je m'enfermay comme la premiere fois.

La Sphere de nostre Monde ne me paroissoit plus qu'un Astre à peu prés de la grandeur que nous paroist la Lune; encore il s'étrecissoit, à mesure que je montois, jusqu'à devenir une étoille, puis une bluette, & puis rien; dautant que ce point lumineux s'éguisa si fort pour s'égaler à celuy qui termine le dernier rayon de ma veuë, qu'enfin elle le laissa s'unir à la couleur des Cieux. Quelqu'un peut-étre s'étonnera que pendant un si long voyage, le sommeil ne m'ait point accablé: mais comme le sommeil n'est produit que par la douce exhalaison des viandes qui s'évaporent de l'estomac au cerveau, ou par un besoin que sent Nature de lier nostre ame, pour reparer pendant le repos autant d'esprits que le travail en a consommez, je n'avois garde de dormir, veu que je ne mangeois point, & que le Soleil me restituoit beaucoup plus de chaleur radicale que je n'en dissipois. Cependant mon élevation continuoit, & à mesure qu'elle m'aprochoit de ce Monde enflamé, je sentois couler dans mon sang une certaine joye qui le

rectifioit, & passoit jusqu'à l'ame. De temps en temps je regardois en haut, pour admirer la vivacité des nuances qui rayonnoient dans mon petit dôme de cryſtal; & j'ay la memoire encore preſente, que je pointois alors mes yeux dans le bocal du vaſe, comme voicy que tout en ſurſaut je ſens je ne ſçay quoy de lourd qui s'envole de toutes les parties de mon corps. Un tourbillon de fumée fort épaiſſe & quaſi palpable, ſuffoqua mon verre de tenebres; & quand je voulus me mettre debout pour contempler ce noir dont j'étois aveuglé, je ne vis plus ny vaſe, ny miroirs, ny verriere, ny couverture à ma Cabane: Je baiſſay donc la veuë à deſſein de regarder ce qui faiſoit ainſi choir mon chef-d'œuvre en ruine; mais je ne trouvay à ſa place, & à celle des quatre côtez, & du plancher, que le Ciel tout autour de moy. Encore ce qui m'effraya davantage, ce fut de ſentir comme ſi le vague de l'air ſe fut petrifié, je ne ſçay quel obſtacle inviſible qui repouſſoit mes bras quand je les penſois étendre. Il me vint alors dans l'imagination, qu'à force de monter, j'étois ſans doute arrivé dans le Firmament, que certains Philoſophes, & quelques Aſtronômes, ont dit étre ſolide. Je commençay à craindre d'y demeurer en-

chaſſé ; mais l'horreur dont me conſterna la bizarrerie de cét accident, s'accrût bien davantage par ceux qui ſuccederent : car ma veuë qui vaguoit ça & là, étant par hazard tombée ſur ma poitrine, au lieu de s'arrêter à la ſuperficie de mon corps, paſſa tout à travers ; puis un moment enſuite je m'aviſay que je regardois par derriere, & preſque ſans aucun intervale : comme ſi mon corps n'eut plus été qu'un organe de voir, je ſentis ma chair, qui s'étant décraſſée de ſon opacité, transferoit les objets à mes yeux, & mes yeux aux objets par chez elle. Enfin aprés avoir heurté mille fois ſans la voir, la voûte, le plancher, & les murs de ma chaiſe, je connus que par une ſecrete neceſſité de la lumiere dans ſa ſource, nous étions ma Cabane & moy, devenus tranſparens. Ce n'eſt pas que je ne la dûſſe appercevoir, quoy que diafane, puis qu'on apperçoit bien le verre, le cryſtal, & les diamans, qui le ſont : Mais je me figure que le Soleil, dans une region ſi proche de luy purge bien plus parfaitement les corps de leur opacité, en arrangeant plus droits les pertuis imperceptibles de la matiere, que dans noſtre Monde, où ſa force preſque uſée par un ſi long chemin, eſt à peine capable de tranſpirer ſon éclat aux pierres

precieuſes, toutefois à cauſe de l'interne égalité de leurs ſuperficies, il leur fait rejalir à travers de leurs glaces, comme par de petits yeux, ou le vert des émeraudes, ou l'écarlate des rubis, ou le violet des amétiſtes, ſelon que les diferents pores de la pierre, ou plus droits, ou plus ſinueux, éteignent ou ralument par la quantité des reflexions cette lumiere affoiblie. Une difficulté peut embaraſſer le Lecteur, à ſçavoir comment je pouvois me voir, & ne point voir ma loge, puis que j'étois devenu diafane auſſi bien qu'elle. Je répons à cela, que ſans doute le Soleil agit autrement ſur les corps qui vivent, que ſur les inanimez, puis qu'aucun endroit, ny de ma chair, ny de mes os, ny de mes entrailles, quoy que tranſparens, n'avoit perdu ſa couleur naturelle ; au contraire, mes poulmons conſervoient encore ſous un rouge incarnat leur mole delicateſſe : mon cœur toûjours vermeil balançoit aiſément entre le ſiſtole & le diaſtole ; mon foye ſembloit brûler dans un pourpre de feu, & cuiſant l'air que je reſpirois, continuoit la circulation du ſang, enfin je me voyois, me touchois, me ſentois le meſme, & ſi pourtant je ne l'étois plus.

Pendant que je conſideray cette metamorphoſe,

morphoſe, mon voyage s'accourciſſoit toûjours, mais pour lors avec beaucoup de lenteur, à cauſe de la ſerenité de l'æther qui ſe rarifioit à proportion que je m'approchois de la ſource du jour ; car comme la matiere en cét étage eſt fort deliée pour le grand vuide dont elle eſt pleine, & que cette matiere eſt par conſequent fort pareſſeuſe à cauſe du vuide qui n'a point d'action, cét air ne pouvoit produire en paſſant par le trou de ma boëte, qu'un petit vent à peine capable de la ſoutenir.

Je ne reflechis jamais au malicieux caprice de la Fortune, qui toûjours s'oppoſoit au ſuccés de mon entrepriſe, avec tant d'opiniâtreté, que je m'étonne comment le cerveau ne me tourna point. Mais écoutez un miracle que les ſiecles futurs auront de la peine à croire.

Enfermé dans une boëte à jour que je venois de perdre de veuë, & mon eſſor tellement appeſanty, que je faiſois beaucoup de ne pas tomber ; enfin dans un état où tout ce que renferme la machine entiere du Monde, étoit impuiſſante à me ſecourir, je me trouvois reduit au periode d'une extréme infortune : toutefois comme alors que nous expirons, nous ſommes interieurement pouſſez à vouloir embraſſer ceux

qui nous ont donné l'étre, j'élevay mes yeux au Soleil noſtre Pere commun. Cette ardeur de ma volonté non ſeulement ſoûtint mon corps, mais elle le lança vers la choſe qu'il aſpiroit d'embraſſer. Mon corps pouſſa ma boëte, & de cette façon je continuay mon voyage. Si-toſt que je m'en apperceus, je roidis avec plus d'attention que jamais toutes les facultez de mon ame, pour les attacher d'imagination à ce qui m'attiroit; mais ma tête chargée de ma Cabane, contre le chapiteau de laquelle les efforts de ma volonté me guindoient malgré moy, m'incommoda de telle ſorte, qu'à la fin cette peſanteur me contraignit de chercher à tâtons l'endroit de ſa porte inviſible. Par bon-heur je la rencontray, je l'ouvris, & me jettay dehors; mais cette naturelle apprehenſion de choir qu'ont tous les animaux quand ils ſe ſurprennent ſoûtenus de rien, me fit pour m'accrocher bruſquement étendre le bras: Je n'étois guidé que de la Nature qui ne ſçait pas raiſonner; & c'eſt pourquoy la Fortune ſon ennemie, pouſſa malicieuſement ma main ſur le chapiteau de cryſtal. Helas! quel coup de tonnerre fut à mes oreilles? Le ſon de l'icoſaëdre que j'entendis ſe caſſer en morceaux, un tel deſordre, un tel mal-heur,

une telle épouvante, ſont au de-lá de toute expreſſion. Les miroirs n'attirerent plus d'air, car il ne ſe faiſoit plus de vuide; l'air ne devint plus vent, par la hâte de le remplir; le vent ceſſa de pouſſer ma boëte en haut; bref auſſi-toſt aprés ce debris je la vis choir fort long-temps à travers ces vaſtes campagnes du Monde, elle recontracta dans la meſme region l'opaque tenebreux qu'elle avoit exhalée. Dautant que l'energique vertu de la lumiere ceſſant en cét endroit, elle ſe rejoignit avidement à l'obſcure épaiſſeur qui luy étoit comme eſſentielle; de la meſme façon qu'il s'eſt veu des ames long-temps aprés la ſeparation venir chercher leurs corps, & pour tâcher de s'y rejoindre errer cent ans durant à l'entour de leurs ſepultures, je me doute qu'elle perdit ainſi ſa diafaneïté, car je l'ay veuë depuis en Pologne au meſme état qu'elle étoit quand j'y entray la premiere fois. Or j'ay ſceu qu'elle tomba ſous la ligne équinoctiale au Royaume de Borneau; qu'un Marchand Portugais l'avoit achetée de l'Inſulaire qui la trouva, & que de main en main elle étoit venuë en la puiſſance de cét Ingenieur Polonois qui s'en ſert maintenant à voler.

Ainſi donc ſuſpendu dans le vague des

Cieux, & déja consterné de la mort que j'attendois par ma chute, je tournay, comme je vous ay dit, mes tristes yeux au Soleil; ma veuë y porta ma pensée, & mes regards fixement attachez à son globe, marquerent une voye dont ma volonté suivit les traces pour y enlever mon corps.

Ce vigoureux élan de mon ame ne sera pas incomprehensible, à qui considerera les plus simples effets de nostre volonté; car on sçait bien, par exemple, que quand je veux sauter, ma volonté soulevée par ma fantaisie, ayant susçité tout le microcosme, elle tâche de le transporter jusqu'au but qu'elle s'est proposé: si elle n'y arrive pas toûjours, c'est à cause que les principes dans la Nature, qui sont universels, prévalent aux particuliers, & que la puissance de vouloir étant particuliere aux choses sensibles, & celle de choir au centre étant generalement répanduë par toute la matiere, mon saut est contraint de cesser, dés que la masse aprés avoir vaincu l'insolence de la volonté qui l'a surprise, se rapproche du point où elle tend.

Je tairay tout ce qui survint au reste de mon voyage, de peur d'étre aussi longtemps à le conter qu'à le faire: Tant-y-a qu'au bout de vingt-deux mois j'aborday

enfin tres-heureusement les grandes Plaines du jour.

Cette Terre est semblable à des flocons de neige embrasée, tant elle est lumineuse: Cependant c'est une chose assez incroyable, que je n'aye jamais sceu comprendre depuis que ma boete tomba, si je montay, ou si je descendis au Soleil. Il me souvient seulement quand j'y fus arrivé, que je marchois legerement dessus; je ne touchois le plancher que d'un point, & je roulois souvent comme une boule, sans que je me trouvasse incommodé de cheminer avec la tête, non plus qu'avec les pieds. Encore que j'eusse quelquefois les jambes vers le Ciel, & les épaules contre terre, je me sentois dans cette posture aussi naturellement situé, que si j'eusse eu les jambes contre terre, & les épaules vers le Ciel. Sur quelque endroit de mon corps que je me plantasse, sur le ventre, sur le dos, sur un coude, sur un oreille, je m'y trouvois debout. Je reconnus par là que le Soleil est un Monde qui n'a point de centre, & que comme j'étois bien loin hors la Sphere active du nostre, & de tous ceux que j'avois rencontrez, il étoit par consequent impossible que je pesasse encore, puis que la pesanteur n'est qu'une attraction du cen-

tre dans la Sphere de ſon activité.

Le reſpect avec lequel j'imprimois de mes pas cette lumineuſe campagne, ſuſpendit pour un temps l'ardeur dont je petillois d'avancer mon voyage. Je me ſentois tout honteux de marcher ſur le jour: mon corps meſme étonné ſe voulant appuyer de mes yeux, & cette terre tranſparante qu'ils penetroient, ne les pouvant ſoutenir, mon inſtinct malgré moy devenu maître de ma penſée, l'entraînoit au plus creux d'une lumiere ſans fonds. Ma raiſon pourtant peu à peu deſabuſa mon inſtinct; j'appuyay ſur la Plaine des veſtiges aſſurez & non tremblans, & je comptay mes pas ſi fierement, que ſi les Hommes avoient pû m'appercevoir de leur Monde, ils m'auroient pris pour ce grand Dieu qui marche ſur les nuës. Aprés avoir, comme je croy, cheminé durant quinze jours, je parvins en une contrée du Soleil moins reſplendiſſante que celles dont je ſortois. Je me ſentis tout émeu de joye, & je m'imaginay qu'indubitablement cette joye procedoit d'une ſecrette ſimpathie que mon étre gardoit encore pour ſon opacité. La connoiſſance que j'en eus, ne me fit point pourtant déſiſter de mon entrepriſe; car alors je reſſemblois à ces vieillards endormis,

lesquels encore qu'ils sçachent que le sommeil leur est prejudiciable, & qu'ils ayent commandé à leurs domestiques de les en arracher, sont pourtant bien fâchez dans ce temps-là quand on les réveille. Ainsi quoy que mon corps s'obscurcissant à mesure que j'atteignois des Provinces plus tenebreuses, recontractât les foiblesses qu'apporte cette infirmité de la matiere : je devins las, & le sommeil me saisit. Ces mignardes langueurs dont les approches du sommeil nous chatoüillent, couloient dans mes sens tant de plaisir, que mes sens gagnez par la volupté, forcerent mon ame de sçavoir bon gré au Tyran qui enchaînoit ses domestiques ; car le sommeil, cét ancien Tyran de la moitié de nos jours, qui à cause de sa vieillesse ne pouvant suporter la lumiere, ny la regarder sans s'évanoüir, avoit été contraint de m'abandonner à l'entrée des brillans climats du Soleil, & étoit venu m'attendre sur les confins de la region tenebreuse dont je parle, où m'ayant ratrappé, il m'arrêta prisonnier, enferma mes yeux ses ennemis declarez sous la noire voûte de mes paupieres ; & de peur que mes autres sens le trahissant comme ils m'avoient trahy, ne l'inquietassent dans la paisible possession de sa conquête, il les

garota chacun contre leur lit. Tout cela veut dire en deux mots, que je me couchay sur le sable fort assoupy : C'étoit une rase campagne, tellement découverte, que ma veuë de sa plus longue portée, n'y rencontroit pas seulement un buisson ; Et cependant à mon réveil, je me trouvay sous un arbre, en comparaison de qui les plus hauts Cedres ne paroîtroient que de l'herbe. Son tronc étoit d'or massif, ses rameaux d'argent, & ses feüilles d'émeraudes, qui dessus l'éclatante verdeur de leur précieuse superficie, se representoient comme dans un miroir les images du fruit qui pendoit à l'entour. Mais jugez si le fruit devoit rien aux feüilles ; l'écarlate enflâmé d'un gros escarboucle composoit la moitié de chacun, & l'autre mettoit en suspens si elle tenoit sa matiere d'une chrisolite, ou d'un morceau d'ambre doré ; les fleurs épanoüies étoient des roses de diamans fort larges, & les boutons de grosses perles en poire.

Un Rossignol que son plumage uny rendoit beau par excellence, perché tout au coupeau, sembloit avec sa melodie vouloir contraindre les yeux de confesser aux oreilles qu'il n'étoit pas indigne du Trône où il étoit assis.

Je restay long-temps interdit à la veuë

de ce riche ſpectacle, & je ne pouvois m'aſſouvir de le regarder : mais comme j'occupois toute ma penſée à contempler entre les autres fruits une pomme de Grenade extraordinairement belle, dont la chair étoit un eſſain de pluſieurs gros rubis en maſſe, j'apperceus remuer cette petite Couronne qui luy tient lieu de tête, laquelle s'alongea autant qu'il le faloit pour former un col. Je vis enſuite boüillonner au deſſus je ne ſçay quoy de blanc, qui à force de s'épaiſſir, de croître, d'avancer, & de reculer la matiere en certains endroits, parut enfin le viſage d'un petit buſte de chair. Ce petit buſte ſe terminoit en rond vers la ceinture, c'eſt à dire qu'il gardoit encore par en bas ſa figure de pomme. Il s'étendit pourtant peu à peu, & ſa queuë s'étant convertie en deux jambes, chacune de ſes jambes ſe partagea en cinq orteils. Humaniſée que fut la Grenade, elle ſe détacha de ſa tige, & d'une legere cullebute tomba juſtement à mes pieds. Certes je l'avouë, quand j'apperceus marcher fierement devant moy cette pomme raiſonnable, ce petit bout de Nain pas plus grand que le poulce, & cependant aſſez fort pour ſe créer ſoy-meſme, je demeuray ſaiſi de veneration. Animal humain (me dit-il en

cette Langue matrice dont je vous ay autrefois discouru) aprés t'avoir long-temps consideré du haut de la branche où je pendois, j'ay crû lire dans ton visage que tu n'étois pas originaire de ce Monde ; c'est à cause de cela que je suis descendu pour en être éclaircy au vray. Quand j'eus satisfait sa curiosité à propos de toutes les matieres dont il me questionna ... Mais vous, luy dis-je, decouvrez-moy qui vous étes ; car ce que je viens de voir est si fort étonnant, que je desespere d'en connoître jamais la cause, si vous ne me l'apprenez. Quoy, un grand arbre tout de pur or, dont les feüilles sont d'émeraudes, les fleurs de diamans, les boutons de perles, & parmy tout cela des fruits qui se font Hommes en un clin d'œil ? Pour moy j'avouë que la comprehension d'un tel miracle surpasse ma capacité. Ensuite de cette exclamation, comme j'attendois sa réponse : Vous ne trouverez pas mauvais, me dit-il, étant le Roy de tout le Peuple qui compose cét arbre, que je l'appelle pour me suivre. Quand il eut ainsi parlé je pris garde qu'il se recueillit en soy-mesme. Je ne sçay si bandant les ressorts interieurs de sa volonté, il excita hors de soy quelque mouvement qui fit arriver ce que vous allez en-

tendre ; mais tant-y-a qu'auſſi-toſt aprés tous les fruits, toutes les fleurs, toutes les feüilles, toutes les branches, enfin tout l'arbre, tomba par pieces en petits Hommes, voyans, ſentans, & marchans, leſquels comme pour celebrer le jour de leur naiſſance au moment de leur naiſſance méme, ſe mirent à danſer à l'entour de moy. Le Roſſignol entre tous reſta dans ſa figure, & ne fut point metamorphoſé ; il ſe vint jucher ſur l'épaule de noſtre petit Monarque, où il chanta un air ſi mélancolique & ſi amoureux, que toute l'aſſemblée, & le Prince meſme, attendris par les douces langueurs de ſa voix mourante, en laiſſa couler quelques larmes. La curioſité d'apprendre d'où venoit cét Oiſeau, me ſaiſit pour lors d'une demangeaiſon de langue ſi extraordinaire, que je ne la pûs contenir. Seigneur, dis-je, m'adreſſant au Roy, ſi je ne craignois d'importuner Voſtre Majeſté, je luy demanderois pourquoy parmy tant de metamorphoſes le Roſſignol tout ſeul a gardé ſon être? Ce petit Prince m'écouta avec une complaiſance qui marquoit bien ſa bonté naturelle ; & connoiſſant ma curioſité : Le Roſſignol, me repliqua-t'il, n'a point comme nous changé de forme, parce qu'il ne l'a pû : C'eſt un veritable

Oiſeau qui n'eſt que ce qu'il vous paroiſt. Mais marchons vers les regions opaques, & je vous conteray en chemin faiſant qui je ſuis, avec l'hiſtoire du Roſſignol. A peine luy eus-je témoigné la ſatisfaction que je recevois de ſon offre, qu'il ſauta legerement ſur l'une de mes épaules. Il ſe hauſſa ſur ſes petits ergots pour atteindre de ſa bouche à mon oreille; & tantoſt ſe balançant à mes cheveux, tantoſt s'y donnant l'eſtrapade: Ma foy, me dit-il, excuſe une perſonne qui ſe ſent déja hors d'haleine; comme dans un corps étroit, j'ay les poulmons ſerrez, & la voix par conſequent ſi deliée, que je ſuis contraint de me peiner beaucoup pour me faire oüir. Le Roſſignol trouvera bon de parler luy-meſme de ſoy-meſme; qu'il chante donc ſi bon luy ſemble, au moins nous aurons le plaiſir d'écouter ſon hiſtoire en muſique. Je luy repliquay que je n'avois point encore aſſez d'habitude au langage d'Oiſeau; Que veritablement un certain Philoſophe que j'avois rencontré en montant au Soleil, m'avoit bien donné quelques principes generaux pour entendre celuy des brutes; mais qu'ils ne ſuffiſoient pas pour entendre generalement tous les mots, ny pour être touché de toutes les délicateſſes qui ſe rẽcontrent dans

une avanture telle que devoit être celle-là, Hé bien, dit-il, puis que tu le veux, tes oreilles ne seront pas simplement sevrées des belles chansons du Rossignol, mais de quasi toute son avanture, de laquelle je ne te puis raconter que ce qui est venu à ma connoissance : toutefois tu te contenteras de cét échantillon ; aussi bien quand je la sçaurois toute entiere, la brieveté de nostre voyage en son païs où je le vais reconduire, ne me permettroit pas de prendre mon recit de plus loin. Ayant ainsi parlé, il sauta de dessus mon épaule à terre : Ensuite il donna la main à tout son petit peuple, & se mit à danser avec eux d'une sorte de mouvement que je ne sçaurois representer, parce qu'il ne s'en est jamais veu de semblable. Mais écoutez, Peuples de la Terre, ce que je ne vous oblige pas de croire, puis qu'au Monde où vos miracles ne sont que des effets naturels, celuy-cy a passé pour un miracle. Aussi-tost que ces petits Hommes se furent mis à danser, il me sembla sentir leur agitation dans moy, & mon agitation dans eux. Je ne pouvois regarder cette danse, que je ne fusse entraîné sensiblement de ma place, comme par un vortice qui remuoit de son mesme branle, & de l'agitation particuliere d'un chacun, tou-

tes les parties de mon corps, & je sentois épanoüir sur mon visage la mesme joye qu'un mouvement pareil avoit étendu sur le leur. A mesure que la danse se serra, les danseurs se broüillerent d'un trépignement beaucoup plus prompt & plus imperceptible : il sembloit que le dessein du Balet fut de representer un énorme Geant ; car à force de s'approcher, & de redoubler la viteſſe de leurs mouvemens, ils se mêlerent de si prés, que je ne discernay plus qu'un grand Colosse à jour, & quasi transparent ; mes yeux toutefois les virent entrer l'un dans l'autre. Ce fut en ce temps-là que je commençay à ne pouvoir davantage distinguer la diversité des mouvemens de chacun, à cause de leur extréme volubilité, & parce aussi que cette volubilité s'étrecissant toûjours à mesure qu'elle s'aprochoit du centre, chaque vortice occupa enfin si peu d'espace qu'il échapoit à ma veuë. Je croy pourtant que les parties s'approcherent encore ; car cette masse humaine auparavant démesurée, se reduisit peu à peu à former un jeune Homme de taille mediocre, dont tous les membres étoient proportionnez avec une cimetrie où la perfection dans sa plus forte idée n'a jamais pû voler. Il étoit beau au de-là de ce que tous

les Peintres ont élevé à leur fantaiſie ; mais ce que je trouvay de bien merveilleux, c'eſt que la liaiſon de toutes les parties qui acheverent ce parfait microcoſme, ſe fit en un clin d'œil. Tels d'entre les plus agiles de nos petits danſeurs s'élancerent par une capriole à la hauteur, & dans la poſture eſſentielle à former une tête ; tels plus chauds & moins deliez, formerent le cœur ; & tels beaucoup plus peſans, ne fournirent que les os, la chair, & l'embonpoint.

Quand ce beau grand jeune Homme fut entierement finy, quoy que ſa prompte conſtruction ne m'euſt quaſi pas laiſſé de temps pour remarquer aucun intervale dans ſon progrez, je vis entrer par la bouche le Roy de tous les Peuples dont il étoit un cahos, encore il me ſemble qu'il fut attiré dans ce corps par la reſpiration du corps meſme. Tout cét amas de petits Hommes n'avoit point encore auparavant donné aucune marque de vie ; mais ſi-toſt qu'il eut avalé ſon petit Roy, il ne ſe ſentit plus être qu'un. Il demeura quelque temps à me conſiderer ; & s'étant comme apprivoiſé par ſes regards, il s'approcha de moy, me careſſa, & me donnant la main : c'eſt maintenant que ſans endommager la délicateſſe de mes poulmons, je pourray

t'entretenir des choſes que tu paſſionnois de ſçavoir, me dit-il: mais il eſt bien raiſonnable de te découvrir auparavant les ſecrets cachez de noſtre origine. Sçache donc que nous ſommes des animaux natifs du Soleil dans les regions éclairées: la plus ordinaire, comme la plus utile de nos occupations, c'eſt de voyager par les vaſtes contrées de ce grand Monde. Nous remarquons curieuſement les mœurs des Peuples, le génie des climats, & la nature de toutes les choſes qui peuvent meriter nôtre attention, par le moyen dequoy nous nous formons une ſcience certaine de ce qui eſt. Or tu ſçauras que mes vaſſaux voyageoient ſous ma conduite, & qu'afin d'avoir le loiſir d'obſerver les choſes plus curieuſement, nous n'avions pas gardé cette conformation particuliere à noſtre corps, qui ne peut tomber ſous tes ſens, dont la ſubtilité nous euſt fait cheminer trop vîte: mais nous nous étions faits Oiſeaux; tous mes ſujets par mon ordre étoient devenus Aigles; & quant à moy, de peur qu'ils ne s'ennuyaſſent, je m'étois metamorphoſé en Roſſignol pour adoucir leur travail par les charmes de la Muſique. Je ſuivois ſans voler la rapide volée de mon Peuple; car je m'étois perché ſur la tête d'un de mes vaſ-

ſaux,

faux, & nous suivions toûjours nostre chemin, quand un Rossignol habitant d'une Province du païs opaque que nous traversions alors, étonné de me voir en la puissance d'un Aigle (car il ne nous pouvoit prendre que pour tels qu'il nous voyoit) se mit à plaindre mon malheur; je fis faire alte à mes gens, & nous descendîmes au sommet de quelques arbres où soûpiroit ce charitable Oiseau. Je pris tant de plaisir à la douceur de ses tristes Chansons, qu'afin d'en joüir plus long-temps & plus à mon aise, je ne le voulus pas détromper. Je feignis sur le champ une Histoire dans laquelle je luy contay les malheurs imaginaires qui m'avoient fait tomber aux mains de cét Aigle: J'y mélay des avantures si surprenantes, où les passions étoient si adroitement soulevées, & le chant si bien choisi pour la lettre, que le Rossignol en étoit tout hors de luy-mesme. Nous gazoüillions l'un aprés l'autre reciproquement l'Histoire en musique de nos mutuelles amours. Je chantois dans mes airs que non seulement je me consolois, mais que je me réjoüissois encore de mon desastre, puis qu'il m'avoit procuré la gloire d'être plaint par de si belles chansons; & ce petit inconsolable me répondoit dans les siens,

qu'il accepteroit avec joye toute l'eſtime que je faiſois de luy, s'il ſçavoit qu'elle luy pût faire meriter l'honneur de mourir à ma place; mais que la Fortune n'ayant pas reſervé tant de gloire à un malheureux comme luy, il acceptoit de cette eſtime ſeulement ce qu'il en faloit pour m'empêcher de rougir de mon amitié. Je luy répondois encore à mon tour avec tous les tranſports, toutes les tendreſſes & toutes les mignardiſes d'une paſſion ſi touchante, que je l'apperceus deux ou trois fois ſur la branche preſt à mourir d'amour. A la verité je mélois tant d'adreſſe à la douceur de ma voix, & je ſurprenois ſon oreille par des traits ſi ſçavans, & des routes ſi peu frequentées à ceux de ſon eſpece, que j'emportois ſa belle ame à toutes les paſſions dont je la voulois maîtriſer. Nous occupâmes en cét exercice l'eſpace de vingt-quatre heures; & je croy que jamais nous ne nous fuſſions laſſez de faire l'amour, ſi nos gorges ne nous euſſent refuſé de la voix. Ce fut l'obſtacle ſeul qui nous empêcha de paſſer outre; car ſentant que le travail commençoit à me déchirer la gorge, & que je ne pouvois plus continuer ſans choir en pâmoiſon, je luy fis ſigne de s'approcher de moy. Le peril où il crût que j'étois

au milieu de tant d'Aigles, luy perſuada que je l'appellois à mon aide : Il vola auſſitoſt à mon ſecours ; & me voulant donner un glorieux témoignage qu'il ſçavoit pour un Amy braver la mort juſques dans ſon Thrône, il ſe vint aſſoir fierement ſur le grand bec crochu de l'Aigle où j'étois perché. Certes un courage ſi fort dans un ſi foible animal, me toucha de quelque veneration ; car encore que je l'euſſe reclamé comme il ſe le figuroit, & qu'entre les animaux de ſemblable eſpece, aider au malheureux ſoit une Loy, l'inſtinct pourtant de ſa timide nature le devoit faire balancer ; & toutefois il ne balança point, au contraire il partit avec tant de hâte, que je ne ſçay qui vola le premier, du ſignal, ou du Roſſignol. Glorieux de voir ſous ſes pieds la tête de ſon Tyran, & ravy de ſonger qu'il alloit être pour l'amour de moy ſacrifié preſque entre mes aîles, & que de ſon ſang peut-être quelques goutes bien-heureuſes rejaliroient ſur mes plumes, il tourna doucement la veuë de mon côté, & m'ayant comme dit adieu d'un regard par lequel il ſembloit me demander permiſſion de mourir, il précipita ſi bruſquement ſon petit bec dedans les yeux de l'Aigle, que je les vis plutoſt crevez que frap-

pez. Quand mon Oiſeau ſe ſentit aveugle, il ſe forma derechef une veuë toute neuve. Je reprimanday doucement le Roſſignol de ſon action trop précipitée ; & jugeant qu'il ſeroit dangereux de luy cacher plus long-temps noſtre veritable être, je me découvris à luy, je luy contay qui nous étions ; mais le pauvre petit, prévenu que ces Barbares dont j'étois priſonnier, me contraignoient à feindre cette Fable, n'ajoûta nulle foy à tout ce que je luy pûs dire. Quand je connus que toutes les raiſons, par leſquelles je pretendois le convaincre, s'en alloient au vent, je donnay tout bas quelques ordres à dix ou douze mille de mes ſujets, & incontinent le Roſſignol apperceut à ſes pieds une riviere couler ſous un bateau, & le bateau floter deſſus ; il n'étoit grand que ce qu'il devoit l'être pour me contenir deux fois. Au premier ſignal que je leur fis paroître, mes Aigles s'envolerent, & je me jettay dans l'Eſquif, d'où je criay au Roſſignol, que s'il ne pouvoit encore ſe reſoudre à m'abandonner ſi-toſt, qu'il s'embarquât avec moy. Dés qu'il fut entré dedans, je commanday à la riviere de prendre ſon flux vers la region où mon Peuple voloit ; mais la fluidité de l'onde étant moindre que

celle de l'air, & par conſequent la rapidité de leur vol plus grande que celle de noſtre navigation, nous demeurâmes un peu derriere. Durant tout le chemin, je m'éforçay de détromper mon petit Hoſte ; je luy remontray qu'il ne devoit attendre aucun fruit de ſa paſſion, puis que nous n'étions pas de meſme eſpece ; qu'il pouvoit bien l'avoir reconnu, quand l'Aigle à qui il avoit crevé les yeux, s'en étoit forgé de nouveaux en ſa preſence, & lors que par mon commandement douze mille de mes vaſſaux s'étoient metamorphoſez en cette riviere, & ce bateau ſur leſquels nous voguions. Mes remontrances n'eurent point de ſuccés : Il me répondoit, que pour l'Aigle que je voulois faire accroire qui s'étoit forgé des yeux, n'en avoit pas eu beſoin, n'ayant point été aveugle, à cauſe qu'il n'avoit pas bien adreſſé du bec dans ſes prunelles ; & pour la riviere & le bateau que je diſois n'avoir eſté engendrez que d'une metamorphoſe de mon Peuple, ils étoient dans le Bois dés la création du Monde, mais qu'on n'y avoit pas pris garde. Le voyant ſi fort ingenieux à ſe tromper, je convins avec luy que mes vaſſaux & moy nous nous metamorphoſerions à ſa veuë en ce qu'il voudroit, à la charge qu'a-

prés cela il s'en retourneroit en sa patrie. Tantoſt il demanda que ce fut en arbre ; tantoſt il ſouhaita que ce fut en fleur, tantoſt en fruit, tantoſt en metal, tantoſt en pierre : Enfin pour ſatisfaire tout à la fois à toute ſon envie, quand nous eûmes atteint ma court au lieu où je luy avois commandé de m'attendre, nous nous metamorphosâmes aux yeux du Roſſignol en ce precieux arbre que tu as rencontré ſur ton chemin duquel nous venons d'abandonner la forme. Au reſte maintenant que je voy ce petit Oiſeau reſolu de s'en retourner en ſon païs, nous allons mes ſujets & moy reprendre noſtre figure, & la route de nôtre voyage : Mais il eſt raiſonnable de te découvrir auparavant qui nous ſommes ; des animaux natifs & originaires du Soleil dans la partie éclairée, car il y a une diference bien remarquable entre les Peuples que produit la region lumineuſe, & les Peuples du païs opaque. C'eſt nous qu'au Monde de la terre vous appellez des Eſprits, & voſtre preſomptueuſe ſtupidité nous a donné ce nom, à cauſe que n'imaginant point d'animaux plus parfaits que l'Homme, & voyant faire à de certaines Creatures des choſes au deſſus du pouvoir humain, vous avez crû ces animaux-là des

Esprits: Vous vous trompez toutefois, nous sommes des animaux comme vous : car encore que quand il nous plaist nous donnions à nostre matiere, comme tu viens de voir, la figure & la forme essentielle des choses ausquelles nous voulons nous metamorphoser, cela ne conclud pas que nous soyons des Esprits. Mais écoute, & je te découvriray comment toutes ces Metamorphoses qui te semblent autant de miracles, ne sont rien que de purs effets naturels. Il faut que tu sçaches qu'étant nez habitans de la partie claire de ce grand Monde où le principe de la matiere est d'étre en action, nous devons avoir l'imagination beaucoup plus active que ceux des regions opaques, & la substance du corps aussi beaucoup plus déliée. Or cela supposé, il est infaillible que nostre imagination ne rencontrant aucun obstacle dans la matiere qui nous compose, elle l'arrange comme elle veut, & devenuë maistresse de toute nostre masse, elle la fait passer en remuant toutes ses particules, dans l'ordre necessaire à constituer en grand cette chose qu'elle avoit formée en petit. Ainsi chacun de nous s'étant imaginé l'endroit & la partie de ce precieux arbre auquel il se vouloit changer, &

ayant par cét effort d'imagination excité noſtre matiere aux mouvemens neceſſaires à les produire, nous nous y ſommes metamorphoſez. Ainſi mon Aigle ayant les yeux crevez, n'a eu pour ſe rétablir qu'à s'imaginer un Aigle clairvoyant, car toutes nos transformations arrivent par le mouvement; c'eſt pourquoy quand de feüilles, de fleurs & de fruits que nous étions, nous avons eſté tranſmuez en Hommes, tu nous as veu danſer encore quelque temps aprés, parce que nous n'étions pas encore remis du branle qu'il avoit fallu donner à noſtre matiere pour nous faire Hommes: à l'exemple des cloches, qui quoy qu'elles ſoient arrêtées, broüilſent encore quelque temps aprés, & ſuivent ſourdement le meſme ſon que le batail cauſoit en les frapant, auſſi eſt-ce pourquoy tu nous as veu danſer auparavant de faire ce grand Homme, parce qu'il a fallu pour le produire nous donner tous les mouvemens generaux & particuliers qui ſont neceſſaires à le conſtituer, afin que cette agitation ſerrant nos corps peu à peu, & les abſorbant en un chacun de nous par ſon mouvement, creât en chaque partie le mouvement ſpecifique qu'elle avoit. Vous autres Hommes ne pouvez pas les meſmes

meſmes choſes, à cauſe de la peſanteur de voſtre maſſe, & de la froideur de voſtre imagination.

Il continua ſa preuve, & l'appuya d'exemples ſi familiers & ſi palpables, qu'enfin je me deſabuſay d'un grand nombre d'opinions mal prouvées dont nos Docteurs aheurtez previnrent l'entendement des foibles. Alors je commençay de comprendre qu'en effet l'imagination de ces Peuples Solaires, laquelle à cauſe du climat doit eſtre plus chaude, leurs corps pour la meſme raiſon plus legers, & leurs individus plus mobiles (n'y ayant point en ce Monde-là, comme au noſtre, d'activité de centre qui puiſſe détourner la matiere du mouvement que cette imagination luy imprime) je conceus, dis-je, que cette imagination pouvoit produire ſans miracle tous les miracles qu'elle venoit de faire. Mille exemples d'évenemens quaſi pareils, dont les Peuples de noſtre globe font foy, acheverent de me perſuader. Cippus Roy d'Italie, qui pour avoir aſſiſté à un combat de Taureaux, & avoir eu toute la nuit ſon imagination occupée à des cornes, trouva ſon front cornu le lendemain. Gallus Vitius, qui banda ſon ame & l'excita ſi vigoureuſement à concevoir l'eſſence de la

folie, qu'ayant donné à sa matiere par un effort d'imagination les mesmes mouvemens que cette matiere doit avoir pour constituer la folie, devint fol. Le Roy Codrus, poulmonique, qui fichant ses yeux & sa pensée sur la fraîcheur d'un jeune visage, & cette florissante allegresse qui regorgeoit jusqu'à luy de l'adolescence du garçon, prenant dans son corps le mouvement par lequel il se figuroit la santé d'un jeune Homme, se remit en convalescence. Enfin plusieurs Femmes grosses qui ont fait Monstres leurs enfans déja formez dans la matrice, parce que leur imagination qui n'étoit pas assez forte pour se donner à elles-mesmes la figure des Monstres qu'elles concevoient, l'étoit assez pour arranger la matiere du fœtus beaucoup plus chaude & plus mobile que la leur, dans l'ordre essentiel à la production de ces Monstres. Je me persuaday mesme que si quand ce fameux hypocondre de l'antiquité s'imaginoit estre cruche, sa matiere trop compacte & trop pesante avoit pû suivre l'émotion de sa fantaisie, elle auroit formé de tout son corps une cruche parfaite; & il auroit paru à tout le monde veritablement cruche comme il se le paroissoit à luy seul. Tant d'autres exemples

dont je me satisfis, me convainquirent en telle sorte, que ne doutay plus d'aucune des merveilles que l'Homme Esprit m'avoit racontées. Il me demanda si je ne souhaitois plus rien de luy; je le remerciay de tout mon cœur. Et ensuite il eut encore la bonté de me conseiller, que puisque j'étois habitant de la Terre, je suivisse le Rossignol aux regions opaques du Soleil, parce qu'elles étoient plus conformes aux plaisirs qu'appete la Nature humaine. A peine eut-il achevé ce discours, qu'ayant ouvert la bouche fort grande, je vis sortir du fonds de son gosier le Roy de ces petits animaux en forme de Rossignol. Le grand Homme tomba aussi-tost, & en mesme temps tous ses membres par morceaux s'envolerent sous la figure d'Aigles. Ce Rossignol, createur de soy-mesme, se percha sur la tête du plus beau d'entr'eux, d'où il entonna un air admirable, avec lequel je pense qu'il me disoit adieu. Le veritable Rossignol prit aussi sa volée, mais non pas de leur côté, ny ne monta pas si haut: aussi je ne le perdis point de veuë, nous cheminions à peu prés de mesme force, car comme je n'avois pas dessein d'aborder plutost une terre que l'autre, je fus bien aise de l'accompagner; outre que

les regions opaques des Oiſeaux étant plus conformes à mon tempérament, j'eſperois y rencontrer auſſi des avantures plus correſpondantes à mon humeur. Je voyageay ſur cette eſperance pour le moins trois ſemaines avec toute ſorte de contentement, ſi je n'euſſe eu que mes oreilles à ſatisfaire; car le Roſſignol ne me laiſſoit point manquer de Muſique ; quand il étoit las, il venoit ſe repoſer ſur mon épaule; & quand je m'arrêtois, il m'attendoit. A la fin j'arrivay dans une Contrée du Royaume de ce petit Chantre, qui alors ne ſe ſoucia plus de m'accompagner, l'ayant perdu de veuë, je le cherchay, je l'appellay; mais enfin je reſtay ſi las d'avoir couru aprés luy vainement, que je reſolus de me repoſer. Pour cét effet je m'étendis ſur un gazon d'herbe molle qui tapiſſoit les racines d'un ſuperbe Rocher. Ce Rocher étoit couvert de pluſieurs jeunes arbres verds & toufus, dont l'ombre charma mes ſens fatiguez le plus agreablement du monde, & m'obligea de les abandonner au ſommeil, pour reparer avec ſeureté mes forces dans un lieu ſi tranquille & ſi frais.

HISTOIRE DES OISEAUX.

JE commençois de m'endormir, comme j'apperceus en l'air un Oiseau merveilleux qui planoit sur ma tête ; il se soutenoit d'un mouvement si leger & si imperceptible, que je doutay plusieurs fois si ce n'estoit point encore un petit Univers balancé par son propre centre. Il descendit pourtant peu à peu, & arriva enfin si proche de moy, que mes yeux soulagez furent tout pleins de son image. Sa queuë paroissoit verte, son estomach d'azur émaillé, ses aîles incarnates, & sa tête de pourpre, faisoit briller en s'agitant une Couronne d'or, dont les rayons jallissoient de ses yeux.

Il fut long-temps à voler dans la nuë, & je me tenois tellement collé à tout ce qu'il devenoit, que mon ame s'estant toute repliée, & comme racourcie à la seule operation de voir, elle n'atteignit presque pas jusqu'à celle d'oüir, pour me faire

entendre que l'Oiſeau parloit en chantant.

Ainſi peu à peu débandé de mon extaſe, je remarquay diſtinctement les ſillabes, les mots, & le diſcours qu'il articula.

Voicy donc au mieux qu'il m'en ſouvient les termes dont il arrangea le tiſſu de ſa chanſon.

Vous eſtes étranger, ſiffla l'Oiſeau fort agreablement, & nâquites dans un Monde d'où je ſuis originaire. Or cette propenſion ſecrette dont nous ſommes émeus pour nos compatriotes, eſt l'inſtinct qui me pouſſe à vouloir que vous ſçachiez ma vie.

Je voy voſtre eſprit tendu à comprendre comment il eſt poſſible que je m'explique à vous d'un diſcours ſuivy, veu qu'encore que les Oiſeaux contrefaſſent voſtre parole, ils ne la conçoivent pas; mais auſſi quand vous contrefaites l'aboy d'un Chien, ou le chant d'un Roſſignol, vous ne concevez pas non plus ce que le Chien ou le Roſſignol ont voulu dire. Tirez donc la conſequence de-là que ny les Oiſeaux ny les Hommes ne ſont pas pour cela moins raiſonnables.

Cependant de meſme qu'entre vous autres il s'en eſt trouvé de ſi éclairez,

qu'ils ont entendu & parlé noſtre Langue comme Apollonius Tianeus, Anaximander, Eſope, & pluſieurs dont je vous tais les noms, pource qu'ils ne ſont jamais venus à voſtre connoiſſance; de meſme parmy nous il s'en trouve qui entendent & parlent la voſtre. Quelques-uns à la verité ne ſçavent que celle d'une Nation : Mais tout ainſi qu'il ſe rencontre des Oiſeaux qui ne diſent mot, quelques-uns qui gazoüillent, d'autres qui parlent, il s'en rencontre encore de plus parfaits qui ſçavent uſer de toute ſorte d'idiomes ; quant à moy j'ay l'honneur d'eſtre de ce petit nombre.

Au reſte vous ſçaurez qu'en quelque Monde que ce ſoit, Nature a imprimé aux Oiſeaux une ſecrette envie de voler juſqu'icy, & peut-eſtre que cette émotion de noſtre volonté, eſt ce qui nous a fait croître des aîles ; comme les Femmes groſſes produiſent ſur leurs enfans la figure des choſes qu'ils ont deſirées ; ou plûtoſt comme ceux qui paſſionnant de ſçavoir nager, ont eſté veus tous endormis ſe plonger au courant des fleuves, & franchir avec plus d'adreſſe qu'un experimenté Nageur, des hazards qu'eſtant éveillez ils n'euſſent oſé ſeulement regarder, ou comme ce Fils du Roy Creſus, à qui un

vehement desir de parler pour garentir son Pere, enseigna tout d'un coup une Langue; ou bref comme cét Ancien qui pressé de son ennemy, & surpris sans armes, sentit croître sur son front des cornes de Taureau, par le desir qu'une fureur semblable à celle de cét animal luy en inspira.

Quand donc les Oiseaux sont arrivez au Soleil, ils vont joindre la Republique de leur espece. Je voy bien que vous estes gros d'apprendre qui je suis. C'est moy que parmy vous on appelle Phénix : dans chaque Monde il n'y en a qu'un à la fois, lequel y habite durant l'espace de cent ans; car au bout d'un siecle, quand sur quelque montagne d'Arabie il s'est déchargé d'un gros œuf au milieu des charbons de son bucher, dont il a tiré la matiere de rameaux d'aloës, de canelle, & d'encens, il prend son essor, & dresse sa volée au Soleil, comme la Patrie où son cœur a long-temps aspiré. Il a bien fait auparavant tous ses efforts pour ce voyage; mais la pesanteur de son œuf, dont les coques sont si épaisses, qu'il faut un siecle à le couver, retardoit toûjours l'entrepriſe.

Je me doute bien que vous aurez de la peine à concevoir cette miraculeuse production; c'est pourquoy je veux vous l'ex-

pliquer. Le Phénix eſt Hermaphrodite, mais entre les Hermaphrodites, c'eſt encore un autre Phénix tout extraordinaire, car...

Il reſta un demy quart-d'heure ſans parler, & puis il ajoûta : Je voy bien que vous ſoupçonnez de fauſſeté ce que je vous vient d'apprendre ; mais ſi je ne dis vray, je veux jamais n'aborder voſtre globe, qu'un Aigle ne fonde ſur moy.

Il demeura encore quelque temps à ſe balancer dans le Ciel, & puis il s'envola.

L'admiration qu'il m'avoit cauſée par ſon recit, me donna la curioſité de le ſuivre ; & parce qu'il fendoit le vague des Cieux d'un eſſor non precipité, je le conduiſis de la veuë & du marcher aſſez facilement.

Environ au bout de cinquante lieuës, je me trouvay dans un païs ſi plein d'Oiſeaux, que leur nombre égaloit preſque celuy des feüilles qui les couvroient. Ce qui me ſurprit davantage, fut que ces Oiſeaux, au lieu de s'effaroucher à ma rencontre, voltigeoient à l'entour de moy; l'un ſiffloit à mes oreilles ; l'autre faiſoit la roue ſur ma tête ; bref aprés que leurs petites gambades eurent occupé mon attention fort long-temps, tout à coup je

ſentis mes bras chargez de plus d'un million de toutes ſortes d'eſpeces, qui peſoient deſſus ſi lourdement, que je ne les pouvois remuer.

Ils me tinrent en cét état, juſqu'à ce que je vis arriver quatre grandes Aigles, dont les unes m'ayant de leurs ſerres accolé par les jambes; les deux autres par les bras m'enleverent fort haut.

Je remarquay parmy la foule une Pie, qui tantoſt de-ça, tantoſt de-là, voloit & revoloit avec beaucoup d'empreſſement; & j'entendis qu'elle me cria, que je ne me défendiſſe point, à cauſe que ſes compagnons tenoient déja conſeil de me crever les yeux. Cét avertiſſement empêcha toute la reſiſtance que j'aurois pû faire; de ſorte que ces Aigles m'emporterent à plus de mille lieuës de-là dans un grand Bois, qui eſtoit (à ce que dit ma Pie) la Ville où leur Roy faiſoit ſa reſidance.

La premiere choſe qu'ils firent, fut de me jetter en priſon dans le tronc creuſé d'un grand Chêne, & quantité des plus robuſtes ſe percherent ſur les branches, où ils exercerent les fonctions d'une Compagnie de Soldats ſous les armes.

Environ au bout de vingt-quatre heures, il en entra d'autres en garde qui rele-

verent ceux-cy. Pendant que j'attendois avec beaucoup de melancolie ce qu'il plairoit à la Fortune d'ordonner de mes desastres, ma charitable Pie m'apprenoit tout ce qui se passoit.

Entr'autres choses il me souvient qu'elle m'avertit, que la populace des Oiseaux avoit fort crié, de ce qu'on me gardoit si long-temps sans me devorer; qu'ils avoient remontré que j'amaigrirois tellement, qu'on ne trouveroit plus sur moy que des os à ronger.

La rumeur pensa s'échaufer en sedition; car ma Pie s'estant émancipée de representer que c'estoit un procedé barbare, de faire ainsi mourir sans connoissance de cause, un animal qui approchoit en quelque sorte de leur raisonnement : ils la penserent mettre en pieces, alleguant que cela seroit bien ridicule de croire qu'un animal tout nud, que la Nature mesme en mettant au jour ne s'étoit pas souciée de fournir des choses necessaires à le conserver, fut comme eux capable de raisonner : Encore, ajoûtoient-ils, si c'estoit un animal qui approchât un peu davantage de nostre figure, mais justement le plus dissemblable, & le plus affreux ; enfin une bête chauve, un Oiseau plumé, une chimere amassée de

toutes sortes de natures, & qui fait peur à toutes : L'Homme, dis-je, si sot & si vain, qu'il se persuade que nous n'avons esté faits que pour luy : l'Homme qui avec son ame si clairvoyante, ne sçauroit distinguer le sucre d'avec l'arsenic, & qui avalera de la figuë que son beau jugement luy auroit fait prendre pour du persil : l'Homme qui soutient qu'on ne raisonne que par le rapport des sens, & qui cependant a les sens les plus foibles, les plus tardifs, & les plus faux d'entre toutes les Creatures : l'Homme enfin que la Nature, pour faire de tout, a creé comme les Monstres, mais en qui pourtant elle a infus l'ambition de commander à tous les animaux, à l'exterminer.

Voila ce que disoient les plus sages : pour la Commune, elle crioit que cela estoit horrible, de croire qu'une bête qui n'avoit pas le visage fait comme eux, eut de la raison. Hé quoy, murmuroient-ils l'un à l'autre, il n'a ny bec, ny plumes, ny griffes, & son ame seroit spirituelle ? O Dieux ! quelle impertinence ?

La compassion qu'eurent de moy les plus genereux, n'empêcha point qu'on n'instruisit mon procez criminel : on en dressa toutes les écritures dessus l'écorce

d'un Cyprés ; & puis au bout de quelques jours, je fus porté au Tribunal des Oiseaux. Il n'y avoit pour Advocats, pour Conseillers, & pour Juges, à la seance, que des Pies, des Geais, & des Estourneaux, encore n'avoit-on choisi que ceux qui entendent ma Langue.

Au lieu de m'interroger sur la sellette, on me mit à califourchon sur un chicot de bois pourry, d'où celuy qui presidoit à l'Auditoire, aprés avoir claqué du bec deux ou trois coups, & secoüé majestueusement ses plumes, me demanda d'où j'étois, de quelle Nation, & de quelle espece. Ma charitable Pie m'avoit donné auparavant quelques instructions, qui me furent tres-salutaires, & entr'autres que je me gardasse bien d'avoüer que je fusse Homme. Je répondis donc que j'estois de ce petit Monde qu'on appelloit la Terre, dont le Phénix, & quelques autres que je voyois dans l'assemblée, pouvoient leur avoir parlé ; que le climat qui m'avoit veu naistre estoit assis sous la Zone temperée du Pôle Artique, dans une extremité de l'Europe, qu'on nommoit la France: Et quant à ce qui concernoit mon espece, que je n'estois point Homme comme ils se le figuroient, mais Singe, que des Hom-

mes avoient enlevé au berceau fort jeune, & nourry parmy eux ; que leur mauvaise éducation m'avoit ainsi rendu la peau délicate, qu'ils m'avoient fait oublier ma Langue naturelle, & instruit à la leur ; que pour complaire à ces animaux farouches, je m'estois accoûtumé à ne marcher que sur deux pieds ; & qu'enfin comme on tombe plus facilement qu'on ne monte d'espece, l'opinion, la coûtume, & la nourriture de ces bêtes immondes avoient tant de pouvoir sur moy, qu'à peine mes parens qui sont Singes d'honneur, me pourroient eux-mesmes reconnoistre. J'ajoûtay pour ma justification, qu'ils me fissent visiter par des Experts, & qu'en cas que je fusse trouvé Homme, je me soûmettois à estre aneanty comme un Monstre.

Messieurs, s'écria une Hirondelle de l'assemblée dés que j'eus cessé de parler, je le tiens convaincu : vous n'avez pas oublié qu'il vient de dire que le païs qui l'avoit veu naistre, estoit la France ; mais vous sçavez qu'en France les Singes n'engendrent point : aprés cela jugez s'il est ce qu'il se vante d'estre.

Je répondis à mon accusatrice, que j'avois esté enlevé si jeune du sein de mes

parens, & transporté en France, qu'à bon droit je pouvois appeller mon païs natal celuy duquel je me souvenois le plus loin.

Cette raison, quoy que specieuse, n'étoit pas suffisante; mais la plupart ravis d'entendre que je n'estois pas Homme, furent bien aises de le croire: car ceux qui n'en avoient jamais veu, ne pouvoient se persuader qu'un Homme ne fut bien plus horrible que je ne leur paroissois; & les plus sensez ajoûtoient que l'Homme estoit quelque chose de si abominable, qu'il estoit utile qu'on crût que ce n'estoit qu'un estre imaginaire.

De ravissement toute l'Auditoire en batit des aîles, & sur l'heure on me mit pour m'examiner au pouvoir des Syndics, à la charge de me representer le lendemain, & d'en faire à l'ouverture des Chambres le rapport à la Compagnie. Il s'en chargerent donc, & me porterent dans un bocage reculé. Là pendant qu'ils me tinrent, ils ne s'occuperent qu'à gesticuler autour de moy cent sorte de cullebutes, à faire la procession des coques de noix sur la tête. Tantost ils battoient des pieds l'un contre l'autre; tantost ils creusoient de petites fosses pour les remplir; & puis j'estois tout étonné que je ne voyois plus personne.

Le jour & la nuit se passerent à ces bagatelles, jusqu'au lendemain que l'heure prescrite estant venuë, on me reporta derechef comparoistre devant mes Juges, où mes Syndics interpellez de dire verité, répondirent que pour la décharge de leur conscience, ils se sentoient tenus d'avertir la Cour, qu'assurément je n'estois pas Singe comme je me vantois : car, disoient-ils, nous avons eu beau sauter, marcher, piroüeter, & inventer en sa presence cent tours de passe-passe, par lesquels nous pretendions l'émouvoir à faire de même, selon la coûtume des Singes. Or quoy qu'il eût esté nourry parmy les Hommes, comme le Singe est toûjours Singe, nous soûtenons qu'il n'eut pas esté en sa puissance de s'abstenir de contrefaire nos singeries. Voila, Messieurs, nostre raport.

Les Juges alors s'approcherent pour venir aux opinions : mais on s'apperceut que le Ciel se couvroit & paroissoit chargé, cela fit lever l'assemblée.

Je m'imaginois que l'aparence du mauuais temps, les y avoit conviez, quand l'Advocat General me vint dire par ordre de la Cour, qu'on ne me jugeroit point ce jour-là ; que jamais on ne vuidoit un procez criminel, lors que le Ciel n'estoit pas serain,

ferain, parce qu'ils craignoient que la mauvaise temperature de l'air n'alterât quelque chose à la bonne constitution de l'esprit des Juges, que le chagrin dont l'humeur des Oiseaux se charge durant la pluye, ne dégorgeât sur la cause ; ou qu'enfin la Cour ne se vangeât de sa tristesse sur l'accusé ; c'est pourquoy mon jugement fut remis à un plus beau temps. On me remena donc en prison, & je me souviens que pendant le chemin ma charitable Pie ne m'abandonna gueres, elle vola toûjours à mes côtez, & je croy qu'elle me m'eut point quitté, si ses Compagnons ne se fussent approchez de nous.

Enfin j'arrivay au lieu de ma prison, où pendant ma captivité je ne fus nourry que du pain du Roy ; c'estoit ainsi qu'ils appelloient une cinquantaine de vers, & autant de guillots, qu'ils m'aportoient à manger de sept heures en sept heures.

Je pensois recomparoistre dés le lendemain, & tout le monde le croyoit ainsi ; mais un de mes Gardes me conta au bout de cinq ou six jours, que tout ce temps-là avoit esté employé à rendre justice à une Communauté de Chardonnerets qui l'avoient implorée contre un de leurs Compagnons. Je demanday à ce Garde de quel

crime ce malheureux estoit accusé ; du crime, repliqua le Garde, le plus énorme dont un Oiseau puisse estre noircy. On l'accuse... le pourrez-vous bien croire? On l'accuse... mais bons Dieux ! d'y penser seulement, les plumes m'en dressent à la tête. Enfin on l'accuse de n'avoir pas encore depuis six ans merité d'avoir un Amy; c'est pourquoy il a esté condamné à estre Roy, & Roy d'un Peuple diferent de son espece.

Si ses sujets eussent esté de sa nature, il auroit pû tremper au moins des yeux & du desir dedans leurs voluptez: mais comme les plaisirs d'une espece n'ont point du tout de relation avec les plaisirs d'une autre espece, il suportera toutes les fatigues, & boira toutes les amertumes de la Royauté, sans pouvoir en goûter aucune des douceurs.

On l'a fait partir ce matin environné de beaucoup de Medecins, pour veiller à ce qu'il ne s'empoisonne dans le voyage. Quoy que mon Garde fut grand causeur de sa nature, il ne m'osa pas entretenir seul plus long-temps, de peur d'estre soupçonné d'intelligence.

Environ sur la fin de la semaine, je fus encore remené devant mes Juges.

On me nicha sur le fourchon d'un petit arbre sans feüilles. Les Oiseaux de longue robe, tant Advocats, Conseillers, que Presidens, se jucherent tous par étage, chacun selon sa dignité, au coupeau d'un grand Cedre. Pour les autres qui n'assistoient à l'assemblée que par curiosité, ils se placerent pêle-mêle, tant que les sieges furent remplis, c'est à dire tant que les branches du Cedre furent couvertes de pates.

Cette Pie que j'avois toûjours remarquée pleine de compassion pour moy, se vint percher sur mon arbre, où feignant de se divertir à bequeter la mousse : En verité, me dit-elle, vous ne sçauriez croire combien vostre malheur m'est sensible; car encore que je n'ignore pas qu'un Homme parmy les vivans est une peste dont on devroit purger tout Estat bien policé. Quand je me souviens toutefois d'avoir esté dés le berceau élevée parmy eux, d'avoir appris leur Langue si parfaitement, que j'en ay presque oublié la mienne, & d'avoir mangé de leur main des fromages moux si excellens, je ne sçaurois y songer, sans que l'eau m'en vienne aux yeux & à la bouche ; je sens pour vous des tendresses qui m'empêchent d'incliner au plus juste party.

Elle achevoit cecy quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un Aigle, qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever pour me mettre à genoux devant luy, croyant que ce fut le Roy, si ma Pie de sa pate ne m'eut contenu en mon assiette. Pensiez-vous donc, me dit-elle, que ce grand Aigle fût nostre Souverain ? C'est une imagination de vous autres Hommes, qui à cause que vous vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts, & aux plus cruels de vos compagnons, avez sotememt crû, jugeant de toutes choses par vous, que l'Aigle nous devoit commander.

Mais nostre politique est bien autre; car nous ne choisissons pour nos Rois que les plus foibles, les plus doux, & les plus pacifiques, encore les changeons-nous tous les six mois, & nous les prenons foibles, afin que le moindre à qui ils auroient fait quelque tort, se pût vanger de luy. Nous le choisissons doux, afin qu'il ne haïsse ny ne se fasse haïr de personne; & nous voulons qu'il soit d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices.

Chaque semaine il tient les Estats, où

tout le monde eſt receu à ſe plaindre de luy. S'il ſe rencontre ſeulement trois Oiſeaux mal ſatisfaits de ſon gouvernement, il en eſt dépoſſedé, & l'on procede à une nouvelle élection.

Pendant la journée que durent les Etats, noſtre Roy eſt monté au ſommet d'un grand Yf, ſur le bord d'un Etang, les pieds & les aîles liées. Tous les Oiſeaux l'un aprés l'autre paſſent pardevant luy ; & ſi quelqu'un d'eux le ſçait coupable du dernier ſupplice, il le peut jetter à l'eau : mais il faut que ſur le champ il juſtifie la raiſon qu'il en a euë, autrement il eſt condamné à la mort triſte.

Je ne pûs m'empêcher de l'interrompre, pour luy demander ce qu'elle entendoit par la mort triſte ; & voicy ce qu'elle me repliqua.

Quand le crime d'un coupable eſt jugé ſi enorme, que la mort eſt trop peu de choſe pour l'expier, on tâche d'en choiſir une qui contienne la douleur de pluſieurs, & l'on y procede de cette façon.

Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique & la plus funebre, ſont déleguez vers le coupable qu'on porte ſur un funeſte Cyprés. Là ces triſtes Muſiciens s'amaſſent tout autour, & luy rem-

pliſſent l'ame par l'oreille de chanſons ſi lugubres & ſi tragiques, que l'amertume de ſon chagrin deſordonnant l'œconomie de ſes organes, & luy preſſant le cœur, il ſe conſume à veuë d'œil, & meurt ſuffoqué de triſteſſe.

Toutefois un tel ſpectacle n'arrive gueres ; car comme nos Rois ſont fort doux, ils n'obligent jamais perſonne à vouloir pour ſe vanger encourir une mort ſi cruelle.

Celuy qui regne à preſent, eſt une Colombe, dont l'humeur eſt ſi pacifique, que l'autre jour qu'il faloit accorder deux Moineaux, on eut toutes les peines du monde à luy faire comprendre ce que c'étoit qu'inimitié.

Ma Pie ne pût continuer un ſi long diſcours, ſans que quelques-uns des aſſiſtans y priſſent garde ; & parce qu'on la ſoupçonnoit déja de quelque intelligence, les principaux de l'aſſemblée luy firent mettre la main ſur le colet par un Aigle de la Garde qui ſe ſaiſit de ſa perſonne. Le Roy Colombe arriva ſur ces entrefaites ; chacun ſe tût, & la premiere choſe qui rompit le ſilence, fut la plainte que le grand Cenſeur des Oiſeaux dreſſa contre la Pie. Le Roy pleinement informé du ſcandale dont elle étoit cauſe, luy demanda ſon nom, &

comment elle me connoiſſoit. Sire, repondit-elle fort étonnée, je me nomme Margot ; il y a icy force Oiſeaux de qualité qui répondront de moy. J'apris un jour au Monde de la Terre d'où je ſuis native, par Guillery l'enrumé que voila (qui m'ayant entendu crier en cage me vint viſiter à la fenêtre où j'étois penduë) que mon Pere étoit Courtequeuë, & ma Mere Croquenoix. Je ne l'aurois pas ſceu ſans luy ; car j'avois eſté enlevée de deſſous l'aîle de mes parens au berceau, fort jeune : Ma Mere quelque temps aprés en mourut de déplaiſir ; & mon Pere deſormais hors d'âge de faire d'autres enfans, deſeſperé de ſe voir ſans heritiers, s'en alla à la guerre des Geais, où il fut tué d'un coup de bec dans la cervelle. Ceux qui me ravirent furent certains animaux ſauvages, qu'on appelle Porchers, qui me porterent vendre à un Château, où je vis cét Homme à qui vous faites maintenant le procez. Je ne ſçay s'il conceut quelque bonne volonté pour moy, mais il ſe donnoit la peine d'avertir les ſerviteurs de me hacher de la mangeaille. Il avoit quelquefois la bonté de me l'apprêter luy-méme. Si en Hyver j'eſtois morfonduë, il me portoit auprés du feu, calfeutroit ma cage, ou commandoit au Jar-

dinier de me réchaufer dans ſa chemiſe. Les domeſtiques n'oſoient m'agacer en ſa preſence, & je me ſouviens qu'un jour il me ſauva de la gueule du Chat qui me tenoit entre ſes griffes ; où le petit Laquais de ma Dame m'avoit expoſé : Mais il ne ſera pas mal à propos de vous apprendre la cauſe de cette barbarie. Pour complaire à Verdelet (c'eſt le nom du petit Laquais) je repetois un jour les ſottiſes qu'il m'avoit enſeignées. Or il arriva par malheur, quoy que je recitaſſe toûjours mes quolibets de ſuite, que je vins à dire en ſon ordre juſtement comme il entroit pour faire un faux meſſage : Taiſez-vous, fils de putain, vous avez menty. Cét Homme accuſé que voila, qui connoiſſant le naturel menteur du fripon, s'imagina que je pourrois bien avoir parlé par prophetie, & envoya ſur les lieux s'enquerir ſi Verdelet y avoit eſté : Verdelet fut convaincu de fourbe, Verdelet fut foüeté, & Verdelet en punition m'avoit voulu faire manger au Matou. Le Roy d'un baiſſement de tête, témoigna qu'il eſtoit content de la pitié qu'elle avoit euë de mon deſaſtre ; il luy défendit toutefois de ne me plus parler en ſecret. Enſuite il demanda à l'Advocat de ma partie, ſi ſon plaidoyer eſtoit preſt. Il fit ſigne de la

patte

patte qu'il alloit parler ; & voicy ce me ſemble les meſmes points dont il inſiſta contre moy.

Plaidoyé fait au Parlement des Oyſeaux, les Chambres aſſemblées, contre un animal accuſé d'eſtre Homme.

MESSIEURS, La partie de ce criminel eſt Guillemette la charnuë, Perdrix de ſon extraction, nouvellement arrivée du Monde de la Terre, la gorge encore ouverte d'une balle de plomb que luy ont tiré les Hommes, demandereſſe à l'encontre du Genre Humain, & par conſequent à l'encontre d'un animal que je pretens eſtre un membre de ce grand Corps. Il ne nous ſeroit pas malaiſé d'empêcher par ſa mort les violences qu'il peut faire : Toutefois comme le ſalut ou la perte de tout ce qui vit, importe à la Republique des vivans, il me ſemble que nous meriterions d'eſtre nez Hommes, c'eſt à dire dégradez de la raiſon & de l'immortalité que nous avons par-deſſus eux, ſi nous leur avions reſſemblé par quelqu'une de leurs injuſtices.

Examinons donc, Meſſieurs, les difficultez de ce procez avec toute la conten-

tion de laquelle nos divins Eſprits ſont capables.

Le nœud de l'affaire conſiſte, à ſçavoir ſi cét animal eſt Homme ; & puis en cas que nous avérions qu'il le ſoit, ſi pour cela il merite la mort.

Pour moy je ne fais point de difficulté qu'il ne le ſoit ; premierement, puis qu'il eſt ſi effronté de mentir, en ſoutenant qu'il ne l'eſt pas ; ſecondement, en ce qu'il rit comme un fou ; troiſiémement, en ce qu'il pleure comme un ſot ; quatriémement, en ce qu'il ſe mouche comme un vilain ; cinquiémement, en ce qu'il eſt plumé comme un galeux ; ſixiémement, en ce qu'il porte la queuë devant; ſeptiémement, en ce qu'il a toûjours une quantité de petits grez quarrez dans la bouche, qu'il n'a pas l'eſprit de cracher ny d'avaler ; huitiémement, & pour concluſion, en ce qu'il leve en haut tous les matins ſes yeux, ſon nez, & ſon large bec, colle ſes mains ouvertes la pointe au Ciel plat contre plat, & n'en fait qu'une attachée, comme s'il s'ennuyoit d'en avoir deux libres, ſe caſſe les jambes par la moitié, en ſorte qu'il tombe ſur ſes gigots ; puis avec des paroles magiques qu'il bourdonne, j'ay pris garde que ſes jambes rompuës ſe ratachent,

& qu'il ſe releve aprés auſſi guay qu'auparavant. Or vous ſçavez, Meſſieurs, que de tous les animaux il n'y a que l'Homme ſeul dont l'ame ſoit aſſez noire pour s'adonner à la Magie, & par conſequent celuy-cy eſt Homme. Il faut maintenant examiner ſi pour eſtre Homme, il merite la mort.

Je penſe, Meſſieurs, qu'on n'a jamais revoqué en doute que toutes les creatures ſont produites par noſtre commune Mere, pour vivre en ſocieté. Or ſi je prouve que l'Homme ſemble n'eſtre né que pour la rompre, ne prouveray-je pas qu'allant contre la fin de ſa creation, il merite que la Nature ſe repente de ſon ouvrage?

La premiere & la plus fondamentale Loy pour la manutention d'une Republique, c'eſt l'égalité: Mais l'Homme ne la ſçauroit endurer eternellement; il ſe ruë ſur nous pour nous manger, il ſe fait accroire que nous n'avons eſté faits que pour luy, il prend pour argument de ſa ſuperiorité pretenduë la barbarie avec laquelle il nous maſſacre, & le peu de reſiſtance qu'il trouve à forcer noſtre foibleſſe, & ne veut pas cependant avoüer pour ſes maîtres, les Aigles, les Condurs, & les Griffons, par qui les plus robuſtes d'entr'eux ſont ſurmontez.

Mais pourquoy cette grandeur & disposition de membres marqueroit-elle diversité d'espece, puis qu'entr'eux mesme il se rencontre des Nains & des Geans ?

Encore est-ce un droit imaginaire, que cét empire dont ils se flatent : Ils sont au contraire si enclins à la servitude, que de peur de manquer à servir, ils se vendent les uns aux autres leur liberté. C'est ainsi que les jeunes sont esclaves des vieux, les pauvres des riches, les Païsans des Gentilshommes, les Princes des Monarques, & les Monarques mesmes des Loix qu'ils ont établies. Mais avec tout cela ces pauvres serfs ont si peur de manquer de maîtres, que comme s'ils apprehendoient que la liberté ne leur vint de quelque endroit non attendu, ils se forgent des Dieux de toutes parts, dans l'eau, dans l'air, dans le feu, sous la terre ; ils en feront plûtost de bois, qu'ils n'en ayent ; & je croy mesme qu'ils se chatoüillent des fausses esperances de l'immortalité, moins par l'horreur dont le non-estre les effraye, que par la crainte qu'ils ont de n'avoir pas qui leur commande aprés la mort. Voila le bel effet de cette fantastique Monarchie, & de cét empire si naturel de l'Homme sur les animaux & sur nous-mesme ; car son insolence a esté

jusques-là. Cependant en consequence de cette Principauté ridicule, il s'attribuë tout joliment sur nous le droit de vie & de mort; il nous dresse des embuscades, il nous enchaîne, il nous jette en prison, il nous égorge, il nous mange, & de la puissance de tuer ceux qui sont demeurez libres, il fait un prix à la Noblesse; ils pensent que le Soleil s'est allumé pour l'éclairer à nous faire la guerre, que la Nature nous a permis d'étendre nos promenades dans le Ciel, afin seulement que de nostre vol il puisse tirer de malheureux ou favorables auspices; & quand Dieu mit des entrailles dedans nostre corps, qu'il n'eut intention que de faire un grand Livre où l'Homme pût apprendre la science des choses futures.

Hé bien, ne voila pas un orgueil tout à fait insuportable? celuy qui l'a conceu pouvoit-il meriter un moindre châtiment que de naistre Homme? Ce n'est pas toutefois surquoy je vous presse de condamner celuy-cy: La pauvre bête n'ayant pas comme nous l'usage de raison, j'excuse ses erreurs, quant à celles que produit son defaut d'entendement; mais pour celles qui ne sont filles que de la volonté, j'en demande justice. Par exemple, de ce qu'il nous tuë, sans estre attaquez par nous; de

ce qu'il nous mange, pouvant repaître sa faim de nourriture plus convenable; & ce que j'estime beaucoup plus lâche, de ce qu'il débauche le bon naturel de quelques-uns des nostres, comme des Laniers, des Faucons, & des Vautours, pour les instruire au massacre des leurs, à faire gorge chaude de leur semblable, ou nous livrer entre ses mains.

Cette seule consideration est si pressante, que je demande à la Cour qu'il soit exterminé de la mort triste.

Tout le Barreau frémit de l'horreur d'un si grand supplice; c'est pourquoy afin d'avoir lieu de le moderer, le Roy fit signe à mon Advocat de répondre.

C'estoit un Estourneau grand Jurisconsulte, lequel aprés avoir frappé trois fois de sa patte contre la branche qui le soutenoit, parla ainsi à l'assemblée.

Il est vray, Messieurs, qu'émeu de pitié, j'avois entrepris la cause pour cette malheureuse bête; mais sur le point de la plaider, il m'est venu un remors de conscience, & comme une voix secrette, qui m'a defendu d'accomplir une action si detestable. Ainsi, Messieurs, je vous declare, & à toute la Cour, que pour faire le salut de mon ame, je ne veux contribuer en fa-

çon quelconque à la durée d'un Monſtre tel que l'Homme.

Toute la populace claqua du bec en ſigne de réjoüiſſance, & pour congratuler à la ſincerité d'un Oiſeau ſi raiſonnable.

Ma Pie ſe preſenta pour plaider à ſa place, mais il luy fut impoſé de ſe taire, à cauſe qu'ayant eſté nourrie parmy les Hommes, & peut-eſtre infectée de leur morale, il eſtoit à craindre qu'elle n'apportât à ma cauſe un eſprit prévenu; car la Cour des Oiſeaux ne ſouffre point que l'Advocat qui s'intereſſe davantage pour un client que pour l'autre, ſoit oüy, à moins qu'il puiſſe juſtifier que cette inclination procede du bon droit de la partie.

Quand mes Juges virent que perſonne ne ſe preſentoit pour me defendre, ils étendirent leurs aîles qu'ils ſecoüerent, & volerent incontinent aux opinions.

La plus grand-part, comme j'ay ſceu depuis, inſiſta fort que je fuſſe exterminé de la mort triſte; mais toutefois quand on apperceut que le Roy penchoit à la douceur, chacun revint à ſon opinion. Ainſi mes Juges ſe moderérent, & au lieu de la mort triſte dont ils me firent grace, ils trouverent à propos pour faire ſimpatiſer mon châtiment à quelqu'un de mes crimes,

de m'aneantir par un ſupplice qui ſervit à me détromper, en bravant ce pretendu empire de l'Homme ſur les Oiſeaux, que je fuſſe abandonné à la colere des plus foibles d'entr'eux ; cela veut dire qu'ils me condamnerent à eſtre mangé des Mouches.

En meſme temps l'aſſemblée ſe leva, & j'entendis murmurer, qu'on ne s'eſtoit pas davantage étendu à particulariſer les circonſtances de ma Tragedie, à cauſe de l'accident arrivé à un Oiſeau de la troupe, qui venoit de tomber en pâmoiſon, comme il vouloit parler au Roy. On crût qu'elle eſtoit cauſée par l'horreur qu'il avoit eu de regarder trop fixement un Homme : c'eſt pourquoy on donna ordre de m'emporter.

Mon Arreſt me fut prononcé auparavant ; & ſi-toſt que l'Orphraye qui ſervoit de Greffier criminel, eut achevé de me le lire, j'apperceus à l'entour de moy le Ciel tout noir de Mouches, de Bourdons, d'Abeilles, de Guiblets, de Couſins, & de Puces, qui broüilloient d'impatience.

J'attendois encore que mes Aigles m'enlevaſſent comme à l'ordinaire, mais je vis à leur place une grande Autruche noire

qui me mit honteuſement à califourchon ſur ſon dos (car cette poſture eſt entr'eux la plus igniominieuſe où l'on puiſſe appliquer un criminel, & jamais Oiſeau, pour quelque offenſe qu'il ait commiſe, n'y peut eſtre condamné.)

Les Archers qui me conduiſirent au ſupplice, eſtoient une cinquantaine de Condurs, & autant de Griffons devant, & derriere ceux-cy voloit fort lentement une proceſſion de Corbeaux qui croaſſoient je ne ſçay quoy de lugubre, & il me ſembloit oüir comme de plus loin des Choüetes qui leur répondoient.

Au partir du lieu où mon jugement m'avoit eſté rendu, deux Oiſeaux de Paradis, à qui on avoit donné charge de m'aſſiſter à la mort, ſe vinrent aſſoir ſur mes épaules.

Quoy que mon ame fut alors fort troublée à cauſe de l'horreur du pas que j'allois franchir, je me ſuis pourtant ſouvenu de quaſi tous les raiſonnemens par leſquels ils tâcherent de me conſoler.

La mort, me dirent-ils, (me mettant le bec à l'oreille) n'eſt pas ſans doute un grand mal, puis que la Nature noſtre bonne Mere y aſſujetit tous ſes enfans, & ce ne doit pas eſtre une affaire de grande conſe-

quence, puis qu'elle arrive à tout moment, & pour ſi peu de choſe; car ſi la vie eſtoit ſi excellente, il ne ſeroit pas en noſtre pouvoir de ne la point donner; ou ſi la mort traînoit aprés ſoy des ſuites de l'importance que tu te fais accroire, il ne ſeroit pas en noſtre pouvoir de la donner: Il y a beaucoup d'apparence au contraire; puis que l'animal commence par jeu, qu'il finit de meſme. Je parle à toy ainſi, à cauſe que ton ame n'eſtant pas immortelle comme la noſtre, tu peux bien juger quand tu meurs, que tout meurt avec toy. Ne t'afflige donc point de faire plûtoſt ce que quelques-uns de tes compagnons feront plus tard: Leur condition eſt plus déplorable que la tienne; car ſi la mort eſt un mal, elle n'eſt mal qu'à ceux qui ont à mourir; & ils ſeront au prix de toy, qui n'as plus qu'une heure entre cy & là, cinquante ou ſoixante ans en eſtat de pouvoir mourir; & puis, dis-moy, celuy qui n'eſt pas né, n'eſt pas mal-heureux. Or tu vas eſtre comme celuy qui n'eſt pas né; un clin d'œil aprés la vie, tu ſeras ce que tu eſtois un clin d'œil devant; & ce clin d'œil paſſé, tu ſeras mort d'auſſi long-temps que celuy qui mourut il y a mille ſiecles: mais en tout cas, ſuppoſé que la vie ſoit

un bien, le meſme rencontre qui parmy l'infinité du temps a pû faire que tu ſois, ne peut-il pas faire quelque jour que tu ſois encore un autre coup ? La matiere qui à force de ſe mêler eſt enfin arrivée à ce nombre, cette diſpoſition & cét ordre neceſſaire à la conſtruction de ton eſtre, peut-il pas en ſe remêlant arriver à une diſpoſition requiſe pour faire que tu te ſentes eſtre encore une autre fois ? Oüy, mais, me diras-tu, je ne me ſouviendray pas d'avoir eſté. Hé ! mon cher Frere, que t'importe, pourveu que tu te ſentes eſtre ? & puis ne ſe peut-il pas faire que pour te conſoler de la perte de ta vie, tu imagineras les meſmes raiſons que je te repreſente maintenant ?

Voila des conſiderations aſſez fortes pour t'obliger à boire cette abſinthe en patience ; il m'en reſte toutefois d'autres encore plus preſſantes qui t'inviteront ſans doute à la ſouhaiter. Il faut, mon cher Frere, te perſuader que comme toy & les autres brutes eſtes materiels ; & comme la mort au lieu d'aneantir la matiere, elle n'en fait que troubler l'œconomie, tu dois, dis-je, croire avec certitude, que ceſſant d'eſtre ce que tu eſtois, tu commenceras d'eſtre quelqu'autre choſe. Je veux donc

que tu ne devienne qu'une motte de terre, ou un caillou, encore seras-tu quelque chose de moins méchant que l'Homme. Mais j'ay un secret à te découvrir, que je ne voudrois pas qu'aucun de mes compagnons eut entendu de ma bouche ; c'est qu'estant mangé, comme tu vas estre, de nos petits Oiseaux, tu passeras en leur substance : Oüy, tu auras l'honneur de contribuer, quoy qu'aveuglement, aux operations intellectuelles de nos Mouches, & de participer à la gloire, si tu ne raisonnes toy mesme, de les faire au moins raisonner.

Environ à cét endroit de l'exhortation, nous arrivâmes au lieu destiné pour mon supplice.

Il y avoit quatre arbres fort proches l'un de l'autre, & quasi en mesme distance, sur chacun desquels à hauteur pareille un grand Héron s'estoit perché. On me descendit de dessus l'Autruche noire, & quantité de Cormorans m'éleverent où les quatre Hérons m'attendoient. Ces Oiseaux vis-à-vis l'un de l'autre appuyez fermement chacun sur son arbre, avec leur col de longueur prodigieuse, m'entortillerent comme avec une corde, les uns par les bras, les autres par les jambes, & me lie-

rent si serré, qu'encore que chacun de mes membres ne fut garoté que du col d'un seul, il n'estoit pas en ma puissance de me remuer le moins du monde.

Ils devoient demeurer long-temps en cette posture ; car j'entendis qu'on donna charge à ces Cormorans qui m'avoient élevé, d'aller à la pêche pour les Hérons, & de leur couler la mangeaille dans le bec.

On attendoit encore les Mouches, à cause qu'elles n'avoient pas fendu l'air d'un vol si puissant que nous : toutefois on ne resta guere sans les oüir.

Pour la premiere chose qu'ils exploiterent d'abord, ils s'entredepartirent mon corps ; & cette distribution fut faite si malicieusement, qu'on assigna mes yeux aux Abeilles, afin de me les crever en me les mangeant ; mes oreilles, aux Bourdons, afin de me les étourdir, & me les devorer tout ensemble ; mes épaules, aux Puces, afin de les entamer d'une morsure qui me demangeât ; & ainsi du reste. A peine leur avois-je entendu disposer de leurs ordres, qu'incontinent aprés je les vis approcher. Il sembloit que tous les atômes dont l'air est composé, se fussent convertis en Mouches ; car je n'estois presque pas visité de deux ou trois foibles rayons de lumiere qui

ſembloient ſe dérober pour venir juſqu'à moy, tant ces bataillons eſtoient ſerrez & voiſins de ma chair.

Mais comme chacun d'entr'eux choiſiſſoit déja du deſir la place qu'il devoit mordre, tout à coup je les vis bruſquement reculer; & parmy la confuſion d'un nombre infiny d'éclats qui retentiſſoient juſqu'aux nuës, je diſtinguay pluſieurs fois ce mot de grace, grace, grace.

Enſuite deux Tourterelles s'approcherent de moy. A leur venuë tous les funeſtes appareils de ma mort ſe diſſiperent; je ſentis mes Hérons relâcher les cercles de ces longs cols qui m'entortilloient; & mon corps étendu en ſautoir, griller du faiſte des quatre arbres juſqu'aux pieds de leurs racines.

Je n'attendois de ma chute, que de briſer à terre contre quelque rocher: mais au bout de ma peur je fus bien étonné de me trouver à mon ſeant ſur une Autruche blanche, qui ſe mit au galop dés qu'elle me ſentit ſur ſon dos.

On me fit faire un autre chemin que celuy par où j'eſtois venu; car il me ſouvient que je traverſay un grand Bois de Myrthes, & un autre de Terebintes, aboutiſſant à une vaſte Foreſt d'Oliviers, où

m'attendoit le Roy Colombe au milieu de toute ſa Cour.

Si-toſt qu'il m'apperceut, il fit ſigne qu'on m'aidât à deſcendre. Auſſi-toſt deux Aigles de la Garde me tendirent les pattes, & me porterent à leur Prince.

Je voulus par reſpect embraſſer & baiſer les petits ergots de ſa Majeſté, mais elle ſe retira; & je vous demande, dit-elle auparavant, ſi vous connoiſſez cét Oiſeau.

A ces paroles on me montra un Perroquet qui ſe mit à roüer & battre des aîles, comme il apperceut que je le conſiderois; & il me ſemble, criay-je au Roy, que je l'ay veu quelque part, mais la peur & la joye ont chez moy tellement broüillé les eſpeces, que je ne puis encore marquer bien clairement où ç'a eſté.

Le Perroquet à ces mots me vint de ces deux aîles accoler le viſage, & me dit: Quoy, vous ne connoiſſez plus Céſar, le Perroquet de voſtre Couſine, à l'occaſion de qui vous avez tant de fois ſoutenu que les Oiſeaux raiſonnent? C'eſt moy qui tantoſt pendant voſtre procez ay voulu aprés l'audience declarer les obligations que je vous ay; mais la douleur de vous voir en un ſi grand péril, m'a fait tomber

en pâmoiſon. Son diſcours acheva de me deſſiller la veuë. L'ayant donc reconnu, je l'embraſſay & le baiſay, il m'embraſſa & me baiſa. Donc, luy dis-je, eſt-ce toy, mon pauvre Céſar, à qui j'ouvris la cage pour te rendre la liberté, que la tyranique coûtume de noſtre Monde t'avoit oſtée?

Le Roy interrompit nos careſſes, & me parla de la ſorte. Homme, parmy nous une bonne action n'eſt jamais perduë; c'eſt pourquoy encore qu'eſtant Homme tu merites de mourir ſeulement à cauſe que tu es né, le Senat te donne la vie. Il peut bien accompagner de cette reconnoiſſance les lumieres dont la Nature éclaira ton inſtinct, quand elle te fit preſſentir en nous la raiſon que tu n'eſtois pas capable de connoiſtre. Va donc en paix, & vis joyeux.

Il donna tout bas quelques ordres, & mon Autruche blanche conduite par les deux Tourterelles m'emporta de l'aſſemblée.

Aprés m'avoir galopé environ un demy jour, elle me laiſſa proche d'une Foreſt, où je m'enfonçay dés qu'elle fut partie. Là je commençay à goûter le plaiſir de la liberté, & celuy de manger le miel qui couloit le long de l'écorce des arbres.

Je penſe que je n'euſſe jamais finy ma promenade;

promenade ; car l'agreable diverſité du lieu me faiſoit toûjours découvrir quelque choſe de plus beau, ſi mon corps eut pû reſiſter au travail : mais comme enfin je me trouvay tout à fait amoly de laſſitude, je me laiſſay couler ſur l'herbe.

Ainſi étendu à l'ombre de ces arbres, je me ſentois inviter au ſommeil par la douce fraîcheur & le ſilence de la ſolitude, quand un bruit incertain de voix confuſes qu'il me ſembloit entendre voltiger autour de moy, me réveille en ſurſaut.

Le terrain paroiſſoit fort uny, & n'étoit heriſſé d'aucun buiſſon qui pût rompre la veuë ; c'eſt pourquoy la mienne s'allongeoit fort avant parmy les arbres de la Foreſt. Cependant le murmure qui venoit à mon oreille, ne pouvoit partir que de fort proche de moy; de ſorte que m'y eſtant rendu encore plus attentif, j'entendis fort diſtinctement une ſuite de paroles Grecques ; & parmy beaucoup de perſonnes qui s'entretenoient, j'en démêlay une qui s'exprimoit ainſi.

Monſieur le Medecin, un de mes alliez, l'Orme à trois têtes, me vient d'envoyer un Pinçon, par lequel il me mande qu'il eſt malade d'une fievre etique, & d'un grand mal de mouſſe, dont il eſt cou-

vert depuis la tête juſqu'aux pieds. Je vous ſupplie par l'amitié que vous me portez, de luy ordonner quelque choſe..

Je demeuray quelque temps ſans rien oüir ; mais au bout d'un petit eſpace, il me ſemble qu'on repliqua ainſi. Quand l'Orme à trois têtes ne ſeroit point voſtre allié, & quand au lieu de vous qui eſtes mon Amy, le plus étrange de noſtre eſpece me feroit cette priere, ma profeſſion m'oblige de ſecourir tout le monde. Vous ferez donc dire à l'Orme à trois têtes, que pour la gueriſon de ſon mal, il a beſoin de ſucer le plus d'humide & le moins de ſec qu'il pourra ; que pour cét effet il doit conduire les petits filets de ſes racines vers l'endroit le plus moite de ſon lit, ne s'entretenir que de choſes gayes, & ſe faire tous les jours donner la Muſique par quelques Roſſignols excellens. Aprés il vous fera ſçavoir comme il ſe ſera trouvé de ce regime de vivre ; & puis ſelon le progrés de ſon mal, quand nous aurons preparé ſes humeurs, quelque Cigogne de mes amies luy donnera de ma part un cliſtere qui le remettra tout à fait en convaleſcence.

Ces paroles achevées, je n'entendis plus le moindre bruit ; ſinon qu'un quart-d'heure aprés, une voix que je n'avois point

encore ce me ſemble remarquée, parvint à mon oreille ; & voicy comme elle parloit. Hola, fourchu, dormez-vous ? J'oüis qu'une autre voix repliquoit ainſi. Non, fraîche écorce, pourquoy ? C'eſt reprit celle qui la premiere avoit rompu le ſilence, que je me ſens émeu de la meſme façon que nous avons accoûtumé de l'eſtre, quand ces animaux qu'on appelle Hommes nous approchent ; & je voudrois vous demander ſi vous ſentez la meſme choſe.

Il ſe paſſa quelque temps avant que l'autre répondit, comme s'il eut voulu appliquer à cette découverte ſes ſens les plus ſecrets. Puis il s'écria : Mon Dieu, vous avez raiſon, & je vous jure que je trouve mes organes tellement pleins des eſpeces d'un Homme, que je ſuis le plus trompé du monde, s'ils n'y en a quelqu'un fort proche d'icy.

Alors pluſieurs voix ſe mêlerent qui diſoient qu'aſſurément elles ſentoient un Homme.

J'avois beau diſtribuer ma veuë de tous coſtez, je ne découvrois point d'où pouvoit provenir cette parole : Enfin aprés m'eſtre un peu remis de l'horreur dont cét évenement m'avoit conſterné, je répondis à celle qu'il me ſembla remarquer que c'ê-

toit elle qui demandoit s'il y avoit là un Homme, qu'il y en avoit un : mais je vous ſupplie, continuay-je auſſi-toſt, qui que vous ſoyez qui parlez à moy, de me dire où vous eſtes. Un moment aprés j'écoutay ces mots.

Nous ſommes en ta preſence, tes yeux nous regardent, & tu ne nous vois pas. Enviſage les Chênes où nous ſentons que tu tiens ta veuë attachée, c'eſt nous qui te parlons ; & ſi tu t'étonnes que nous parlionsu ne Langue uſitée au monde d'où tu viens, ſçache que nos premiers Peres en ſont originaires ; ils demeuroient en Epire dans la Foreſt de Dodonne, où leur bonté naturelle les convia de rendre des Oracles aux affligez qui les conſultoient. Ils avoient pour cét effet appris la Langue Grecque, la plus univerſelle qui fut alors, afin d'eſtre entendus ; & parce que nous deſcendons d'eux de pere en fils, le don de Prophetie a coulé juſqu'à nous. Or tu ſçauras qu'une grande Aigle à qui nos peres de Dodonne donnoient retraite, ne pouvant aller à la chaſſe à cauſe d'une main qu'elle s'eſtoit rompuë, ſe repaiſſoit du gland que leurs rameaux luy fourniſſoient, quand un jour ennuyée de vivre dans un Monde où elle ſouffroit tant, elle prit ſon

vol au Soleil, & continua son voyage si heureusement, qu'enfin elle aborda le globe lumineux où noas sommes : mais à son arrivée la chaleur du climat là fit vomir, elle se déchargea de force gland non encore digeré ; ce gland germa, il en crut des Chênes qui furent nos ayeuls.

Voila comme nous changeâmes d'habitation : Cependant encore que vous nous entendiez parler une Langue humaine, ce n'est pas à dire que les autres arbres s'expliquent de mesme ; il n'y a rien que nous autres Chênes issus de la Foreſt de Dodonne qui parlions comme vous ; car pour les autres vegetans, voicy leur façon de s'exprimer. N'avez-vous point pris garde à ce vent doux & subtil qui ne manque jamais de respirer à l'orée des Bois ? c'est l'haleine de leur parole ; & ce petit murmure, ou ce bruit délicat dont ils rompent le sacré silence de leur solitude, c'est proprement leur langage. Mais encore que le bruit des Foreſts semble toûjours le mesme, il est toutefois si different, que chaque espece de vegetant garde le sien particulier, en sorte que le Bouleau ne parle pas comme l'Erable, ny le Hestre comme le Cerisier. Si le sot peuple de vostre Monde m'avoit entendu parler comme je fais, il

croiroit que ce seroit un Diable enfermé sous mon écorce ; car bien loin de croire que nous puissions raisonner, il ne s'imagine pas mesme que nous ayons l'ame sensitive, encore que tous les jours il voye qu'au premier coup dont le Bucheron assaut un arbre, la coignée entre dans la chair quatre fois plus avant qu'au second ; & qu'il doive conjecturer qu'assurément le premier coup l'a surpris & frapé au dépourveu, puis qu'aussi-tost qu'il a esté averty par la douleur, il s'est ramassé en soy-mesme, a reüny ses forces pour combatre, & s'est comme petrifié pour resister à la dureté des armes de son ennemy. Mais mon dessein n'est pas de faire comprendre la lumiere aux aveugles ; un particulier m'est toute l'espece, & toute l'espece ne m'est qu'un particulier, quand le particulier n'est point infecté des erreurs de l'espece ; c'est pourquoy soyez attentif, car je croy parler, en vous parlant, à tout e Genrehu main.

Vous sçaurez donc en premier lieu, que presque tous les Concerts dont les Oiseaux font musique, sont composez à la loüange des arbres ; mais aussi en recompense du soin qu'ils prennent de celebrer nos belles actions, nous nous don-

nons celuy de cacher leurs amours ; car ne vous imaginez pas quand vous avez tant de peine à découvrir un de leurs nids, que cela provienne de la prudence avec laquelle ils l'ont caché ; c'eſt l'arbre qui luy-meſme a plié ſes rameaux tout autour du nid pour garentir des cruautez de l'Homme la famille de ſon Hoſte : Et qu'ainſi ne ſoit, conſiderez l'aire de ceux ou qui ſont nez à la deſtruction des Oiſeaux leurs concitoyens, comme des Eſperviers, des Houbereaux, des Milans, des Faucons, &c. ou qui ne parlent que pour quereller, comme des Geais & des Pies ; ou qui prennent plaiſir à nous faire peur, comme des Hiboux & des Chatshuans ; vous remarquerez que l'aire de ceux-là eſt abandonnée à à la veuë de tout le monde, parce que l'arbre en a éloigné ſes branches, afin de la donner en proye.

Mais il n'eſt pas beſoin de particulariſer tant de choſes, pour prouver que les arbres exercent, ſoit du corps, ſoit de l'ame, toutes vos fonctions. Y a-t'il quelqu'un parmy vous qui n'ait remarqué qu'au Printemps, quand le Soleil a réjoüy noſtre écorce d'une ſéve féconde, nous allongeons nos rameaux, & les étendons chargez de fruit ſur le ſein de la Terre ;

dont nous ſommes amoureux ? La Terre de ſon côté s'entrouvre & s'échauffe d'une meſme ardeur ; & comme ſi chacun de nos rameaux eſtoit un ..... elle s'en approche pour s'y joindre ; & nos rameaux tranſportez de plaiſir, ſe déchargent dans ſon giron de la ſemence qu'elle brule de concevoir. Elle eſt pourtant neuf mois à former cét embrion auparavant que de le mettre au jour ; mais l'arbre ſon mary qui craint que la froidure de l'Hyver ne nuiſe à ſa groſſeſſe, dépoüille ſa robe verte pour la couvrir, ſe contentant pour cacher quelque choſe de ſa nudité, d'un vieux manteau de feüille morte.

Hé bien, vous autres Hommes, vous regardez eternellement ces choſes, & ne les contemplez jamais ; il s'en eſt paſſé à vos yeux de plus convaincantes encore, qui n'ont pas ſeulement ébranlé les aheurtez.

J'avois l'attention fort bandée aux diſcours dont cette voix arborique m'entretenoit, & j'attendois la ſuite, quand tout à coup elle ceſſa d'un ton ſemblable à celuy d'une perſonne que la courte haleine empêcheroit de parler.

Comme je la vis tout à fait obſtinée au ſilence, je la conjuray par toutes les choſes

ſes que je crûs qui la pouvoit davantage émouvoir, qu'elle daignât inſtruire une perſonne qui n'avoit riſqué les perils d'un ſi grand voyage que pour apprendre. J'oüis dans ce temps-là deux ou trois voix qui luy faiſoient pour l'amour de moy les mêmes prieres, & j'en diſtinguay une qui luy dit comme ſi elle eut eſté fâchée.

Or bien, puis que vous plaignez tant vos poulmons, repoſez vous, je luy vais conter l'Hiſtoire des Arbres Amans.

O qui que vous ſoyez, m'écriay-je en me jettant à genoux, le plus ſage de tous les Chênes de Dodonne qui daignez prendre la peine de m'inſtruire, ſçachez que vous ne ferez pas leçon à un ingrat; car je fais vœu, ſi jamais je retourne à mon globe natal, de publier les merveilles dont vous me faites l'honneur de pouvoir eſtre témoin. J'achevois cette proteſtation, lors que j'entendis la meſme voix continuer ainſi. Regardez, petit Homme, à douze ou quinze pas de voſtre main droite, vous verrez deux arbres jumeaux de mediocre taille, qui confondant leurs branches & leurs racines, s'efforcent par mille ſorte de moyens de ne devenir qu'un.

Je tournay les yeux vers ces plantes d'amour, & j'obſervay que les feüilles de

tous les deux legerement agitées d'une émotion quasi volontaire, excitoient en fremissant un murmure si délicat, qu'à peine effleuroit-il l'oreille, avec lequel pourtant on eut dit qu'elles tâchoient de s'interroger & de se répondre.

Aprés qu'il se fut passé environ le temps necessaire à remarquer ce double vegetant, mon bon Amy le Chêne reprit ainsi le fil de son discours.

Vous ne sçauriez avoir tant vêcu, sans que la fameuse amitié de Pilade & d'Oreste soit venuë à vostre connoissance.

Je vous décrirois toutes les joyes d'une douce passion, & je vous conterois tous les miracles dont ces Amans ont étonné leur siecles, si je ne craignois que tant de lumiere n'offensât les yeux de vostre raison; c'est pourquoy je peindray ces deux jeunes Soleils seulement dans leur éclipse.

Il vous suffira donc de sçavoir qu'un jour le brave Oreste engagé dans une bataille, cherchoit son cher Pilade pour goûter le plaisir de vaincre ou de mourir en sa presence. Quand il l'apperceut au milieu de cent bras de fer élevez sur sa tête, helas! que devint-il? desesperé, il se lança à travers une foreſt de piques, il cria, il heurla, il écuma: Mais que j'exprime mal

l'horreur des mouvemens de cét inconſolable ! il s'arracha les cheveux, il mangea ſes mains, il déchira ſes playes ; Encore au bout de cette deſcription ſuis-je obligé de dire que le moyen d'exprimer ſa douleur mourut avec luy. Quand avec ſon épée il ſe croyoit faire faire un chemin pour aller ſecourir Pilade, une montagne d'Hommes s'oppoſoit à ſon paſſage. Il les penetra pourtant ; & aprés avoir long-temps marché ſur les ſanglans trophées de ſa victoire, il s'approcha peu à peu de Pilade ; mais Pilade luy ſembla ſi proche du trépas, qu'il n'oſa preſque plus parer aux ennemis, de peur de ſurvivre à la choſe pour laquelle il vivoit. On eut dit meſme à voir ſes yeux déja tout pleins des ombres de la mort, qu'il tâchoit avec ſes regards d'empoiſonner les meurtriers de ſon Amy. Enfin Pilade tomba ſans vie ; & l'amoureux Oreſte qui ſentoit pareillement la ſienne ſur le bord de ſes levres, la retint toûjours, juſqu'à ce que d'une veuë égarée ayant cherché parmy les morts, & retrouvé Pilade, il ſembla colant ſa bouche vouloir jetter ſon ame dedans le corps de ſon Amy.

Le plus jeune de ces Héros expira de douleur ſur le cadavre de ſon Amy mort ;

& vous ſçaurez que de la pourriture de leur tronc qui ſans doute avoit engroſſé la Terre, on vit germer par entre les os déja blancs de leurs ſquelettes, deux jeunes arbriſſeaux dont la tige & les branches ſe joignant pêle-mêle, ſembloient ne ſe hâter de croître qu'afin de s'entortiller davantage. On connut bien qu'ils avoient changé d'eſtre, ſans oublier ce qu'ils avoient eſté; car leurs boutons parfumez ſe panchoient l'un ſur l'autre, & s'entréchauffoient de leur haleine, comme pour ſe faire éclore plus vîte. Mais que diray-je de l'amoureux partage qui maintenoit leur ſocieté? Jamais le ſuc où reſide l'aliment, ne s'offroit à leur ſouche, qu'ils ne le partageaſſent avec ceremonie: Jamais l'un n'eſtoit mal nourry, que l'autre ne fut malade d'inanition; ils tiroient tous deux par dedans les mammelles de leur Nourriſſe, comme vous autres les tetez par dehors. Enfin ces Amans bien-heureux produiſirent des pommes, mais des pommes miraculeuſes qui firent encore plus de miracles que leurs Peres. On n'avoit pas ſi-toſt mangé des pommes de l'un, qu'on devenoit éperdument paſſionné pour quiconque avoit mangé du fruit de l'autre: Et cét accident arrivoit quaſi tous les jours, parce que tous

les jets de Pilade environnoient ou se trouvoient environnez d'Oreste ; & leurs fruits presque jumeaux ne se pouvoient resoudre à s'éloigner.

La Nature pourtant avoit distingué l'energie de leur double essence avec tant de précaution, que quand le fruit de l'un des arbres estoit mangé par un Homme, & le fruit de l'autre arbre par un autre Homme, cela engendroit l'amitié reciproque ; & quand la mesme chose arrivoit entre deux personnes de sexe diferent, elle engendroit l'amour, mais un amour vigoureux qui gardoit toûjours le caractere de sa cause ; car encore que ce fruit proportionnât son effet à la puissance, amolissant sa vertu dans une Femme, il conservoit pourtant toûjours je ne sçay quoy de mâle.

Il faut encore remarquer que celuy des deux qui en avoit mangé le plus, estoit le plus aimé. Ce fruit n'avoit garde qu'il ne fut & fort doux & fort beau, n'y ayant rien de si beau ny de si doux que l'amitié: aussi fussent ces deux qualitez de beau & de bon qui ne se rencontrent guere en un mesme sujet, qui le mirent en vogue. O combien de fois par sa miraculeuse vertu multiplia-t'il les exemples de Pilade & d'Oreste ! On vit depuis ce temps-là des

Hercules & des Theſées, des Achilles & des Patrocles, des Niſes & des Euriales; bref un nombre innombrable de ceux qui par des amitiez plus qu'humaines, ont conſacré leur memoire au Temple de l'Eternité; on en porta des rejettons au Peloponeze, & le Parc des exercices où les Thebains dreſſoient la jeuneſſe en fut orné. Ces arbres jumeaux eſtoient plantez à la ligne; & dans la ſaiſon que le fruit pendoit aux branches, les jeunes gens qui tous les jours alloient au Parc, tentez par ſa beauté ne s'abſtinrent pas d'en manger, leur courage ſelon l'ordinaire en ſentit incontinent l'effet. On les vit pêle-mêle s'entredonner leurs ames, chacun d'eux devenir la moitié d'un autre, vivre moins en ſoy qu'en ſon Amy, & le plus lâche entreprendre pour le ſien des choſes temeraires.

Cette celeſte maladie échauffa leur ſang d'une ſi noble ardeur, que par l'avis des plus ſages on enrolla pour la guerre cette troupe d'Amans dans une meſme Compagnie. On la nomma depuis, à cauſe des actions heroïques qu'elle executoit, la Bande ſacrée. Ses exploits allerent beaucoup au deſſus de ce que Thebes s'en eſtoit promis; car chacun de ces Braves au

combat, pour garentir son Amant, ou pour meriter d'en estre aimé, hazardoit des efforts si incroyables, que l'Antiquité n'a rien veu de pareil: aussi tant que subsista cette amoureuse Compagnie, les Thebains qui passoient auparavant pour les pires soldats d'entre les Grecs, battirent & surmonterent toûjours depuis les Lacedemoniens, mesmes les plus belliqueux peuples de la Terre.

Mais entre un nombre infiny de loüables actions dont ces pommes furent cause, ces mesmes pommes en produisirent innocemment de bien honteuses.

Mirra jeune Damoiselle de qualité, en mangea avec Cinyre son Pere, malheureusement l'une estoit de Pilade, & l'autre d'Oreste. L'Amour aussi-tost absorba la Nature, & la confondit en telle sorte, que Cinyre pouvoit jurer, je suis mon Gendre; & Mirra, je suis ma Maraſtre. Enfin je croy que c'est assez pour vous apprendre tout ce crime, d'ajoûter qu'au bout de neuf mois le Pere devint ayeul de ceux qu'il engendra, & que la Fille enfanta ses Freres.

Encore le hazard ne se contenta pas de ce crime, il voulut qu'un Taureau estant entré dans les jardins du Roy Minos,

trouva malheureusement sous un arbre d'Oreste quelques pommes qu'il engloutit ; je dis malheureusement, parce que la Reyne Pasiphaé tous les jours mangeoit de ce fruit. Les voila donc furieux d'amour l'un pour l'autre. Je n'en expliqueray point toutefois l'enorme joüissance, il suffira de dire que Pasiphaé se plongea dans un crime qui n'avoit point encore eu d'exemple.

Le fameux Sculpteur Pigmalion précisement dans ce temps-là, tailloit au Palais une Vénus de marbre. La Reyne qui aimoit les bons Ouvriers, par regale luy fit present d'une couple de ces pommes : il en mangea la plus belle ; & parce que l'eau qui comme vous sçavez est necessaire à l'incision du marbre, vint hazardeusement à luy manquer, il humecta sa statuë. Le marbre en mesme temps penetré par ce suc, s'amolit peu à peu ; & l'energique vertu de cette pomme conduisant son labeur selon le dessein de l'Ouvrier, suivit au dedans de l'image les traits qu'elle avoit rencontrez à la superficie ; car elle dilata, échauffa, & colora, à proportion de la nature des lieux qui se rencontrerent dans son passage. Enfin le marbre devenu vivant, & touché de la passion de la pomme, embrassa Pigmalion de toutes les forces de son

cœur,& Pigmalion transporté d'une amour reciproque, la receut pour sa Femme.

Dans cette mesme Province la jeune Iphis avoit mangé de ce fruit avec la belle Yante sa compagne, dans toutes les circonstances requises pour causer une amitié reciproque : Leur repas fut suivy de son effet accoûtumé : mais parce qu'Iphis l'avoit trouvé d'un goût fort savoureux, il en mangea tant, que son amitié qui croissoit, avec le nombre des pommes dont il ne se pouvoit rassasier, usurpa toutes les fonctions de l'amour, & cét amour à force d'augmenter peu à peu, devint plus mâle & plus vigoureuse : car comme tout son corps imbu de ce fruit, brûloit de former des mouvemens qui répondissent aux antousiasmes de sa volonté, il remua chez soy la matiere si puissamment, qu'il se construisit des organes beaucoup plus forts, capables de suivre sa pensée, & de contenter pleinement son amour dans sa plus virile étenduë ; c'est à dire qu'Iphis devint ce qu'il faut estre pour épouser une Femme.

J'appellerois cette avanture-là un miracle, s'il me restoit un nom pour intituler l'evenement qui suit.

Un jeune Homme fort accomply qui s'appelloit Narcisse, avoit merité par son

amour l'affection d'une Fille fort belle, que les Poëtes ont celebrée sous le nom d'Echo: mais comme vous sçavez que les Femmes plus que ceux de nostre sexe, ne sont jamais assez cheries à leur gré, ayant oüy vanter la vertu des pommes d'Oreste, elle fit tant qu'elle en recouvra de plusieurs endroits; & parce qu'elle apprehendoit l'Amour, estant toûjours craintif, que celles d'un arbre n'eussent moins de force que de l'autre, elle voulut qu'il goutât de toutes les deux: mais à peine les eut-il mangées, que l'image d'Echos'effaça de sa memoire, toute son amour se tourna vers celuy qui avoit digeré le fruit, il fut l'Amant & l'aimé; car la substance tirée de la pomme de Pilade, embrassa dedans luy celle de la pomme d'Oreste. Ce fruit jumeau répandu par toute la masse de son sang, excita toutes les parties de son corps à se caresser: Son cœur où s'écouloit leur double vertu, rayonna ses flames en dedans; tous ses membres animez de sa passion, voulurent se penetrer l'un l'autre: Il n'est pas jusqu'à son image, qui brûlant encore parmy la froideur des Fontaines, n'attirât son corps pour s'y joindre: Enfin le pauvre Narcisse devint éperdument amoureux de soy-même.

Je ne ſeray point ennuyeux à vous raconter ſa déplorable cataſtrophe ; les vieux ſiecles en ont aſſez parlé : auſſi bien il me reſte deux avantures à vous reciter qui conſommeront mieux ce temps-là.

Vous ſçaurez donc que la belle Salmacis frequentoit le Berger Hermaphrodite, mais ſans autre privauté que celle que le voiſinage de leur maiſon pouvoit ſouffrir, quand la Fortune qui ſe plaiſt à troubler les vies les plus tranquilles, permit que dans une aſſemblée de jeux, où le prix de la beauté & celuy de la courſe, eſtoient deux de ces pommes, Hermaphrodite eut celle de la courſe, & Salmacis celle de la beauté. Elles avoient eſté cueillies, quoy qu'enſemble, à divers rameaux, parce que ſes fruits amoureux ſe mêloient avec tant de ruſe, qu'un de Pilade ſe rencontroit toûjours avec un d'Oreſte ; & cela eſtoit cauſe que paroiſſant jumeaux, on en détachoit ordinairement une couple. La belle Salmacis mangea ſa pomme, & le gentil Hermaphrodite ſerra la ſienne dedans ſa pannetiere. Salmacis inſpirée des antouſiaſmes de ſa pomme, & de la pomme du Berger qui commençoit à s'échauffer dans ſa pannetiere, ſe ſentit attirer vers luy par

le flux & reflux ſimpatique de la ſienne avec l'autre.

Les parens du Berger qui s'apperceurent des amours de la Nymphe, tâcherent à cauſe de l'avantage qu'ils trouvoient en cette alliance, de l'entretenir & de la croître : c'eſt pourquoy ayant oüy vanter les pommes jumelles pour un fruit dont le ſuc inclinoit les eſprits à l'amour, ils en diſtilerent, & de la quinteſſence la plus rectifiée ils trouverent moyen d'en faire boire à leur Fils, & à ſon Amante. Son energie qu'ils avoient ſublimée au plus haut degré qu'elle pouvoit monter, alluma dans le cœur de ces amoureux un ſi vehement deſir de ſe joindre, qu'à la premiere veuë Hermaphrodite s'abſorba dans Salmacis, & Salmacis ſe fondit entre les bras d'Hermaphrodite. Ils paſſerent l'un dans l'autre, & de deux perſonnes de ſexe different, ils en compoſerent un double je ne ſçay quoy qui ne fut ny Homme ny Femme. Quand Hermaprodite voulut joüir de Salmacis, il ſe trouva eſtre la Nymphe ; & quand Salmacis voulut qu'Hermaphrodite l'embraſsât, elle ſe ſentit eſtre le Berger. Ce double je ne ſçay quoy gardoit pourtant ſon unité ; il engendroit & concevoit, ſans eſtre ny Homme ny Femme ; enfin la Na-

ture en luy, fit voir une merveille, qu'elle n'a jamais ſceu depuis empêcher d'eſtre unique.

Hé bien, ces Hiſtoires-là ne ſont-elles pas étonnantes ? Elles le ſont ; car de voir une Fille s'accoupler à ſon Pere, une jeune Princeſſe aſſouvir les amours d'un Taureau, un Homme aſpirer à la joüiſſance d'une pierre, un autre ſe marier avec ſoy-meſme ; celle-cy celebrer Fille un mariage qu'elle conſomme Garçon, ceſſer d'eſtre Homme ſans commencer d'eſtre Femme, devenir Beſſon hors du ventre de la Mere, & Jumeau d'une Perſonne qui ne luy eſt point parent.

Tout cela eſt bien éloigné du chemin ordinaire de la Nature ; & cependant ce que je vous vais conter vous ſurprendra davantage.

Parmy la ſomptueuſe diverſité de toutes ſortes de fruits qu'on avoit apportez des plus lointains climats, pour le feſtin des Nopces de Cambiſe, on luy preſenta une greffe d'Oreſte, qu'il fit enter ſur un Platane ; & parmy les autres délicateſſes du deſſert, on luy ſervit des pommes du même Arbre.

La friandiſe du mets le convia d'en manger beaucoup ; & la ſubſtance de ce fruit

eſtant convertie aprés les trois coctions en un germe parfait, il en forma au ventre de la Reyne l'embrion de ſon Fils Artaxerxe, car toutes les particularitez de ſa vie ont fait conjecturer à ſes Medecins qu'il doit avoir eſté produit de la ſorte.

Quand le jeune cœur de ce Prince fut en âge de meriter la colere d'Amour, on ne remarqua point qu'il ſoûpirât pour ſes ſemblables : il n'aimoit que les arbres, les vergers, & les bois ; mais par deſſus tous ceux pour leſquels il parut ſenſible, le beau Platane ſur lequel ſon Pere Cambiſe avoit jadis fait enter cette greffe d'Oreſte, le conſomma d'amour.

Son temperament ſuivoit avec tant de ſcrupule le progrés du Platane, qu'il ſembloit croître avec les branches de cét arbre ; tous les jours il l'alloit embraſſer; dans le ſommeil il ne ſongeoit que de luy; & deſſous le contour de ſes vertes tapiſſeries il ordonnoit de toutes ſes affaires. On connut bien que le Platane piqué d'une ardeur reciproque, eſtoit ravy de ſes careſſes ; car à tous coups, ſans aucune raiſon apparente, on appercevoit ſes feüilles trémouſſer & comme treſſaillir de joye, les rameaux ſe courber en rond ſur ſa tête comme pour luy faire une Couronne, &

descendre si prés de son visage, qu'il estoit facile à connoistre que c'estoit plûtost pour le baiser, que par inclination naturelle de tendre en bas. On remarquoit mesme que de jalousie il arrangeoit & pressoit ses feüilles l'une contre l'autre, de peur que les rayons du jour se glissant à travers, ne le baisassent aussi bien que luy. Le Roy de son costé ne garda plus de bornes dans son amour. Il fit dresser son lit aux pieds du Platane, & le Platane qui ne sçavoit comme se revancher de tant d'amitié, luy donnoit ce que les arbres ont de plus cher, c'estoit son miel & sa rosée qu'il distiloit tous les matins sur luy.

Leurs caresses auroient duré davantage, si la mort ennemie des belles choses ne les eut terminées : Artaxerxe expira d'amour dans les embrassemens de son cher Platane; & tous les Perses affligez de la perte d'un si bon Prince, voulurent pour luy donner encore quelque satisfaction aprés sa mort, que son corps fût brûle avec les branches de cét arbre, sans qu'aucun autre bois fut employé à le consommer.

Quand le Bucher fut allumé, on vit sa flâme s'entortiller avec celle de la graisse du corps; & leurs chevelures ardentes qui se boucloient l'un à l'autre, s'éfiler en py-

ramide jusqu'à perte de veuë.

Ce feu pur & subtile ne se divisa point; mais quand il fut arrivé au Soleil, où comme vous sçavez toute matiere ignée aboutit, il forma le germe du Pommier d'Oreste que vous voyez là à vostre main droite.

Or l'engeance de ce fruit s'est perduë en vostre Monde; & voicy comment ce malheur arriva.

Les Peres & les Meres qui comme vous sçavez au gouvernement de leurs familles ne se laissent conduire que par l'interest, fâchez que leurs enfans aussi-tost qu'ils avoient goûté de ces pommes, prodiguoient à leur Amy tout ce qu'ils possedoient, brûlerent autant des ces plantes qu'ils en pûrent découvrir: Ainsi l'espece estant perduë, c'est pour cela qu'on ne trouve plus aucun Amy veritable.

A mesure donc que ces arbres furent consommez par le feu, les pluyes qui tomberent dessus en calcinerent la cendre, si bien que ce suc congelé se petrifia de la mesme façon que l'humeur de la fougere brûlée se metamorphose en verre; de sorte qu'il se forma par tous les climats de la Terre des cendres de ces arbres jumeaux, deux pierres metaliques, qu'on appelle aujourd'huy

jourd'huy le fer & l'aimant, qui a cauſe de la ſimpatie des fruits de Pilade & d'Oreſte, dont ils ont toûjours conſervé la vertu, aſpirent encore tous les jours de s'embraſſer; & remarquez que ſi le morceau d'aimant eſt plus gros, il attire le fer; ou ſi la piece de fer excede en quantité, c'eſt elle qui attire l'aimant, comme il arrivoit jadis dans le miraculeux effet des pommes de Pilade & d'Oreſte, de l'une deſquelles quiconque avoit mangé davantage, eſtoit le plus aimé par celuy qui avoit mangé de l'autre.

Or le fer ſe nourrit d'aimant, & l'aimant ſe nourrit de fer ſi viſiblement, que celuy-là s'enroüille, & celuy-cy perd ſa force; à moins qu'on ne les produiſe l'un à l'autre pour reparer ce qui ſe perd de leur ſubſtance.

N'avez vous jamais conſideré un morceau d'aimant appuyé ſur de la limaille de fer? Vous voyez l'aimant ſe couvrir en un tournemain de ces atômes metaliques; & l'amoureuſe ardeur avec laquelle ils s'accrochent, eſt ſi ſubite & ſi impatiente, qu'aprés s'eſtre embraſſez par tout, vous diriez qu'il n'y a pas un grain d'aimant qui ne veüille baiſer un grain de fer, & pas un grain de fer qui ne veüille s'unir avec un

grain d'aimant ; car le fer ou l'aimant ſeparez, envoyent continuellement de leur maſſe les petits corps les plus mobiles à la queſte de ce qu'ils aiment : mais quand ils l'ont trouvé, n'ayant plus rien à deſirer, chacun termine ſes voyages, & l'aimant occupe ſon repos à poſſeder le fer, comme le fer ramaſſe tout ſon eſtre à joüir de l'aimant. C'eſt donc de la ſéve de ces deux arbres qu'a decoulé l'humeur dont ces deux metaux ont pris naiſſance. Devant cela ils eſtoient inconnus ; & ſi vous voulez ſçavoir de quelle matiere on fabriquoit des armes pour la guerre, Samſon s'armoit d'une machoire d'Aſne contre les Philiſtins ; Jupiter Roy de Crete, de feux artificiels, par leſquels il imitoit la foudre pour ſubjuguer ſes ennemis ; Hercule enfin avec une maſſuë vainquit des Tyrans, & dompta des Monſtres. Mais ces deux metaux ont encore une relation bien plus ſpecifique avec nos deux arbres : Vous ſçaurez qu'encore que cette couple d'amoureux ſans vie inclinent vers le Pôle, ils ne s'y portent jamais qu'en compagnie l'un de l'autre ; & je vous en vais découvrir la raiſon, aprés que je vous auray un peu entretenu des Pôles.

Les Pôles ſont les bouches du Ciel, par

lesquels il reprend la lumiere, la chaleur, & les influences qu'il a répanduës sur la terre : autrement si tous les tresors du Soleil ne remontoient à leur source, il y auroit long-temps (toute sa clarté n'estant qu'une pousſiere d'atômes enflâmez qui se détachent de son globe) qu'elle seroit éteinte, & qu'il ne luiroit plus ; ou que cette abondance de petits corps ignées qui s'amoncelent sur la terre pour n'en plus sortir, l'auroient déja consommée. Il faut donc, comme je vous ay dit, qu'il y ait au Ciel des soûpiraux par où se dégorgent les repletions de la terre, & d'autres par où le Ciel puisse reparer ses pertes, afin que l'eternelle circulation de ces petits corps de vie penetre successivement tous les globes de ce grand Univers. Or les soûpiraux du Ciel sont les Pôles par où il se repaît des ames de tout ce qui meurt dans les Mondes de chez luy, & tous les Astres sont ses bouches, & les pores par où s'exhale derechef ses esprits. Mais pour vous montrer que cecy n'est pas une imagination si nouvelle ; quand vos Poëtes anciens à qui la Philosophie avoit découvert les plus cachez secrets de la Nature, parloient d'un Héros dont ils vouloïent dire que l'ame estoit allée habiter avec les

Dieux, ils s'exprimoient ainſi. Il eſt monté au Pôle, il eſt aſſis ſur le Pôle, il a traverſé le Pôle, parce qu'ils ſçavoient que les Pôles eſtoient les ſeules entrées par où le Ciel reçoit tout ce qui eſt ſorty de chez luy. Si l'authorité de ces grands Hommes ne vous ſatisfait pleinement, l'experience de vos modernes qui ont voyagé vers le Nort vous contentera peut-eſtre. Ils ont trouvé que plus ils approchoient de l'Ourſe, pendant les ſix mois de nuit dont on a crû que ce climat eſtoit tout noir, une grande lumiere éclairoit l'horiſon, qui ne pouvoit partir que du Pôle, parce qu'à meſure qu'on s'en approchoit, & qu'on s'éloignoit par conſequent du Soleil, cette lumiere devenoit plus grande. Il eſt donc bien vray-ſemblable qu'elle procede des rayons du jour, & d'un grand monceau d'ames, leſquelles comme vous ſçavez ne ſont faites que d'atômes lumineux qui s'en retournent au Ciel par leurs portes accoûtumées.

Il n'eſt pas difficile aprés cela de comprendre pourquoy le fer froté d'aimant, ou l'aimant froté de fer, ſe tourne vers le Pôle, car eſtant un extrait du corps de Pilade & d'Oreſte, & ayant toûjours conſervé les inclinations des deux arbres,

comme les deux arbres celle des deux Amans, ils doivent aſpirer de ſe rejoindre à leur ame ; c'eſt pourquoy ils ſe guindent vers le Pôle par où il ſent qu'elle eſt montée, avec cette retenuë pourtant, que le fer ne s'y tourne point, s'il n'eſt froté d'aimant ; ny l'aimant, s'il n'eſt froté de fer, à cauſe que le fer ne veut point abandonner un Monde privé de ſon amy l'aimant, ny l'aimant privé de ſon amy le fer, & qu'ils ne peuvent ſe reſoudre à faire ce voyage l'un ſans l'autre.

Cette voix alloit je penſe entamer un autre diſcours ; mais le bruit d'une grande alarme qui ſurvint l'en empêcha : toute la Foreſt en rumeur ne retentiſſoit que de ces mots, gare la peſte, & paſſe parole.

Je conjuray l'arbre qui m'avoit ſi long-temps entretenu, de m'apprendre d'où procedoit un ſi grand deſordre. Mon amy, me dit-il, nous ne ſommes pas en ces quartiers-cy encore bien informez des particularitez du mal : je vous diray ſeulement en trois mots que cette peſte dont nous ſommes menacez, eſt ce qu'entre les Hommes on appelle embraſement ; nous pouvons bien le nommer ainſi, puis que parmy nous il n'y a point de maladie ſi contagieuſe. Le remede que nous y allons

apporter, c'eſt de roidir nos haleines, & de ſouffler tous enſemble vers l'endroit d'où part l'inflamation, afin de repouſſer ce mauvais air. Je croy que ce qui nous aura apporté cette fievre ardente, eſt une bête à feu qui rode depuis quelques jours à l'entour de nos Bois; car comme elles ne vont jamais ſans feu, & ne s'en peuvent paſſer, celle-cy ſera ſans doute venuë le mettre à quelqu'un de nos arbres.

Nous avions mandé l'animal Glaçon pour venir à noſtre ſecours; cependant il n'eſt pas encore arrivé. Mais adieu, je n'ay pas le temps de vous entretenir, il faut ſonger au ſalut commun; & vous-meſme prenez la fuite, autrement vous courez riſque d'eſtre envelopé dans noſtre ruine.

Je ſuivis ſon conſeil, ſans toutefois me beaucoup preſſer, parce que je connoiſſois mes jambes. Cependant je ſçavois ſi peu la Carte du Païs, que je me trouvay au bout de dix-huit heures de chemin au derriere de la Foreſt dont je penſois fuir, & pour ſurcroiſt d'apprehenſion, cent éclats épouvantables de tonnerre m'ébranloient le cerveau, tandis que la funeſte & bléme lueur de mille éclairs venoient éteindre mes prunelles.

De moment en moment les coups re-

doubloient avec tant de furie, que l'on eût dit que les fondemens du Monde alloient s'écrouler; & malgré tout cela, le Ciel ne parut jamais plus ſerain. Comme je me vis au bout de mes raiſons, enfin le deſir de connoiſtre la cauſe d'un évenement ſi extraordinaire, m'invita de marcher vers le lieu d'où le bruit ſembloit s'épandre.

Je cheminay environ l'eſpace de quatre cent ſtades, à la fin deſquelles j'apperceus au milieu d'une fort grande campagne, comme deux boules qui aprés avoir en broüiſſant tourné long-temps à l'entour l'une de l'autre, s'approchoient, & puis ſe reculoient: Et j'obſervay que quand le heurt ſe faiſoit, c'eſtoit alors qu'on entendoit ces grands coups; mais à force de marcher plus avant, je reconnus que ce qui de loin m'avoit paru deux boules, eſtoient deux animaux; l'un deſquels, quoy que rond par en bas, formoit un triangle par le milieu; & ſa teſte fort élevée, avec ſa rouſſe chevelure qui flotoit contremont, s'éguiſoit en pyramide. Son corps eſtoit troüé comme un crible, & à travers ces pertuis déliez qui luy ſervoient de pores, on appercevoit gliſſer de petites flâmes qui ſembloient le couvrir d'un plumage de feu.

En cheminant là autour, je rencontray un Vieillard fort venerable qui regardoit ce fameux combat avec autant de curiosité que moy. Il me fit signe de m'approcher, j'obeïs, & nous nous assismes l'un auprés de l'autre.

J'avois dessein de luy demander le motif qui l'avoit amené en cette contrée, mais il me ferma la bouche par ces paroles, Hé bien, vous sçaurez le motif qui m'amene en cette contrée. Et là-dessus il me raconta fort au long toutes les particularitez de son voyage. Je vous laisse à penser si je demeuray interdit. Cependant pour accroître ma consternation, comme déja je brûlois de luy demander quel Demon luy réveloit mes pensées. Non, non s'écria-t'il, ce n'est point un Démon qui me révele vos pensées..... Ce nouveau tour de Devin me le fit observer avec plus d'attention qu'auparavant, & je remarquay qu'il contrefaisoit mon port, mes gestes, ma mine, situoit tous ses membres, & figuroit toutes les parties de son visage sur le patron des miennes; enfin mon ombre en relief ne m'eut pas mieux representé. Je voy, continua-t'il, que vous estes en peine de sçavoir pourquoy je vous contrefais, & je veux bien vous l'apprendre. Sçachez donc qu'afin

qu'afin de connoiſtre voſtre interieur, j'arrangeay toutes les parties de mon corps dans un ordre ſemblable au voſtre ; car eſtant de toutes parts ſitué comme vous, j'excite en moy par cette diſpoſition de matiere, la meſme penſée que produit en vous cette meſme diſpoſition de matiere.

Vous jugerez cét effet là poſſible, ſi autrefois vous avez obſervé que les gemeaux qui ſe reſſemblent, ont ordinairement l'eſprit, les paſſions, & la volonté ſemblables : juſques-là qu'il s'eſt rencontré à Paris deux Beſſons qui n'ont jamais eu que les meſmes maladies & la meſme ſanté ; ſe ſont mariez ſans ſçavoir le deſſein l'un de l'autre, à meſme heure & à meſme jour ; ſe ſont reciproquement écrit des lettres, dont le ſens, les mots, & la conſtitution, eſtoient de meſme ; & qui enfin ont compoſé ſur un meſme ſujet, une meſme ſorte de Vers, avec les meſmes pointes, le meſme tour, & le meſme ordre : Mais ne voyez-vous pas qu'il eſtoit impoſſible que la compoſition des organes de leurs corps eſtant pareille dans toutes ſes circonſtances, ils n'operaſſent d'une façon pareille, puis que deux inſtrumens égaux touchez également doivent rendre une harmonie égale ? & qu'ainſi confor-

mant tout à fait mon corps au voſtre, & devenant pour ainſi dire voſtre gemeau, il eſt impoſſible qu'un meſme branle de matiere ne nous cauſe à tous deux un même branle d'eſprit.

Aprés cela il ſe remit encore à me contrefaire, & pourſuivit ainſi. Vous eſtes maintenant fort en peine de l'original du combat de ces deux Monſtres, mais je veux vous l'apprendre. Sçachez donc que les arbres de la Foreſt que nous avons à dos, n'ayant pû repouſſer avec leurs ſouffles les violens efforts de la Bête à feu, ont eu recours à l'animal Glaçon.

Je n'ay encore, luy dis-je, entendu parler de ces animaux-là qu'à un Chêne de cette contrée, mais fort à la hâte, car il ne ſongeoit qu'à ſe garentir; c'eſt pourquoy je vous ſupplie de m'en faire ſçavant.

Voicy comme il me parla. On verroit en ce globe où nous ſommes les Bois fort clair ſemez, à cauſe du grand nombre de Bête à feu qui les deſolent, ſans les animaux Glaçons qui tous les jours à la priere des Foreſts leurs amies, viennent guerir les arbres malades; je dis guerir, car à peine de leur bouche gelée ont-ils ſoufflé ſur les charbons de cette peſte, qu'ils l'éteignent.

Au Monde de la Terre d'où vous estes, & d'où je suis, la Bête à feu s'appelle Salemandre, & l'animal Glaçon y est connu par celuy de Remore. Or vous sçaurez que les Remores habitent vers l'extremité du Pôle, au plus profond de la Mer glaciale; & c'est la froideur evaporée de ces Poissons à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la Mer, quoy que salée.

La pluspart des Pilotes qui ont voyagé pour la découverte du Groenland, ont enfin experimenté qu'en certaine saison les glaces qui d'autres fois les avoient arrêtez, ne se rencontroient plus: mais encore que cette Mer fût libre dans le temps où l'Hyver y est le plus âpre, ils n'ont pas laissé d'en attribuer la cause à quelque chaleur secrete qui les avoit fonduës; mais il est bien plus vray-semblable que les Remores qui ne se nourrissent que de glaces, les avoient pour lors absorbées. Or vous devez sçavoir que quelque mois aprés qu'elles se sont repuës, cette effroyable digestion leur rend l'estomach si morfondu, que la seule haleine qu'ils expirent, reglace derechef toute la Mer du Pôle. Quand elles sortent sur la Terre (car elles vivent dedans l'un & dans l'autre element) elles

ne ſe raſſaſient que de Siguë, d'Aconit, d'Opium, & de Mandragore.

On s'étonne en noſtre Monde d'où procedent ces frileux vents du Nort qui traînent toûjours la gelée ; mais ſi nos Compatriotes ſçavoient comme nous que les Remores habitent en ce climat : ils connoîtroient comme nous qu'ils proviennent du ſouffle, avec lequel elles eſſayent de repouſſer la chaleur du Soleil qui les approche.

Cette eau ſtigiade de laquelle on empoiſonna le grand Alexandre, & dont la froideur petrifia les entrailles, eſtoit du piſſat d'un de ces animaux. Enfin la Remore contient ſi éminemment tous les principes de froidure, que paſſant par deſſous un Vaiſſeau, le Vaiſſeau ſe trouve ſaiſi du froid, en ſorte qu'il en demeure tout engourdy juſqu'à ne pouvoir démarer de ſa place. C'eſt pour cela que la moitié de ceux qui ont cinglé vers le Nort à la découverte du Pôle, n'en ſont point revenus, parce que c'eſt un miracle ſi les Remores, dont le nombre eſt ſi grand dans cette Mer, n'arreſte leurs Vaiſſeaux. Voila pour ce qui eſt des animaux Glaçons.

Mais quant aux Bêtes à feu, elles logent dans terre ſous des montagnes de

Bitume allumé, comme l'Etna, le Vesuve, & le Cap rouge. Ces boutons que vous voyez à la gorge de celuy-cy, qui procedent de l'inflamation de son foye, ce sont.....

Nous restâmes aprés cela sans parler, pour nous rendre attentifs à ce fameux duel.

La Salemandre attaquoit avec beaucoup d'ardeur; mais la Remore soutenoit impénetrablement. Chaque heurt qu'ils se donnoient, engendroient un coup de tonnerre; comme il arrive dans les Mondes d'icy autour, où le rencontre d'une nuë chaude avec une froide excite le mesme bruit.

Des yeux de la Salemandre il sortoit à chaque œillade de colere qu'elle dardoit contre son ennemy, une rouge lumiere dont l'air paroissoit allumé en volant; elle suoit de l'huile boüillante, & pissoit de l'eau forte.

La Remore de son côté grosse, pesante, & quarrée, montroit un corps tout écaillé de glaçons. Ses larges yeux paroissoient deux assiettes de cristal, dont les regards charioient une lumiere si morfondante, que je sentois frissonner l'Hyver sur chaque membre de mon corps où elle les at-

tachoit. Si je penſois mettre ma main au devant, ma main en prenoit l'onglée ; l'air meſme autour d'elle, atteint de ſa rigueur, s'épaiſiſſoit en neige, la terre durciſſoit ſous ſes pas ; & je pouvois compter les traces de la Bête, par le nombre des engelures qui m'accueilloient quand je marchois deſſus.

Au commencement du combat, la Salemandre à cauſe de la vigoureuſe contention de ſa premiere ardeur, avoit fait ſuer la Remore ; mais à la longue cette ſueur s'eſtant refroidie, émailla toute la plaine d'un verglas ſi gliſſant, que la Salemandre ne pouvoit joindre la Remore ſans tomber. Nous connûmes bien le Philoſophe & moy qu'à force de choir & ſe relever tant de fois, elle s'eſtoit fatiguée ; car ces éclats de tonnerre auparavant ſi effroyables, qu'enfantoit le choc dont elle heurtoit ſon ennemie, n'eſtoient plus que le bruit ſourd de ces petits coups qui marquent la fin d'une tempête ; & ce bruit ſourd amorty peu à peu, dégenera en un fremiſſement ſemblable à celuy d'un fer rouge plongé dans de l'eau froide.

Quand la Remore connut que le combat tiroit aux abois, par l'affoibliſſement du choc dont elle ſe ſentoit à peine ébran-

lée, elle se dressa sur un angle de son cube, & se laissa choir de toute sa pesanteur sur l'estomach de la Salemandre, avec un tel succés, que le cœur de la pauvre Salemandre, où tout le reste de son ardeur s'estoit concentrée, en se crevant, fit un éclat si épouvantable, que je ne sçay rien dans la Nature pour le comparer.

Ainsi mourut la Bête à feu sous la paresseuse resistance de l'animal Glaçon.

Quelque temps aprés que la Remore se fut retirée, nous nous approchâmes du champ de bataille; & le Vieillard s'estant enduit les mains de la terre sur laquelle elle avoit marché, comme d'un preservatif contre la brulure, il empoigna le cadavre de la Salemandre. Avec le corps de cét animal, me dit-il, je n'ay que faire de feu dans ma cuisine; car pourveu qu'il soit pendu à la cremillée, il fera boüillir & rotir tout ce que j'auray mis à l'âtre. Quant aux yeux, je les garde soigneusement; s'ils estoient nettoyez des ombres de la mort, vous les prendriez pour deux petits Soleils. Les anciens de nostre Monde les sçavoient bien mettre en œuvre; c'est ce qu'ils nommoient des Lampes ardentes, & l'on ne les appendoit qu'aux sepultures pompeuses des Personnes illustres.

Nos modernes en ont rencontré, en foüillant quelques-uns de ces fameux tombeaux ; mais leur ignorante curiosité les a crevez, en pensant trouver derriere les membranes rompuës ce feu qu'ils y voyoient reluire.

Le Vieillard marchoit toûjours, & moy je le suivois, attentif aux merveilles qu'il me debitoit. Or à propos du combat, il ne faut pas que j'oublie l'entretien que nous eûmes touchant l'animal Glaçon.

Je ne crois pas, me dit-il, que vous ayez jamais veu de Remores ; car ces Poissons ne s'élevent guere à fleur d'eau, encore n'abandonnent-ils quasi point l'Ocean Septentrional. Mais sans doute vous aurez veu de certains animaux qui en quelque façon se peuvent dire de leur espece. Je vous ay tantost dit que cette Mer en tirant vers le Pôle est toute pleine de Remores, qui jettent leur fray sur la vase comme les autres Poissons. Vous sçaurez donc que cette semence extraite de toute leur masse en contient si éminemment toute la froideur, que si un Navire est poussé par dessus, le Navire en contracte un ou plusieurs Vers, qui deviennent Oiseaux, dont le sang privé de chaleur fait qu'on le range, quoy qu'il ait des aîles, au nombre

des Poiſſons : auſſi le Souverain Pontife, lequel connoiſt leur origine, ne defend pas d'en manger en Careſme. C'eſt ce que vous appellez des Maquereuſes.

Je cheminois toûjours ſans autre deſſein que de le ſuivre, mais tellement ravy d'avoir trouvé un Homme, que je n'oſois détourner les yeux de deſſus luy, tant j'avois peur de le perdre. Jeune morrel, me dit-il, (car je voy bien que vous n'avez pas encore comme moy ſatisfait au tribut que nous devons à la Nature) auſſi-toſt que je vous ay veu, j'ay rencontré ſur voſtre viſage ce je ne ſçay quoy qui donne envie de connoiſtre les gens. Si je ne me trompe aux circonſtances de la conformation de voſtre corps, vous devez eſtre François, & natif de Paris. Cette Ville eſt le lieu, où aprés avoir promené mes diſgraces par toute l'Europe, je les ay terminées.

Je me nomme Campanella, & ſuis Calabrois de Nation. Depuis ma venuë au Soleil, j'ay employé mon temps à viſiter les climats de ce grand globe pour en découvrir les merveilles : il eſt diviſé en Royaumes, Republiques, Eſtats, & Principautez, comme la Terre. Ainſi les quadrupedes, les volatiles, les plantes, les

pierres, chacun y a le ſien ; & quoy que quelques-uns de ceux-là n'en permettent point l'entrée aux animaux d'eſpece étrangere, particulierement aux Hommes que les Oiſeaux par deſſus tous haïſſent de mort, je puis voyager par tout ſans courre de riſque, à cauſe qu'une ame de Philoſophe eſt tiſſuë de parties bien plus deliées que les inſtrumens dont on ſe ſerviroit à la tourmenter. Je me ſuis trouvé heureuſement dans la Province des arbres, quand les deſordres de la Salemandre ont commencé ces grands éclats de tonnerre que vous devez avoir entendus auſſi bien que moy, m'ont conduit à leur champ de bataille, où vous eſtes venu un moment aprés. Au reſte je m'en retournay à la Province des Philoſophes .... Quoy, luy dis-je, il y a donc auſſi des Philoſophes dans le Soleil ? S'il y en a, repliqua le bon Homme ; Oüy, certes, & ce ſont les principaux habitans du Soleil, & ceux-là mêmes dont la renommée de voſtre Monde a la bouche ſi pleine. Vous pourrez bientoſt converſer avec eux, pourveu que vous ayez le courage de me ſuivre ; car j'eſpere mettre le pied dans leur Ville, avant qu'il ſoit trois jours. Je ne croy pas que vous puiſſiez concevoir de quelle fa-

çon ces grands Génies se sont transportez icy. Non certes, m'écriay-je ; car tant d'autres personnes auroient-elles eu jusqu'à present les yeux bouchez, pour n'en pas trouver le chemin ? Ou bien est-ce qu'aprés la mort nous tombions entre les mains d'un Examinateur des Esprits, lequel selon nostre capacité nous accorde ou nous refuse le droit de Bourgeoisie au Soleil ?

Ce n'est rien de tout cela, repartit le Vieillard : Les ames viennent par un principe de ressemblance se joindre à cette masse de lumiere ; car ce Monde cy n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, & Saturne.

Ainsi dés qu'une Plante, une Bête, ou un Homme, expirent, leurs ames montent sans s'éteindre à sa sphere, de mesme que vous voyez la flâme d'une chandelle y voler en pointe, malgré le suif qui la tient par les pieds. Or toutes ces ames unies qu'elles sont à la source du jour, & purgées de la grosse matiere qui les empêchoit, elles exercent des fonctions bien plus nobles que celles de croistre, de sentir, & de raisonner ; car elles sont em-

ployées à former le sang & les esprits vitaux du Soleil, ce grand & parfait animal: Et c'est aussi pourquoy vous ne devez point douter que le Soleil n'opere de l'esprit bien plus parfaitement que vous, puisque c'est par la chaleur d'un million de ces ames rectifiées, dont la sienne est un elixir, qu'il connoist le secret de la vie, qu'il influe à la matiere de vos Mondes, la puissance d'engendrer, qu'il rend des corps capables de se sentir estre, & enfin qu'il se fait voir & fait voir toutes choses.

Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoy les ames des Philosophes ne se joignent pas essentiellement à la masse du Soleil comme celles des autres Hommes.

Il y a trois ordres d'esprits dans toutes les Planetes, c'est à dire dans les petits Mondes qui se meuvent à l'entour de celuy-cy.

Les plus grossiers servent simplement à reparer l'embonpoint du Soleil. Les subtils s'insinuënt à la place de ses rayons; mais ceux des Philosophes, sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tous entiers à la sphere du jour pour en estre habitans. Or elles ne deviennent pas comme les autres une partie integrante de sa

maſſe, pource que la matiere qui les compoſe, au point de leur generation, ſe mêle ſi exactement, que rien ne la peut plus déprendre : ſemblable à celle qui forme l'or, les diamans, & les aſtres, dont toutes les parties ſont mêlées par tant d'enlacemens, que le plus fort diſſolvant n'en ſçauroit relâcher l'étrainte.

Or ces ames de Philoſophes ſont tellement à l'égard des autres ames, ce que l'or, les diamans, & les aſtres, ſont à l'égard des autres corps, qu'Epicure dans le Soleil eſt le meſme Epicure qui vivoit jadis ſur la Terre.

Le plaiſir que je recevois en écoutant ce grand Homme, m'accourciſſoit le chemin, & j'entamois ſouvent tout exprés des matieres ſçavantes & curieuſes, ſur leſquelles je ſollicitois ſa penſée, afin de m'inſtruire : Et certes je n'ay jamais veu de bonté ſi grande que la ſienne ; car quoy qu'il pût à cauſe de l'agilité de ſa ſubſtance, arriver tout ſeul en fort peu de journées au Royaume des Philoſophes, il aimia mieux s'ennuyer long-temps avec moy, que de m'abandonner parmy ces vaſtes ſolitudes.

Cependant il eſtoit preſſé ; car je me ſouviens que m'eſtant aviſé de luy deman-

der pourquoy il s'en retournoit auparavant d'avoir reconnu toutes les regions de ce grand Monde, il me répondit, que l'impatience de voir un de ſes Amis, lequel étoit nouvellement arrivé, l'obligeoit à rompre ſon voyage. Je reconnus par la ſuite de ſon diſcours, que cét Amy étoit ce fameux Philoſophe de noſtre temps Monſieur des Cartes, & qu'il ne ſe hâtoit que pour le joindre.

Il me répondit encore ſur ce que je luy demanday en quelle eſtime il avoit ſa Phyſique, qu'on ne la devoit lire qu'avec le meſme reſpect qu'on écoute prononcer des Oracles. Ce n'eſt pas, ajoûta-t'il, que la ſcience des choſes naturelles n'ait beſoin comme les autres Sciences de préoccuper noſtre jugement, d'axiômes qu'elle ne prouve point : mais les principes de la ſienne étant ſuppoſez, il n'y en a aucune qui ſatis-faſſe plus neceſſairement à toutes les apparences.

Je ne pûs en cét endroit m'empêcher de l'interrompre : Mais, luy dis-je, il me ſemble que ce Philoſophe a toûjours impugné le vuide ; & cependant, quoy qu'il fût Epicurien, afin d'avoir l'honneur de donner un principe aux principes d'Epicure, c'eſt à dire aux atômes, il a établi pour

commencement des choſes un cahos de matiere tout à fait ſolide, que Dieu diviſa en un nombre innombrable de petits carreaux, à chacun deſquels il imprima des mouvemens oppoſez. Or il veut que ces cubes en ſe froiſſant l'un contre l'autre, ſe ſoient égrugez en parcelles de toute ſorte de figures : mais comment peut-il concevoir que ces pieces quarrées ayent commencé de tourner ſeparément, ſans avoüer qu'il s'eſt fait du vuide entre leurs angles ? Ne s'en rencontroit-il pas neceſſairement dans les eſpeces que les angles de ces carreaux eſtoient contraints d'abandonner pour ſe mouvoir ? Et puis ces carreaux qui n'occupoient qu'une certaine étenduë, avant que de tourner, peuvent-ils s'eſtre meus en cercle, qu'ils n'en ayent occupé dans leur circonference encore une fois autant? La Geometrie nous enſeigne que cela ne ſe peut : Donc la moitié de cette eſpace a deû neceſſairement demeurer vuide, puis qu'il n'y avoit point encore d'atômes pour la remplir.

Mon Philoſophe me répondit, que Monſieur des Cartes nous rendroit raiſon de cela luy-meſme, & qu'eſtant né auſſi obligeant que Philoſophe, il ſeroit aſſurément ravy de trouver en ce Monde un

Homme mortel pour l'éclaircir de cent doutes que la surprise de la mort l'avoit contraint de laisser à la terre qu'il venoit de quitter ; qu'il ne croyoit pas qu'il eût grande difficulté à y répondre, suivant ses principes que je n'avois examinez qu'autant que la foiblesse de mon esprit me le pouvoit permettre ; parce, disoit-il, que les ouvrages de ce grand Homme sont si pleins & si subtils, qu'il faut une attention pour les entendre qui demande l'ame d'un vray & consommé Philosophe : ce qui fait qu'il n'y a pas un Philosophe dans le Soleil qui n'aye de la veneration pour luy; jusque-là que l'on ne veut pas luy contester le premier rang, si sa modestie ne l'en éloigne.

Pour tromper la peine que la longueur du chemin pourroit vous apporter, nous en discourerons suivant ses principes, qui sont assurément si clairs, & semblent si bien satisfaire à tout par l'admirable lumiere de ce grand Génie, qu'on diroit qu'il a concouru à la belle & magnifique structure de cét Univers.

Vous vous souvenez bien qu'il dit que nostre entendement est finy : ainsi la matiere estant divisible à l'infiny, il ne faut pas douter que c'est une de ces choses qu'il ne

ne peut comprendre ny imaginer, & qu'il eſt bien au deſſus de luy d'en rendre raiſon : mais, dit-il, quoy que cela ne puiſſe tomber ſous les ſens, nous ne laiſſons pas de concevoir que cela ſe fait par la connoiſſance que nous avons de la matiere ; & nous ne devons pas, dit-il, heſiter à déterminer noſtre jugement ſur les choſes que nous concevons. En effet, pouvons-nous imaginer la maniere dont l'ame agit ſur le corps ? Cependant on ne peut nier cette verité, ny la revoquer en doute ; au lieu que c'eſt une abſurdité bien plus grande d'attribuer au vuide une eſpace qui eſt une proprieté qui appartient au corps de l'étenduë, veu que l'on confrondroit l'idée du rien avec celle de l'eſtre, & que l'on luy donneroit des qualitez à luy qui ne peut rien produire, & ne peut eſtre autheur de quoy que ce ſoit. Mais, dit-il, pauvre mortel, je ſens que ces ſpeculations te fatiguent, parce que comme dit cét excellent Homme, tu n'as jamais pris peine à bien épurer ton eſprit d'avec la maſſe de ton corps, & parce que tu l'as rendu ſi pareſſeux, qu'il ne veut plus faire aucunes fonctions ſans le ſecours des ſens.

Je luy allois repartir, lors qu'il me tira par le bras pour me montrer un Valon de

merveilleuſe beauté. Appercevez-vous, me dit-il, cette enfonçure de terrain où nous allons deſcendre ? On diroit que le coupeau des Colines qui la bornent, ſe ſoit exprés couronné d'arbres, pour inviter par la fraîcheur de ſon ombre les paſſans au repos.

C'eſt au pied de l'un de ces Coſteaux que le Lac du Sommeil prend ſa ſource ; il n'eſt formé que de la liqueur des cinq Fontaines. Au reſte s'il ne ſe mêloit aux trois Fleuves, & par ſa peſanteur n'engourdiſſoit leurs eaux, aucun animal de noſtre Monde ne dormiroit. Je ne puis exprimer l'impatience qui me preſſoit de le queſtionner ſur ces trois Fleuves dont je n'avois point encore oüy parler ? Mais je reſtay content, quand il m'eut promis que je verrois tout.

Nous arrivâmes bien-toſt aprés dans le Valon, & quaſi au meſme temps, ſur le tapis qui borde ce grand Lac.

En verité, me dit Campanella, vous eſtes bien-heureux de voir avant mourir toutes les merveilles de ce Monde ; c'eſt un bien pour les habitans de voſtre globe, d'avoit porté un Homme qui luy puiſſe apprendre les merveilles du Soleil, puis que ſans vous ils eſtoient en danger de vivre

dans une groſſiere ignorance, & de goûter cent douceurs ſans ſçavoir d'où elles viennent ; car on ne ſçauroit imaginer les liberalitez que le Soleil fait à tous vos petits globes ; & ce Valon ſeul répand une infinité de biens par tout l'Univers, ſans leſquels vous ne pourriez vivre, & ne pourriez pas ſeulement voir le jour : Il me ſemble que c'eſt aſſez d'avoir veu cette Contrée, pour vous faire avoüer que le Soleil eſt voſtre Pere, & qu'il eſt l'autheur de toutes choſes. Pource que ces cinq ruiſſeaux viennent ſe dégorger dedans, ils ne courent que quinze ou ſeize heures ; & cependant ils paroiſſent ſi fatiguez quand ils arrivent, qu'à peine ſe peuvent-ils remuer : mais ils témoignent leur laſſitude par des effets bien differens, car celuy de la veuë s'étreſſit à meſure qu'il s'approche de l'Eſtang du Sommeil. L'oüye à ſon embouchure ſe confond, s'égare, & ſe perd dans la vaſe ; l'odorat excite un murmure ſemblable à celuy d'un Homme qui ronfle ; le goût, affady du chemin, devient tout à fait inſipide ; & le toucher, n'agueres ſi puiſſant, qu'il logeoit tous ſes compagnons, eſt reduit à cacher ſa demeure. De ſon côté la Nymphe de la Paix qui fait ſa demeure au milieu du Lac, reçoit ſes hô-

tes à bras ouverts, les couche dans son lit, & les dorlote avec tant de délicatesse, que pour les endormir, elle prend elle-mesme le soin de les bercer. Quelque temps aprés s'estant ainsi confondus dans ce vaste Rondeau, on le voit à l'autre bout se partager derechef en cinq ruisseaux qui reprennent les mesmes noms en sortant qu'ils avoient laissez en entrant : Mais les plus hâtez de partir, & qui tiraillent leurs compagnons pour se mettre en chemin, c'est loüye & le toucher; car pour les trois autres ils attendent que ceux-cy les éveillent, & le goût specialement demeure toûjours derriere les autres.

Le noir concave d'une Grote se voute par dessus le Lac du Sommeil. Quantité de Tortuës se promenent à pas lents sur les rivages ; mille fleurs de Pavot communiquent à l'eau en s'y mirant, la vertu d'endormir ; on voit jusqu'à des Marmotes arriver de cinquante lieuës pour y boire ; & le gazoüillis de l'onde est si charmant, qu'il semble qu'elle se froisse contre les cailloux avec mesure, & tâche de composer une musique assoupissante.

Le sage Campanella prévit sans doute que j'en allois sentir quelque atteinte, c'est pourquoy il me conseilla de doubler le pas.

Je luy eusse obey, mais les charmes de cette eau m'avoient tellement envelopé la raison, qu'il ne m'en resta presque pas assez pour entendre ces dernieres paroles. Dormez donc, dormez, je vous laisse; aussi bien les songes qu'on fait icy sont tellement parfaits, que vous serez quelque jour bien aise de vous ressouvenir de celuy que vous allez faire. Je me divertiray cependant à visiter les raretez du lieu, & puis je vous viendray rejoindre. Je croy qu'il ne discourut pas davantage, ou bien la vapeur du sommeil m'avoit déja mis hors d'estat de pouvoir l'écouter.

J'estois au milieu d'un songe le plus sçavant & le mieux conceu du monde, quand mon Philosophe me vint éveiller: Je vous en feray le recit lors que cela n'interrompra point le fil de mon discours; car il est tout à fait important que vous le sçachiez, pour vous faire connoistre avec quelle liberté l'esprit des habitans du Soleil agit pendant que le sommeil captive ses sens. Pour moy je pense que ce Lac évapore un air qui a la proprieté d'épurer entierement l'esprit de l'embarras des sens; car il ne se presente rien à vostre pensée qui ne semble vous perfectionner & vous instruire: c'est ce qui fait que j'ay le plus-

grand respect du monde pour ces Philosophes qu'on nomme rêveurs, dont nos ignorans se moquent.

J'ouvris donc les yeux comme en sursaut : il me semble que j'oüis qu'il disoit ; Mortel, c'est assez dormir, levez vous, si vous desirez voir une rareté qu'on n'imagineroit jamais dans vostre Monde. Depuis une heure environ que je vous ay quitté, pour ne point troubler vostre repos, je me suis toûjours promené le long des cinq Fontaines qui sortent de l'Estang du Sommeil. Vous pouvez croire avec combien d'attention je les ay toutes considerées ; elles portent le nom des cinq sens, & coulent fort prés l'une de l'autre : Celle de la veuë semble un tuyau fourchu plein de diamans en poudre, & de petits miroirs, qui dérobent & restituënt les images de tout ce qui se presente ; elle environne de son cours le Royaume des Linx : Celle de l'oüye est pareillement double ; il tourne en s'insinuant comme un dédale, & l'on oit retentir au plus creux des concavitez de sa couche un echo de tout le bruit qui raisonne à l'entour ; je suis fort si ce ne sont des Renards que j'ay veu s'y curer les oreilles : Celle de l'odorat paroist comme les precedentes, qui se divise en

deux petits canaux cachez ſous une ſeule voûte ; elle extrait de tout ce qu'elle rencontre je ne ſçay quoy d'inviſible dont elle compoſe mille ſortes d'odeurs qui luy tiennent lieu d'eau ; on trouve aux bords de cette ſource force Chiens qui s'affinent le nez : Celle du goût coule par ſaillies, leſquelles n'arrivent ordinairement que trois ou quatre fois le jour, encore faut-il qu'une grande vanne de corail ſoit levée, & par deſſous celle-là quantité d'autres fort petites qui ſont d'yvoire ; ſa liqueur reſſemble à de la ſalive : Mais quant à la cinquiéme, celle du toucher, elle eſt ſi vaſte & ſi profonde, qu'elle environne toutes ſes ſœurs, juſqu'à coucher de ſon long dans leur lit, & ſon humeur épaiſſe ſe répand au large ſur des gazons tout verts de plantes ſenſitives.

Or vous ſçaurez que j'admirois, glacé de veneration, les myſterieux détours de toutes ces Fontaines, quand à force de cheminer je me ſuis trouvé à l'embouchure où elles ſe dégorgent dans les trois Rivieres : Mais ſuivez moy, vous comprendrez beaucoup mieux la diſpoſition de toutes ces choſes en les voyant. Une promeſſe ſi forte ſelon moy, acheva de m'éveiller, je luy tendis le bras, & nous marchâmes

par le meſme chemin qu'il avoit tenu le long des levées qui compriment les cinq ruiſſeaux, chacun dans ſon canal.

Au bout environ d'une ſtade, quelque choſe d'auſſi luiſant qu'un Lac parvint à nos yeux. Le ſage Campanella ne l'eut pas plutoſt apperceu, qu'il me dit : Enfin, mon Fils, nous touchons au port, je voy diſtinctement les trois Rivieres.

A cette nouvelle je me ſentis tranſporter d'une telle ardeur, que je penſois eſtre devenu Aigle. Je volay plutoſt que je ne marchay, & courus tout autour, d'une curioſité ſi avide, qu'en moins d'une heure mon Conducteur & moy nous remarquâmes ce que vous allez entendre.

Trois grands Fleuves arrouſent les campagnes brillantes de ce Monde embraſé. Le premier & le plus large, ſe nomme la Memoire ; le ſecond, plus étroit, mais plus creux, l'Imagination ; le troiſiéme, plus petit que les autres, s'appelle Jugement.

Sur les rives de la Memoire, on entend jour & nuit un ramage importun de Geays, de Perroquets, de Pies, d'Etourneaux, de Linotes, de Pinçons, & de toutes les eſpeces qui gazoüillent ce qu'elles ont appris. La nuit ils ne diſent mot, car ils ſont pour-

pour lors occupez à s'abreuver de la vapeur épaiſſe qu'exhalent ces lieux aquatiques ; mais leur eſtomach cacochiſme la digere ſi mal, qu'au matin quand ils penſent l'avoir convertie en leur ſubſtance, on la voit tomber de leur bec auſſi pure qu'elle eſtoit dans la Riviere. L'eau de ce Fleuve paroiſt gluante, & roule avec beaucoup de bruit ; les echos qui ſe forment dans ſes cavernes repetent la parole juſques à plus de mille fois; elle engendre de certains Monſtres dont le viſage approche du viſage de Femme ; il s'y en voit d'autres plus furieux, qui ont le tête cornuë & quarrée, & à peu prés ſemblable à celle de nos Pedans. Ceux-là ne s'occupent qu'à crier, & ne diſent pourtant que ce qu'ils ſe ſont entendu dire les uns aux autres.

Le Fleuve de l'imagination coule plus doucement ; ſa liqueur legere & brillante étincelle de tous côtez: Il ſemble à regarder cette eau d'un torrent de bluettes humides, qu'elles n'obſervent en voltigeant aucun ordre certain. Aprés l'avoir conſideré plus attentivement, je pris garde que l'humeur qu'elle rouloit dans ſa couche, eſtoit de pur or potable, & ſon écume de l'huile de Talc. Le Poiſſon qu'elle nourrit, ce ſont des Remores, des Syrenes, & des Salemandres ;

on y trouve au lieu de gravier, de ces cailloux dont parle Pline, avec lesquels on devient pesant quand on les touche par l'envers, & léger quand on se les applique par l'endroit. J'y en remarquay de ces autres encore dont Giges avoit un anneau, qui rendent invisibles; mais sur tout un grand nombre de pierres philosophales éclatent parmy son sable. Il y avoit sur les rivages force arbres fruitiers, principalement de ceux que trouva Mahomet en Paradis; les branches fourmilloient de Phénix, & j'y remarquay des sauvageons de ce Fruitier où la Discorde cueillit la pomme qu'elle jetta aux pieds des trois Déesses; on avoit anté dessus des grefes du jardin des Hesperides. Chacun de ces deux larges Fleuves se divisent en une infinité de bras qui s'entrelassent; & j'observay que quand un grand ruisseau de la Memoire en approchoit un plus petit de l'Imagination, il éteignoit aussi-tost celuy-là; mais qu'au contraire si le ruisseau de l'Imagination estoit plus vaste, il tarissoit celuy de la Memoire. Or comme ces trois Fleuves, soit dans leur canal, soit dans leur bras, cheminent toûjours à côté l'un de l'autre; par tout où la Memoire est forte, l'Imagination diminuë; & celle-cy grossit, à mesure que l'autre s'abaisse.

Proche de là coule d'une lenteur incroyable la Riviere du Jugement ; ſon canal eſt profond, ſon humeur ſemble froide; & lors qu'on en répand ſur quelque choſe, elle ſeche au lieu de moüiller. Il croiſt parmy la vaſe de ſon lit des plantes d'Elebore, dont la racine qui s'étend en longs filamens, nettoye l'eau de ſa bouche: Elle nourrit des Serpens, & deſſus l'herbe molle qui tapiſſe ſes rivages, un million d'Elephans ſe repoſent : Elle ſe diſtribuë comme ces deux germaines en une infinité de petits rameaux ; elle groſſit en cheminant ; & quoy qu'elle gagne toûjours païs, elle va & revient eternellement ſur ſoy-meſme.

De l'humeur de ces trois Rivieres tout le Soleil eſt arrouſé ; elle ſert à détremper les atômes brûlans de ceux qui meurent dans ce grand Monde ; mais cela merite bien d'eſtre traitté plus au long.

La vie des animaux du Soleil eſt fort longue, ils ne finiſſent que de mort naturelle qui n'arrive qu'au bout de ſept à huit mille ans, quand pour les continus excés d'eſprit où leur tempérament de feu les incline, l'ordre de la matiere ſe broüille ; car auſſi-toſt que dans un corps la Nature ſent qu'il faudroit plus de temps à reparer les ruines de ſon eſtre, qu'à en compoſer un

nouveau, elle aſpire à ſe diſſoudre ; ſi bien que de jour en jour on voit non pas pourrir, mais tomber l'animal en particules ſemblables à de la cendre rouge.

Le trépas n'arrive gueres que de cette ſorte. Expiré donc qu'il eſt, ou pour mieux dire éteint, les petits corps ignées qui compoſoient ſa ſubſtance, entrent dans la groſſe matiere de ce monde allumé, juſqu'à ce que le hazard les ait abreuvez de l'humeur des trois Rivieres ; car alors devenus mobiles par leur fluidité, afin d'exercer vîtement les facultez dont cette eau leur vient d'imprimer l'obſcure connoiſſance, ils s'attachent en longs filets, & par un flux de points lumineux, s'éguiſent en rayons, & ſe répandent aux ſpheres d'alentour, où ils ne ſont pas plutoſt envelopez, qu'ils arrangent eux-meſmes la matiere autant qu'ils peuvent, dedans la forme propre à exercer toutes les fonctions dont ils ont contracté l'inſtinct dans l'eau des trois Rivieres, des cinq Fontaines, & de l'Eſtang; c'eſt pourquoy ils ſe laiſſent attirer aux Plantes pour vegeter; les Plantes ſe laiſſent brouter aux animaux pour ſentir; & les animaux ſe laiſſent manger aux Hommes, afin qu'eſtant paſſez en leur ſubſtance, ils viennent à reparer ces trois facultez, de la Me-

moire, de l'Imagination, & du Jugement, dont les Rivieres du Soleil leur avoient fait preſſentir la puiſſance.

Or ſelon que les atômes ont ou plus ou moins trempé dedans l'humeur de ces trois Fleuves, ils apportent aux animaux plus ou moins de Memoire, d'Imagination, ou de Jugement; & ſelon que dans les trois Fleuves ils ont plus ou moins contracté de la liqueur des cinq Fontaines, & de celle du petit Lac, ils leur élabourent des ſens plus ou moins parfaits, & produiſent des ames plus ou moins endormies.

Voicy à peu prés ce que nous obſervâmes touchant la nature de ces trois Fleuves. On en rencontre par tout de petites veines écartées ça & là; mais pour les bras principaux, ils vont droit aboutir à la Province des Philoſophes: auſſi nous rentrâmes dans le grand chemin ſans nous éloigner du courant que ce qu'il faut pour monter ſur la chauſſée. Nous vîmes toûjours les trois grandes Rivieres qui flotoient à côté de nous; mais pour les cinq Fontaines, nous les regardions de haut en bas ſerpenter dans la Prairie. Cette route eſt fort agreable, quoy que ſolitaire; on y reſpire un air libre & ſubtil, qui nourrit l'ame & la fait regner ſur les paſſions.

Au bout de cinq ou six journées de chemin, comme nous divertissions nos yeux à considerer le different & riche aspect des païsages, une voix languissante comme d'un malade qui gemiroit, parvint à nos oreilles. Nous nous approchâmes du lieu d'où nous jugions qu'elle pouvoit venir, & nous trouvâmes sur la rive du Fleuve Imagination, un Vieillard tombé à la renverse qui poussoit de grands cris. Les larmes de compassion m'en vinrent aux yeux ; & la pitié que j'eus du mal de ce miserable, me convia d'en demander la cause. Cét Homme me répondit, Campanella, se tournant vers moy, est un Philosophe reduit à l'agonie: car nous mourons plus d'une fois ; & comme nous ne sommes que des parties de cét Univers, nous changeons de forme pour aller reprendre vie ailleurs ; ce qui n'est point un mal, puis que c'est un chemin pour perfectionner son estre, & pour arriver à un nombre infiny de connoissances : Son infirmité est celle qui fait mourir presque tous les grands Hommes.

Son discours m'obligea de considerer le malade plus attentivement, & dés la premiere œillade j'apperceus qu'il avoit la tête grosse comme un tonneau, & ouverte par plusieurs endroits. Or sus, me dit Campa-

nella, me tirant par le bras, toute l'assistance que nous croirions donner à ce moribond seroit inutile, & ne feroit que l'inquieter. Passons outre, aussi bien son mal est incurable : l'enflure de sa tête provient d'avoir trop exercé son esprit ; car encore que les especes dont il a remply les trois organes ou les trois ventricules de son cerveau, soient des images fort petites, elles sont corporelles, & capables par consequent de remplir un grand lieu, quand elles sont fort nombreuses. Or vous sçaurez que ce Philosophe a tellement grossy sa cervelle, à force d'entasser image sur image, que ne les pouvant plus contenir, elle s'est éclatée : Cette façon de mourir est celle des grands Géniés, & cela s'appelle crever d'esprit.

Nous marchions toûjours en parlant; & les premieres choses qui se presentoient à nous, nous fournissoient matiere d'entretien. J'eusse pourtant bien voulu sortir des regions opaques du Soleil pour rentrer dans les lumineuses ; car le Lecteur sçaura que toutes les contrées n'en sont pas diafanes, il y en a qui sont obscures, comme celles de nostre Monde, & qui sans la lumiere d'un Soleil qu'on apperçoit de-là, seroient couvertes de tenebres. Or à mesure qu'on entre dans les opaques, on le devient insensible-

ment; & de meſme lors qu'on approche des tranſparentes, on ſe ſent dépoüiller de cette noire obſcurité par la vigoureuſe irradiation du climat.

Je me ſouviens qu'à propos de cette envie dont je brûlois, je demanday à Campanella ſi la Province des Philoſophes eſtoit brillante ou tenebreuſe: Elle eſt plus tenebreuſe que brillante, me répondit-il; car comme nous ſimpatiſons encore beaucoup avec la Terre noſtre païs natal, qui eſt opaque de ſa nature, nous n'avons pas pû nous accommoder dans les regions de ce globe les plus éclairées. Nous pouvons toutefois par une vigoureuſe contention de la volonté, nous rendre diafanes lors qu'il nous en prend envie; & meſme la plus grand-part des Philoſophes ne parlent pas avec la langne; mais quand ils veulent communiquer leur penſée, ils ſe purgent par les élans de leur fantaiſie d'une ſombre vapeur, ſous laquelle ordinairement ils tiennent leurs conceptions à couvert; & ſi-toſt qu'ils ont fait redeſcendre en ſon ſiege cette obſcurité de rate qui les noirciſſoit, comme leur corps eſt alors diafane, on apperçoit à travers leur cerveau, ce dont ils ſe ſouviennent, ce qu'ils imaginent, ce qu'ils jugent; & dans leur foye & leur cœur, ce qu'ils deſirent &

ce qu'ils resolvent: car quoy que ces petits portraits soient plus imperceptibles qu'aucune chose que nous puissions figurer, nous avons en ce Monde-cy les yeux assez clairs pour distinguer facilement jusqu'aux moindres idées.

Ainsi quand quelqu'un de nous veut découvrir à son amy l'affection qu'il luy porte, on apperçoit son cœur élancer des rayons jusque dans sa memoire, sur l'image de celuy qu'il aime; & quand au contraire il veut témoigner son aversion, on voit son cœur darder contre l'image de celuy qu'il haït, des tourbillons d'étincelles brûlantes, & se retirer tant qu'il peut en arriere : De mesme quand il parle en soy-mesme, on remarque clairement les especes, c'est à dire les caracteres de chaque chose qu'il médite, qui s'imprimant ou se soulevant, viennent presenter aux yeux de celuy qui regarde, non pas un discours articulé, mais une histoire en tableaux de toutes ses pensées.

Mon Guide vouloit continuer, mais il en fut détourné par un accident jusqu'à cét heure inoüy : Et ce fut que tout à coup nous apperceûmes la Terre se noircir sous nos pas, & le Ciel allumé de rayons s'éteindre sur nos têtes, comme si on eut developé entre nous & le Soleil un daix

large de quatre lieuës.

Il me ſeroit malaiſé de vous dire ce que nous nous imaginâmes dans cette conjoncture: toutes ſortes de terreurs nous vinrent aſſaillir, juſqu'à celles de la fin du Monde, & nulle de ces terreurs ne nous ſembla hors d'apparence ; car de voir la nuit au Soleil, ou l'air obſcurcy de nuages, c'eſt un miracle qui n'y arrive point. Ce ne fut pas toutefois encore tout ; incontinent aprés un bruit aigre & criard ſemblable au ſon d'une poulie qui tourneroit avec rapidité, vint fraper nos oreilles, & tout au meſme temps nous vîmes choir à nos pieds une cage. A peine eut-elle joint le ſable, qu'elle s'ouvrit pour accoucher d'un Homme & d'une Femme ; ils traînoient un anchre qu'ils accrocherent aux racines d'un Roc: Enſuite dequoy nous les apperçûmes venir à nous. La Femme conduiſoit l'Homme, & le tirailloit en le menaçant. Quand elle en fut fort prés : Meſſieurs, dit-elle d'une voix un peu émeuë, n'eſt-ce pas icy la Province des Philoſophes ? Je répondis que non, mais que dans vingt-quatre heures nous eſperions y arriver ; que ce Vieillard qui me ſouffroit en ſa compagnie, eſtoit un des principaux Officiers de cette Monarchie. Puis que vous eſtes Philoſophe, répondit cette Femme,

adreſſant ſa parole à Campanella, il faut que ſans aller plus loin je vous décharge icy mon cœur.

Pour vous raconter donc en peu de mots le ſujet qui m'ameine, vous ſçaurez que je viens me plaindre d'un aſſaſſinat commis en la perſonne du plus jeune de mes enfans; ce barbare que je tiens, l'a tué deux fois, encore qu'il fut ſon pere. Nous reſtâmes fort embaraſſez de ce diſcours; c'eſt pourquoy je voulus ſçavoir ce qu'elle entendoit par un enfant tué deux fois. Sçachez, répondit cette Femme, qu'en noſtre païs il y a parmy les autres ſtatuts d'Amour, une Loy qui regle le nombre des baiſers auſquels un Mary eſt obligé à ſa Femme: c'eſt pourquoy tous les ſoirs chaque Medecin dans ſon quartier, va par toutes les maiſons, où aprés avoir viſité le Mary & la Femme, il les taxe pour cette nuit-là, ſelon leur ſanté, forte ou foible, à tant ou tant d'embraſſemens. Or le mien que voila avoit eſté mis à ſept: Cependant piqué de quelques paroles un peu fieres que je luy avois dites en nous couchant, il ne m'approcha point tant que nous demeurâmes au lit: Mais Dieu qui vange la cauſe des affligez, permit qu'en ſonge ce miſerable chatoüillé par le reſſouvenir des baiſers qu'il me retenoit in-

juſtement, laiſſa perdre un Homme. Je vous ay dit que ſon Pere l'a tué deux fois, pource que l'empêchant d'eſtre, il a fait qu'il n'eſt point, voila ſon premier aſſaſſinat; & a fait qu'il n'a point eſté, voila ſon ſecond: au lieu qu'un meurtrier ordinaire ſçait bien que celuy qu'il prive du jour, n'eſt plus, mais il ne ſçauroit faire qu'il n'ait point eſté. Nos Magiſtrats en auroient fait bonne juſtice; mais l'artificieux a dit pour excuſe, qu'il auroit ſatisfait au devoir conjugal, s'il n'eut apprehendé (me baiſant au fort de la colere où je l'avois mis) d'engendrer un Homme furieux.

Le Senat embaraſſé de cette juſtification, nous a ordonné de nous venir preſenter aux Philoſophes, & plaider devant eux noſtre cauſe. Auſſi-toſt que nous eûmes receu l'ordre de partir, nous nous mîmes dans une cage penduë au col de ce grand Oiſeau que vous voyez, d'où par le moyen d'une poulie que nous y attachâmes, nous devalons à terre, & nous nous guindons en l'air. Il y a des perſonnes dans noſtre Province établies exprés pour les apprivoiſer jeunes, & les inſtruire aux travaux qui nous ſont utiles. Ce qui les attrait principalement contre leur nature feroce à ſe rendre diſciplinables, c'eſt qu'à leur faim, qui ne ſe

peut presque assouvir, nous abandonnons les cadavres de toutes les Bêtes qui meurent. Au reste quand nous voulons dormir (car à cause des excés d'amour trop continus qui nous affoiblissent, nous avons besoin de repos) nous lâchons à la campagne d'espace en espace vingt ou trente de ces Oiseaux attachez chacun à une corde, qui prenant l'essor avec leurs grandes aîles, déployent dans le Ciel une nuit plus large que l'horison. J'estois fort attentif & à son discours, & à considerer tout extasié l'enorme taille de cét Oiseau geant: mais sitost que Campanellá l'eut un peu regardé. Ah! vrayment, s'écria-t'il, c'est un de ces Monstres à plume, appellez Condurs, qu'on voit dans l'Isle de Mandragore à nostre Monde, & par toute la Zone Torride ils y couvrent de leurs aîles un arpent de terre: mais comme ces animaux deviennent plus démesurez, à proportion que le Soleil qui les a veu naître est plus échauffé, il ne se peut qu'ils ne soient au Monde du Soleil d'une épouvantable grandeur.

Toutefois, ajoûta-t'il, se tournant vers la Femme, il faut necessairement que vous acheviez vostre voyage; car c'est à Socrate auquel on a donné la Surintendance des mœurs, qu'apartient de vous juger. Je vous

conjure cependant de nous apprendre de quelle contrée vous eſtes, parce que comme il n'y a que trois ou quatre ans que je ſuis arrivé en ce Monde-cy, je n'en connois encore gueres la Carte.

Nous ſommes, répondit-elle, du Royaume des Amoureux : Ce grand Etat confine d'un côté à la Republique de Paix ; & de l'autre, à celles de Juſtes.

Au Païs d'où je viens, à l'âge de ſeize ans, on met les Garçons au Novitiat d'Amour; c'eſt un Palais fort ſomptueux, qui contient preſque le quart de la Cité. Pour les Filles, elles n'y entrent qu'à treize. Ils font là les uns & les autres leur année de probation, pendant laquelle les Garçons ne s'occupent qu'à meriter l'affection des Filles, & les Filles à ſe rendre dignes de l'amitié des Garçons. Les douze mois expirez, la Faculté de Medecine va viſiter en corps ce Seminaire d'Amans : Elle les tâte tous l'un aprés l'autre, juſqu'aux parties de leurs perſonnes les plus ſecretes ; les fait coupler à ſes yeux ; & puis ſelon que le mâle ſe rencontre à l'épreuve vigoureux & bien conformé, on luy donne pour Femmes dix, vingt, trente, ou quarante Filles de celles qui le cheriſſoient, pourveu qu'ils s'aiment reciproquement. Le Marié cependant ne peut coucher qu'a-

vec deux à la fois, & ne luy eſt pas permis d'en embraſſer aucune, tandis qu'elle eſt groſſe. Celles qu'on reconnoiſt ſteriles, ne ſont employées qu'à ſervir; & des Hommes impuiſſans ſe font les eſclaves qui ſe peuvent mêler charnellement avec les brayhaignes. Au reſte quand une famille a plus d'enfans qu'elle n'en peut nourrir, la Republique les entretient: mais c'eſt un malheur qui n'arrive guere, pource qu'auſſi-toſt qu'une Femme accouche dans la Cité, l'Eſpargne fournit une ſomme annuelle pour l'éducation de l'enfant, ſelon ſa qualité, que les Treſoriers d'Eſtat portent eux-mémes à certain jour à la maiſon du Pere: Mais ſi vous voulez en ſçavoir davantage, entrez dans noſtre Mannequin, il eſt aſſez grand pour quatre. Puis que nous allons meſme route, nous tromperons en cauſant, la longueur du voyage.

Campanella fut d'avis que nous acceptaſſions l'offre: J'en fus pareillement fort joyeux, pour éviter la laſſitude; mais quand je vins pour leur aider à lever l'anchre, je fus bien étonné d'apercevoir qu'au lieu d'un gros cable qui la devoit ſoutenir, elle n'étoit penduë qu'à un brin de ſoye auſſi delié qu'un cheveu. Je demanday à Campanella comment il ſe pouvoit faire qu'une maſſe

lourde comme estoit cette anchre, ne fit point rompre par sa pesanteur une chose si frêle : & le bon Homme me répondit, que cette corde ne se rompoit point, pource qu'ayant este filée tres-égale par tout, il n'y avoit point de raison pourquoy elle dût se rompre plutost à un endroit qu'à l'autre. Nous nous entassâmes tous dans le panier, & en suite nous nous pouliâmes jusqu'au faiste du gozier de l'Oiseau, où nous ne paroissions qu'un grelot qui pendoit à son col. Quand nous fûmes tout contre la poulie, nous arrêtâmes le cable, où nostre cage étoit penduë à une des plus legeres plumes de son duvet, qui pourtant estoit grosse comme le poulce ; & dés que cette femme eut fait signe à l'Oiseau de partir, nous nous sentîmes fendre le Ciel d'une rapide violence. Le Condur moderoit ou forçoit son vol, haussoit ou baissoit selon les volontez de sa Maîtresse, dont la voix suy servoit de bride. Nous n'eûmes pas volé deux cent lieuës, que nous apperceûmes sur la Terre à main gauche une nuit semblable à celle que produisoit dessous luy nôtre vivant Parasol. Nous demandâmes à l'étrangere ce qu'elle pensoit que ce fut : C'est un autre coupable qui va aussi pour estre jugé à la Province où nous allons ; son Oiseau sans doute est plus

fort

fort que le noſtre ; ou bien nous nous ſommes beaucoup amuſez, car il n'eſt party que depuis moy. Je luy demanday de quel crime ce malheureux étoit accuſé. Il n'eſt pas ſimplement accuſé, nous répondit-elle ; il eſt condamné à mourir, parce qu'il eſt déja convaincu de ne pas craindre la mort. Comment donc, luy dit Campanella, les Loix de voſtre Païs ordonnent de craindre la mort? Oüy, repliqua cette Femme, elles l'ordonnent à tous, hormis à ceux qui ſont receus au College des Sages ; car nos Magiſtrats ont éprouvé, par de funeſtes experiences, que qui ne craint pas de perdre la vie, eſt capable de l'ôter à tout le monde.

Aprés quelques autres diſcours qu'attirerent ceux-cy, Campanella voulut s'enquerir plus au long des mœurs de ſon Païs : Il luy demanda donc quelles eſtoient les Loix & les Coûtumes du Royaume des Amans ; mais elle s'excuſa d'en parler, à cauſe que n'y eſtant pas née, & ne le connoiſſant qu'à demy, elle craignoit d'en dire plus ou moins. J'arrive à la verité de cette Province, continua cette Femme : mais je ſuis moy, & tous mes predeceſſeurs, originaires du Royaume de Verité : Ma Mere y accoucha de moy, & n'a point eu d'autre enfant, Elle m'éleva dans le Païs juſqu'à l'âge de treize ans, que

le Roy par avis des Medecins, luy commanda de me conduire au Royaume des Amans d'où je viens, afin qu'eſtant élevée dans le Palais d'Amour, une éducation plus joyeuſe & plus molle que celle de noſtre Païs, me rendit plus féconde qu'elle : Ma Mere m'y tranſporta, & me mit dans cette Maiſon de Plaiſance.

J'eus bien de la peine avant que de m'apprivoiſer à leurs coûtumes : d'abord elles me ſemblerent fort rudes ; car, comme vous ſçavez, les opinions que nous avons ſuçées avec le lait, nous paroiſſent toûjours les plus raiſonnables, & je ne faiſois encore que d'arriver du Royaume de Verité, mon païs natal.

Ce n'eſt pas que je ne connuſſe bien que cette Nation des Amans vivoit avec beaucoup plus de douceur & d'indulgence que la noſtre; car encore que chacun publiât que ma veuë bleſſoit dangereuſement, que mes regards faiſoient mourir, & qu'il ſortoit de mes yeux de la flâme qui conſommoit les cœurs, la bonté cependant de tout le monde, & principalement des jeunes Hommes, eſtoit ſi grande, qu'ils me carreſſoient, me baiſoient, & m'embraſſoient, au lieu de ſe vanger du mal que je leur avois fait. J'entray meſme en colere contre moy, pour les

desordres dont j'étois cause; & cela fit qu'émeuë de compassion, je leur découvris un jour la resolution que j'avois prise de m'enfuir. Mais helas ! comment vous sauver, s'écrierent-ils tous, se jettant à moi col, & me baisant les mains : Vostre maison de toutes parts est assiegée d'eau ; & le danger paroist si grand, qu'indubitablement sans un miracle, vous & nous serions déja noyez.

Quoy donc, interrompis-je nostre Historienne, la Contrée des Amans est-elle sujette aux inondations ? Il le faut bien dire, me repliqua-t'elle ; car l'un de mes Amoureux (& cét Homme ne m'auroit pas voulu tromper, puis qu'il m'aimoit) m'écrivit que du regret de mon départ il venoit de répandre un ocean de pleurs. J'en vis un autre qui m'assura que ses prunelles, depuis trois jours, avoient distilé une source de larmes; & comme je maudissois pour l'amour d'eux l'heure fatale où ils m'avoient veuë, un de ceux qui se comptoient du nombre de mes esclaves, m'envoya dire que la nuit precedente ses yeux débordez avoient fait un deluge. Je m'allois oster du monde ; afin de n'estre plus la cause de tant de malheurs, si le Courrier n'eut ajoûté ensuite, que son Maître luy avoit donné charge de m'assurer qu'il n'y avoit rien à craindre, parce que

la fournaise de sa poitrine avoit dessecché ce deluge. Enfin vous pouvez conjecturer, que le Royaume des Amans doit estre bien aquatique, puis qu'entr'eux ce n'est pleurer qu'à demy, quand il ne sort de dessous leurs paupieres, que des ruisseaux, des fontaines, & des torrens.

J'estois fort en peine dans quelle machine je me sauverois de toutes ces eaux qui m'alloient gagner : mais un de mes Amans qu'on appelloit le Jaloux, me cõseilla de m'arracher le cœur, & puis que je m'embarquasse dedans ; qu'au reste je ne devois pas apprehender de n'y pouvoir tenir, puis qu'il y en tenoit tant d'autres ; ny d'aller à fonds, parce qu'il estoit trop leger ; que tout ce que j'aurois à craindre, seroit l'embrasement, dautant que la matiere d'un tel Vaisseau estoit fort sujette au feu : Que je partisse dont sur la mer de ses larmes, que le bandeau de son amour me serviroit de voile, & que le vent favorable de ses soûpirs, malgré la tempête de ses rivaux, me pousseroit à bon port.

Je fus long-temps à rêver comment je pourrois mettre cette entreprise à execution. La timidité naturelle à mon sexe m'empêchoit de l'oser : mais enfin l'opinion que j'eus que si la chose n'estoit possible, un Homme ne seroit pas si fou de la conseiller,

& encore moins un Amoureux à ſon Amante, me donna de la hardieſſe.

J'empoignay un couteau, me fendis la poitrine : déja meſme avec mes deux mains je foüilliois dans la playe, & d'un regard intrépide je choiſiſſois mon cœur pour l'arracher, quand un jeune Homme qui m'aimoit ſurvint. Il m'oſta le fer malgré moy, & puis me demanda le motif de cette action qu'il appelloit deſeſperée. Je luy en fis le conte; mais je reſtay bien ſurpriſe, quand un quart-d'heure aprés je ſceus qu'il avoit deferé le Jaloux en Juſtice. Les Magiſtrats neanmoins qui peut-eſtre craignirent de donner trop à l'exemple, ou à la nouveauté de l'accident, envoyerent cette cauſe au Parlement du Royaume des Juſtes. Là il fut condamné, outre le banniſſement perpetuel, d'aller finir ſes jours en qualité d'eſclave, ſur les Terres de la Republique de Verité; avec defenſes à tous ceux qui deſcendront de luy auparavant la quatriéme generation, de remettre le pied dans la Province des Amans; meſme il luy fut enjoint de n'uſer jamais d'hyperbole, ſur peine de la vie.

Je conceus depuis ce temps-là beaucoup d'affection pour le jeune Homme qui m'avoit conſervée; & ſoit à cauſe de ce bon office, ſoit à cauſe de la paſſion avec laquelle

il m'a ſervie, je ne le refuſay point, ſon novitiat & le mien eſtant achevez, quand il me demanda pour eſtre l'une de ſes Femmes.

Nous avons toûjours bien vêcu enſemble, & nous vivrions bien encore, ſans qu'il a tué, comme je vous ay dit, un de mes enfans par deux fois, dont je m'en vas implorer vengeance au Royaume des Philoſophes.

Nous eſtions Campanella & moy fort étonnez du grand ſilence de cét Homme; c'eſt pourquoy je tâchay de le conſoler, jugeant bien qu'une ſi profonde taciturnité eſtoit fille d'une douleur tres-profonde: mais ſa Femme m'en empêcha. Ce n'eſt pas, dit-elle, l'excés de ſa triſteſſe qui luy ferme la bouche, ce ſont nos Loix qui defendent à tout criminel cité en Juſtice de parler que devant les Juges.

Pendant cét entretien, l'Oiſeau avançoit toûjours païs, comme je fus tout étonné que j'entendis Campanella d'un viſage plein de joye & de tranſport s'écrier: Soyez le tres-bien venu le plus cher de tous mes Amis: Allons, Meſſieurs, allons, continua ce bon Homme, au devant de Monſieur des Cartes; deſcendons, le voila qui arrive, il n'eſt qu'à trois lieuës d'icy. Pour moy

je demeuray fort surpris de cette saillie ; car je ne pouvois comprendre comment il avoit pû sçavoir l'arrivée d'une personne de qui nous n'avions point receu de nouvelle. Assurément, luy dis-je, vous venez de le voir en songe. Si vous appellez songe, dit-il, ce que vostre ame peut voir avec autant de certitude, que vos yeux le jour quand il luit, je le confesse. Mais, m'écriay-je, n'est-ce pas une rêverie, de croire que M. des Cartes que vous n'avez point veu depuis vostre sortie du Monde de la Terre, est à trois lieuës d'icy, parce que vous vous l'estes imaginé?

Je proferois la derniere sillabe, comme nous vîmes arriver des Cartes Aust-tost Campanella courut l'embrasser : Ils se parlerent long-temps ; mais je ne pûs estre attentif à ce qu'ils se dirent reciproquement d'obligeant, tant je brûlois d'apprendre de Campanella son secret pour deviner. Ce Philosophe qui leut ma passion sur mon visage, en fit le conte à son Amy, & le pria de trouver bon qu'il me contentât. M. des Cartes riposta d'un soûris, & mon sçavant Precepteur discourut de cette sorte. Il s'exhale de tous les corps des especes, c'est à dire des images corporelles qui voltigent en l'air. Or ces images corporelles qui vol-

tigent en l'air. Or ces images conſervent toûjours malgré leur agitation, la figure, la couleur, & toutes les autres proportions de l'objet dont elles parlent : mais comme elles ſont tres-ſubtiles & tres-deliées, elles paſſent au travers nos organes ſans y cauſer aucune ſenſation : elles vont juſqu'à l'ame, où elles s'impriment à cauſe de la délicateſſe de ſa ſubſtance, & luy font ainſi voir des choſes tres-éloignées que les ſens ne peuvent apercevoir : ce qui arrive icy ordinairement, où l'eſprit n'eſt point engagé dans un corps formé de matiere groſſiere comme dans ton Monde. Nous te dirons comment cela ſe fait, lors que nous aurons eu le loiſir de ſatisfaire pleinement l'ardeur que nous avons mutuellement de nous entretenir ; car aſſurément tu merite bien qu'on ait pour toy la derniere complaiſance.

FIN.

LES

LES NOUVELLES ŒVVRES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

A MONSIEUR ***

Sur le faux-bruit qui courut de la mort d'un grand Guerrier.

MONSIEUR,

Et puis tous les Royaumes ont des intelligences qui les gouvernent? Non, non le hazard jouë nos entrepriſes, le ſort entraîne aveuglement tout ce qui vit ſous les Etoiles; & les Monarques qui

comptent leurs Eſclaves, en comptant leurs Sujets, ſont eux-meſmes les plus gourmandez Eſclaves de la Fortune. Donc ce grand Guerrier, de qui les victoires ont marché plus vîte que les deſſeins; qui en un meſme jour a fait croître des Lys ſur le Rhin & ſur le Danube; qui dans les combats tenoit à ſa ſolde la Parque des Allemans; & qui ſentant penduë à ſon épée la liberté du Genre Humain, en a pû dédaigner la conquête; auroit eſté la victime d'un grain de plomb échapé des mains d'un Soldat ſi timide, que l'amorce peut-eſtre l'a fait treſſaillir en le tirant? Donc tant d'Aſtres qui ſe nourriſſent de feu pour venger les Bourbons, n'auroient pas fait de ce jour-là, celuy de la fin du Monde? Non, Monſieur, dis-je encore un coup, la Nature agoniſante nous l'euſt fait ou voir, ou ſentir: C'eſt un Soleil qui ne peut éclipſer qu'aux yeux de toute la Terre; car qu'il ait receu (comme recitent les envieux du nom François) une playe entre les deux aînes, je ne puis croire que les Parques, qui ſont Filles vierges, ayent oſé prendre un jeune Homme aux parties honteuſes: Mais j'ay tort de l'appeller Homme, c'eſt noſtre Alcide, comme aux Grecs le fameux Hercule. N'a-t'il pas dompté les Monſtres

auſſi bien que cét antique demy-Dieu ? Encore l'année paſſée il défit un Aigle à deux têtes ; & l'Univers entier ſurpris extraordinairement de la temerité prudente d'un ſi vieil Enfant, ſe plaignoit déja que la Nature manquoit de promeſſe aux Nations, permettant qu'on vit le Soleil ſe lever en Occident. Ainſi nous pouvons proteſter, ſans menſonge, que s'il n'eſt plus Homme depuis un jour, il eſt Dieu depuis vingt-quatre heures ; quoy que ce ſoit une pauvre conſolation, de dire qu'il ſoit allé prendre place auprés d'Hercule, d'Achille, ou de Ceſar. Helas ! nous avons plus beſoin de Héros que de Dieux ; les Dieux ne s'étudient qu'à perſecuter la conſcience de nos Héros, & nos Héros à ſauver les Dieux de la moquerie des Sçavans. Admirez un peu cependant la malicieuſe injuſtice du Ciel. Ce Phénix des Batailles eſtoit allé foüetter le Lion d'Ibere, pour avoir autrefois trepigné ſur nos Fleurs, à la tête de quatre mille Gentilshommes ; faire en dépit des hyperboles Caſtillanes, confeſſer à toute l'Europe, qu'il vaut mieux mener des Lions armez, que de porter des armes lionnées. Lorsque le Demon d'Eſpagne au garant des premices qu'il nous donne, que ſi cét autre Demon conti-

nuoit, il feroit vomir au Roy de Caſtille tout ce qu'il avoit mal avalé chez nous, il l'alloit bien-toſt reduire à ſe faire Moine ou Gentilhomme Verrier : Il vint ſe mêler furieuſement comme les Sorciers font à la foudre, à la balle homicide qui le frapa. C'eſt en vain, petit Demon, que tu prétens échaper à la domination du grand Pan; il eſt d'un étage où ta tête fait ſon marchepied, & d'une Race qui tant de fois a fait rougir ſur nos frontieres les bazanez Rodomons, que le ſang à force de leur monter ſouvent au viſage, leur a tout fait noircir le teint. Déja par le bras du Fils, & la tête du Pere, le Portugal eſt échoüé, le Rouſſillon englouty, la Catalogne arrachée, la Navarre recouſſe, la Galice machonnée, l'Aragon égratigné, les Indes diſparuës, la Flandre à l'agonie : Enfin la cangraine des armes Françoiſes a tant rongé leur Ecuſſon, qu'il ne leur reſtera bientoſt que l'Ecu, j'entens la Caſtille ſeule, ſi ce n'eſt que ce genereux Capitaine leur laiſſe encore la Grenade pour ſubvenir aux maux de cœur que leur doit vray-ſemblablement engendrer une ſi longue maladie. Pardonnez-moy, Monſieur, ſi je me ſuis ſi fort éloigné des legitimes meſures d'une Lettre, je loüois cét Invincible, on à de la

peine à ſe lever quand on eſt couché deſſus des fleurs ; & d'ailleurs je pleurois ſa mort : Il eſt malaiſé de ſe plaindre quand on a tout perdu. En verité ce deſaſtre a ſi bien deſordonné l'harmonie de mon temperament, que je meurs aujourd'huy de ce qui me faiſoit vivre hyer : Je vais tomber malade, ſi l'on ne me donne du poiſon : Oüy, Monſieur, ſi vous ne m'envoyez tout à l'heure aſſurer que le voyage de ce vaillant Homme en l'autre Monde, eſt auſſi faux que celuy de Mahomet en Paradis, je m'en vais prophaner un Temple, trahir mon Amy, violer ma Sœur, étrangler mon Pere ; & meſme, ce qui ne tombera jamais en aucune penſée, je m'en vais n'eſtre plus,

MONSIEUR,

Voſtre affectionné
Serviteur.

LETTRE D'AMOUR.

MADAME,

Le ſouvenir que j'ay de vous, au lieu de vous réjoüir, devroit vous faire pitié.

Imaginez-vous un feu composé de glace embrasée qui brûle à force de trembler, que la douleur fait tressaillir de joye, & qui craint autant que la mort la gueriſon de ſes bleſſures : Voila ce que je ſuis lors que je parle à vous. Je m'enquête aux plus habiles de ma connoiſſance d'où vient cette maladie ; ils diſent que c'eſt Amour : mais je ne le puis croire, à cauſe que ceux de mon âge ne ſont gueres travaillez de cette infirmité. Ils répondent que l'Amour eſt un enfant, & qu'il s'arrête à ſes pareils ; qu'il eſt mal-aiſé à des enfans de ſe joüer long-temps avec du feu ſans ſe brûler, & que leur poitrine eſt plus tendre que non pas celle des Hommes. O Dieux ! s'il eſt vray, que deviendray-je ? Je n'ay point d'experience, je hay les remedes, j'aime la main qui me frape, & enfin je ſuis attaqué d'un mal où je ne puis appeller le Medecin, qu'on ne ſe moque de moy : Encore ſi vous n'aviez mon cœur, j'aurois le cœur de me defendre ; mais j'ay fait par ce preſent que je n'oſerois pas meſme me fier à vous, à cauſe que vous avez le cœur double. Songez donc à me donner le vôtre ; car je ſuis d'une profeſſion à eſtre montré au doigt, ſi l'on vient à ſçavoir que je n'ay point de cœur ; & puis vou-

driez-vous avoüer une perſonne ſans cœur pour voſtre paſſionné Serviteur ?

AUTRE.

M....

Je ne te vois qu'à demy, parce que je t'aime trop ; & tu penſe me voir trop, parce que tu ne m'aime qu'à demy. Viens chez moy tout à l'heure, ſi tu veux convaincre de menſonge l'apprehenſion que j'ay de ne te voir jamais. Il y a déja un jour que nous ne nous ſommes veus : Un jour, bons Dieux ! Ah ! je ne le veux pas croire, ou bien il faut me reſoudre à mourir. Penſes-tu donc m'avoir laiſſé dans le cœur ton image aſſez achevée, pour ſe repoſer ſur elle de tout ce qu'elle me doit promettre de ta part ? Il eſt vray qu'elle y eſt, & tres-veritable encore qu'elle y eſt peinte fort bien : mais je n'oſerois la preſenter à mes yeux, parce que je m'imagine qu'il la faudroit tirer de mon cœur, & je ne ſçay ſi je l'y pourrois remettre ſans toy. Je voy bien maintenant que je ne ſuis pas un Soleil comme tu m'as tres-ſouvent

appellé ; car les Cadrans ne s'accordent pas au compte que je fais des heures, j'en compte plus de mille depuis ta cruelle absence de chez nous. Cependant tu ne regarde l'Horloge que pour y appendre l'heure de ton dîner, sans te soucier si celle que tu souhaite ne sera point peut-estre ma derniere ; ou quand tu viendras faire de belles excuses si tu me trouveras en vie pour les écouter.

AUTRE.

Pour Soucidas, contre un Partisan qui avoit refusé de luy prester de l'argent.

MONSIEUR.

Vous me le deviez, l'argent que je vous demandois ; car ne pensez pas, qu'à moins de quarante pistoles, j'eusse voulu salir ma reputation, en prostituant ma compagnie à vos promenades ; & que je me fusse tant de fois donné la peine de proteſter contre ma conscience, que vous estiez le plus honneste Homme du Monde. Enfin je n'eusse pas risqué sans cela, comme j'ay fait, les avives, ou le farcin : Je voy bien

maintenant que le ſimptome de toutes les fievres n'eſt pas ſemblable, puis que devant ny aprés celle de S. Mathurin, on ne baaille pas : Mais ce que je trouve de plus pernicieux en vos émotions, c'eſt que pour un Homme qui n'eſt pas fort en garde, vous eſtes un peu trop bilieux. Si le jour que je receus voſtre Lettre, je n'euſſe pris de la Rubarbe, poſſible aurois-je fait ma plume d'un bâton ; mais la Republique eſt trop intereſſée à voſtre conſervation, car on ne ſçauroit vous entamer ſans répandre le ſang du Peuple, dont vous eſtes plein. Obſervez toutefois doreſnavant un procedé moins furieux : Je me figurois jadis, (parce que voſtre Pere & vous aviez fait dégenerer la chaudepiſſe de nos bourſes en gonorhée) que chaque coffre de voſtre Maiſon fût une apoſtume d'or ; mais je connois aujourd'huy, que de vos pieces la plus peſante eſt voſtre tête. Volez donc mieux deſormais, ſi vous me croyez ; car ſi vous ne prenez l'eſſor un peu plus haut, vous courrez hazard d'eſtre arrêté à quatre pieds de terre ; & à voſtre phiſionomie je connois que la filaſſe eſt plus antipatique à voſtre temperament que l'arſenic. Si donc vous avez peur d'eſtre leger, évitez au moins de vous faire peſer en Greve :

C'eſt l'avis ſeul que peut donner à vos maux de rate, Voſtre Medecin.

AUTRE.

Regret d'un éloignement.

MADAME,

Dois-je pleurer, dois-je écrire, dois-je mourir? Il vaut mieux que j'écrive, mon cornet me prêtera plus d'encre, que mes yeux ne me fourniront de larmes, & quand je penſerois guerir de la triſteſſe de voſtre abſence par ma mort, ce ne ſeroit pas me raprocher de vous, puis que Paris eſt plus prés que Saumur, que Saumur des Champs Eliſées. Mais que vous écriray-je, bons Dieux? Rien, ſinon que j'eſpere bien-toſt faire voyage pour le Poitou, ou pour l'Enfer; que je vous prie de conſoler mes Amis de la perte qu'ils font, à cauſe de vous; & que ſi vous ſouhaitez me mander quelque choſe, vous adreſſiez vos Lettres au Cimetiere de Saint Jacques; c'eſt là que voſtre Meſſager aura de mes nouvelles: Le Foſſoyeur, ou mon Epitaphe, luy apprendront mon logis, & luy feront lire,

que ne ſçachant où vous rencontrer en ce monde, je ſuis party pour l'autre, eſtant bien aſſuré que vous y viendrez. Ce ne vous ſera pas peu de conſolation quand vous trouverez pour vous garentir des inſolences du Diable, ce Diable,

MADAME,

Voſtre Serviteur,
DE BERGERAC.

LETTRE D'AMOUR.

MADAME,

Bien loin d'avoir perdu le cœur en vous voyant, comme prêchent les Paſſionnez du Siecle, je me trouve depuis ce jour-là beaucoup plus honneſte homme : Mais comment auſſi l'aurois-je perdu ? Que comme s'il euſt apprehendé de n'eſtre pas aſſez d'un pour tous vos coups, je le ſentis palpiter à cét abord en tous mes arteres, & c'eſtoit ce petit jaloux qui ſe reproduiſoit indiviſiblement en chaque atôme de ma chair, afin qu'occupant tout ſeul mon corps tout entier, rien que luy ne participât à l'honneur d'eſtre bleſſé de vous. Je

ne diray point non plus comme le vulgaire, de mesme que si vous estiez un Basilic, que ce furent vos yeux qui me firent mourir : Comme toutes vos armes ne sortirent pas de vostre veuë, toutes vos armes n'entrerent pas par la mienne. Quand vostre bouche me charmoit, c'estoit mon oreille qui m'en apportoit le poison : Quand j'estois excité par l'aimable douceur de vostre peau bien unie, c'estoit sur la dépositon de mes mains que je me condamnois au feu : Vostre beauté mesme ne faisoit pas grand effort contre moy, parce que vostre visage qui fut jadis son Trône estoit alors son Cimetiere ; & tant de petits trous qu'on y discerne, me sembloient estre les fosses où la verole avoit mis vos attraits en sepulture. Cependant la franchise pour qui Rome autrefois a risqué l'Empire du Monde, cette divine liberté, vous me l'avez ravie, & rien de ce qui chez l'ame se glisse par le sens n'en a fait la conquête : vostre esprit seul meritoit cette gloire, sa vivacité, sa douceur, son courage, valoient bien que je me donnasse à de si beaux fers. Je ne croy pas pourtant que vous soyez un Ange, car vous estes palpable ; je n'ay garde aussi de penser que vous soyez comme moy, puis que vous estes insensible : Cela

me fait imaginer que vous eſtes quelque choſe au milieu du raiſonnable & de l'intelligible ; j'aurois dit meſme que vous tenez de la nature humaine & divine, ſi de tous les attributs qui ſont neceſſaires à la perfection du premier eſtre, & qui vous ſont eſſentiels, celuy de miſericordieuſe ne vous manquoit : Oüy, ſi l'on peut imaginer en une Divinité quelque defaut, je vous accuſe de celuy-là : Ce jour meſme que vous me bleſſâtes, vous me promîtes l'appareil dans trois autres, outre que c'euſt eſté donner remede trop tard à un mal qui gagne le cœur, encore n'y vinſtes vous pas, mais vous fiſtes bien ; car on doit ſe tenir caché quand on a tué un homme : ſortez toutefois ſans rien craindre, ſortez, c'eſt une loy pour le vulgaire qui ne vous regarde point ; Il ſeroit fort nouveau qu'on recherchât un Tyran de la mort de ſon Eſclave : Vous vous eſtonnez poſſible que moy-meſme j'eſcrime, je le fais pourtant ſans miracle ; mais auſſi l'homme a deux trépas à ſouffrir ſur la terre, celuy d'Amour & celuy de Nature. Je puis donc croire que quand je commençay de vous aimer, je commençay de mourir, puis que la mort eſt definie la ſeparation de l'eſprit & du corps, & que je perdis l'eſprit au

moment que je vous aimay ; mais quand avec la peine d'amour j'auray encore ſuby celle où la condition d'Animal nous abſtraint (quoy que je ne ſente plus les douleurs de la premiere) je ne laiſſeray pas de m'en ſouvenir eternellement là-bas ; & ſi on differe de qualitez en l'autre monde, comme en celuy-cy ; vous ſerez toûjours ma Souveraine ; & moy (fuſſe entre les flâmes qui devoreront ma ſubſtance,) je ſeray toûjours,

Voſtre Serviteur
tres-ardant.

AUTRE.

MADAME,

Le mal que je ſouffre pour vous n'eſt point la mort aſſurément, & toutefois je me meurs depuis que je vous ay veuë, je brûle, je tremble, mon poux eſt dereglé ; c'eſt donc la fiévre. Helas ! ce ne l'eſt point, car on la definit une diſproportion querelleuſe des qualitez de l'animal, & c'eſt la parfaite harmonie de nos temperamens qui m'a rendu malade. Quand je vous apper-

ceus, il me sembla trouver ce beau, à la recherche de qui la Nature pousse tous les Hommes : Quand vous parlâtes, je m'écriay, voila ce que j'ay voulu dire tant de fois, mon cœur souffloit dans mes entrailles, frapoit contre les murs de sa prison, & maudissoit le Ciel, qui luy donnant l'envie & les moyens de reconnoistre sa moitié, luy refusoit le pouvoir de la joindre aprés l'avoir trouvée : Cependant il s'est depité de telle sorte, ce petit Souverain, de n'estre pas absolu dans son Empire, qu'il me refuse ses fonctions ; Il ne prend rien de mon foye qui ne soit combustible ; il arrête le mouvement de mes poulmons, de peur d'en estre rafraîchy ; Par tout il envoye du fiel, & si je dure encore trois jours en cét estat, on verra peut-estre mon corps s'alumer au milieu des ruës ; Je suis déja si sec, que la moindre étincelle qui me touchera, c'est fait de moy. Prevenez cét accident, Madame ; Venez à luy, puis qu'il ne peut aller à vous. Helas ! c'est un temeraire, c'est un Samson, qui ne se soucira pas de mourir étouffé sous les ruines de son Palais, pourveu qu'il accable en tombant ceux qui l'empêchent de vous embrasser. Songez que la Nature vous ayant faite capable de me blesser, vous a lié une

jambe, de peur que vous ne puiſſiez emporter en fuyant le remede que vous me devez ; & ces bleſſures ne ſont point imaginaires : car enſeignez-moy, je vous prie, un endroit de voſtre corps où je puiſſe attacher ma veuë, dont il ne ſoit ſorty une fléche inviſible qui m'a frapé ? Y a-t'il ſur vous un atôme de chair, qui ne ſoit coupable de ma mort ? Autant de fois que je le trouve beau, vous me ſemblez un agreable Heriſſon, qui ne ſouffrez jamais qu'on ſe détache d'une épine que pour faire tomber ſur d'autres. Voſtre front me flate, vos yeux me promettent, voſtre bouche me rit ; mais il ſurvient à la traverſe ma maûvaiſe fortune qui me defend d'eſperer. Opprimez, pour l'amour de moy, cette barbare ; ne ſouffrez pas qu'une aveugle malicieuſe, triomphe de voſtre bonté : Voſtre viſage me dit, Oüy ; cette cruelle me dit Non ; Vous feroit-elle mentir, la maraude ? Elle ne ſçauroit, ou bien vous le voudrez : Ah ! qu'elle ſeroit bravée, & que je ſerois heureux, ſi ce bien, qu'une perſonne diſgraciée de la Nature, ne ſçauroit eſperer que du caprice de cette fole, je le recevois de voſtre propre main ; car j'aimerois bien mieux vous eſtre obligé, qu'à mon ennemie. Je ſuis cependant entre

tre les deux occupé à regarder, tantoſt vous, tantoſt elle, & je demande en pleurant, qui me fera meilleur viſage : Je l'eſpere de vous ; & qui m'en demanderoit la raiſon, je ne ſçay, ſinon que vous eſtes belle : Je l'attens d'elle à cauſe qu'elle ne ſe peut reconcilier avec moy, ſinon par un plaiſir dont la grandeur ſoit proportionnée à la grandeur des déplaiſirs qu'elle m'a faits. O Dieux ! que noſtre bien eſt mal aſſuré, lors qu'il eſt entre les mains d'une jeune Fille & de la Fortune ! mais ſi l'un & l'autre negligent de me guerir, j'auray recours au Medecin de tous les grands maux ; C'eſt la Mort ; Oüy je mourray, poſſible qu'alors mon deſaſtre vous attendrira, que vous reſiſterez plus douloureuſement aux traits de la mort que de l'amour, & qu'un jour quand on demandera qui j'eſtois, vous ajoûterez aux larmes que l'humanité forcera vos yeux de donner, un petit ſoûlevement d'eſtomach aux manes d'une perſonne qui vous a tant aimé. Ah ! ſi ce bonheur accompagne mes cendres, que les pierres de mon tombeau ſeront legeres deſſus elles ! qu'elles attendront bien paiſiblement le dernier jour du monde ! qu'elles ſe leveront de bon cœur pour aller au Tribunal rendre compte de

ma vie ! J'iray toutefois, je me plaindray de voſtre barbarie, je demanderay à Dieu qu'il m'en faſſe juſtice, il vous condamnera de brûler ſous la terre, car j'ay brûlé deſſus. Prevenez par là cependant, Madame, un ſi rigoureux Arreſt ; Brûlons d'amour, cette flâme eſt ſi douce, perſonne n'en eſt jamais mort ; l'aimez vous mieux par la main d'un autre que par moy, qui n'ay garde de vous faire du mal, puis que je ſuis

Voſtre Serviteur, D. C.

AUTRE.

Reproche à une Cruelle.

MADEMOISELLE,

Je vous écris avec du ſang barbare, afin que vous baigniez vos yeux dedans la ſource de ma vie ; Que ne pouvez-vous le boire en le regardant : J'aurois plus obtenu de voſtre cruauté en une heure, que je n'ay fait en dix ans de voſtre affection, puis que par elle je verrois unir mon ame à la voſtre. Figurez-vous donc, non ſeu-

lement mes idées peintes avec mon ſang, mais mon ſang comme il fumoit dans mes veines, encore imprimé des idées qu'il a receuës de la douleur : Oüy, je ſentois en vous écrivant, mon cœur diſtiler par ma plume, car au defaut des larmes, que mes infortunes ont épuiſées, je n'ay trouvé chez moy que cét Eſclave qui vous pût entretenir. Le Soleil plus bilieux que vous, eſt pourtant plus pitoyable : Il ne conſume aucune choſe, tant qu'il y trouve une larme ; mais vous eſtes ſans doute un Soleil heteroclite ; & ce qui me le fait croire, c'eſt que celuy de là haut ne loge qu'un mois dans une Maiſon, & voſtre Hoſte ſe plaint qu'il y en a trois que vous eſtes au Gemini ; c'eſt peut-eſtre la raiſon qui m'a ſi long-temps empêché de vous voir, ou bien pour paſſer des ſuperſtitions de jadis à celle d'apreſent, & m'accommoder aux bruits qui courent de voſtre Converſion. Je ne puis maintenant vous voir, à à cauſe que les Saints ſont cachez en Careſme : Ma foy pourtant faites arriver Paſques avant la Semaine Sainte, ou bien je ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre Serviteur.

AUTRE.

MADAME,

Vous sçavez que je n'avois encore aucune connoissance des fers où le Ciel m'avoit condamné, lors qu'à la pêche je vous vis la premiere fois : Certes le hazard eust esté bien grand, que si proche des filets je n'eusse pas esté pris ; & quand j'eusse mesme échapé les filets, vostre charmante Lettre m'a fait assez connoistre que je ne me fusse pas sauvé de vos lignes ; elles me presentoient autant d'hameçons que de paroles, & chaque parole n'estoit composée de plusieurs Caracteres que pour m'ensorceler. Je receus cette belle Missive avec des respects dont je ferois l'expression en disant que je l'adore, si j'estois capable d'adorer quelque autre chose que vous. Je la baisay au moins, & je m'imaginois en la baisant, baiser vostre esprit mesme, duquel elle estoit l'ouvrage ; Mes yeux prenoient plaisir de refaire nuisiblement les mesmes Lettres que vostre plume avoit marquées, insolens de leur fortune, ils

attiroient chez eux toute mon ame, & par de longs regards s'attachoient à ce beau crayon de la voſtre pour s'unir à leur idole; mais ſe ſentans empriſonnez, ils pleuroient, afin que ces larmes, comme d'autres petits yeux qu'ils envoyent à leur place, s'eſquivaſſent à la file, puis qu'ils ne pouvoient ſortir en corps : Vous fuſſiez-vous imaginée qu'une feüille de papier eut fait un ſi grand feu, il n'éteindra jamais pourtant, que le jour ne ſoit éteint pour moy. Si mon eſprit & ma paſſion ſe partagent en deux ſoûpirs ; quand je mourray, celuy de mon amour partira le dernier : Je conjureray à l'agonie le plus fidelle de mes Amis, de me reciter cette chere Lettre ; & lors qu'en liſant il ſera parvenu à l'endroit où vous proteſtez d'eſtre ..... je m'écrieray juſqu'à la mort ; Cela n'eſt pas poſſible, Madame, car moy-meſme j'ay toûjours eſté

Voſtre Eſclave.

AUTRE.

Sur le Blocus d'une Ville.

MONSIEUR,

Le Blocus de noſtre Ville eſt ſi étroit, que le paſſage n'y eſt ouvert qu'aux Gardes ſeulement ; Le menu Peuple qui vit encore, quoy qu'on l'ait déja mangé depuis long-temps, n'a plus lieu de faire entendre ſes plaintes, puis qu'on a mis entre deux l'Allemagne & la Pologne. Nous ſommes la proye de ces Nations barbares ; & ſans doute on les employe afin que nous oſtant le moyen de nous faire entendre, nous ne puiſſions émouvoir leur compaſſion. Nous n'avons pas toutefois lieu de nous plaindre, puis que nous ſommes en un autre Ciel, car on n'y boit ny on n'y mange, on veut que nous emportions le Paradis par famine ; & de peur que nous ne prenions meſme quelque nourriture par les oreilles, on nous defend juſqu'aux paroles graſſes : Les mal-aviſez qu'ils ſont ne prévoyant pas qu'en nous demeurant dans le

corps, elles nous pourroient faire vivre. O qu'il eſt fâcheux de jeûner ! choſe ſans doute que vous n'avez jamais connuë, puis que vous eſtes ſi gras. Le Careſme eſt un rude ſuplice, & particulierement lors qu'il ceſſe d'eſtre volontaire ; car vous ſçavez que le ſiege de noſtre Ville en eſt un que l'on ne peut rompre : Nous n'avons plus rien de gras ; & ſi nous eſtions en Automne, je vous pourrois bien dire ce qu'on diſoit de cét Empereut, il n'y a pas meſme une Mouche.

ENTRETIENS POINTUS.

PREFACE.

LA Pointe n'eſt pas d'accord avec la raiſon, c'eſt l'agreable jeu de l'eſprit, & merveilleux en ce point, qu'il reduit toutes choſes ſur le pied neceſſaire à ſes agrémens, ſans avoir égard à leur propre ſubſtance. S'il faut que pour la Pointe l'on faſſe d'une belle choſe une laide, cette étrange & prompte metamorphoſe ſe peut faire ſans ſcrupule, & toûjours on a bien fait pourveu qu'on ait bien dit; on ne peſe pas les choſes, pourveu qu'elles brillent il n'importe; & s'il s'y trouve d'ailleurs quelques defauts, ils ſont purifiez par le feu qui les accompagne. C'eſt pourquoy, Lecteur, ne blaſme point ces contrarietez & fauſſetez manifeſtes qui ſe trouverront par fois en ces Entretiens, on n'a voulu que ſe divertir; & tant de beaux Eſprits qui tiennent icy leur rang, ſe traittans icy par fois les uns les autres, & ſouvent eux-meſmes, de ſtupides

pides & d'insenſez témoignent assez qu'ils ne veulent pas estre creus ; mais seulement admirez, & que ce plaisir est leur seul objet. Suy donc leurs intentions, mon cher Lecteur, & sans éplucher les choses, prens part à leurs Divertissemens, qui te seront agreables ou dégoutans, selon que tu leur seras semblable ou dissemblable. Au reste j'ay déguisé leurs noms, afin que la liberté qu'ils se sont donnée ne leur puisse estre nuisible, & que sous le masque se joüant de tous également, ils puissent descendre du Theatre parmy le Peuple, sans courir les dangers où les pourroit mettre les ressentimens d'un brutal.

I.

TImandre parlant d'une Arcade que l'on vouloit élever à un troisiéme étage pour joindre deux bâtimens opposez, fut averty par Socrate, que c'estoit des dessseins en l'air.

II.

Le mesme Socrate dit fort bien sur la mort inopinée d'un jeune homme, qui tombant de foiblesse, estoit tombé sur la pointe d'un couteau qu'il tenoit en main; qu'il mouroit desesperé, puis qu'il se tuoit luy mesme ; & partant qu'il ne faloit s'é-

tonner de ſa mort, toutes actions de deſeſpoir eſtant actions de foibleſſe.

III.

Platon prenant un ſiege, comme en voulant exiger par force de Simarandre ce qu'il luy demandoit, fut ſolicité par Socrate de s'en ſervir plûtoſt comme d'un placet pour le fléchir.

IV.

Socrate parlant d'un Amoureux tranſy, qui pour coucher avec une jeune Fille avoit veillé en vain toute une nuit & baailloit le lendemain avec aſſoupiſſement ; dit qu'il en viendroit à bout, puis qu'il s'aviſoit de baailler.

V.

D'un autre qui ſortant du grand chemin pavé, aprés avoir long-temps exercé ſon eſprit, s'étonnoit de ſa vivacité ; il luy en découvrit la raiſon, alleguant que ſon eſprit s'eſtoit éguiſé ſur les grés.

VI.

Le meſme aſſura contre Epaminondas, qui tenoit le Capuchon des Capucins pour une bonne pointe, que c'en eſtoit une

tres-pauvre.

VII.

Et ſollicité de payer un obligeant Amy de pluſieurs pointes, il refuſa de le faire, de peur qu'il ne s'en piquât.

VIII.

Le Frere aîné de Socrate ne rencontra pas moins bien, lors que parlant d'une perſonne avancée par une Dame ſtupide & lubrique, il aſſura qu'il devoit encore aller plus loin, eſtant monté ſur une ſi bonne bête.

IX.

Cette Pointe fut ſuivie d'une autre que fit Socrate, lors que rendant raiſon de l'amour que les Dames ont pour les Bêtes, au préjudice des gens d'eſprit; il dit que les Chevaux eſtoient de plus grand travail que les Hommes.

X.

Epaminondas diſoit d'un Fripon d'Ecolier qui vouloit excroquer ſon Maiſtre à écrire, & ſe vantoit d'avoir du papier tres-fin; qu'il avoit raiſon, puis que ſon papier devoit attraper l'Ecrivain.

XI.

Phocion jeune Frere de Socrate, parlant d'un autre qui mangeoit par les ruës continuellement ; il dit que c'estoit dîner en Ville.

XII.

Et Socrate sur quelques discours avancez ensuite, s'étonna de ce que les Chrêtiens estoient si faciles à corrompre, veu qu'ils estoient salez dés leur naissance.

XIII.

Et poursuivit sa Pointe contre un Sot bien reblanchy & magnifique du tout en Canons, disant qu'il vouloit prendre les Hommes comme les Loups, c'est à dire dans les toilles.

XIV.

Philogias parlant d'un Homme vêtu de vert, l'appelloit Vert Galand.

XV.

Socrate dans le mesme Entretien, ayant bû un grand verre d'eau pour se refaire, dit qu'il s'estoit r'habillé avec une piece de verrerie.

XVI.

Et voyant un Cheval qui courant la bague fiantoit dans sa Carriere, dit qu'il chioit sur le mêtier.

XVII.

Pareillement de Monsieur l'Enfant, mal peint & sans bordure ; il dit que c'estoit l'Enfant gâté & débordé.

XVIII.

D'un autre qui marchoit beaucoup, bien qu'il eust un trou à la tête ; il dit qu'il couroit les ruës, comme ayant la tête fêlée.

XIX.

Et de luy mesme qui se plaisoit à l'amour des mâles ; il assura qu'il en usoit ainsi, pour estre honteux au point de se cacher derriere les autres.

XX.

Il assuroit aussi d'une Femme parée de fleurs qu'elle avoit ses fleurs.

XXI.

Et qu'il faisoit bon offencer le Pape, veu

qu'il avoit beaucoup d'Indulgence.

XXII.

Et parlant d'une Montre qu'on avoit volée & qui ne pouvoit estre retrouvée; il dit, qu'elle ne reviendroit pas, estant assurément fort mal montée.

FRAGMENT DE PHYSIQUE, OU LA SCIENCE DES CHOSES NATURELLES.

DE M. CYRANO BERGERAC.

PREFACE.

LECTEUR comme on estoit encore aprés les épreuves des Estats du Soleil, un Génie obligeant, qui peut-estre est celuy-là mesme avec lequel nostre Autheur a tant eu de conversations dans ses voyages, a suscité une Personne de qualité de nous donner ce commencement de Physique, que nous te presentons encore. Je ne doute point qu'il n'y ait de l'indiscretion de t'engager si souvent avec des Ouvrages qui ne sont pas achevez : mais d'un autre côté il y a de la justice de faire voir que le Sieur de Bergerac estoit Philosophe. Je n'aurois pas tant eu de peine à te le prouver ; & je t'aurois moins ennuyé dans la Preface que j'ay faite aux Estats du Soleil, si j'eusse veu ce petit Traitté qui seul a plus de force que tous les raisonnemens du monde. Pour peu que tu sois juste, tu me pardonneras une faute dont je me repens fort volontiers ; & pour peu que tu sois reconnoissant des divertissemens que sa belle humeur t'a donnez jusqu'à present, non seulement tu n'auras

point de peine à le voir aujourd'huy plus ſerieux qu'à l'ordinaire, puis qu'il y va de ſa gloire ; mais tu ne m'accuſeras point, quand tu le verras prendre congé de toy en meſme temps qu'il entrera en matiere, & tu ne déchargeras ton chagrin que ſur la Mort qui nous l'a enlevé comme il commençoit à paroiſtre. Il y a beaucoup de grands Autheurs que nous n'avons point, dont nous ſupportons la perte, & dont le nom nous ſeroit inconnu, ſans le ſecours de ceux qui en ont écrit. Je mets le Sieur de Bergerac au nombre de ces malheureux, puis qu'eſtant privez de ſa doctrine, nous pouvons dire que nous ne l'avons point : Car enfin bien loin de voir ſon nom dans les travaux d'un Philoſophe, nous ne le voyons que dans ceux d'un Poëte & d'un Autheur Comique. Il eſt vray qu'il excelle en ce genre d'écrire, & qu'il n'eſt rien de ſi ſurprenant que de voir le feu de ſon Eſprit prendre l'eſſor dans des ſujets de recreation ; témoin ſon Pedant Joüé, qui met à bout les plus ſerieux ; & ſon Agrippine, qui a les ſentimens d'une Romaine auſſi fiere, & dont les termes ſont auſſi pompeux qu'il en ait paru ſur le Theatre. Mais tu n'as qu'à lire ce Fragment, pour juger de ce qu'il eut fait, s'il

eut eu le temps de répandre ce beau feu tout entier dans des matieres plus riches & plus élevées.

IDE'E GENERALE de la Phyſique.

PREMIERE PARTIE.

L'Explication du nom de Phyſique, & le but qu'on s'y propoſe en y étudiant.

Que nous l'acquerons à l'aide des facultez connoiſſantes qui ſont en nous.

Examen de nos connoiſſances premieres & immediates, ou bien ſecondes & refle-chies.

Que les premieres connoiſſances ne ſont autre choſe que les ſenſations.

Qu'elles ſont cauſées pour l'ordinaire (c'eſt à dire nos ſenſations) par les objets exterieures au moyen de quelque ſorte de correſpondance qu'ils ont avec les parties de noſtre corps.

Reflexion ſur ce que ces ſenſations ſont en nous, & qu'il ſe faut bien garder de les confondre avec leur cauſe qui eſt exterieure.

Induction du toucher, du gouſt & de l'odorat, par laquelle on découvre qu'en con-

noiſſant les qualitez tactiles, comme les ſaveurs, les odeurs, &c. nous ne connoiſſons que nos ſenſations.

Qu'il y de la difficulté à concevoir la meſme choſe des ſons, de la lumiere & des couleurs.

Raiſon tirée des experiences convaincantes, par leſquelles l'entendement reconnoiſt que les ſons, la lumiere & les couleurs, ſont auſſi bien que la douleur, l'odeur & la ſaveur, des ſenſations qui ſont en nous les effets de quelque choſe d'exterieur.

Concluſion generale, que horſmis nous-meſmes, nous ne connoiſſons rien ſans raiſonnement.

Doute ſi noſtre vie n'eſt pas un ſonge continuel, entrecoupé de pluſieurs ſonges particuliers.

La ſolution de ce doute abſolument parlant impoſſible, encore que nous ne puiſſions nous perſuader d'eſtre toûjours trompez.

Que la foy diſſipe entierement ce doute.

Que ſans elle nous n'aurions qu'une certitude morale qu'il y a quelques choſes hors de nous.

Qu'il n'y a que l'ame qui puiſſe deviner quelles ſont les choſes exterieures.

La voye pour les connoiſtre eſt de faire certaines ſupoſitions, & voir ſi elles s'ac-

cordent avec nos experiences.

Que d'une disconvenance manifeste, s'ensuit la fausseté absoluë de nostre supositiõ, & que de la convenance generale à toutes les apparences, il ne s'ensuit que la simple vray-semblance.

Que la Physique ne peut estre qu'une Science conjecturale.

Que son incertitude est augmentée par l'ignorance dans laquelle nous sommes des secrets de Dieu.

Avis de pezer la valeur des raisons, & d'estre juste estimateur de nos raisonnemens.

Vice des Pedans d'expliquer une chose obscure par des moyens qu'on n'entend pas.

Avis second de ne rien admettre sans necessité, & que c'est une licence d'expliquer par le plus, ce qui se peut aussi bien expliquer par le moins.

Establissement de la matiere pour principe des choses sensibles.

Que la matiere n'est pas couleur, chaleur, saveur, dureté, pesenteur, &c.

Que par la matiere nous ne connoissons qu'une chose étenduë.

Qu'il resulte de là l'impoßibilité du vuide.

Ce que c'est que la rarefaction & la condensation.

Que le monde eſt indefiny.

Que le plomb ne contient pas plus de matiere, qu'une maſſe de cire égale en groſſeur.

Qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul monde.

Les proprietez de la matiere, ſont d'avoir des parties au moyen deſquelles elle eſt diviſible à l'infiny.

Les proprietez des parties ſont d'eſtre figurées & capables du mouvement & du repos.

Que la Geometrie enſeigne les diferentes diviſions & les figures.

Du mouvement & du repos.

Que le mouvement dit rapport aux corps environnans, deſquels le corps qu'on conçoit mobile ſe détache.

Que ce détachement eſt reciproque.

Quel motif on doit avoir pour nommer un corps mobile ou immobile.

Du ralentiſſement du mouvement.

De la compoſition du mouvement.

De la diverſion du mouvement.

Des refractions.

L'ordre & diſpoſition des corps durs mis dans des liqueurs.

Que juſques là ſont expliquées en general les proprietez abſoluës de la matiere.

Que les autres proprietez diſent rapport à nos organes.

Abregé de l'explication vulgaire des autres proprietez, ſupoſant dans les ſujets des accidens tous ſemblables aux ſenſations que nous en avons.

Defaut & contradiction de cette explication.

Que les accidens ſont inutiles pour expliquer les apparences.

Qu'il eſt libre de ſuppoſer tout ce qu'on voudra dans les ſujets, pourveu que par ces ſupoſitions on rende raiſon de leurs apparences.

Quel doit eſtre un corps pour eſtre dit dur.

Premiere connoiſſance de la terre.

Quel doit eſtre un corps pour eſtre dit liquide.

Premiere connoiſſance de l'eau, de l'air & du feu.

De la moleſſe.

Que l'on appelle ordinairement humide ce qui eſt pour le moins un peu liquide.

Qu'on nomme ſec ce qui eſt dur, & quelquefois ce qui eſt liquide.

Solution du doute comment le Soleil, ou le feu, durciſſent la bouë, & amoliſſent la cire.

De la chaleur.

Continuation pour expliquer le feu.

De la chaleur du fumier, & de la chaux.

Pourquoy l'air pouſſé de nos poulmons,

paroiſt tantoſt chaud, tantoſt froid.

Des ſaveurs.

De l'acre, de l'amer, du doux, & des principes de Chymie.

Des odeurs.

Des ſons.

Etabliſſement d'une matiere autrement figurée que la terre, l'eau & l'air.

De la lumiere en general.

Explication de celle dont éclaire le bois pourry les écailles, ou la peau fort liſſée du Poiſſon qui ſe corrompt, & les Vers luiſans.

Des couleurs.

Explication des miroirs.

Qu'eſt-ce que diafane & opaque.

Du paſſage de la lumiere & des couleurs au travers les corps diafanes, à cauſe des pertuis arangez & figurez de certaine façon.

Des miroirs ardens.

Qu'on en taille de glace.

Hiſtoire de l'œil, & de ſes parties.

De l'apulſement de la lumiere & des couleurs, ſur les parties de l'œil.

Experiences confirmantes cette doctrine.

Comment nous connoiſſons les objets, avec leur figure, leur ordre, & leur ſituation.

Pourquoy les lunetes plus épaiſſes au milieu qu'au bord, font voir les objets renverſez.

Conjecture

Conjecture pourquoy on ne void pas l'objet renverſé, puiſque l'image qui s'en fait dans noſtre cerveau doit eſtre renverſée.

Autre conjecture pourquoy nous ne voyons pas les objets doubles, s'imprimant de chaque objet une image dans chacun de nos yeux, & pourquoy pourtant cela arrive quelquefois.

Explication des lunetes qui multiplient.

Pourquoy les lunetes plus épaiſſes au milieu qu'au bord, font voir plus gros; & celles qui ſont plus minces au milieu qu'au bord, font voir plus petit.

Pourquoy un tiſon allumé agité en rond fait voir un cercle de feu.

Des rayons qui paroiſſent autour d'une chandelle en clignant les yeux.

Explication de toutes les particularitez de cette experience.

Du brillement des Etoilles, & le moyen de les appercevoir ſans brillement.

Pourquoy les lunetes d'approche nous font voir les Eſtoilles fixes autant plus petites qu'elles groſſiſſent l'apparence des autres objets.

Pourquoy une chandelle regardée au ſoir de loin, nous paroiſt ſi grande.

Pourquoy la teſte d'un camion mis fort prés de noſtre œil, nous paroiſt celle d'une

fort groſſe épeingle & comme tranſparante.

De la diſtinction & de la netteté de la viſion.

Pourquoy l'on ſe peine à regarder de trop prés.

Pourquoy un Pré tout veſtu d'herbe verte, où il n'y aura que bien peu de fleuretes blanches ſemées par cy par là, regardé de loin, paroiſt tout blanc.

De la diſtance.

De certains vices des yeux.

Du moyen de les corriger à l'aide de diferentes lunetes.

DE LA PHYSIQUE

SECONDE PARTIE.

De la Coſmographie.

DU nom de Coſmographie & queſt-ce qu'elle ſe propoſe à expliquer.

Qu'elle eſt née des obſervations, des ſupoſitions, & des reflexions phyſiques.

Prénotions Geometriques.

Obſervations generales qu'on peut faire en un jour.

Qu'on ſatisfait à ces obſervations en ſupoſrnt que les parties du Ciel correſpondent

ſucceſſivement ſur differentes parties de la maſſe compoſée de la terre, de l'eau, & de l'air.

Que le détachement de la maſſe elementaire d'avec le reſte du monde eſt reciproque.

Qu'il n'y a que cette maſſe qu'on puiſſe concevoir diſtinctement ſe mouvoir.

Qu'on ne peut s'empêcher d'atribuer du mouvement à cette maſſe, quand on luy veut nier.

Qu'encore qu'on faſſe la maſſe elementaire, la terre pourtant eſt abſolument immobile.

Incommoditez qui ſuivent le mouvement qu'on attribuë aux Cieux.

Que dans cette hypotheſe on n'a point encore connu queſt-ce que peſanteur, ou cét effort que font les corps terreſtres pour aller vers le centre de la terre, non plus que la cauſe du flux & reflux de la mer, ny des Cometes, & de leur mouvement.

La neceßité de la peſanteur, ſupoſé que ce ſoit la maſſe elementaire qui ſe meuve.

Que de cette ſupoſition s'enſuivent les meſmes experiences ſur la terre, que de ſon immobilité.

En quel ſens le monde peut eſtre appellé une Sphere.

Des points, lignes & cercles qu'on conçoit dans la Sphere du Monde.

Comment il se faut figurer ces cercles si on pose la masse elementaire mobile.

Aparences du Soleil & des Estoilles fixes.

Hypothese particuliere pour satisfaire à ces apparences, tout le mouvement estant attribué aux Cieux.

Des jours & des nuits, & de leur diference en divers endroits de la terre.

Reflexion physique.

Hypothese qui satisfait aux aparences du Soleil, aprés avoir supposé la masse elementaire mobile.

Autre reflexion physique.

Comment le Soleil éclaire & échaufe.

Du temperament ds Saisons.

La cause de l'apogée du Soleil, ou de la phelie de la terre.

Observations particulieres des Etoiles fixes.

Hypothese pour satisfaire à leurs apparences, faisant la masse elementaire immobile.

Hypothese pour la mesme fin, la supposant mobile.

Reflexion physique à propos de leur lumiere.

Aparences de la Lune.

Explication de ses aparences, supposant la masse elementaire immobile.

Reflexion physique.

La cauſe de ſes apogées.

Des diverſes faces de la Lune, de ſes Eclypſes, & de cette lumiere debile qui paroiſt dans la partie qui n'eſt pas tournée vers le Soleil.

Explication des aparences de la Lune, ſupoſant la maſſe elementaire immobile.

Reflexion phyſique.

Du flux & reflux de la mer.

De l'heure à laquelle il doit arriver.

Sa diverſité pendant un mois.

Sa diverſité annuelle.

Sa diverſité en diverſes parties du monde.

Aparences de Mercure & de Venus, & des taches du Soleil.

Hypotheſe Geometrique ſatisfaiſante à toutes ſes aparences, ſoit que le mouvement ſoit entierement du coſté des Cieux, ſoit en partie dans les Elemens.

Erreur des anciens touchant les Cieux de ces deux Planetes.

Experience & raiſon convaincante de l'hypotheſe moderne.

Aparences de Mars, Jupiter & Saturne.

Hypotheſe pour y ſatisfaire en ſuite de l'immobilité des Elemens.

Retrogradations de ces Planetes merveilleuſes.

Hypotheſe pour ſatisfaire aux aparences

des meſmes Planetes, ſupoſant la maſſe elementaire mobile.

Neceßité des retrogradations, de leur quantité, & du temps auquel elles nous paroiſſent arriver.

Des compagnons de Jupiter & de Saturne.

De la lumiere des cinq Planetes, & pourquoy ils ne brillent pas tant que les Etoiles fixes.

Des Cometes & Etoiles nouvelles.

Que poſant la maſſe elementaire immobile, le monde total eſt un monſtre compoſé de pieces rapportées ſans aucune liaiſon.

Liaiſon & ſimplicité du monde atribuant du mouvement à la maſſe elementaire.

Tables des Mineraux, où il eſt traitté

De l'Aimant.
Des Meteores.
Des Planetes.
Et du Corps animé.

FRAGMENT DE PHYSIQUE.

CHAPITRE I.

De la Physique, & de son origine.

CE mot Physique est originaire de Gréce, il signifie seulement Naturelle, mais il sous-entend Science, comme qui diroit Science naturelle, c'est à dire une connoissance de tout ce qui est dans la Nature.

Quiconque y aspire se propose pour but de sçavoir l'estat de toutes les choses, & la cause des changemens qu'on y remarque. Or pour connoistre la cause de ces changemens, cela dépend des premieres connoissances que nous avons des objets, ou de leurs simples apprehensions, sur lesquelles ensuite se forment tous nos raisonnemens; car si cette dépendance n'estoit point necessaire, comment seroit-il possible de penetrer dans les proprietez des choses qui n'auroient fait aucune impression sur nous?

C'eſt donc une neceſſité d'obſerver ce que les objets cauſent en nous, auparavant de rechercher ce qu'ils ſont en eux-meſmes. Mais afin de ne nous pas laiſſer emporter à quantité de préjugez que nous acquerons avec l'âge, mettons nous en un eſtat de pure ignorance: c'eſt pourquoy ne ſupoſons rien du tout, dépoüillons nous de toute Sience, & conſiderons nous ſeulement capables de ſentir, ſans pourtant que nous ayons encore jamais rien ſenty. N'eſt-il pas vray que ſi dans cét eſtat une épingle nous pique, nous nous trouvons un peu mal, & dans un eſtat plus incommode que celuy auquel nous eſtions avant que d'être piquez (c'eſt ce que l'on appelle eſtat ou ſentiment de douleur.) Ainſi encore que l'épingle ſoit quelque choſe differente de nous meſme, elle cauſe pourtant en nous cette douleur: Mais afin que vous ne vous trompiez pas par l'équivoque des termes que le vulgaire ignorant a mis en uſage pour expliquer ſon préjugé, c'eſt à dire les choſes comme il les entendoit; gardez-vous bien de ſeparer la ſenſation d'avec la douleur; car quoy que vous diſiez ces mots, *j'ay ſenty de la douleur*, vous jugez bien que la douleur ne peut pas eſtre dans l'épingle, puis que l'épingle ne vit pas, qu'elle n'eſt pas auſſi hors de vous,

inferez

inferez de là qu'elle eſt en vous. Il faut pourtant de cette regle-cy excepter de certains rencontres, comme par exemple celuy-cy, *Je ſens quelqu'un qui me touche*, car il differe du premier, en ce que dans le premier ce que vous appellez douleur n'eſt qu'une façon de ſentir. On pourroit à la verité ſe ſervir de ces termes au pied de la lettre, *J'ay ſenty de la douleur*, ſeparant le ſentiment d'avec la douleur meſme, & alors ils ſignifieroient une connoiſſance refléchie dont les paroles voudroient dire, J'ay reconnu que je ſentois, ou j'ay raiſonné à propos de ce que je ſentois : mais parce que ce ne ſera pas dans ces ſortes de connoiſſances que vous ferez ſi ſujets à manquer, & que ce ſera dans les premieres, il eſt important que vous ſoyez attentifs, & que vous conſideriez plûtoſt la choſe ſignifiée, que la façon avec laquelle on l'exprime. Revenant donc à cette douleur, ou cette ſenſation cauſée par l'épingle, je me doute bien que vous l'admettrez tout à fait du côté de la perſonne ſentante, ſans concevoir rien de ſemblable dans l'épingle; mais cette difficulté ſe rencontre à divers degrez dans d'autres exemples, & en voicy un. Si vous appliquez voſtre main devant le feu, il naîtra en vous un certain chatoüil-

lement, qui eſtant mediocre s'appellera chaleur, & qui allant à l'excez s'appellera brûlure; ce ſont deux façons de ſentir qu'il faut concevoir eſtre en vous, comme vous concevez en vous la douleur cauſée par la piqure d'une épingle. Je ne ſuis pourtant pas ſi ſevere de vous defendre d'admettre quelque choſe dans le feu tel que vous voudrez vous le figurer, qui cauſe cette chaleur, ou cette brûlure; mais je me contente pour cette heure de vous faire établir de la difference entre le ſentiment qui eſt en vous, & ce que vous vous figurez d'exterieur pour vous faire ſentir. Corrigez donc cette façon dimaginer & de parler; J'ay ſenty le feu, & penſez à la place, le feu a eſté appliqué à ma main, d'où s'eſt enſuivy en moy une certaine façon de ſentir, qu'on nomme chaleur ou brûlure. Ainſi quelque choſe que vous vous perſuadiez eſtre dans les viandes, dans les parfums & dans un tambour frappé, ces ſaveurs, ces odeurs, & ce bruit deſquels vous vous reſſouvenez, aprés même que les objets ſont éloignez de vous, ne peuvent de toute poſſibilité eſtre autre choſe que des chatoüillemens divers & des façons de ſentir differentes qui ſont en vous, cauſées par quelque choſe d'exterieur. Ainſi vous entendrez que cette façon de

parler, le feu eſt chaud, la perdrix eſt ſavoureuſe, le muſc eſt odorant, & le tambour eſt ſonoreux, ne veulent dire autre choſe, ſinon que le feu peut exciter en nous cette ſenſation de chaleur, la perdrix celle de la ſaveur, le muſc de l'odeur, & le tambour du ſon. Tout cela ſe conçoit aſſez facilement ; mais il n'en eſt pas de meſme de l'impreſſion des objets ſur l'œil, & du ſentiment qui en reſulte, lequel eſt ce qu'on nomme lumiere ou couleur, parce que nous les rapportons au dehors & loin de nous, & cependant la faute vient de ce que nous ne reconnoiſſons aucune application des objets à l'œil, comme on ſçait que le feu s'applique à la main, la viande à la langue, les parfums au nez, & peut-eſtre l'air meu à l'oreille. Si toutefois on eſt attentif au reſſouvenir des couleurs & à leur idée qui eſt en nous, principalement dans les ſonges, durant leſquels on voit des couleurs auſſi diſtinctes que ſi l'on veilloit, & toutes ſemblables à celles que l'on voit en veillant ; de meſme que les couleurs qu'on voit en ſonge ſont en nous, ou à tout le moins ſont des ſenſations qui ſont en nous, il faudra juger le meſme des couleurs que l'on voit en veillant, avec cette difference, que les dernieres couleurs ſont excitées en

nous par quelque choſe d'exterieur qui eſt dans les objets, ou bien que celles des ſonges ont leurs cauſes en nous: De cette ſorte ce que voyent les phrenetiques n'eſtant pas hors d'eux, il eſt neceſſaire que ces idées que les phrenetiques ſe forment ſi fortement & qu'ils rapportent au dehors, ſoit quelque choſe en eux: mais ſi vous n'oſez pas vous fier au jugement de ces malades, non plus qu'à vos ſonges, afin de vous faire connoiſtre que c'eſt mal raiſonner de rapporter les couleurs au dehors, parce qu'elles vous paroiſſent au dehors, conſiderez qu'agitant en rond un tiſon alumé, vous voyez un cercle de feu, que vous raportez auſſi opiniâtrement au dehors que le tiſon meſme. Sçachant donc qu'il n'y a rien de ſemblable au lieu où vous vous le figurez, & encore moins ailleurs hors de vous, pourquoy ne conclurez vous pas que cette apparence eſt ſeulement en vous? De meſme quand à quatre pieds vous regarderez dedans une glace, & qu'alors vous verrez voſtre image quatre pieds au delà de la glace, qui ſera poſſible adoſſée contre un mur opaque, puis que cette figure & ces couleurs ne peuvent pas eſtre au lieu où vous les rapportez, vous les devez conclure en vous meſmes: Regardant un ſeul objet

à travers d'un criſtal taillé à pluſieurs faces on le voit multiplié ; regardant au travers d'un verre plus épais au milieu qu'au bord, pourveu qu'on ne l'approche pas trop prés de l'œil, l'objet éloigné paroiſt renverſé ; regardant au travers d'un verre moins épais au milieu qu'au bord, l'objet paroiſt plus petit : Or cette multiplication, ce renverſement, & ce rapetiſſement, ne ſont pas dans l'objet, donc ils ſont en nous. Je finis par cette experience, qui vous ſemblera ſans doute plus convaincante, parce qu'elle eſt moins connuë avec ſes circonſtances. Si vous regardez au ſoir d'un bout à l'autre d'une chambre une chandelle allumée, vous remarquez en clignant les yeux, partir des rayons de la chandelle vers le haut & vers le bas, que vous rapportez auſſi opiniâtrement au dehors, que vous rapportez au dehors la lumiere de la flâme. Vous ſçavez neantmoins que les rayons ne ſont pas en ce lieu-là, où vous ne les verriez pas ſi vous ne cligniez les yeux, & où un autre que vous ne les apperçoit ny au meſme lieu, ny au meſme temps, ny de la meſme grandeur & figure. Inferez donc avec certitude, puis que ces rayons ou cette lumiere rayonnante ne ſont pas autour de la chandelle, ny encore moins ailleurs hors de

vous, qu'ils ſont en vous : Mais pour découvrir davantage voſtre tromperie, tandis que vous clignez les yeux, eſſayez avec quelque corps opaque, comme un Livre ou autre choſe, de cacher les rayons de la chandelle qui vous ſemblent aller vers le bas, ce que vous ferez élevant petit à petit ce corps opaque, juſqu'à ce qu'il vous cache une partie de la chandelle; alors contre voſtre attente vous verrez évanoüir les rayons d'enhaut; & quant à ceux d'en bas, parce que vous eſtes certain que vous ne les ſçauriez voir au travers d'un corps opaque, vous ne les rapporterez plus au lieu où vous les rapportiez auparavant : neantmoins à cauſe de la coûtume que vous avez de rapporter cette ſenſation au dehors, vous vous imaginerez les rayons le plus loin de vous qu'il vous ſera poſſible, & vous les jugerez ſur la ſurface du corps opaque; mais enfin, parce que ſi vous approchez ce corps opaque encore plus prés de voſtre œil, vous les remarquerez plus prés, & ainſi de plus prés en plus prés à force de l'approcher, vous argumenterez que ces rayons ne pouvans pas eſtre en tous ces lieux diferens ils ſont infailliblement dans voſtre œil. Ainſi quoy que l'habitude de voir que vous avez acquiſe de long-temps, vous faſſe trou-

ver de la difficulté à concevoir que la lumiere & les couleurs que vous connoissez soient en vous à la presence des objets, il ne faut pas pour cela que vous fassiez difficulté de les y établir ; mais vous devez ensuite employer vostre curiosité à rechercher comment cela arrive.

De tout ce que je viens de dire, puis que la douleur, la chaleur, la saveur, l'odeur, le son, la lumiere, ou les couleurs, ne sont que des façons de sentir toutes differentes, causées par divers objets des organes qui ont aussi de differentes facultez de sentir ; puis que l'épingle ou le feu estant appliquez à la main, nous ne connoissons immediatement & distinctement que ce qu'ils y excitent, & non pas l'épingle ny le feu ; de mesme les viandes, les parfums, l'air poussé par un canon, & la flâme, estant appliquez chacun à son organe, nous ne sçaurions connoistre sans raisonnement que les seules sensations, & non pas ce qui les cause. Il resulte de-là cette consequence universelle, que tout ce que nous connoissons clairement, certainement, distinctement, & sans détours, sont les sensations qui sont en nous, & que nous ne connoissons rien du tout du

côté des objets, si ce n'est par conjectures & par raisonnemens.

CHAPITRE II.

Du progrez de la Physique, & avis pour la conduite de celuy qui y étudie.

LA verité de cette consequence reconnuë, & nous ressouvenant aussi que nous avons eu quelquefois des songes, pendant lesquels nous pensions toucher, goûter, flairer, oüir & voir clairement, distinctement, & certainement, des choses que nous raportions au dehors, bien que du depuis nous ayons esté convaincus qu'il n'y avoit rien de semblable, & que toutes ces sensations naissoient & se conservoient en nous seulement; nous pourrions entrer en défiance que nostre vie seroit un songe continuel, & qu'il n'y auroit rien du tout hors de nous: mais parce que de semblables sensations se ressuscitent en nous avec de certaines circonstances, & que nous considerons que d'autres témoignent avoir les mesmes sentimens, nous concluons qu'il y a quelque chose d'exterieur qui en est la cause. C'est pourquoy aprés avoir bien remarqué les effets, nous devons rechercher

quels peuvent estre les sujets, afin de les produire. Pour cela nous sommes obligez de faire quelque supposition, & ensuite examiner si elle s'accorde avec les apparences; car si nous y trouvons une seule repugnance qui soit évidente, nous devons conclure que toute nostre invention n'est qu'une pure chimere; & quand mesme on n'en remarqueroit aucune, il ne faut pas toutefois estre si vain, que de croire certainement avoir trouvé le vray, parce que nous pourrions bien soupçonner qu'un autre possible quelque jour donnera une explication differente de celle-cy, laquelle satisfera & s'accordera de même à toutes les experiences dont la nostre rend raison: c'est pourquoy tout ce que nous pouvons juger en faveur de nostre hypothese, c'est de la faire passer pour vray-semblable, & non pas pour vraye. Donc encore que par la Physique on puisse se proposer (comme nos superbes & ridicules Pedans) une connoissance certaine & évidente des choses dans leurs causes, qui est à la verité ce qu'on pourroit souhaiter, nous ne le devons pas attendre de la foiblesse de nos raisonnemens, à moins que nous fussions aidez des revelations d'un Dieu qui ne peut manquer, & dont la conduite est à l'avãture toute autre que ce que

nous nous figurons. C'eſt ce qui doit encore augmenter noſtre incertitude, & nous empêcher de parler avec bravade. Aprés cela ſi nous nous confeſſons inferieurs à ceux qui ſe vantent d'avoir trouvé la verité, nous obtiendrons au moins par deſſus eux l'avantage d'eſtre plus juſtes eſtimateurs de la valeur des choſes, & nous éviterons ce vice que tous les jeunes Ecoliers apprennent de leurs Maiſtres, qui défendent avec opiniâtreté ce qui n'eſt pour le plus que vray-ſemblable, & meſme bien ſouvent ce qu'ils n'entendent pas : mais quand ils l'ont une fois propoſé, s'imaginant qu'il leur ſeroit honteux de ſe dédire, aprés avoir reconnu leur faute, ils la ſoûtiennent opiniâtrement, comme ſi c'eſtoit une Loy neceſſaire, que tout ce qu'ils diſent fut la verité ſeulement, parce qu'ils le diſent. Tout Homme ſage n'eſt pas obligé à trouver toutes les veritez : mais ſi on luy demande ſon jugement ſur quelque propoſition du cru d'un autre, ou il n'eſt pas amy de la verité, ou il doit dire que cela eſt veritable qu'il reconnoiſt pour tel, & traitter de vray-ſemblable ſeulement ce qui ne fait pas aſſez de poids ſur ſon eſprit pour le convaincre, agiſſant toûjours de bonne foy, ſans malice, ſans

fineſſe, & toûjours ſelon la verité des choſes ; & à plus forte raiſon le doit-il faire, s'il s'agit de ſon invention, dont la modeſtie ne luy permet de parler avantageuſement.

Cette conduite eſt de tres-grande importance à ceux qui s'adonnent à la recherche des Sciences, & principalement de la Phyſique, laquelle demande qu'en l'abordant vous ſuiviez encore les conſeils que vous allez entendre. Premierement, de tenir plûtoſt voſtre jugement en balance, que de le déterminer à aucune opinion dans des choſes qui ne ſe font pas comprendre, & dire plûtoſt je n'en ſçay rien, je n'y comprens rien, que de faire de vains efforts pour expliquer une choſe obſcure par une plus obſcure.

Aprés cét avis, vous vous devez encore propoſer cette maxime, d'éviter toûjours les grands détours, & d'expliquer les choſes le plus briévement, & avec le moins d'embarras qu'il vous ſera poſſible, ſuivant les preceptes de l'Eſcole (quoy qu'elle ne l'obſerve guere) qui défend de faire par le plus, ce qui ſe peut faire par le moins.

Tout ce que j'ay dit juſqu'à cette heure, ſervira pour la methode ; & pour vous

faire discerner ce qui est en vous, d'avec ce qui est hors de vous : Ensuite dequoy nous pouvons maintenant rechercher quels doivent estre les estres exterieurs, pour se faire sentir, & encore auparavant dequoy ils sont composez, qui est ce qu'on nomme leurs principes.

CHAPITRE III.

Des Principes des Estres sensibles, ou de la matiere.

ESTabliſſant quelque choſe dont les eſtres ſenſibles ſoient compoſez, il importe tout à fait d'en ſçavoir la nature, & non pas de quel nom on la doive appeller. C'eſt pourquoy nous tenans à la façon de parler des autres, nous la nommerons matiere ou corps : Mais puis que nous avons deſſein de rechercher quelle eſt cette matiere qui conſtituë tout ce qu'il y a au monde, & quelle eſt ſon eſſence, afin de ne pas tomber dans quelques erreurs fort prejudiciables, il faut ſe reſſouvenir qu'elle ne nous peut pas eſtre connuë immediatement, puis qu'en cette façon nous ne connoiſſons que les ſenſa-

tions qui ſont de noſtre côté : Ainſi il n'y aura que l'eſprit qui la pourra obſerver en raiſonnant. Or par le raiſonnement nous apprendrons en premier lieu, qu'eſtre materiel, ce n'eſt pas eſtre dur, puis que l'eau n'eſt pas dure, & ne laiſſe pas d'eſtre matiere ; joint auſſi que le plomb & les autres metaux peuvent ſe fondre & ſe rendre liquides, ſans ceſſer d'eſtre materiels : De meſme nous conclurons, qu'eſtre coloré n'eſt pas eſtre materiel, puis que l'eau, l'air, & le verre, ſont des eſtres materiels ſans couleur. Aprés cette remarque, nous ſçaurons encore, qu'eſtre materiel n'eſt pas eſtre chaud, froid, ſavoureux, &c. puis que nous concevons bien la matiere ſans chaleur, froideur, ſaveur, &c. Mais parce que nous ne la ſçaurions comprendre ſans y concevoir de l'extenſion, vous infererez, qu'eſtre matiere eſt eſtre étendu; tellement que pour vous propoſer le corps, ou la matiere hors de vous, il ne faut qu'établir une choſe étenduë. Par ce mot de choſe je n'entens pas une parole ou une penſée chimerique, mais une realité, c'eſt à dire quelque choſe qui ſoit en effet hors du neant, laquelle pour faire differer de quelque choſe ſpirituelle, nous concevons étenduë.

Si donc ayant medité ſerieuſement cette propoſition, Dieu ne peut-il pas oſter tout l'air qui eſt dans une chambre, ſans y en ſubſtituer d'autre, & faire que les murailles demeurent en leur lieu, gardant ſeulement entr'elles une eſpace ſans corps ou matiere ? D'abord tout ce que vous pourrez faire pour concevoir cette eſpace, ſera de ne plus imaginer de dureté, de reſiſtance à ſe mouvoir, plus de lumiere ou de couleur, en quoy ne conſiſte pas la matiere ; mais vous ne pourrez pas vous empêcher de concevoir par cét eſpace quelque choſe qui eſt veritablement, & quelque choſe qui eſt veritablement étendu, laquelle eſt toute la notion claire & diſtincte que nous pouvons avoir de la matiere. C'eſt pourquoy ſi vos paroles expriment vos penſées, vous prononcerez que cette propoſition envelope contradiction, & qu'elle eſt de la nature de ces autres, faire une montagne ſans valée, un bâton ſans deux bouts, une boule qui ne ſoit pas ronde, puis qu'il s'agit en celle-là d'oſter la matiere de la matiere meſme que l'on ſupoſe.

La choſe eſt donc impoſſible dans la condition ſous laquelle elle eſt avancée : car ſi Dieu oſtoit l'air qui eſt entre les murailles, & n'y laiſſoit plus rien, vous de-

vriez entendre que les murailles ſe toucheroient. Le vuide tel qu'on le propoſe ordinairement eſt donc une chimere, puis que ſi un corps a plus d'étenduë qu'il n'en avoit auparavant, ce n'eſt pas qu'il contienne du vuide, mais bien d'autres corps qu'il a peut-eſtre receus ſans que vous vous en ſoyez apperceu, & ſans que vous les ayez pû diſcerner parmy cette matiere dans laquelle ils ſont entrez. De meſme ſi un corps n'eſt plus ſous une ſi grande maſſe qu'auparavant, vous devez juger que certaines parties en ſont ſorties, & que les reſtantes ſe touchent plus immediatement: ce que vous eſtimerez faiſable, ſi vous conſiderez qu'il n'eſt pas neceſſaire que tout ce qu'il y a au monde, & meſme auprés de vous, ſoit ſenſible, veu qu'il eſt aſſuré que certaines perſonnes peuvent ſentir quelque odeur, ou voir quelque couleur, lors que vous ne flairez ny ne voyez rien du tout. De là vous entendrez auſſi une conſequence de juger le monde ſans bornes, qui eſt ce qu'on nomme infiny, ou plutoſt indefiny, parce que de le concevoir avec des bornes, c'eſt ne rien concevoir au delà; mais c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire, puis qu'on ne ſçauroit empêcher d'admettre encore de l'étenduë au

dehors? c'eſt à dire qu'on ne ſçauroit tellement limiter la matiere du monde, que je n'en conçoive encore d'autres au delà des limites. C'eſt pourquoy à moins que la revelation Divine nous apprenne que le monde eſt borné, qui pour lors nous obligeroit de le croire ſans le comprendre, eſtant obligez de captiver noſtre eſprit ſous le joug de la Foy, nous devons concevoir que le monde eſt indefiny.

Or vous devez ſçavoir que c'eſt encore une conſequence de noſtre doctrine, que de deux corps de pareille étenduë, comme du plomb & du bois, l'un ne contient pas plus de matiere que l'autre, encore que vous ayez plus de difficulté à empêcher l'un d'eſtre meu vers la terre que l'autre, parce que cette ſorte de mouvement n'eſt pas en quoy conſiſte la matiere.

CHAPITRE IV.

Du Progrez de la matiere en general.

MEditant ſur cette étenduë, & nous la repreſentant à l'eſprit diſtinctement, nous connoiſſons quelque choſe d'extréme, quelque choſe qui fait le milieu,

lieu, & encore quelque choſe qui fait l'autre extremité que nous diſtinguons clairement: ainſi nous reconnoiſſons des parties dans la matiere; mais parce que quelqu'une de ces parties eſtant derechef examinées, on y fait encore une ſemblable diviſion, nous jugeons qu'une des premieres parties eſt diviſible dans d'autres, & celle-cy encore dans de moindres, parce qu'une de ces parties ſi petites qu'on ſe les voudra peindre, eſtant miſe ſur une ſurface unie, nous concevons toûjours qu'elle ne la touche que d'un coſté, quelque effort que nous faſſions du contraire. Quand donc nous aurons fait reflexion ſur toutes ces penſées, nous ne nous ſçaurions empêcher de reconnoiſtre la matiere diviſible à l'infiny. Que ſi nous avons du ſcrupule à le dire, c'eſt à cauſe de la difficulté que nous ſentons de noſtre côté pour faire cette diviſion. Mais appliquant encore noſtre eſprit ſur ces parties de la matiere, & obſervant l'ordre qu'elles tiennent, parce que nous pouvons placer par penſée la premiere enſuite de la derniere, ce que nous concevons la faiſant paſſer par le milieu, ou bien les laiſſant toutes comme elles ſont, de là nous concluons en nous-meſme que la matiere eſt capable de mouvement, &

par conſequent capable d'eſtre en tel ordre & en telle poſture que nous nous la pourrions imaginer.

Ainſi les proprietez plus immediates de la matiere, ſont d'eſtre diviſible, mobile, immobile, & figurée.

Il faudroit eſtre Geometre, pour entendre diſtinctement toutes les figures & toutes les diviſions de la matiere : toutefois parce que toutes ne ſont pas à noſtre ſujet, je ne ſupoſe pas en vous cette ſcience ; car il me ſuffira de vous faire concevoir aux occaſions, ce qu'il y aura d'utile dans les diviſions & dans les figures : c'eſt pourquoy j'éplucheray icy avec curioſité le ſeul mouvement.

CHAPITRE V.

Du mouvement & du repos.

AYant ſerieuſement medité ſur la nature du mouvement, il me ſemble que tout ce que nous pouvons dire pour expliquer la connoiſſance que nous en avons, conſiſte à dire qu'il eſt le paſſage d'un corps du voiſinage de certains eſtres dans le voiſinage d'autres eſtres. Et en

cela je m'éloigne un peu du ſentiment du vulgaire qui le définit le paſſage d'un corps d'un lieu en un autre ; car il conçoit tous les corps logez dans une étenduë ou eſpace de laquelle ils different réellement ; de ſorte qu'attribuant des parties à cette étenduë, il conçoit le corps mobile appliqué ſucceſſivement au lieu dont il eſt contenu. Cette penſée ſeroit raiſonnable, ſi ce qu'il ſupoſe eſtoit vray : mais comme nous avons rejetté cette pretenduë extenſion, parce qu'elle eſt la matiere même, nous ſommes obligez de conſiderer cette mobilité à l'égard des parties de la matiere, & non pas de ce lieu imaginaire qui n'a point de parties, puis qu'il n'a pas d'extenſion. Se mouvoir donc, c'eſt ſe détacher de certaines parties d'un corps, pour s'appliquer à d'autres : & parce que tout détachement eſt reciproque, c'eſt à dire qu'un corps ne ſe ſçauroit détacher d'un autre, que cét autre ne ſe détache en meſme temps de luy ; il s'enſuit que l'on ne ſcauroit concevoir qu'un corps ſe meuve au reſpect d'un autre, que cét autre ne ſe meuve au reſpect de celuy-cy ; & par conſequent ſi je fais une piroüette dans le Monde à l'entour de mon propre centre, ou bien ſi je

demeure ſans bouger dans le meſme lieu (ce qui eſt encore la meſme choſe) il s'enſuit à cauſe que les parties du Monde qui m'environnent ſe détachent de certaines parties de la ſurface de mon corps pour s'appliquer à d'autres ; il s'enſuit, dis-je, la meſme choſe, ſi je me ſuis meu dans le Monde autour de mon centre, que ſi toutes les parties du Monde ſe ſont meuës à l'entour de moy. Vous ne ſçauriez donc prononcer que l'un ſe meuve plûtoſt que l'autre, ſi ce n'eſt ſous certaines conſiderations, dont la meilleure que vous puiſſiez avoir, c'eſt d'attribuer le mouvement au corps, dans lequel eſt la cauſe du détachement, & le repos à l'autre. C'eſt pourquoy lors que dans le monde quelqu'un fera une piroüette, vous direz que c'eſt cét Homme-là qui ſe meut, & non pas le monde, parce que c'eſt luy qui eſt la cauſe du détachement : Nonobſtant cette regle, toutefois pour diſcerner le corps mobile d'avec l'immobile, ſi un Homme dans un bateau eſtoit emporté au courant de l'onde & de l'air, encore qu'il ne ſe détache pas des parties du corps voiſin qui l'environne ; ou ſi un autre dans un fleuve fait autant d'effort pour monter contre le fil de l'eau, comme le fleuve en

employe à l'entraîner vers le bas ; car quoy qu'il demeurât toûjours vis-à-vis le meſme endroit du rivage, il ne lairoit pas de ſe remuer, puis qu'il ſe détacheroit continuellement de certaines parties d'eau pour s'appliquer à d'autres, & que la cauſe de ce détachement ſeroit en luy. Cependant on peut dire que ce nageur ſeroit immobile, ſi l'on le compare avec les parties du rivage vis-à-vis deſquelles il correſpond toûjours ; & mobile, ce navigeur conſiderant qu'il s'éloigne d'un certain endroit du bord : Mais de ſçavoir ſi on a raiſon d'attribuer du mouvement ou du repos à un corps, le comparant avec quelque choſe éloignée, plûtoſt qu'à ce qui l'environne immediatement, je m'en raporte. En tout cas ce n'eſt qu'une queſtion de nom, & c'eſt pedanteſquement diſputer d'une façon de parler, de laquelle quand quelqu'un ſe ſert ſans s'expliquer davantage, on n'eſt pas obligé de luy donner une interpretation plûtoſt qu'une autre.

CHAPITRE VI.

Des Causes du mouvement & du repos.

LA Foy nous enseigne que Dieu a creé toutes choses dans le temps, donnant certains mouvemens à quelques parties du Monde, qu'il a dénié à d'autres parties. Elle nous apprend en second lieu, que comme il n'y auroit rien sans luy que luy-mesme, s'il ne continuoit toûjours l'action par laquelle il nous a tirez du neant pour nous conserver, que nous cesserions d'estre tout à coup. Ce que connoissant, nous ne sommes plus en peine de la cause premiere de tout ce que nous remarquons dans la machine de l'Univers, parce que nous croyons qu'il suit la regle des volontez de Dieu. Toutefois quand nous considerons les estres hors de luy, & seulement selon nostre façon de raisonner, parce que nous nous appercevons comment le Monde auroit pû estre creé de rien; de là provient que recherchant quel il auroit pû estre auparavant nostre naissance, nous panchons à croire qu'il estoit comme il est aujourd'huy; & lors qu'en remontant vers

nos premiers Peres, nous recherchons encore quel il auroit esté, nous nous le figurons encore le mesme : car ne pouvant jamais faire le saut de l'estre au non estre, nous ne sçaurions établir le Monde si ancien, que nous ne le puissions concevoir encore plus vieux, c'est à dire eternel, d'une eternité pour le moins anterieure. Ensuite de cela si nous raisonnons sur sa future destinée, nous nous persuaderons qu'il doit toûjours durer pour deux causes: la premiere, parce qu'il ne nous est pas intelligible que ce qui n'a pû sortir du neant y puisse entrer; & la seconde, parce que nous ne sçaurions imaginer ce rien auquel il faudroit qu'il fût reduit; tant il est vray que nous sommes enclins à concevoir qu'une chose estant en certaine façon, elle y doit demeurer. Or cette propension naturelle, puis qu'on ne la sçauroit convaincre d'erreur, nous doit faire penser que si une chose est immobile, elle le doit toûjours estre, & qu'estant quarrée elle doit durer quarrée ; car il est certain que cette chose peut demeurer de la sorte à l'avenir, puis qu'elle y a demeuré jusqu'à present : Nous devons bien plûtost nous étonner des nouveautez, & rechercher la cause du changement, que de la durée des

choſes qui devoient perſiſter dans l'eſtat où elles eſtoient, à cauſe qu'elles y eſtoient. Ce que ſi nous obſervons, ſupoſé qu'un corps ait autrefois eſté avec le mouvement, nous devons juger qu'il doit toûjours continuer de ſe mouvoir : De meſme s'il avoit autrefois eſté en repos, nous devrions juger qu'il y a donc perſeveré, & conclure par là le mouvement perpetuel de ſa nature. L'experience meſme des choſes que nous mouvons, nous rend cette verité trop claire : Par exemple, une pierre laquelle continuë de ſe mouvoir, pour cela ſeulement qu'à l'aide de noſtre main elle a déja commencé, & continuë toûjours de ſon agitation prompte ou lente, ſelon qu'elle a commencé avec vîteſſe ou lenteur. C'eſt pourquoy quand nous voyons qu'un corps s'arrête, c'eſt alors ſeulement que nous devons en rechercher la cauſe.

CHAPITRE VII.

Du ralentiſſement du mouvement.

NOus reconnoiſſons divers degrez de vîteſſe dans le mouvement, & en meſme temps divers degrez de force, avec laquelle

laquelle un corps peut tendre vers un certain endroit lequel s'appelle pesanteur, lors qu'il est porté vers la terre ; quoy qu'on ne se serve pas de ce nom pour expliquer l'action de toutes sortes de mouvemens, cela dépend toutefois de nostre liberté, car nous ne reconnoissons pas de difference entre l'effort d'un boulet poussé par un Canon contre la muraille d'une Ville, & celuy qu'il fait tombant de haut en bas, puis qu'en ces deux rencontres l'action du boulet est de presser le corps qu'il trouve à son passage. Nous nous servirons donc de ce mot pour expliquer generalement l'effort par lequel un corps tend d'un lieu en un autre, & du mot de lieu semblablement, par lequel toutefois je n'entens pas cét espace dans lequel le vulgaire croit que le corps soit logé, mais seulement la surface du corps environnant. De plus pour prevenir certains scrupules que vous pourriez avoir dans ce que je vais dire, je vous avertis que je ne traitte icy du mouvement qu'en general, reservant de parler en un autre lieu de cét effort de la matiere pour tendre vers la terre. C'est pourquoy à present je souhaite que vous ne le consideriez point du tout, & que vous laissiez aux corps une indiffe-

rence à toutes sortes de mouvemens.

Donc dans cette supposition, si nous jugeons de la pesanteur d'un corps comme de la force que nous avons de nous mouvoir, & de celle par laquelle un corps est porté vers la terre, ce corps estant meu, & rencontrant dans son chemin quelqu'autre corps immobile, & qui par consequent resiste plus ou moins, pourveu que sa resistance n'excede pas la pesanteur, ou si vous l'aimez mieux, la force du mobile, il en sera emporté, & sa pesanteur sera diminuée de la quantité de la resistance qu'elle aura rencontré dans l'obstacle à qui elle aura communiqué ce qu'elle a perdu de mouvement par ce choc; de mesme qu'un poids allant vers le bas comme quatre livres, & traînant aprés soy un contrepoids qui resiste comme une livre, il n'ira plus que comme trois livres, ne sera plus capable de traîner pour le plus que trois livres, & continuëra de se mouvoir de mesme qu'il a commencé, aussi-tost qu'il a cessé d'avoir en la donnant la pesanteur de l'une des quatre livres contre le corps qui au mesme temps a commencé de se mouvoir comme une; ce corps donc qui vient d'aquerir du mouvement, continuëra de se mouvoir avec la mesme force

qu'il a commencé, & enfin perſevereront tous deux juſques à ce que rencontrant d'autres corps, ils leur communiquent encore du mouvement au prejudice du leur, qu'on concevra diminuer à meſure, & ſe perdre enſuite tout à fait, quand avec le peu de mouvement qu'il leur reſtera, ils viendront à rencontrer des corps de telle reſiſtance, qu'ils leur départiront à la fin tout le mouvement qu'ils avoient. Ainſi l'on entendra comment le mouvement ſe doit ralentir dans un corps, à proportion qu'il le communiquera à d'autres, leſquels de leur côté continuëront de ſe mouvoir, juſques à ce qu'ils ayent encore donné tout leur mouvement. De cette explication il eſt facile à juger que dans le Monde le mouvement n'augmente ny ne diminuë, puis que ce qu'un corps en perd, ſe conçoit poſſedé par un autre.

Pour confirmation de cette doctrine, & pour vous faire entendre qu'un corps ne ceſſe de ſe mouvoir que parce qu'il a donné ſon mouvement à un autre, vous n'avez qu'à remarquer que diſpoſant un mobile en ſorte ſeulement qu'il ait à déplacer moins de parties du milieu, deſlors il ſe meut beaucoup plus long-temps que s'il eſtoit continuellement appliqué à de

nouvelles parties. Ainſi ayant employé moins de force pour faire tourner une rouë de dix pieds de circonference, que je n'en aurois employé pour jetter une pierre peut-eſtre à quarante pas de moy; j'ay veu la rouë faire plus de deux cens tours à l'entour de ſon eſſieu ; d'où s'enſuit qu'une partie de la circonference s'étoit meuë dans l'étenduë de plus de deux mille pieds. Cette rouë eſtoit de bois de Chêne, conſtruite par un Menuiſier, à la façon des autres, fuzelée de rayons, & la plus ronde que ſon Art avoit pû : elle eſtoit ſoûtenuë d'un eſſieu de fer qui la traverſoit, dont les pivots arrondis à la Lune avoient un demy-poulce de diametre, & s'appuyoient ſur deux pieces de bois de trois poulces. Au lieu de cette ſtructure, ſi l'on avoit ſupoſé .....

FIN.

TABLE

Du second Tome des Oeuvres de Monsieur de Cyrano Bergerac.

Preface.
Histoire Comique des Estats & Empire de la Lune. page 1
Histoire Comique des Estats & Empire du Soleil. 151

LES NOUVELLES OEUVRES de Monsieur de Cyrano Bergerac.

*A Monsieur * * * Sur le faux bruit qui courut de la mort d'un grand Guerrier.* 373
Lettre d'Amour, 377
Autre, 379
Autre pour Soucidas, contre un Partisan qui luy avoit refusé de luy prester de l'argent, 380
Autre, Regret d'un éloignement, 382
Lettre d'Amour, 383
Autre, 386
Autre, reproche à une cruelle, 390

Autre, 392
Autre, sur le blocus d'une Ville, 394
Entretiens pointus, Preface, 396
Fragment de Physique.
L'idée generale de la Physique, premiere Partie, 407
Seconde Partie de la Cosmographie, 414
Chapitre I. *de la Physique, & de son origine*, 419
Chapitre II. *Du progrez de la Physique, & avis pour la conduite de celuy qui y étudie*, 428
Chapitre III. *Des Principes des Estres sensibles, ou de la matiere*, 432
Chapitre IV. *Du progrez de la matiere en general*, 436
Chapitre V. *Du mouvement & du repos*, 438
Chapitre VI. *Des causes du mouvement, & du repos*, 442
Chapitre VII. *Du ralentissement du mouvement*, 444

Fin de la Table.

PRIVILEGE DV ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes Ordinaires de nostre Hôtel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien-amé CHARLES DE SERCY, Marchand Libraire de nostre bonne Ville de Paris, nous a fait remontrer qu'il a cy-devant, en vertu de nos Lettres & Privileges que nous luy avons accordées, fait imprimer toutes *les Oeuvres de Cyrano Bergerac*, conjointement ou separément : comme aussi un *Recueil d'Ovide, Horace, Martial, Catule, Seneque, les Satyres de Perse, traduits en Vers François par le Président Nicole:* Lesquels Livres il les auroit fait revoir & corriger, pour les faire reimprimer, & que le temps desdits Privileges est presque expiré : Et craignant qu'aprés avoir fait une dépense considerable, qu'il ne se trouve quelque Libraire envieux de son travail ; ce qui luy causeroit une perte notable : pourquoy il a recours à nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous luy avons permis & permettons par ces presentes, de faire reimprimer *les Oeuvres de Cyrano Bergerac, & les traductions en Vers François d'Ovide, Horace, Martial, Catule, Seneque, les Satyres de Perse :* le tout conjointement ou separément, par l'un de nos Imprimeurs reservez, en tel Volume & caractere que bon luy semblera, pendant le temps & espace de sept années, à compter du iour qu'ils seront

achevez d'estre reimprimez : Pendant lequel temps, nous faisons tres-expresses inhibitions & défenses à tous Imprimeurs & Libraires de vendre ny distribuer lesdits Livres, sans le consentement de l'Exposant, à peine de quatre mil livres d'amende, applicable moitié à l'Hôpital General de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre moitié à l'Exposant, & de tous despens, dommages & interests; à la charge de mettre des Exemplaires desdits Livres en nostre Biblioteque publique, en celle du Cabinet de nos Livres en nostre Chasteau du Louvre, & en celle de nostre tres-cher feal le sieur Seguier Chevalier Chancelier de France, avant que de les exposer en vente, à peine de nullité des presentes. Si vous mandons, que du contenu en icelles, vous fassiez iouïr & user ledit Exposant pleinement & paisiblement, ou ceux qui auront droit de luy. Commandons au premier nostre Huissier, ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes, tous exploits requis & necessaires, sans pour ce demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Donné à Paris le 29. iour de Septembre l'an de grace 1671. Et de nostre Regne le vingt-neuviéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE GROS.

Regiſtré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 3. Octobre 1671. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665. Signé, D. THIERRY, Sindic.

Achevé d'imprimer le 10. Mars 1676.

Date Due

Library Bureau Cat no. 1137

842.16 C997A 1725